LE RETOUR EN ESPAGNE

Juin 1924.

Je revois l'Espagne ! La frontière est franchie ; le ciel n'a pas un nuage ; le train s'engage dans les montagnes du pays basque, auxquelles vont succéder les hautes plaines de Castille.

J'attends avec impatience ces étendues plates, sans fleuve et sans haies, terres de la moisson isolée de ses maîtres, déserts cultivés qu'interrompt, çà et là, une ville monumentale. Je veux savoir s'il a eu raison, ce peintre illustre, Zuloaga, en qui revit, reconnaissable et rajeunie, la tradition de l'école de Zurbaran et du Gréco, lorsqu'il m'a dit ce mot dont je suis encore tout saisi. Je causais avec lui, dans son atelier, du côté de Montmartre, et je lui demandais : « Dans ce beau portrait que voici, dans cet autre, le paysage est accompagnement, et non pas ornement, et non pas diversion... — Naturellement. — Comme vous le faites sombre ! — C'est mon droit. — D'autres maîtres, avant vous, en ont usé ainsi. Je me rappelle, aux pieds d'un cavalier de Vélasquez, des pentes pareilles à celles-ci, couvertes d'arbres d'un ton plus foncé encore ; laissez-moi vous l'avouer : chez lui, chez vous, cela m'étonne ; je ne me souviens pas, sans doute, assez fidèlement, du vert des arbres d'Espagne ; je retourne là-bas... — Regardez bien. — Je n'y manquerai pas ! — L'Espagne est noire. »

Il faut que je sorte de ce doute. Le mot m'a poursuivi. Tout à l'heure, je verrai s'il est juste, ou s'il n'est pas plutôt un de ces paradoxes où certains esprits enferment un grain de vérité, songeant que l'interlocuteur saura jeter la coque et ne garder que l'amande.

Pour l'instant, nous sommes encore dans un pays boisé, vert, sentant la feuille chaude, presque semblable à ceux de chez nous. Presque : la lumière est plus vive, en effet; les petits chênes ronds, sur les pentes rocheuses, les genêts en boule, gîtes de lièvres, les buissons de ronces d'où se lèvent des tiges mortes d'asphodèles, disent que déjà le printemps n'est plus ici, et que l'eau manque aux branches tendues vers elle, nuit et jour. D'ailleurs, lorsque l'horizon s'élargit et que j'aperçois, un moment, au sortir d'un tunnel, la longue ligne des montagnes, descendant en feston vers la mer et vers Saint-Jacques de Compostelle, les pentes ne sont plus bleues, elles sont mauves, tout au loin, et si claires qu'il n'en faut pas douter : la brume est demeurée en France.

11 heures. — Au-dessous de la route, voici une châtaigneraie; les arbres sont serrés, puissants, et tout en fleur. Avez-vous observé la fleur du châtaignier? Ces touffes de chenilles blondes sortent de l'étui des jeunes feuilles, et mettent au sommet de l'arbre, et sur la houle de ses flancs, une touche d'or ancien. La forêt passe, je n'ai pas vu l'ombre sur le sol. Un peu plus loin, en arrière d'une station où le train ne s'arrête pas, il y a une cabane dans un jardin. Avec la gare, c'est la seule habitation. Qu'elle est petite! Le toit de tuiles ne doit couvrir qu'une seule pièce. Mais quelle brassée de couleurs autour d'elle, et que de parfums mêlés : des youkas blancs épanouis, des lis, des roses, des pavots rouges, et, grimpant le long des murs... oui, j'en suis sûr, je les ai reconnus au passage, des bougainvilliers, les lianes éclatantes que j'ai tant aimées dans les campagnes de Séville! Qui habite là? un poète? un ermite? un pauvre cheminot? Quel qu'il soit, il a, par an, dix jours de paradis.

Après-midi. — Nous sommes sortis des défilés, des rochers et des bois. Le train court sur les plateaux de la Castille. La courbe des montagnes borne l'immensité, qui est lumière. Elles-mêmes ne sont autre chose que des miroirs penchés. L'été tient dans cette coupe, tout entier, avec sa chaleur, son éclat, ses moissons, le tremblement de l'air, son ciel d'un bleu profond, et ses équipes de travailleurs venus de loin. Les femmes sarclent les orges et les seigles épiés, mais encore verts. Beaucoup sont vêtues de clair. Les hommes cassent les mottes d'un guéret nouveau. Les ânes, par petits groupes, eux aussi,

attachés au piquet, songent que le jour est long. Et il y a, très espacés, dans la plaine, de petits villages d'un seul ton fané, que domine l'église aussi vieille que les maisons, toujours bâtie au milieu, souvent large et monumentale. C'est ici qu'est la grande richesse de l'Espagne : son peuple laborieux, rude et sain de paysans. Les écrivains français qui habitent l'Espagne, comme Maurice Legendre, se sont fait des amis parmi eux. Ils ont dit leur estime, leur admiration, pour le *tio Ignacio*, l'oncle Ignace, le *tio Jacinto* ou le *tio Pedro*, gens sévères d'apparence, et d'un cœur délicat, pleins d'honneur et de bon sens, qui ne savent pas tous lire, mais qui savent tous ce qu'est le devoir, et le prix d'une âme. Ceux-là seuls connaissent une nation, qui peuvent compter les réserves de cette sorte qu'elle possède, et ceux-là seuls la servent qui respectent ce trésor. En a-t-il des ennemis! Tous les imbéciles incapables de le comprendre, tous les ambitieux, tous les coquins, et le principe secret du mal enfermé dans chaque homme. Sans que mes compagnons de voyage puissent deviner mon intention, sans que les laboureurs de Castille aient grande chance de le remarquer, je me penche à la portière du compartiment, et je salue de loin mon ami, le *tio Jacinto*. Plus près de moi, à moins de cent mètres de la voie ferrée, quatre laboureurs dorment en plein soleil, étendus sur le plan incliné d'un talus, parmi les coquelicots. Je regarde à dix kilomètres à la ronde : à moins de se munir d'un parapluie, ombre portative, ils n'auraient pu trouver un abri.

Le sol, ensemencé, labouré ou inculte, a presque toutes les couleurs de la palette, les blancs, les verts, les rouges, les jaunes : où est le noir? Eh! voici justement venir cinq peupliers. Quand je dis qu'ils viennent, j'entends que nous allons vers eux. Ils sont plantés dans une cuvette de boue ancienne, durcie au feu du midi, mais qui fut molle naguère, et leur donna à boire. Nous approchons; j'observe avec attention, sur la terre blanchâtre, l'ombre des cinq beaux compagnons : elle est noire! Est-ce possible? Oui, elle est noire. Les fûts de ces hauts piliers sont d'une honnête couleur commune, mais la ramure elle-même, épaisse, plaquée contre le tronc, me semble d'un vert plus sombre que celle de nos peupliers; elle est mate, elle n'a point, me semble-t-il encore, de ces feuilles détachées, virevoltant au moindre souffle, et qui font de l'étincelle, pour

réjouir les passants, sur le bord des rivières. Je le dirai aux arbres de la Loire! Au fond, je suis tout troublé, à l'idée que mon grand peintre espagnol pourrait avoir raison. Je cherche une réplique au témoignage de mes yeux. Ce bouquet de peupliers n'était-il pas trop éloigné? Je l'ai cru à deux cents mètres du train; mais qui peut mesurer les distances, dans cette plaine sans route visible, sans haie, où les parcelles inégales, vêtues d'orge et de blé, de fèves et d'avoine, ne donnent, en aucun point, l'idée de ce que deux mules, et l'homme qui les conduit, peuvent labourer en un jour? Regardons plutôt ces orges barbues, la vraie moisson de Castille. Quand j'ai commencé de voyager sur la terre d'Espagne, ce matin, elles étaient vertes, et les voici de couleur crème, tous leurs épis soyeux appuyés l'un sur l'autre et ployant au vent chaud. Encore cent kilomètres, et les premières faucilles couperont la moisson mûre, et j'aurai vu, dans une journée, trois moments de la vie de la même graminée.

Bientôt, cette Beauce espagnole se met à moutonner, nous courons à travers des collines jaunes, en régime de bananes. Plus de laboureurs, ni de mules : des champs d'orge déserts. Nous sommes à mille mètres d'altitude. Ce paysage d'un seul ton, et d'une singulière sévérité, je l'aime. J'étudie le jeu des houles qui montent, descendent, se mêlent, plus souples que celles de la mer, dernières ondulations de la lointaine sierra de Guadarrama. Et soudain, sur la courbe allongée de l'une d'elles, à la distance où les yeux peuvent juger d'un ensemble sans perdre trop de détails, une cathédrale apparait, toute seule dans l'air bleu. Pas une maison près d'elle, pas une cime d'arbre. On la dirait posée sur les moissons. Image magnifique, jaillie du sol! Elle lève sa tour quadrangulaire, ajourée, ornée, aux deux tiers de sa course, de balustrades et de clochetons, terminée en dôme. Nous tournons autour d'elle. Elle s'efface un moment, puis elle reparait, toujours seule, aérienne, montrant ses toits, la lanterne de son abside, ses contreforts sculptés, toute sa belle masse brune et dorée. C'est la cathédrale de Ségovie. Une ville est à ses pieds, pressée sur le même rocher, invisible : nous n'avons vu que la gloire, la protectrice et l'idée.

C'est tout près de là que je trouve enfin des éléments sûrs, pour décider la querelle entre le peintre et moi. Sur le plateau, qui s'était soulevé tout à l'heure, et qui s'étend de nouveau,

dormeur au soleil de juin, je guette le passage d'un bouquet de saules. Voici un ruisseau, voici un groupe d'arbres rapprochés de nous, et ils sont verts, et, comme le vent souffle, ils rient de toutes leurs feuilles. J'ai gagné! Mais non! Je regarde encore : à leurs pieds, l'ombre est vraiment noire! La terre d'Espagne est encore de toutes les couleurs, brune, blanche, rouge, et grise, et jaune; je suis obligé cependant de convenir que l'ombre s'y projette en noir. Le peintre avait à moitié raison. Provence, garde tes ombres violettes! Et vous, ruines romaines, gardez vos ombres blondes!

J'ai le livre d'un poète qui a chanté les plaines de Castille. Je l'ouvre. Il y a une douzaine d'années qu'ont paru les *Campos de Castilla*, d'Antonio Machado. Plusieurs pièces sont émouvantes, par un accent de grandeur et de tendresse qui ne s'apprend pas dans les manuels, et, autant que j'en puis juger, elles révèlent un écrivain très sûr du génie de sa langue. *Sur les bords du Douro*, il a chanté cette belle plainte :

O terre triste et noble,
Terre des hautes plaines et des solitudes rocailleuses,
Des champs sans labour, sans arbres ni ruisseaux,
Cités décrépites, routes sans auberges,
Rustres hébétés, qui n'ont ni danses, ni chansons,
Et vont abandonnant le foyer qui s'éteint,
Comme tes longues rivières, Castille, pour gagner la mer!
La Castille appauvrie, hier dominatrice,
Drapée dans ses guenilles, méprise ce qu'elle ignore.
Attente? sommeil? ou songe? Le sang répandu
Se souvient-il du temps où il connut la fièvre de l'épée?

Quand un écrivain trouve ces accents-là, le lecteur peut tourner la page. Et je crois qu'on me saura gré de dire encore ces vers :

C'est une belle nuit d'été,
Les hautes maisons
De l'antique village à la large place,
Tiennent leurs balcons ouverts.
Dans le spacieux rectangle désert,
Des bancs de pierre, et des acacias
Symétriques, dessinent
Leurs ombres noires sur le sable blanc.

Au zénith, la lune, et dans la tour
Le cadran de l'horloge illuminé ;
Et moi, dans ce vieux village, me promenant,
Seul, comme un fantôme.

Vous avez bien lu : le poète, lui aussi, a parlé de l'ombre noire !

MADRID

Je trouve Madrid bien changé, très grande ville, — un million d'habitants, me dit-on, — hélas ! et très bruyante. J'espérais, en quittant Paris, fuir l'embarras d'automobiles, ne plus avoir à attendre, debout sur un refuge, pendant dix minutes, que les voitures au long nez, lancées en sens contraire, d'un côté et de l'autre, aient, un instant, cessé de couler : illusion, qui n'est pas ma dernière ! Les marques de fabrique sont peut-être différentes, mais le nombre est prodigieux des torpédos, landaulets, limousines, et tous ces gens qui les mènent ont l'air pressé d'arriver, et ils ont la cornemuse facile plus qu'en aucun autre pays, Seigneur ! et ils en jouent, se remplaçant l'un l'autre à chaque seconde, jusqu'aux environs de quatre heures du matin. Ah ! il y a là une bien bonne heure ! Dormez, si vous avez sommeil, voyageurs dont la journée fut bien remplie ! Mais si vous êtes par trop éveillés, approchez-vous, en pyjama, de la fenêtre, et voyez combien de belles maisons, dans l'avenue endormie ; parmi elles, combien de maisons neuves, bâties pour le commerce ou pour la banque ; voyez, dans les rues transversales, combien il y a, au contraire, de petits appartements, tous occupés, de petits balcons, sous lesquels je vous assure que personne ne vient plus donner la sérénade, mais où s'étalera bientôt la literie de la maison, les draps, les oreillers, la courtepointe, qui feront la sieste, à leur tour, tandis que montera le soleil, mieux allumé que chez nous.

Une de mes premières visites a été pour l'Institut français de Madrid. Deux universités l'ont fondé, celle de Bordeaux, celle de Toulouse, qui, depuis longtemps, étaient en relations intellectuelles avec l'Espagne, faisaient venir, par exemple, des conférenciers espagnols en France, envoyaient des conférenciers français en Espagne. Il a deux sections et deux directeurs, comme il a eu deux fondatrices. La section toulousaine est

surtout enseignante ; elle a organisé des cours d'histoire et de géographie de la France, de littérature française, d'histoire de l'art, tous confiés à des agrégés de l'Université, et dont j'ai entendu faire le plus vif éloge, à Madrid ; elle invite chaque année, après Pâques, quelques conférenciers, qui viennent parler des *cosas de Francia* dans la jolie salle de la rue Marquès de la Enseñada. Je crois même qu'elle fait faire des cours élémentaires de langue française, des cours du soir. Son directeur, M. Henri Mérimée, se trouvait malheureusement en vacances, lorsque je suis arrivé, mais j'ai rencontré, dans la gare même du Nord, venu au-devant de moi, se conformant ainsi à l'un des plus courtois usages de l'Espagne, le directeur de la section bordelaise, M. Pierre Paris, membre de notre Institut, archéologue devenu populaire, ce qui est la célébrité rare, depuis le succès des fouilles d'Elche et la découverte de la « dame » au fier visage.

On peut dire que la section de Bordeaux est, avant tout, l'École des hautes études hispaniques, un centre où se forme et se rassemble un trésor de science de l'Espagne, dont s'enrichira le monde entier. Cinq jeunes hommes, chaque année, sont désignés, quatre par l'Université de Bordeaux, un par l'Université de Paris, pour entreprendre une étude sur le grand pays. Laquelle ? ils en décident, avec le conseil du maître. C'est une érudition très ouverte, qu'encourage l'Institut français. Les fascicules de la *Bibliothèque* de l'École en font foi : travaux relatifs aux fouilles de Belo ; étude remarquable, par un jeune protestant, mort prématurément, M. Gaston Etchegoyen, des « sources de sainte Thérèse » ; catalogue des sculptures antiques du musée du Prado, par Robert Ricard ; mémoire sur le problème agraire en Andalousie ; mémoire de M. Jean Baelen sur le développement économique de l'Espagne actuelle : voilà des exemples de ce qu'on a commencé de faire, afin que l'Espagne soit mieux connue. Il sortira de là, pour elle, une gloire nouvelle ; des documents, des récits, des découvertes d'art ou d'ethnographie, — comme la thèse, qui sera prochainement publiée, sur la région de *Las Hurdes*, restée, jusqu'à nos jours, à peu près sans communication avec le reste du monde, — répandront le goût des voyages dans la péninsule carrée. Les jeunes hommes que j'ai rencontrés là sont enthousiastes. On le serait à moins : croiriez-vous qu'un des articles du règlement,

ou du coutumier, de cet Institut merveilleux, conseille de voyager de temps à autre dans les petits pays, ceux où personne ne va, pas même les Espagnols! Et alors, on a de ces surprises; on dit, dans le salon de M. Pierre Paris : « J'aimerais beaucoup à visiter, aux frontières de la Manche de Don Quichotte, tel bourg perdu, mais il est redoutablement loin; » aussitôt, un agrégé des Lettres, observateur et discret, de vous répondre : « Je pourrais vous y mener, monsieur, s'il vous plaisait ; j'y suis allé déjà deux fois. » Que j'eusse aimé, autrefois, un pareil séjour dans une capitale, avec permission d'en sortir, et d'aller loger, pour deux ou trois jours, à l'auberge antique, boiteuse et accueillante, où jamais voyageur n'est entré avec un rêve de poète, de peintre ou d'érudit! Politique du progrès! Intelligence de l'histoire! Avantages du plein air pour l'avancement des sciences! J'admire l'inventeur du règlement. Car celui-là seul qui a bu la piquette des petits crus non classés peut, en connaisseur, parler d'un royaume.

L'expérience, en tout cela, s'est montrée créatrice. Il y avait une autre charge à remplir. Il fallait aider nos écoles françaises réparties dans toute l'Espagne, les conseiller, assurer le recrutement de maîtres particulièrement dignes de leur mission, faire passer des examens. Eh bien! on y a pourvu. On, c'est M. Pierre Paris, assisté, depuis la démobilisation, d'un secrétaire général très justement populaire en Espagne, M. Maurice Legendre. L'École des hautes études hispaniques s'est ainsi adjoint un « office de l'enseignement français en Espagne ».

Nous aurons bientôt une seconde maison de haut enseignement, à Madrid, celle des artistes, une autre villa Médicis, qui s'appellera, et qui s'appelle déjà la *Casa Vélazquez*, ainsi que l'a dit, tout récemment, M. Paris, dans la *Revue* (1) : le Roi a donné le terrain, et les Cortès ont ratifié cet acte de munificence et d'amitié; il l'a choisi dans son parc, en bordure de la ville. Je suis allé visiter les chantiers. Hélas! je suis obligé de dire que, ce jour-là, personne n'y travaillait, que j'ai trouvé les soubassements de l'édifice couverts d'une mince couche d'eau, qui empêche le ciment de se fendre au soleil. Les fondations faites, tout s'est arrêté. Est-ce faute de crédits? Mais le Parlement a voté trois millions et demi! Qu'attend-on

(1) Voir dans la *Revue* du 15 août, Pierre Paris : *A l'École de Vélasquez.*

pour reprendre les travaux? Si l'on veut plus d'argent, qu'on vende un immeuble inutile du domaine de l'État, — ils sont nombreux, comme l'a montré le comte de Fels, — et qu'on se hâte, et qu'on mette le bouquet traditionnel au sommet du palais de Vélasquez! Ce sera un palais, il faut s'en réjouir. Il est bien posé, sur une terrasse naturelle, où finit Madrid, brusquement. Pas une fabrique en vue, pas même une auberge le long de la route, qui file vers la droite, si longue! Le Roi n'a pas donné seulement aux artistes un beau terrain de cinq hectares, il leur a donné la vue de la plaine ondulée et sauvage, encadrée à ravir, entre la pente boisée du parc de la couronne et la chaîne lointaine du Guadarrama, où la neige, en cette saison, fait encore quelques taches blanches. Quel bon air ils respireront! Le parfum des plantes chaudes, une odeur de pierre à fusil et de laurier-thym écrasé, nous vient du sud. Dans l'herbe, auprès des murs, j'aperçois, couché, attendant l'heure de la résurrection, un encadrement de porte monumental, en granit, qui suffira à décorer la façade et à faire voir, aux plus distraits, qu'on entre chez une grande dame, la France. Cet énorme motif sculpté, tout en granit, a dix-sept mètres de hauteur : trois étages. Il date précisément du temps de Vélasquez, et fut fait pour le château des comtes d'Oñate, en Biscaye. Quand se tiendra-t-il debout? quand laissera-t-il passer, pour l'inauguration, ce jeune Roi chevaleresque, auquel on dira la gratitude de la France, et qui n'aura pas de peine, j'en sais quelque chose, à répondre en français bon et vif, à la Henri IV? En une année, tout peut être bâti. Que cette année-là commence demain!

Il sera aisé de peupler la *Casa Vélazquez*. Le recrutement des pensionnaires français et espagnols, — on pense bien que l'Espagne aura sa part! — sera fait sous le patronage de notre Académie des Beaux-Arts. L'École des hautes études hispaniques sera transportée alors à la *Casa Vélazquez*, et les relations de camaraderie, entre les jeunes savants et les jeunes artistes, permettront sans doute à plusieurs, à ceux qui en seront dignes, de se hausser jusqu'à ce rêve et jusqu'à cette fortune: l'intelligence complète de l'Espagne.

Que dit-on de plus? Les projets sont libres, tant que les jardins ne seront pas dessinés. Il y aura des ateliers, des pavillons dans les jardins. Comprendrait-on que la Belgique n'eût

pas son atelier, à la *Casa Vélazquez*, elle qui apprit à dessiner à de vieux maîtres espagnols? Et nos frères canadiens? et nos amis de Pologne? et d'autres, auxquels on peut songer? Ne serait-il pas élégant que la leçon d'art, — peinture, sculpture, décoration, — ne fût pas seulement pour nous, qu'elle fût aussi pour nos amis? Je suis sûr que Ribéra, Zurbaran, Murillo, si beau à Madrid, Vélasquez, Le Gréco, grand portraitiste surtout, Morales, Goya, plusieurs contemporains de même, si on leur pouvait demander la permission, pour nous et ces invités, de se mettre ainsi à l'école de l'Espagne, lèveraient leur chapeau, leur toque ou leur bonnet, avec quelque fierté.

— J'ai eu grand plaisir à revoir la promenade publique du Retiro, qui m'a semblé si fleurie, si bien soignée et arrosée, que je ne cessais de lui faire, en esprit, mes compliments, et que j'abondais en formules exclamatives, à la manière d'un vieux parent qui retrouve ses arrière-cousines du Midi : « Mes jeunes cousines, comme vous avez grandi! Et quelle fraîcheur! Non, la dernière fois que je vous ai vues, je ne sais si ma mémoire est en faute, mais je ne pouvais deviner que le temps vous servirait comme il vous a servies! Quelle couturière avez-vous? La mode elle-même est jolie! » J'ai aimé aussi, pour d'autres raisons, ce Parc de l'Ouest, inégal et touffu, ses chênes verts, ses ormes, ses pins parasols, dont l'ombre tourne en paix sur des gazons roussis, et toute la campagne désertique qui est au delà, ces collines rocheuses que décorent des genévriers, et des buis, et des genêts légers, qui jouent à la pièce d'artifice, et, en plein jour, font « la pluie d'or ».

Le souvenir des lignes, des couleurs et des sons est durable en certains esprits, et c'est un enchantement, par la suite, de lui commander : « Reviens! » Nul autre n'a cette promptitude. Il donne toute son illusion en un moment; on peut le retenir; on y peut voyager, et, tandis que je réciterai avec un certain effort, et une joie dès lors diminuée, une page de Cervantès naguère apprise par cœur, je n'ai qu'à nommer Grenade : elle est toute devant moi. Je me rappelle, de la sorte, la visite que j'ai faite à un peintre aujourd'hui mort : Sorolla y Bastida. Je me revois, conduit par le peintre, jeune alors, inquiet de l'accueil que le public français allait faire à une œuvre importante, *les Bœufs tirant les barques de pêche sur la plage de*

Valence, et j'entends la voix qui demandait : « Sera-ce compris? » et la mienne qui répondait : « Le soleil de Valence est pris dans vos voiles blanches; vous êtes sûr d'une médaille ! » Je regrette de n'avoir pu étudier le musée où sont conservées plusieurs des meilleures œuvres de ce maître. Du moins ai-je visité, cette fois, l'atelier du sculpteur Miquel Blay, directeur de l'école des Beaux-Arts, et celui de Don Mariano Benlliure.

M. Blay achève de construire sa maison, à la lisière d'un faubourg, dans la lumière que relancent les terres dures et les roches d'Espagne. C'est un Catalan ; il n'y a qu'une crête de montagne entre lui et nous; il l'a franchie, tout jeune, car il a commencé ses études de dessin à Paris, à l'école communale de la rue Étienne-Marcel. On n'était pas riche, on suivait les cours du soir. Les camarades lui disaient : « Qui nous a f... un Espagnol comme ça ? Il est blond, il ne sait pas jouer de la castagnette, et il ne pince pas de la guitare ! » Quand M. Blay raconte ses souvenirs de jeunesse, on sent bien que la rancune, cette ingratitude si peu compatible avec le talent, n'habite point son cœur, et n'y a peut-être jamais passé. Il a dans les yeux, et dans la broussaille de la barbe encore un peu blonde, le même sourire de gaîté malicieuse et de défi à la vie. Il parle avec émotion de son maître Chapu. Il me guide dans un de ses ateliers, et dans un autre, et un autre encore, obligeant, sympathique, sobre d'explications, comme un vrai artiste qui s'en remet à son œuvre du soin des commentaires. J'aperçois là, entre autres, trois sculptures de haut mérite, et qui prouvent une singulière souplesse de talent : une tête de marin, en bronze, primitive d'expression, de traits rudes, tout à fait peuple ; un buste de femme, en marbre, merveille de sentiment, d'habileté de main, de beauté, qu'il nomme « Désenchantement »; puis un grand crucifix, taillé dans le tronc, couleur de buis, d'un arbre du Brésil, et destiné à une église de Gijon. Quand il m'a mené jusqu'au pied de la croix, qui soutient ce long corps pâle du Christ et cette tête que Ribéra aurait louée, et où s'expriment toutes les douleurs ensemble, M. Blay me dit : « Nous sommes le pays du Crucifié. » Je ne lui ai pas demandé comment il entendait cela; je ne le connais pas assez pour me permettre une pareille question : mais qu'on le prenne du côté de la foi et comme une affirmation, du côté de

pas son atelier, à la *Casa Vélazquez*, elle qui apprit à dessiner à de vieux maîtres espagnols? Et nos frères canadiens? et nos amis de Pologne? et d'autres, auxquels on peut songer? Ne serait-il pas élégant que la leçon d'art, — peinture, sculpture, décoration, — ne fût pas seulement pour nous, qu'elle fût aussi pour nos amis? Je suis sûr que Ribéra, Zurbaran, Murillo, si beau à Madrid, Vélasquez, Le Gréco, grand portraitiste surtout, Morales, Goya, plusieurs contemporains de même, si on leur pouvait demander la permission, pour nous et ces invités, de se mettre ainsi à l'école de l'Espagne, lèveraient leur chapeau, leur toque ou leur bonnet, avec quelque fierté.

— J'ai eu grand plaisir à revoir la promenade publique du Retiro, qui m'a semblé si fleurie, si bien soignée et arrosée, que je ne cessais de lui faire, en esprit, mes compliments, et que j'abondais en formules exclamatives, à la manière d'un vieux parent qui retrouve ses arrière-cousines du Midi : « Mes jeunes cousines, comme vous avez grandi! Et quelle fraîcheur! Non, la dernière fois que je vous ai vues, je ne sais si ma mémoire est en faute, mais je ne pouvais deviner que le temps vous servirait comme il vous a servies! Quelle couturière avez-vous? La mode elle-même est jolie! » J'ai aimé aussi, pour d'autres raisons, ce Parc de l'Ouest, inégal et touffu, ses chênes verts, ses ormes, ses pins parasols, dont l'ombre tourne en paix sur des gazons roussis, et toute la campagne désertique qui est au delà, ces collines rocheuses que décorent des genévriers, et des buis, et des genêts légers, qui jouent à la pièce d'artifice, et, en plein jour, font « la pluie d'or ».

Le souvenir des lignes, des couleurs et des sons est durable en certains esprits, et c'est un enchantement, par la suite, de lui commander : « Reviens! » Nul autre n'a cette promptitude. Il donne toute son illusion en un moment; on peut le retenir; on y peut voyager, et, tandis que je réciterai avec un certain effort, et une joie dès lors diminuée, une page de Cervantès naguère apprise par cœur, je n'ai qu'à nommer Grenade : elle est toute devant moi. Je me rappelle, de la sorte, la visite que j'ai faite à un peintre aujourd'hui mort : Sorolla y Bastida. Je me revois, conduit par le peintre, jeune alors, inquiet de l'accueil que le public français allait faire à une œuvre importante, *les Bœufs tirant les barques de pêche sur la plage de*

Valence, et j'entends la voix qui demandait : « Sera-ce compris? » et la mienne qui répondait : « Le soleil de Valence est pris dans vos voiles blanches; vous êtes sûr d'une médaille ! » Je regrette de n'avoir pu étudier le musée où sont conservées plusieurs des meilleures œuvres de ce maître. Du moins ai-je visité, cette fois, l'atelier du sculpteur Miquel Blay, directeur de l'école des Beaux-Arts, et celui de Don Mariano Benlliure.

M. Blay achève de construire sa maison, à la lisière d'un faubourg, dans la lumière que relancent les terres dures et les roches d'Espagne. C'est un Catalan ; il n'y a qu'une crête de montagne entre lui et nous; il l'a franchie, tout jeune, car il a commencé ses études de dessin à Paris, à l'école communale de la rue Étienne-Marcel. On n'était pas riche, on suivait les cours du soir. Les camarades lui disaient : « Qui nous a f... un Espagnol comme ça ? Il est blond, il ne sait pas jouer de la castagnette, et il ne pince pas de la guitare ! » Quand M. Blay raconte ses souvenirs de jeunesse, on sent bien que la rancune, cette ingratitude si peu compatible avec le talent, n'habite point son cœur, et n'y a peut-être jamais passé. Il a dans les yeux, et dans la broussaille de la barbe encore un peu blonde, le même sourire de gaîté malicieuse et de défi à la vie. Il parle avec émotion de son maître Chapu. Il me guide dans un de ses ateliers, et dans un autre, et un autre encore, obligeant, sympathique, sobre d'explications, comme un vrai artiste qui s'en remet à son œuvre du soin des commentaires. J'aperçois là, entre autres, trois sculptures de haut mérite, et qui prouvent une singulière souplesse de talent : une tête de marin, en bronze, primitive d'expression, de traits rudes, tout à fait peuple ; un buste de femme, en marbre, merveille de sentiment, d'habileté de main, de beauté, qu'il nomme « Désenchantement »; puis un grand crucifix, taillé dans le tronc, couleur de buis, d'un arbre du Brésil, et destiné à une église de Gijon. Quand il m'a mené jusqu'au pied de la croix, qui soutient ce long corps pâle du Christ et cette tête que Ribéra aurait louée, et où s'expriment toutes les douleurs ensemble, M. Blay me dit : « Nous sommes le pays du Crucifié. » Je ne lui ai pas demandé comment il entendait cela; je ne le connais pas assez pour me permettre une pareille question : mais qu'on le prenne du côté de la foi et comme une affirmation, du côté de

l'histoire de l'art, ou comme une allusion à la dévotion de l'Espagne, le mot est magnifique.

Il sera bon, l'an prochain, et dans la suite, d'aller admirer ce crucifix dans l'église de Gijon. La ville n'est pas, à vol d'oiseau, très loin de Saint-Jacques de Compostelle, où il faut que les catholiques français, aujourd'hui si nombreux, reprennent l'habitude de se rendre en pèlerinage. Et, à ce propos, sait-on, — moi, je l'ignorais jusqu'à ces jours derniers, — que les grands paquebots qui font le voyage de Saint-Nazaire à la Havane réservent des cabines pour les voyageurs à destination de la Corogne, pendant les mois d'été? On part de Saint-Nazaire, le 21 des mois de juillet, août, septembre, octobre; on touche Santander le lendemain; on débarque à la Corogne le 23; une automobile emmène les voyageurs à Compostelle, et le bateau qui revient d'Amérique, trois jours plus tard, les ramène en Bretagne.

Don Mariano Benlliure, sculpteur et céramiste, demeure, lui, dans un des beaux quartiers de la ville, à l'extrémité de la Castellana. Sa maison est séparée de son atelier par un vaste jardin, dont les allées sont dallées de faïences. Homme vigoureux, cordial dans l'accueil et nuancé dans le dialogue, l'œil attentif et prompt, il a quelque ressemblance avec le cher poète Francis Jammes. J'ai eu plaisir à voir chez lui de beaux bustes du Roi et de la Reine; un autre de Goya, robuste et parlant, les cheveux en flammes de punch, et j'ai fait lentement, plusieurs fois, dans l'atelier, le tour du monument qu'il vient d'achever, et qui doit honorer la mémoire d'un grand torero, celui qu'on nommait *Joselito*, tué d'un coup de corne dans le ventre, par le taureau Bailador, dans l'arène de Talaveira de la Reina, le dimanche 16 mai 1920. La popularité de Joselito, qu'on nommait aussi « El Gallito », parce qu'il avait pour père le torero « El Gallo », était extraordinaire. L'homme l'était aussi; il avait beaucoup de grâce, beaucoup d'audace, et puis tant de jeunesse! Les habitués des courses vous raconteront que les « épées » les plus renommées n'ont été officiellement reconnues comme maîtres de l'arène, n'ont reçu *la alternativa*, — on dit parfois, là-bas, « le doctorat », — qu'à l'âge de vingt ans. Joselito avait obtenu *la alternativa* à seize ans! Les entrepreneurs de courses cherchaient tous à l'engager. On lui offrait de très grosses sommes pour toréer, et,

bien qu'il fût prodigue, Joselito était riche. Il avait paru dans 670 courses, et tué 1 530 taureaux; onze fois les acclamations du public et la décision du président lui avaient accordé l'oreille de la victime, lorsque ce Bailador, ce petit taureau noir aux cornes courtes, de la ganaderia de la veuve de Ortega, le souleva, le jeta en l'air, le transperça, et le laissa retomber mourant.

A l'annonce de la mort de Joselito, toute l'Espagne fut en deuil. Un train spécial amena le corps du torero à Madrid. Une foule, venue de tous les quartiers, l'attendait. Quand le cercueil, en bois des îles incrusté d'argent, vers six heures de l'après-midi, apparut au milieu de cette foule, à la gare de Las Delicias, de tous côtés des voix s'élevèrent, compagnons, amis, admirateurs du grand « homme de combat », qui demandaient que son corps ne fût point déposé dans la voiture funèbre. La force publique, représentée par des gardes à cheval, prit les devants du cortège, et, triomphalement, soulevé dans les bras, porté sur les épaules d'hommes de toute condition, le corps de Joselito traversa les avenues de Madrid, jusqu'aux environs de la place d'Atocha, rassemblant et entraînant avec lui une vague immense de peuple.

Dernier triomphe du torero sévillan ! C'est la beauté de cette scène qu'a voulu rendre le sculpteur Benlliure, qui était là, mêlé au cortège. Tout est vrai dans l'attitude, la douleur, le mouvement qu'il a donnés aux seize personnages du monument. Le cercueil ouvert laisse voir le torero étendu. Le profil du visage est d'une extrême finesse. Il m'a rappelé ces portraits d'adolescents de grande race, qui ornent les salons des professeurs, dans les universités anglaises. Il ne faut pas s'étonner : la race est belle, en Andalousie. On a jeté, sur les pieds de Joselito, sa large cape brodée, qui retombe. Huit hommes, sveltes et magnifiques, portent le cercueil. Deux jeunes femmes, chargées de fleurs, le suivent, trois autres vont devant, dont une, délicieusement jolie, tête nue, tient dans sa main la statuette de Notre-Dame d'Espérance, patronne des toreros. Elles sont vêtues à la mode de Séville; elles ont le châle brodé, la robe à volants, et l'œillet, et le regard du Midi. Des enfants sont là aussi, de ceux qui courent après les voitures des toreros se rendant aux arènes. Les quinze personnages du plan inférieur, grandeur nature, sont en bronze verdi; la statue du mort est

en marbre blanc : tout le groupe bien composé, bien détaché et cependant bien un.

Où sera placé le monument? A Séville assurément. Mais en quel lieu de la ville? On ne sait encore. Benlliure avait bâti l'ébauche quelques jours après la mort de Joselito. Ses amis furent dans l'admiration. Les parents du torero, informés de ce que l'artiste avait fait, le prièrent de continuer son travail, et lui commandèrent le monument, qu'ils voulaient placer sur le tombeau. On dit que la municipalité de la ville est d'un autre avis : elle voudrait que l'œuvre de Benlliure ornât une des places de la ville.

Quelqu'un, au moment où je quitte, à regret, l'atelier, me dit : « Quelle image de l'Andalousie, éprise du courage et de l'élégance ! »

— Vous savez que chez nous, mais plus encore en Italie, en Espagne, en terre de Belgique et de Hollande aussi, on aime à faire à ses amis étrangers la politesse de les emmener dîner dans un restaurant d'ancien renom, où tous les vins et toutes les sauces ne sont pas encore fabriqués selon la recette européenne. Cet aspect de la poésie populaire est trop souvent négligé dans les récits de voyage. Je dirai donc qu'il y a, sur la *plaza* de Herradores, un certain restaurant Botin, où l'on mangeait déjà, voici trois cents ans, le petit cochon de lait rôti au four, servi tout entier dans un plat de grès, et des beignets de crème dont le secret est mieux gardé que ceux des chancelleries, et qu'on y boit du *valdepeñas* qui mériterait de voyager, même en France.

Des amis de Madrid m'avaient préparé une surprise, un second soir que nous dînions dans une autre vieille maison, qui se nomme Villa Rosa. Le dîner finissait, quand deux hommes entrèrent et nous furent présentés, ce qui n'était point nécessaire pour les invités d'Espagne, car ces deux hommes étaient fort connus, l'un chanteur populaire et l'autre guitariste de Grenade, qui avaient été appelés dans la capitale à l'occasion de la très récente visite des souverains d'Italie. Le chanteur, qui se nomme Torres, encore jeune, le visage rasé et tout chiffonné, les yeux ardents et sans nuances, attaquait, d'ordinaire, sur des notes très élevées, des mélodies qui descendaient, et se développaient plus d'une demi-minute sans qu'il reprît

haleine, devenaient des variations douces sur le thème primitif d'une tristesse poignante, et, remontant vers les notes aiguës, s'achevaient en cris comme elles avaient débuté. Cela s'appelait *Granadinas*, *Soleares* (solitude); et le regret passionné était exprimé en vers pauvres, auxquels la musique donnait une beauté. Bientôt, le rythme balancé de nouvelles chansons, et l'accompagnement imitant les castagnettes, nous apprirent que nous écoutions des danses chantées. Les artistes jouaient naturellement de mémoire, le chanteur presque immobile, le guitariste se démenant un peu et se penchant aux bons endroits, l'œil de côté, regardant, pour le mieux suivre, le compagnon de premier rôle; et cela était très oriental. Non pas tout ancien. Nos hôtes nous racontèrent que ces airs populaires n'avaient pas plus d'une vingtaine d'années de date. Mais la cadence venait de bien plus loin, ainsi que l'a montré le grand musicien espagnol Manuel de Falla, et aussi la manière d'attaquer les notes, et aussi la plainte humaine, dont c'étaient là des accents reconnaissables, car je n'imaginais pas autrement les cris de douleur et d'amour d'un seigneur arabe, chassé d'Espagne par les chevaliers de Santiago, et regardant, le soir, du haut des monts d'Alger, vers la mer perdue, vers ce qui fut son palais de l'Alhambra et ses jardins de l'Albaycin.

L'autre artiste, l'homme à la guitare, Montoya, plus épais de corps et de visage tout rasé, lui aussi, la physionomie expressive, les paupières étroites et aiguës, les lèvres aiguës et longues, la tête volontiers inclinée, voyant tout, les fleurs, les convives, le compagnon chantant, ressemblait à l'image qui nous fut transmise de Rossini, napolitain. Sa guitare seule, il ne la regardait point. Ses doigts couraient sur les six cordes avec une agilité extrême. Il donnait de la puissance à la diseuse de sérénades; il élevait l'instrument d'accompagnement jusqu'à la dignité du solo. Quand le maître d'hôtel vint nous prévenir qu'il était minuit, nous avions complètement oublié que les dîners, à Madrid, commencent à neuf heures et demie.

— J'ai assisté à plusieurs messes matinales, dans une petite église à demi engagée parmi les maisons. Il y avait des hommes, il y avait des femmes, des enfants, et, chez tous, une habitude d'être là, et presque d'être chez soi, qui ne me choquait point, mais me touchait, au contraire. Je dois l'avouer, la multiplica-

tion des signes de croix ne me scandalise pas; je puis voir avec intérêt les statues habillées, ornées de bijoux vrais ou faux, les gestes, pour nous excessifs, que le sculpteur leur a voulu donner, les visites que font, pliant le genou, d'un autel à l'autre et de saint Jacques à la Madone, quelques-uns et quelques-unes des habitués. Pourquoi pas? J'ai lu de singulières pages là-dessus, dans plus d'un livre de voyage : elles étaient souvent ironiques, parfois violentes, toujours un peu ridicules, parce que la foi n'avait point de place dans ces fausses pudeurs liturgiques. Elle comprend plus de choses, elle admet plus de diversité et de familiarité. De quel droit condamner les tendres, régler l'ampleur des gestes, et exiger, d'un peuple méridional, l'attitude d'une assemblée dominicale de Hollandais dans un temple d'Amsterdam? Il y aurait, au contraire, un beau livre à écrire sur la foi espagnole. Elle est la gloire et l'explication de l'Espagne; la force qui maintient, dans cette nation, malgré plusieurs causes de trouble et de division, l'unité; ce qui la sauve de la mortelle révolution. Quels beaux chapitres, et nouveaux, on pourrait écrire sur la puissance théologique des saints espagnols, sur le rôle doctrinal et social des évêques, parmi lesquels il y eut, à toute époque, et il y a aujourd'hui, des hommes deux fois remarquables, par la science et par la fermeté; sur l'esprit de sacrifice dans ce peuple rude et secret; sur plusieurs variétés magnifiques de ses mendiants, — Maurice Legendre a touché ce sujet, — et quelle richesse on découvrirait au monde, si on peignait, non d'imagination, mais d'après le modèle, ce que sont les familles, riches ou pauvres, dont la règle et l'honneur tiennent dans la même parole : *credo!* Habiter une semaine dans un de ces villages posés sur la crête d'une colline, causer avec le curé, l'alcade, les paysans, non de nos affaires ou de celles du monde, mais des leurs, des semailles, des moissons, du temps, de la peine quotidienne et du paradis; écouter les enfants autour de la table, après le souper, dans le quart d'heure avant le lit; récolter ce miel et cette cire de la vie cachée! Qui fera cela? Il y faut tant de respect, et tant de fraternité, tant de loisir aussi!

Barrès, dans un article ancien, de septembre 1913, rapportait une conversation qu'il eut à Costebelle, avec Paul Bourget. Ils se demandaient qui avait le mieux dépeint l'Espagne. Bourget « me fit cette réflexion, qui m'est toujours restée dans

l'esprit. Il me dit : *En somme, la plus belle description de l'Espagne, c'est encore* le Cid *de Corneille*. Cette réflexion est bien forte. C'est en comprenant l'état moral de ceux qui habitent une contrée, qu'on approche le plus du sentiment et de la connaissance de ce pays. »

TOLÈDE

Dimanche 15 juin. — Aujourd'hui a eu lieu, à Tolède, la commémoration de notre Barrès. Le rendez-vous était à huit heures, dans une rue de Madrid. Les invités, assez nombreux, ont été exacts, les automobiles également. Plusieurs fois, dans la journée, j'ai admiré la bonne organisation de ce voyage. A qui est-elle due? Je suis réduit aux conjectures. Je l'attribue à l'aimable marquis de la Véga Inclán, président du comité royal du tourisme; à l'alcade de Tolède, et à l'un des hommes les plus occupés de Madrid : au docteur Gregorio Marañon, le plus jeune, je suppose, des membres de l'Académie royale de médecine, que j'aperçois sur le trottoir, aussi calme que dans la salle où il attend, à l'hôpital, que l'heure de la visite arrive, aussi sûr que les ordres donnés sont exécutés, ou vont l'être, et que, des internes ou externes convoqués, pas un ne manquera.

Par les fenêtres entr'ouvertes, on regarde ce groupe qui grossit d'instant en instant, et où se rencontrent des personnages très connus dans les lettres, les arts, les sciences. Philippe Barrès, arrivé dans la nuit, est accueilli, par ces hommes presque tous doués d'une extrême sensibilité, avec une émotion soudaine. On ne l'avait pas vu s'approcher. Quelqu'un murmure le nom. Toutes les conversations s'arrêtent ou se ralentissent; je vois, dans les yeux qui se lèvent, la pitié qui n'est jamais loin, je vois les souvenirs, la réponse attendrie de l'âme à l'image nouvelle, une espèce d'offre silencieuse d'amitié à la jeunesse en deuil. Je remarque aussi la sympathie qu'a su gagner, en très peu de mois, l'ambassadeur de France, parmi ces Espagnols d'opinions assez différentes. Ils le connaissent tous; la plupart ont dû être invités à quelque réunion, dans cette ambassade accueillante, et considérer les tapisseries éloquentes, et encore persuasives, des « mariages espagnols ».

Nous partons. Nous sommes promptement dans la plaine; chaque automobile observe les distances, comme les vaisseaux

d'escadre, en ligne de file, et fait son nuage, autant que possible, pour soi seule. Elle vole bien, la poussière ! La route traverse des étendues presque plates, rayées, jusqu'à l'horizon, de planches d'avoine, de planches fauves de blé, de planches d'orge blonde et luisante, de planches de guérets qui tendent au soleil la terre rouge de Castille, déjà prête pour la graine et le germe. Pas de prairies, pas d'arbres non plus. En une heure et demie de voyage, avons-nous vu cent petits bâtons, feuillus de la pointe, et pauvrement, et autant d'oliviers au gîte, et dormant sur les pentes? J'aurais pu compter. En la saison d'été, le vert est absent de cette campagne castillane. Elle a des coquelicots, des pâquerettes jaunes, vous savez bien, celles qui ont l'air toujours fatigué, et qui laissent aux doigts une odeur de citron; elle a, sur les talus, des chardons géants et poudreux. Délices de l'âne ! Devant la bête déharnachée, la fleur, en pinceau bleu, est juste à hauteur de museau : monsieur est servi. Mais, à l'heure où nous passons, l'âne lui-même se repose. C'est dimanche. Il n'y a de vivant, dans l'immense paysage, que les alouettes. La plupart, invisibles, picorent dans les greniers que sont les moissons. Il faut toujours un oiseau de guet, dans les troupes d'oiseaux. D'habitude, il est au perchoir et silencieux. Chez les alouettes, le guetteur chante et pointe éperdument. Toutes les fois que l'automobile s'arrête, j'entends la romance, tout là-haut, de la petite huppée grise. Et c'est la même que dans nos plaines, mais avec plus d'échos : partout la belle lumière a son remerciement.

Ne pensez pas, cependant, que nous n'ayons aperçu aucune maison. De Madrid à Tolède, par le chemin que nous suivions, on rencontre quatre ou cinq villages. Ils sont bâtis sur la crête de légères collines, veines saillantes de la plaine, et de loin, leurs maisons, pressées autour de l'église, sans intervalle, couvertes en tuiles du pays, neuves ou vieilles, que poudre la même poussière, confondent leur couleur avec celle de la terre, et ne sont qu'un relief d'argile, dentelant l'horizon, au sommet d'une courbe. On nous regarde et nous regardons : c'est le droit de chacun. Des géraniums aux fenêtres et des fenêtres grillées, grilles de fer, grilles de bois : les Mores sont partis, mais la mode dure encore. Nous nous arrêtons quelques minutes à Illescas, pour visiter l'église, où sont deux tableaux du Gréco, qui, peut-être, n'eurent pas la gloire des autres, mais servirent en paix

la piété des pauvres gens, pendant plus de trois siècles. Et la Castille recommence à dérouler devant nous sa grande limousine rayée de brun, rayée de blond, jusqu'à ce que, tout à coup, la ville apparaisse, argentée, enveloppée à moitié de hautes pentes stériles, ayant au-dessous d'elle, et tournant à ses pieds, son Tage boueux.

Tout le monde connaît le portrait de cette mauresque convertie. Les rues de Tolède, sauf une ou deux, sont si étroites, et de pente si rapide, qu'on peut se demander ce qui arriverait, si une voiture avait l'idée de monter la rampe que descend votre automobile, ou de descendre quand vous remontez. On cherche l'agent de police et son bâton blanc. Je ne l'ai pas vu, et rien de fâcheux n'a eu lieu. Nous trouvons même une vaste place, où quelques arbres sont plantés. Ils doivent plonger leurs racines parmi des ruines de bien des âges, et celui-ci, peut-être, qui pousse plus dru que les autres, a rencontré une des citernes qu'avait fait creuser, au XIVe siècle, l'argentier royal, le juif Simuel, « homme de lutte et de paix, puissant chez tous les peuples, et grand constructeur ». Car c'est là que ce puissant avait édifié son palais, et c'est là que, plus tard, s'élevèrent, comme disaient les bonnes gens de Tolède, les « maisons principales du marquis de Villena ». Le peintre Gréco se logea dans ce qui restait, à la fin du seizième, de ces demeures princières. Il était fastueux. L'Espagne était le pays le plus riche du monde. Les commandes abondaient chez l'artiste. Il dut avoir sa cour d'admirateurs et d'admiratrices. Comment il vint parmi eux, et quelles furent, dans la cité des orfèvres de l'épée et des tisseurs de soie, la conversation, l'humeur et l'habitude de ce Crétois devenu plus espagnol qu'un Castillan de sang bleu? Nul ne l'a bien su. Ce qu'il faut dire, c'est qu'il avait le goût le plus fin du mobilier, du jardin personnel et de la ruine décorative. Un homme s'est trouvé, de nos jours, pour acheter ce domaine délaissé, pour réparer ce qui allait périr, relever une cheminée, refaire une fenêtre, semer des plantes d'ancien régime dans les plates-bandes déshabituées. Il est notre guide et notre hôte aujourd'hui : c'est le marquis de la Véga Inclán. Nous entrons par une petite porte, et nous voici dans les jardins en terrasses qui montent vers la maison. Les allées tournent, bordées de souterrains voûtés et grillés, d'éperons de murailles cassées, de chapiteaux sculptés, de grands vases de

terre cuite posés sur des morceaux de colonnes. Et il y a des géraniums rouges dans les vases, des marguerites et des pieds-d'alouette, et toute sorte de fleurs simples en bordure du chemin; des figuiers de Barbarie, et des iris au pied des ruines; il y a partout du lierre; il monte sur les fûts de pierre; il retombe en nappes sur les pentes de murailles.

Le soleil est ardent, les murs de l'enclos tiennent rassemblé tout le parfum d'un matin. Personne ne se hâte de sortir de ces escaliers et de ces paliers établis sur des ruines. Un peu plus tard même, quand nous avons visité la maison du peintre, — si vous aimez les *patios* d'Espagne, les faïences arabes, et les grilles forgées au temps de la Renaissance, et qu'enlace un liseron vivant, venez rêver dans cette maison, — j'ai vu les voyageurs que nous étions, Espagnols ou Français, considérer, tout en causant, à bien des reprises, avec l'attention de l'amour, le paysage qu'on découvrait de la véranda où nous avions fini par nous rassembler : les jardins d'abord, puis les pignons de maisons, les toits vieux rose, la tour de l'église Saint-Thomas dressés dans la lumière, au-dessus de l'enceinte du domaine; puis l'autre moitié de l'horizon, quelques toits encore, qui s'abaissent vers le ravin du Tage, et, glorieuses, dénudées, fauves, les collines montagneuses qui se relèvent au delà, et gardent l'impériale cité.

Il me semble qu'il était près de midi quand les voitures nous amenèrent dans ce petit coin de Tolède où nous étions conviés par la municipalité. Une rue qui descend et s'élargit en petite place; une autre rue qui part de là, à angle droit, et descend aussi vers le fleuve : celle-ci est la baptisée d'aujourd'hui, l'ancienne rue *del Barco*, qui devient la *calle Mauricio Barrès*. Le soleil frappe en plein la muraille de droite et, en haut, la grande plaque, en faïence de Talavera, ornée, polychromée, où le nom est écrit. Il ne fallait pas une grande foule pour remplir le carrefour. Il est si plein qu'on ne peut bouger. Tout un petit monde de gens de Tolède est venu pour voir et écouter. Les locataires de la maison, au fond de la place, à tous les étages, ont fleuri leurs fenêtres comme au passage d'une procession. N'en est-ce pas une? Une âme très noble passe. Elle est là, parmi nous. Ce qui sera dit à sa louange fera honneur à deux patries. Le maire, M. Benegas, parle le premier, comme il convient, et posément, bonnement, interprète d'une ville

antique et courtoise, il exprime sa gratitude pour l'écrivain de France qui a augmenté, par le monde, le renom d'un grand peintre, fils adoptif de Tolède, et le nom même de l'Espagne. Alors, ce fut mon tour de dire le remerciement de l'Académie, et de tous les écrivains, et, je le crois, de tous les cœurs français, pour la pensée jolie qui vint à plusieurs de nos amis d'Espagne, et que la municipalité tolédane a tout de suite accueillie. Ceux qui m'écoutaient m'ont-ils tous compris? Je suis sûr que non. Mais qu'ils aient deviné, je suis sûr que oui. Je finissais; quelqu'un s'avança; il était grand, il était jeune. Ceux qui avaient connu Maurice Barrès, et l'avaient vu descendre, naguère, vers l'ermitage de la Vallée, aux heures du soir, suivaient du regard celui qui fendait les derniers rangs de la foule. « Comme il lui ressemble! » disaient-ils. C'était Philippe Barrès. Il s'adossa au mur ensoleillé. Le nom flamboyait au-dessus de sa tête. Maître de lui-même, et de sa peine, simple dans une circonstance difficile, le fils parla de son père. Il n'avait ni texte ni note. Sa voix portait bien. Il semble fait pour la renommée. « Qu'a voulu mon père? honorer cette ville, dire le génie magnifique de l'Espagne. » Sur ce thème, il parla dix minutes. L'émotion était unanime. Les yeux bleus du Lorrain rencontraient ceux des Tolédans, et traduisaient les mots.

Après qu'il eut quitté cet angle de muraille qui était la tribune, un écrivain illustre, Azorin, vint le remplacer et achever l'éloge, au nom des Lettres espagnoles. Il parla avec fermeté et sûreté, les paupières à demi baissées, sans le moindre soupçon de déclamation, en homme qui pense. Vous le savez, ceux qui connaissent imparfaitement une langue trouvent toujours que l'étranger parle trop vite. Je n'ai saisi que des fragments de phrases, mais ils eussent suffi à me convaincre que nous avions devant nous un des artistes les plus certains de l'Espagne. Et puis cette saveur des mots bien dits, jusqu'à un certain point indépendante du sens clair; ce soin de ne point leur donner un éclat oratoire, mais de mettre en avant ceux qui portent le plus lourd du message, serviteurs désignés; ce visage puissant, aux traits courts, la physionomie grave, si éloignée de toute comédie : tout révélait l'homme de haut esprit, maître de son art.

La foule se dispersa. Je repassai devant la maison de la petite place, et je vis que l'on commençait de retirer, des balcons, ces châles de soie brodés, à longues franges, qui sont

fabriqués, je crois, à Grenade, et dont les plis sont doux, au moindre mouvement de la marche ou du vent. Mais la plaque étincelante demeurait, et demeurera, et les touristes, de toute nation, suivant la rue et levant le nez, songeront, lisant l'inscription : « L'honneur est rare, qui fut fait à ce Français. »

C'est une belle gloire, en effet, que d'avoir assez aimé un peuple voisin pour être aimé de lui, d'avoir été juste pour ceux qui ne nous ressemblent pas tout à fait, d'avoir gagné sa statue, ou sa rue, — même chose, — en terre étrangère. Maurice Barrès a mérité cette gloire.

La seule richesse de son esprit ne la lui eût point assurée ; il avait mieux, ce que la richesse ne donne pas nécessairement, ce qui est dans la race et dans le sang : la générosité, vertu de riche, vertu de pauvre, signe de grandeur, à quoi le plus ignorant ne se trompe pas. Toutes les idées l'intéressèrent, mais quelle différence dans l'accueil, à mesure que venait l'âge, et comme l'on sentait, avec joie, que les plus grandes retenaient sa méditation, et le guidaient ! Il ne l'a pas dit, mais je suis sûr qu'il leur a sacrifié beaucoup de son amusement de poète. Il a donné des heures innombrables à son pays : ce n'est pas toujours drôle. Il rappelait aux Rhénans que, depuis leurs origines, l'histoire ne permet à personne de les confondre avec les barbares d'à côté ; il nommait *Colette Baudoche* le portrait le plus aimable et le plus ferme qu'on ait fait de la Lorraine ; son admiration pour le Gréco lui était un prétexte pour philosopher sur l'Espagne, dont il savait à merveille que tout l'honneur est dans la religion. Quand il est mort, il achevait l'*Enquête* sur le proche Orient ; nous avons tous, dans la mémoire, les pages qui demandent justice pour nos missions et pour nos missionnaires. Maurice Barrès a écrit *le Secret de Tolède ;* le secret de sa puissance, à lui, il est là, facile à découvrir : c'était un très grand cœur, né pour comprendre et dire tout l'héroïque du monde. L'Espagne a raison de l'aimer ; la France, de l'aimer aussi et d'être bien fière de lui.

Je ne raconterai pas notre visite à la cathédrale, parée de toutes les richesses d'art qu'on avait tirées des armoires, à l'occasion de la venue des souverains d'Italie, et que commenta, pour nous, un garde savant et courtois, le doyen Don Polo Benito.

En vérité, cette journée de Tolède a été trop remplie pour que je la raconte par le menu. Je dirai seulement que le soleil

commençait d'être moins vif, lorsque nous fûmes réunis, pour le repas que nous offrait la municipalité, dans le parc en longueur qui précède le *cigarral* de Buenavista. La table était dressée devant la façade de cette maison de campagne, depuis un temps abandonnée, et que venait d'acheter, quelques jours avant le mémorial du 15 juin, le comte de Romanones. *Cigarral* signifie un verger où on entend les cigales. Il y en a plus d'un, autour de Tolède, mais un peu à l'écart, et la cité aux maisons en faisceau, bâtie sur une colline nue, enveloppée de pentes desséchées, n'a rien de bucolique. Nous sommes ici de l'autre côté du Tage. Les arbres ont le droit de pousser. Dans la vallée au-dessous, le long du fleuve jaune, je reconnais le vert des peupliers. La haute levée de terre où nous allons déjeuner a aussi ses bosquets, et son jardin potager. La villa de Buenavista, est une construction basse et vaste, où il doit y avoir quelques larges pièces. Elles sont fermées, comme chez la Belle au bois dormant. Je n'ai vu que deux ou trois chambres, où les hirondelles avaient leur nid, et s'étonnaient d'être troublées, juste à l'heure où l'hirondeau exige le plus grand nombre de mouches et donc un perpétuel va-et-vient, entre le Tage et le Cigarral. Leurs cris ne cessaient point.

Devant la maison, des maîtres d'hôtel et des servantes s'agitaient, les mains chargées d'assiettes, ou de verres. La table était décorée de rubans aux couleurs d'Espagne et de France. Elle fut présidée par l'alcade, qui avait en face de lui notre ambassadeur. Qui étaient les convives espagnols? Tous des hommes connus : Azorin; le docteur Marañon; le peintre Zuloaga; Perez de Ayala, que les hispanisants considèrent comme un des meilleurs écrivains de l'Espagne; le critique d'art et romancier Francès, de l'Académie des Beaux-Arts; le peintre Sotomayor, directeur du musée du Prado; le sculpteur Benlliure; l'essayiste Ors, qui avait, le matin, dans une chapelle de l'église Saint-Thomas, commenté devant nous, de la manière la plus intéressante, le tableau du Gréco, *l'Enterrement du comte d'Orgaz*; Acebal, le directeur de la *Cultura*; Salaverria, un des collaborateurs de l'*A. B. C.*; Alberto Insua, traducteur du *Gréco*; Ortega y Gasset; Gomez Baquero; Gonzalez Blanco; Araujo-Costa, qui vient de publier un volume sous ce titre : *Francia el noble pais*; le marquis de la Véga Inclán; le marquis de Castel Bravo... Je suis loin de nommer tous ceux qui vinrent à Tolède

pour célébrer la mémoire de Barrès. J'en reconnaîtrais plusieurs dont les noms ne m'ont pas été dits. Je songeai, lorsque l'heure fut venue de les quitter, que ces sortes de conférences, où aucun protocole n'est signé, servent des causes plus générales que leur objet, et que cette gloire était bienfaisante, qui nous avait, pour un jour, réunis.

UCLÈS

Avant de retourner en France, je voulais visiter un coin inconnu de l'Espagne, — ils sont nombreux. — Un des jeunes hommes de l'Institut français de Madrid, un ancien normalien, M. Robert Ricard, m'avait dit :

— Pourquoi pas Uclès? Ni Bædeker, ni Joanne, jusqu'à présent, n'ont signalé ce palais où résida, pendant des siècles, le grand maître de l'Ordre de Santiago.

— Va pour Uclès!

— La route est assez longue; trois heures et demie de chemin de fer pour atteindre Tarancón. Nous arriverons le soir; pour passer la nuit, une *posada* où, peut-être, Don Quichotte a dormi...

— Excellent!

— De là, il faudra, le lendemain, découvrir un moyen de nous faire conduire à Uclès. Si je me rappelle bien, il y a une bonne quinzaine de kilomètres...

— Nous trouverons!

— Évidemment; puis nous pourrons continuer le voyage jusqu'à Cuenca.

« Évidemment » fut dit avec une conviction où je ne sentis point la raison, ni l'expérience, mais qu'inspirait plutôt l'enthousiasme du départ, la joie de l'essor, si curieuse chez nous, et, je ne puis en douter, si vivace.

Voilà pourquoi, le 17 juin, nous prenions, à la gare d'Atocha, mon guide et moi, des billets pour Tarancón, pays de renom modeste. Il était cinq heures et demie du soir.

A neuf heures seulement, nous descendons du train. Il avait parcouru environ 90 kilomètres, ce qui fait, selon le langage d'à présent, « du 25 à l'heure ». L'aile des martinets a des secrets dont pourrait profiter, vous le voyez, la ligne de Madrid à Cuenca. Il est vrai qu'elle dessert un cul-de-sac; il est vrai

également qu'elle monte presque toujours, et qu'enfin les trains font une bonne pause à Aranjuez, où se trouve un des domaines royaux, et que l'on nommerait, chez nous, « Aranjuez l'oasis », à la demande des liquoristes et des hôteliers du lieu, car c'est le seul point d'eau étalée, de verdure et de fraîcheur. N'imaginez pas que la route des hauts plateaux, où déambule le train, soit partout sans charme. Elle traverse des étendues arides, rocheuses et tourmentées, mais aussi des terres à grain, toutes vêtues d'orge, quelques olivettes et d'immenses vignobles, justement du côté de Noblejas et de Tarancón. Et puis le ciel entièrement pur laisse libre le jeu de la lumière. Elle n'a point d'obstacle, elle règne. Au moment où le soleil disparaît, dix moissonneurs, trapus, le visage brûlé, l'épaule chargée de la double besace en laine, très gonflée, montent dans un wagon voisin du mien. Leurs camarades, demeurés dans un champ d'avoine, à présent fauché, de l'autre côté de la station, lèvent leurs bras, pour dire adieu aux compagnons des longues fatigues. Ils sont au sommet d'une courbe du sol, et les dix silhouettes se projettent sur un écran couleur cerise : tout l'horizon visible. Bientôt après, l'ardeur de ce rouge diminue, mais le soir demeure lumineux, et, dans la campagne immense, où nous continuons d'avancer, nous voyons les paysans, montés sur des mules ou des ânes, revenir des champs vers les villages. Les routes, jusqu'au fond des vallées, ont leurs petits nuages de poussière, qui cheminent. Lorsque le dernier sera retombé, quelle solitude jusqu'au jour!

Nous nous dirigeons, au sortir de la gare, vers la *fonda española* de Tarancón. Vous n'ignorez pas que la *fonda* est une auberge plus réputée, ou plus prétentieuse que la *posada*, elle-même très supérieure au campement, à l'abri pour hommes et bêtes qui se nomme *parador*. La *fonda* n'a point de chambre libre. Nous dînons, puis, dans la clarté lunaire, dans l'odeur de paille fraîche, qui flotte sur toute la Castille et sur toute la Manche, grande marée des fins de juin, nous descendons vers le bourg. Tout dort. Je ne suis pas sans inquiétude sur le genre de la succursale vers laquelle la *fonda* nous dirige. Le *parador* et ses mules, et aussi ses muletiers, le relent des huiles rances, me reviennent en mémoire, souvenirs d'anciens voyages dans les petits pays. Heureusement, la réalité ne répond point au rêve ; la lumière de la lune est d'une finesse extrême sur la

poussière; nous sommes seuls dans les rues du village endormi. Le Sidaner serait obligé d'inventer la lampe qui veille derrière les vitres, et qui signale une âme au moins éveillée dans la nuit; nous tournons à droite, comme on nous avait dit, puis à gauche; nos pas ne font aucun bruit, mais nos souliers sont blancs; est-ce que l'hôtelier lui-même aurait cédé au sommeil et soufflé sa chandelle? Non; j'oubliais le patio; voici l'angle de la rue, le portail ouvert, le couloir sombre, puis le patio éclairé, puis l'hôtesse aux cheveux crépelés, habituée à juger les gens sur la mine, qui nous passe en revue, nous et nos biens, écoute l'espagnol de mon compagnon, l'apprécie, et prononce l'arrêt exactement comme le gérant d'un palace : « le 19, le 26. »

J'ai le 19. Dans la vieille posada retapée, d'architecture passablement maugrabine, c'est, au premier étage, et sur la rue, une chambre étroite, aux murs plâtrés, au mobilier de bazar réduit à l'essentiel.

La nuit étant très douce, on peut laisser la fenêtre ouverte. Je pense à cette maison de chevalerie que je verrai demain matin. Dans mon bagage, j'ai emporté une brochure, je l'ouvre. C'est le cérémonial du chapitre qui fut tenu à Madrid, douze jours plus tôt, le 5 juin, par les chevaliers de Santiago, pour recevoir dans l'Ordre et revêtir de l'habit blanc S. A. R. le prince des Asturies. La cérémonie a eu lieu dans la chapelle de l'Ordre, sous la présidence du Roi, grand maître, en présence de la famille royale, des « dames commanderesses », des chevaliers. La bulle pontificale de Benoît XV, dispensant le jeune prince des conditions d'âge réglementaires, a été lue par le duc de l'Infantado; l'ordonnance royale par le Président du conseil des ministres. Puis, avant les prières liturgiques, que dira l'évêque, un dialogue, dont les termes datent des grands siècles de la lutte contre les Mauers, quand l'Espagne se sauvait elle-même et sauvait l'Europe, a été échangé, entre le grand maître et le « néophyte ».

Il y a de belles choses, et il y en a de curieuses, dans les formules antiques, — questions ou avertissements, — du grand maître de l'Ordre.

« Vous devez savoir, frère, que la Chevalerie, anciennement, s'obtenait de la manière que voici. La nuit qui précédait le jour où un homme devait être fait chevalier, celui-ci se revêtait de ses armes, et, ainsi armé, pénétrait dans l'église, et

s'y tenait en pied, toute la nuit, priant et suppliant Dieu, afin que la dignité ambitionnée fût à l'avantage et au service de Dieu ; et, auparavant, il s'était confessé et avait communié. De même, vous devez savoir que ceux qui reçoivent un Ordre de chevalerie doivent dépasser les autres en noblesse et en vertu ; pour cette raison, en latin, on les appelle *milites*, car, anciennement, on en choisissait un entre mille, pour qu'il fût chevalier ;... en Castille, on les nomme *Caballeros*...

« On donne aux chevaliers l'épée et les éperons, car ce sont là des armes parlantes. On les ceint de l'épée ; cela veut dire que le chevalier de ce saint Ordre de chevalerie doit être armé des quatre vertus cardinales dont l'épée est le symbole : le pommeau est signe de force ; la poignée, signe de prudence ; la garde, signe de tempérance ; la lame, signe de justice. En second lieu, les chevaliers sont chaussés d'éperons ; de même que le cavalier s'en sert, pour conduire droit son cheval, ainsi, celui qui reçoit l'Ordre saint doit diriger tous ses actes, au service de Dieu Notre Seigneur, et, finalement, consacrer sa personne et ses biens à la défense de la foi catholique et de l'Église ; il doit faire la guerre, non pour détruire les Maures, mais pour les convertir à notre sainte foi, et arracher à leur pouvoir les chrétiens qui sont leurs captifs. Examinez donc bien si vous venez avec la volonté d'accomplir tout ce devoir. »

Le néophyte, selon le cérémonial, doit répondre :

— Oui, je viens pour cela.

Un peu plus loin, quand le futur chevalier a été béni par l'évêque, quand le grand maître l'a touché de son épée, et a prononcé : « Que Dieu et l'apôtre saint Jacques vous fassent bon chevalier ! » le grand maître lui donne, parmi d'autres, ces deux avis :

« Nous vous prévenons que l'Ordre ne vous promet ni armes, ni cheval, ni commanderie, ni maîtrise : rien, si ce n'est le pain et l'eau, et la merci de l'Ordre, qui est grand. »

Et encore, après que le nouveau chevalier a donné le baiser de paix à ses frères de Castille, puis à ses frères de Léon :

« Partout où vous serez avec d'autres chevaliers et religieux de l'Ordre, en toute chose, vous prendrez place après tous les autres, jusqu'à ce que vienne un nouveau chevalier, qui sera au-dessous de vous. »

Que cela repose des phrases dites démocratiques, où jamais

le mot de devoir, ni celui de subordination ne sont prononcés !

J'en étais là de ma lecture. « Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth... » Je ne pouvais apercevoir le ciel, mais quelqu'un se chargea de me dire qu'il était pur. Au coin de la rue, une voix chanta :

— *La una, y sereno !*

Et j'appris, de la sorte, que si les grandes villes, même les moyennes, ont remercié leurs *serenos*, Tarancón a encore le sien.

Au petit jour, mon compagnon s'est levé. Il est allé aux nouvelles. Comment pourrons-nous parcourir les quinze kilomètres qui nous séparent d'Uclès, et revenir d'assez bonne heure pour prendre le train de l'après-midi, et gagner Cuenca, la ville haute ? Une demi-heure s'écoule. J'apprends que Tarancón possède bien deux automobiles de louage, mais l'une est à Madrid, l'autre en réparation : il reste un « side-car » de modèle ancien, instrument composé d'un tandem automobile, à quoi est annexé un œuf en tôle monté sur une roue. Il paraît que cela marche. Nous partons pour le garage. Le conducteur est très jeune, il fait pétarader le moteur d'une manière retentissante. On accourt des maisons voisines ; le charron, sa fille non encore coiffée, des enfants qui cherchaient aventure, rallient à l'explosion ; un notable s'avance avec plus de prudence, et contemple, du milieu de la route, ne sachant de quel côté se garer du bond qu'un pareil instrument ne va pas manquer de faire. Je ne puis pas le tirer d'embarras. Je monte dans l'œuf. Robert Ricard s'assied de côté, sur la seconde selle du tandem, tourné vers moi, — la machine le veut ainsi, — et tient, d'une main, pour ne pas tomber, une sorte de clou fixé sur la paroi de la coquille. Elle est robuste, la machine ! D'un même élan, elle entraîne ses trois voyageurs, et toute sa clouterie, gravit le raidillon à l'entrée du garage, tourne sans se préoccuper des spectateurs, et prend sa direction, qui est à droite.

J'avais suivi d'assez bonnes routes en Espagne ; je dois dire que celle d'Uclès ressemble à beaucoup des nôtres en ce moment. Elle n'a pas d'ornières visibles, mais elle en a de cachées : des creux, que le vent du matin a, jusqu'au bord, emplis de poussière. Vous arrivez, à belle allure, voiture ou motocyclette ; le sol mollit sous une roue ; le véhicule penche ; il se redresse : mais un demi-boisseau de poudre blanche est

sorti de la cachette, et monte en nuage à l'arrière. Le roulis n'empêche pas la vitesse ; nous allons bon train ; les mules attelées, qui attendent les gerbes dans les champs de céréales, à notre vue prennent le galop. Au bout d'une demi-heure, sur une crête de rocher, loin encore, nous apercevons une masse quadrangulaire de murailles percées de fenêtres régulières, coiffée de toits de tuiles, presque plats, que domine la pointe d'une pyramide. Bâtiment seigneurial, et de grand air triste. Je dis à mon guide et ami :

— Mais, c'est l'Escurial !

Les plans se précisent, les détails sortent du mauve de l'horizon. Je vois maintenant que l'énorme construction est enveloppée de remparts, au-dessus desquels elle se déploie entièrement ; qu'elle dut être protégée jadis par une seconde enceinte, dont quelques tours à demi ruinées l'encadrent à distance ; que les pentes, autour d'elle, sont nues, sauf une, à notre gauche, couverte de maisons grises et bien humbles, qui devaient former une ville, qui ne font plus qu'un village, au pied de la maison seigneuriale et forte. Il n'y a pas de doute : celle-ci, relativement moderne, a été construite dans l'aire d'une forteresse ancienne.

Nous approchons ; un ruisseau tourne autour de la maison féodale et du bourg, et son étroite vallée est seule verte, dans le paysage de pierre et d'âpres collines lointaines. La machine monte bravement jusqu'à moitié de la butte. Nous continuons de grimper à pied, et nous voici devant un portail. Il n'y a point de concierge. Nous poussons la porte, nous voici dans une vaste cour où poussent, par endroits, des herbes folles. Une huppe se lève, et nous salue de son vol en feston. Personne. Quelle belle façade, à cinquante pas de nous, surtout quelle entrée magnifique ! Sur toute la hauteur, la pierre des étages est sculptée en haut relief : encadrements des fenêtres et de la porte, colonnes cannelées, armoiries, couronne royale portée par des anges, coquilles de saint Jacques, lions héraldiques, et, dans la gloire du sommet, au-dessus des ornements entassés, le buste de saint Jacques, tenant la croix de la main gauche, et, de la droite, brandissant l'épée.

Personne encore. La porte est entr'ouverte. Nous pénétrons dans un immense patio dont le sol est dallé, et au milieu duquel est un puits monumental, d'une architecture très ornée,

comme celle de la porte principale. Autour du patio, des cloîtres où nul ne passe en ce moment. Je pourrais témoigner que la règle du silence est bien observée à Uclès. Tout le mouvement est dans les airs. Sur les toits, là-haut, qui font le carré autour de cette cour ardente de lumière où nous sommes, une demi-douzaine d'éperviers donnent la chasse aux moineaux. Posés sur le pignon, ou sur le bord d'une tuile, on les prendrait pour des tourterelles roses, d'inoffensives roucouleuses, n'était la longueur des rémiges, le port de la tête, innocent et même bête chez la tourterelle, hautain ou cafard chez l'épervier, et aussi, fréquemment, l'éclat féroce de l'œil rond qui voit tout. Mais le repos ne dure guère. Ils ont, pour s'élancer, plonger vers nous, se relever, raser les toits, se remettre au guet, presque toujours bredouilles, la grâce de leur espèce et la parfaite connaissance de l'obstacle. Je les étudiais, j'oubliais le reste. Mon compagnon de voyage, pendant ce temps, rencontrait un religieux, dans un escalier voisin, et lui remettait un mot d'introduction pour le supérieur.

Nous sommes dans le séminaire de philosophie des Pères Augustins. Cette maison silencieuse abrite un certain nombre de professeurs et de novices. Les élèves y font quatre années d'études philosophiques, avant de passer au séminaire de théologie de l'Escurial, où ils séjourneront quatre années encore. Alors, ils se partageront entre l'enseignement et les missions des Philippines; — même aujourd'hui, sous la domination des États-Unis, il reste des missionnaires espagnols dans l'archipel, — les missions de Chine, celles de l'Amérique espagnole.

Presque tout de suite, nous sommes conduits dans la cellule du supérieur. Il est jeune encore, d'esprit rapide, accueillant et simple. Il nous reçoit comme si c'était la seconde fois, ou même la troisième, nous plaint d'avoir récolté tant de poussière sur la route d'Uclès, nous remercie, — bien que nous le troublions, assurément, dans son travail, — et répond à mes questions, en espagnol et aussi en français.

J'espère ne pas me tromper en résumant cette conversation bilingue.

Uclès a eu de très glorieux jours. Le rocher qui domine tant de vallonnements, et, dès lors, commande un pays, a d'abord porté une forteresse dont il demeure, au large des constructions plus récentes, quelques débris, ces tours carrées

qu'on aperçoit de loin, et de partout. Les chevaliers de Saint-Jacques, auxquels le roi Alphonse VIII avait donné le château fort, trouvèrent l'heure sonnée, au commencement du seizième siècle, de bâtir une habitation plus moderne, et, sans doute, plus confortable : ils firent ce monastère, bien distribué et bien orné, enveloppé de murailles surtout à cause de l'habitude, et où se formaient les jeunes hommes de la noblesse espagnole, ambitieux de parvenir à la chevalerie et à l'Ordre. Le nouveau château eut pour architecte Francisco de Mora, élève de Herréra, l'architecte de l'Escurial, et, bien souvent, Uclès fut appelé « l'Escurial de la Manche ». Ici, depuis longtemps d'ailleurs, depuis le XIII[e] siècle, résidait le grand maître de l'Ordre. L'étendard de l'Ordre et son sceau étaient sous sa garde. Vingt bourgs et leur territoire dépendaient de lui et formaient le domaine. Uclès avait sa petite capitale, qui comptait cinq paroisses, ses *fueros* datant de 1179, son commerce actif. On connaissait, au loin, l'excellence de ses vins. Il a eu de plus belles gloires : dans l'église du monastère, deux grands saints firent profession; saint Dominique et saint François de Borgia. Et que de chevaliers partirent de là, pour toutes les batailles et les œuvres du grand Ordre! Tout a changé. Les chevaliers n'y sont plus. Dans les temps proches, Uclès, désert, a servi d'asile aux Pères Jésuites français, de 1880 à 1897. On y a vu passer les professeurs et les élèves du grand Séminaire de la province de Cuenca. Depuis 1903, les religieux Augustins y ont établi leur noviciat.

Avec le supérieur, nous visitons l'église, la bibliothèque, encore très riche en manuscrits, surtout en dossiers généalogiques des chevaliers, puis le cloître et la cour au beau puits, au dallage éclatant de lumière, que raye parfois l'ombre d'un épervier. Puis nous sortons, et nous faisons le tour des terrasses qui enveloppent le monastère.

Que les fenêtres sont belles, qui furent ouvertes au XVI[e] siècle dans la draperie des murs! Quels somptueux ornements les encadrent, et disent la puissance de l'Ordre de Saint-Jacques! La coquille de Galice est partout sculptée en haut relief. Nos pères l'ont aimée. Ils venaient de loin, pour la chercher, elle et la « mercy » de l'apôtre. Au-dessus des terrasses, incultes faute d'eau, faute de richesse, hélas! ce signe de la belle histoire luit aujourd'hui pour trop peu de passants.

Je souhaite qu'ils viennent de nouveau, les voyageurs, non pas tous : ceux-là seulement qui peuvent être dits pèlerins, capables de respect, de souvenir et d'amitié. Les autres, — il en est de toute nation, — que les villes d'eaux leur suffisent! Qu'ils s'écartent d'Uclès, et de tout ce qui est noble et beau par le monde! Rien n'est fait pour eux, ici.

En disant adieu au religieux qui nous a si bonnement accueillis et guidés, je contemple une dernière fois, du sommet seigneurial, les collines emmêlées et fuyant tout autour, champs déserts à l'infini, de la couleur de leurs cailloux ou de leurs moissons, jamais diminués, jamais barrés par le toit et le verger d'une ferme. La lumière en connaît chaque motte, et la serre étroitement.

Sur la place du village, où nous reprenons la motocyclette, la chaleur est grande. Je dis à Robert Ricard :

— Incomparable lumière!

— Je me souviens, me répond-il, qu'un Mexicain me disait, par une pareille flambée de jour : « L'Espagne, pour moi, est un pays de brouillard. »

Je n'irai pas au Mexique. Je vais à Cuenca, la ville haut perchée dans la montagne...

Et j'arrête mon récit. Cher *tio Jacinto*, vieux moissonneur de Castille, mon ami, j'ai écrit ces choses en pensant à vous. Nous sommes bien séparés, et bien voisins. Je sens ce qui nous lie et ce qui nous sépare. Des millions d'âmes, dans notre France, ressemblent à la vôtre; elles ont la même foi, souvent les mêmes épreuves, la même espérance, et, croyez-m'en, les mêmes ennemis : mais vous ne le savez pas!

Je tâcherai de vous aller voir, maître de champs pauvres et d'une pauvre maison, *si Dios quiere*. Et ce sera chez vous, sur le domaine où vous vivez comme il faut vivre, noblement, dans le travail toujours, dans la paix quand cela se peut.

RENÉ BAZIN.

CE QUE J'AI VOULU FAIRE

Sur les principes par lesquels il conviendrait de régir l'instruction publique après la guerre, on avait pu croire qu'il ne serait pas trop malaisé de s'entendre. Une immense controverse de peuple à peuple avait accompagné la lutte des soldats. En même temps qu'ils se battaient, les belligérants entendaient préparer le jugement de l'histoire. A côté des « témoins qui se faisaient égorger », comme eût dit Pascal, les intellectuels s'étaient levés partout pour certifier la bonne conscience de leur patrie. Notre Université fournit un riche contingent de science et de talent à cette polémique des nations. Un Durkheim ne s'y est pas moins ardemment mêlé que Boutroux, Lavisse, Lucien Poincaré, que MM. Bergson, Émile Bourgeois, Paul Appell; et ceux-ci ont soutenu le même combat que le comte de Mun et Maurice Barrès, que M, Paul Bourget et Mgr Baudrillart. Une cause était débattue qui intéressait les idées. Il fut dit et enseigné, chez nous, avec une insistance et une netteté singulières, que deux civilisations, deux cultures et en quelque manière deux conceptions différentes du monde et de la vie se confrontaient et s'opposaient dans la guerre.

Aux armées aussi bien qu'à l'arrière, on s'était mis à relire les classiques, comme pour mieux se pénétrer des titres immortels de la France et ressaisir le trésor spirituel qui avait été sauvé sur la Marne et devant Verdun. On s'essayait à deviner l'influence que le cataclysme exercerait sur la production littéraire et artistique. Et c'était s'attaquer trop tôt à un problème infiniment obscur. Renan avait pu affirmer, en 1849, que les siècles les plus troublés, les plus sombres et les plus durs, étaient aussi, dans l'ordre de la pensée, les siècles créateurs.

Mais il ne savait pas le trouble inouï que serait la mobilisation générale ; il n'avait pas eu sujet de réfléchir que si Chateaubriand avait été tué à Rivoli, et Lamartine à Waterloo, le cours de l'esprit français était peut-être changé et une promesse de renaissance anéantie dès sa première fleur... Quelles que fussent l'incertitude de certaines prévisions et la fragilité de certaines espérances, deux choses du moins paraissaient bien assurées à la fin de la guerre : il y avait chez nous, et surtout dans la jeunesse, quant au domaine de l'intelligence, un grand désir de renouveau, c'est-à-dire de recommencement ; la tradition nationale, mieux entendue et mieux goûtée parce qu'elle avait failli périr, s'animait de clartés nouvelles et des esprits chaque jour étaient gagnés à son prestige.

De tels signes furent aisés à discerner, autant que dans tout autre milieu, parmi les hommes qui se préoccupaient des problèmes de l'enseignement. A peine revenus des armées, un certain nombre de jeunes universitaires décident de se réunir, sous le vocable de *Compagnons*, afin de prolonger, dans leur vie professionnelle, les liens de fraternité qui s'étaient créés entre eux sur les champs de bataille ; et ils se mettent à préparer en commun, dès 1919, la réforme de l'éducation. Ils tracent un plan de l'*Université nouvelle*. Ils y accordent avec raison une large place à l'enseignement technique ; ils entendent que l'éducation physique soit intégrée dans l'institution scolaire, au rang et avec les titres et prérogatives d'une « matière » principale. Ils préconisent, si même ils ne l'inventent, l'*École primaire unique*, dont ils ne pouvaient deviner, pour n'avoir pas encore siégé dans les conseils de la rue de Grenelle, qu'elle est décidément impossible sans l'impossible monopole.

Quant à l'enseignement secondaire, sur le point vif de la question, — langues anciennes et langues vivantes, — ils prennent parti en termes des plus carrés et qu'ils ne nous en voudront pas d'avoir souvent médités depuis cinq ans... « Pourquoi gardez-vous *le latin*?... Nous nous sommes posé la question. Nous l'avons examinée avec un grand souci d'impartialité et de réalisme : nous avons gardé le latin. De quoi s'agit-il, en effet? de la culture... Or, quelles sont les disciplines qu'on nous propose pour remplir cet office?... Prendrons-nous *les langues vivantes*? Le travail de traduction, de confrontation de deux génies différents existe là, comme dans le latin... Nous

croyons que la comparaison est à l'avantage du latin... Mais allons plus loin. A se frotter continuellement à une humanité étrangère, on finit par lui prendre quelque chose... Or, réfléchissez bien; vous allez prendre comme *base* de la nouvelle culture l'étude de l'étranger, quel que soit d'ailleurs cet étranger. Cette étude ne sera pas un des accessoires de votre culture, c'en sera la base même. C'est le monde étranger qui sera notre éducateur; c'est lui qui deviendra la pierre de touche de nos sentiments et la norme de notre raison : c'est tout de même raide, quand on est la France... Alors, dira-t-on, prenez *le français*, comme base de la culture moderne. Savez-vous que, s'il le fallait absolument, c'est encore cela que nous aimerions le mieux. Mais ce ne serait pas de gaîeté de cœur... Ce diable de latin est tellement mêlé, et par tant de fibres, à notre substance, que nous ne pouvons nous en déprendre qu'au détriment de notre culture (1). » Les *Compagnons*, au lendemain de la guerre, ne conçoivent pas d'humanités sans latin; et quelques-unes des raisons qu'ils en donnent ont un rapport visible avec les événements.

Deux ans plus tard, la *Fédération nationale des professeurs de lycée* délibère spontanément sur les programmes de l'enseignement secondaire. Entre autres documents, elle prend acte d'un rapport déposé par M. Simyan au nom d'une des commissions de la Chambre radicale-socialiste de 1914 : après enquête sur l'état des études, la Commission avait conclu à la suppression pure et simple de l'enseignement moderne. A la suite d'une longue discussion dont l'impartiale histoire a été écrite par un de nos meilleurs agrégés des Lettres, M. Moulinier, l'assemblée des professeurs se prononce, à une très forte majorité, contre le principe même des programmes de 1902. Elle demande que tout élève soit soumis, au moins pendant deux ans, à la discipline du latin.

Si même il n'y avait été porté par une conviction ancienne et profonde, il aurait suffi, en vérité, pour qu'il songeât à restaurer les humanités classiques, que le ministre de l'Instruction publique ne fût pas sourd aux bruits de son temps. L'anachronisme eût été de maintenir les chimériques humanités modernes.

(1) *L'Université nouvelle*, par les « Compagnons »; tome II, p. 101 et suiv. (Fischbacher).

***

Cependant les hasards d'une heureuse chronologie multipliaient les hommages publics à la mémoire des grands écrivains. L'époque était féconde en « centenaires » presque autant qu'en conférences internationales. La commémoration de tant d'illustres naissances ramenait des images de gloire parmi les soucis et les difficultés d'une paix louvoyante et contentieuse. Ces rites jubilaires n'eussent été, toutefois, que de brillants épisodes de la vie municipale ou académique, si ceux qui y participaient n'avaient formé le propos d'y donner un sens et d'en tirer une leçon. Le ministre de l'éducation entre tous était tenu de s'y appliquer. Il ne se contenterait donc pas, devant la statue de Rabelais ou de Molière, d'affirmer la foi invincible du gouvernement de la République dans le destin bienveillant qui ordonne les affaires de l'humanité et incline les peuples à une fraternelle harmonie. Il lui appartenait de montrer quels sentiments conviennent au culte des grands hommes et comment celui-ci peut être propre à signifier et affermir à la fois l'unité de la nation.

Trop souvent chez nous les dissensions des vivants avaient retenti jusqu'au milieu des tombeaux. Notre Panthéon est un endroit litigieux. Il a été peuplé de cercueils inégaux et parfois au gré des révolutions, au hasard des changements de la politique. Westminster vous propose, de la grandeur d'un empire, une image autrement fidèle, animée et sereine. La célébration des centenaires d'écrivains n'était-elle point propice à réconcilier les Français autour de leurs morts, si l'on peut dire, les plus immortels? Ne nous plairions-nous pas à réunir, comme en un Panthéon idéal, — ouvert à toutes nos gloires, fermé à toutes nos disputes, — Rabelais et Descartes, Bossuet et Voltaire, Racine et Hugo, La Fontaine et Lamartine, Molière, Pascal, Renan ? Ces héros de la pensée et de la langue sont ceux qui ont le mieux exprimé, dans sa complexité harmonieuse et avec ses traits les plus durables, le visage de la patrie. Jusque dans leurs discordances, parmi la diversité des siècles, des idées, des religions, ils témoignent de l'identité et de la permanence du génie français. Nous essayâmes, en exaltant ceux qu'il nous était donné de célébrer, de faire entendre le sens de leur œuvre, la portée de leur souveraineté spirituelle, surtout leur filiation

commune et à quel fonds ils avaient puisé, pour l'inspiration comme pour la discipline. Les inévitables artifices de l'histoire littéraire, et aussi les rivalités d'écoles, empêchent par moments que nous admirions assez comme nos quatre grands siècles se tiennent et se continuent. L'erreur serait la même de briser par des distinctions arbitraires cette suite glorieuse, et de ne pas remonter jusqu'aux sources antiques où se trouve son commencement.

Le culte des classiques français nous ramenait aux humanités. Nos panégyriques ne furent pas toujours exempts de quelque intention pédagogique. Et ce n'était sans doute pas le signe d'un parti pris maniaque, que d'avoir cru rencontrer Rome et Athènes au premier matin et à tous les moments de notre civilisation. Il eût été vain de fleurir les statues et les tombes de nos écrivains, sans proposer à la jeunesse le moyen court et le moyen sûr d'entendre pleinement et de goûter leurs œuvres. La chose ne peut faire doute pour aucun éducateur, pour aucun lettré : le jour où notre enseignement aura rompu les dernières attaches qui le retiennent à la tradition gréco-latine, Montaigne et Ronsard, Racine et Bossuet, Montesquieu et André Chénier, beaucoup d'autres encore, rejoindront promptement Plaute, Térence, Cicéron et Tacite dans l'exil poussiéreux et philologique que M. le doyen Brunot destine aux vaincus de l'Évolution.

***

Tout, à la vérité, nous conseillait de rétablir dans notre enseignement secondaire les anciennes disciplines. Dès avant 1914, des témoins irrécusables et des faits trop probants accusaient les programmes de 1902. Les études avaient indubitablement faibli. Et la guerre était venue, qui fut comme le grand interrègne dans l'éducation. Alors qu'il n'était partout question, au milieu d'une confusion universelle, que d'organiser et de reconstruire, le ministère de l'Instruction publique avait sans aucun doute son « redressement » à accomplir ; il lui appartenait même, par définition, de donner l'exemple parmi tout ce frémissement de régénération. Or, il nous parut que le plus nécessaire et le plus urgent était de restaurer dans les études le sens de l'effort et le goût de la difficulté : une longue histoire nous assurait que le grec et le latin, associés

aux sciences, conviennent merveilleusement à ce but.. Trop de familles depuis quelques années demandaient à l'Université, pour leurs enfants, un diplôme plutôt qu'une culture. L'Université leur apparaissait comme une administration un peu plus formaliste que les autres et dont c'eût été la fonction de délivrer, à l'entrée des carrières, une sorte de sauf-conduit.

La guerre n'avait pu qu'aggraver cette tendance. Par vastes promotions sociales, des hommes nouveaux venaient d'accéder à la richesse, et beaucoup à l'influence, qui avaient plus d'une raison de préférer le machinisme aux idées générales, et de croire aux bienfaits d'une instruction utilitaire plutôt qu'à la vertu des humanités. Ils contribueraient, on n'en pouvait douter, à accroître l'effectif des lycées et collèges; et plusieurs, c'était fort à craindre, ne verraient dans le baccalauréat que le lustre facile d'un brevet de bourgeoisie. N'était-il pas selon le bien de l'État d'offrir à leurs premiers descendants, au prix d'un travail méritoire, le vrai moyen de s'élever : la culture qui abrège les étapes, la culture qui est, au besoin, une prescription? Par ailleurs, les difficultés matérielles de la vie opprimaient cruellement ceux qui vivent du travail intellectuel; et il se connaissait à bien des signes que leurs tribulations et leur gloire n'étaient pas ce qui excitait le plus l'intérêt public. La fameuse revision des valeurs, tant de fois prédite ou imaginée pendant la guerre, semblait se faire à leur détriment. Allions-nous aboutir, par la suprématie de l'économique et la fièvre de production, à un nouvel esclavage, à quelque barbarie organisée? Reconstruire, à l'Instruction publique, c'était surtout défendre et maintenir la primauté de l'intelligence, en préparant une jeunesse capable de continuer l'office traditionnel de la France quant aux choses de l'esprit. L'œuvre urgente à entreprendre intéressait l'enseignement secondaire, la maîtresse pièce et la partie vraiment originale de notre système scolaire. (Il fut, du moins, un temps où on le pouvait dire sans blasphémer.) C'est là qu'une culture s'acquiert, qui n'est subordonnée à aucun souci d'utilité et de carrière; l'intelligence y est traitée, en quelque manière, comme si elle était à elle-même sa propre fin. Il est historiquement certain que nous sommes, pour une grande part, redevables à ce genre de formation, de notre prestige spirituel. C'est par là qu'il fallait commencer.

Plus il était assuré que le service de la pensée aurait à pâtir des mœurs et de la dureté des temps, plus il nous paraissait essentiel de rétablir une haute et sévère notion des études. Nous connaissons tels plans de pédagogie où l'intention est évidente de subordonner l'enseignement au goût variable des « usagers »; la diversité des vocations y sert d'honorable prétexte à ne rien exiger, quant au niveau de la classe, qui puisse dépasser le niveau de la clientèle. Il s'en faut de peu qu'il ne soit fait officiellement état de la paresse des enfants et de la vanité des familles. Nous avions résolument exclu de nos projets de réforme toute préoccupation de cette sorte. Il vaudrait mieux, avions-nous pensé, que l'État renonçât à se mêler de l'enseignement plutôt que d'y apporter l'idéal, les visées et le programme d'un maître de pension. Il trahit son devoir, s'il sacrifie la qualité à la statistique. Puisqu'il s'est chargé de légiférer sur les disciplines et sur les méthodes, qu'il choisisse hardiment, fussent-elles les plus difficiles, celles qu'une expérience indiscutable lui recommande comme les plus sûres et les meilleures.

Après dix-huit mois de discussions à la Chambre et dans les conseils techniques, un décret fut pris le 3 mai 1923. Il avait essentiellement pour objet de remettre en vigueur et en honneur l'axiome le plus immuable de l'éducation, en France, depuis Charlemagne jusqu'à la réforme de l'honorable M. Georges Leygues : *il n'y a pas d'enseignement classique sans l'étude des langues anciennes, et singulièrement, du latin.*

* * *

On sait comment cette réforme scolaire a été emportée dans la rafale électorale du 11 mai 1924. Dès les premières lueurs de leur victoire, les vainqueurs inscrivaient le décret sur le grec et le latin au catalogue des destructions nécessaires, avec la loi sur la fabrication des allumettes et l'ambassade auprès du Vatican. Il eût été absurde de condamner au nom de l'expérience un plan d'études qui n'était appliqué, — à la seule classe de sixième, — que depuis sept mois. Aussi n'est-ce pas l'expérience que l'on invoqua, mais les principes. L'État se reconnaît le droit d'imposer aux enfants l'enseignement d'une douzaine de matières. Mais il tient pour un attentat sur la liberté du père de famille que, sans le consentement exprès

de celui-ci, l'élève reçoive le rudiment du latin. Petit paysan béarnais, breton ou provençal, l'écolier, s'il prétend au baccalauréat, devra connaître de près ou de loin Gœthe et Shakspeare, ou bien Dante et Cervantès, ou encore Ibsen et Dostoïewsky. Mais on ne lui fera lire Cornelius Nepos et César que si le père, dûment consulté, a bien voulu y consentir.

On n'en finirait pas de souligner tous les paradoxes que l'on rencontre en cette affaire. Ce n'est pas le moins déconcertant, que ce soient les partisans de l'*École unique* qui s'acharnent à vouloir la dualité de l'enseignement secondaire, de parfaits humanistes qui proclament l'équivalence des langues vivantes et des langues anciennes, tout en avouant leur prédilection filiale pour le grec et le latin. En même temps que l'on propose aux élèves, au nom de l'égalité démocratique, un choix entre deux cultures administrativement présumées égales, tout ce que l'on dit et tout ce que l'on sous-entend implique de la façon la plus nette l'excellence et la supériorité de la culture antique. On peuple ainsi les mêmes lycées de « deux jeunesses », entre lesquelles il subsistera toujours, qu'on le veuille ou non, sinon un discord, à tout le moins une certaine divergence intellectuelle et sociale. D'un côté, l' « aristocratie de l'esprit », comme l'écrivait en 1902 M. Georges Leygues, de l'autre, les futurs hommes d'action, voués aux rudesses de la mêlée économique. Nous savons par quelles abréviations un peu rudes se traduisent, en récréation, toutes ces distinctions savantes. Nous osons nous flatter d'avoir mieux satisfait, par notre réforme, à la justice et à l'intérêt populaire. Partant de ce fait indubitable que l'obstacle, à l'entrée de l'enseignement secondaire, c'est la pauvreté et non pas le latin, nous avions cru qu'il était selon le bien et selon le vœu de la démocratie d'assurer à tous les petits Français, — pauvres ou riches, — qui seraient capables d'en profiter, cette même formation d'esprit que les meilleurs et les plus grands, dans la République, se félicitent dévotement d'avoir reçue. L'égalité vraie et réelle, sans mirage démagogique, elle était là, semblait-il. Notre pensée pourtant a été totalement méconnue. Et l'on se demande à quoi il peut tenir que des lettrés et des démocrates aient aussi promptement réagi, et avec une telle vigueur, contre un retour à la tradition classique.

Ce n'est point que le gouvernement de M. Herriot s'illu-

sionne plus qu'un autre sur la valeur et sur les résultats de l'enseignement moderne. Il vient même d'en prononcer la faillite; il a reconnu nettement que les expériences qui en furent faites avaient échoué, puisqu'il avoue, dans un acte officiel, que les « programmes, disciplines et méthodes » dudit enseignement restent à étudier et à définir; ce qui comporte, nous dit-il avec franchise, de vastes consultations et un long travail. Le président du Conseil et le ministre de l'Instruction publique savent mieux que personne à quoi ont servi jusqu'à présent les prétendues humanités modernes. Sous couleur de donner une éducation pratique aux élèves qui n'auraient pas de goût pour les langues anciennes, on affecte au moderne d'innombrables élèves qui n'ont de goût pour rien. Ils y rencontrent des camarades très laborieux, très heureusement doués, et qui, bien orientés, eussent parfaitement réussi dans la section classique. Les premiers viennent entraver les progrès des seconds : d'où il suit que l'infortuné moderne, à supposer qu'il y eût une vertu en lui, serait empêché de la produire, par la composition même de sa clientèle normale. Les humanités modernes sont à peu près dans la position métaphysique du Dieu de Renan : elles n'existent pas encore, mais elles existeront certainement un jour. Elles s'élaborent dans la conscience indécise d'un ministre latiniste. L'essentiel, en attendant, est que nul Français ne soit contraint d'apprendre le latin, si tel n'est pas son bon plaisir. Tout se passe comme s'il y avait quelque antinomie dogmatique entre l'enseignement des langues mortes et les principes qui auraient triomphé aux élections dernières.

Beaucoup en sont étonnés, qui trouvent même à toutes ces nouveautés un sujet de scandale. Jamais, remarquent-ils, les questions touchant la formation de l'esprit n'avaient dépendu de la politique électorale. Parmi tant de signes qui aident à reconnaître les républicains et les réactionnaires, jamais on ne s'était avisé de prendre en considération l'amour du grec et du latin. Et longtemps, en effet, les traditions de gauche s'accordèrent sans difficulté avec la tradition gréco-latine, ainsi qu'en témoignent d'illustres exemples. L'anticléricalisme le plus direct, le plus « spécialisé », n'y voyait point lui-même de contradiction. M. Homais, qu'on ne l'oublie pas, avait écrit en latin l'épitaphe d'Emma Bovary. Lorsque le prêtre asperge d'eau bénite la chambre de la morte, le pharmacien se hâte

d'y jeter du chlore, — merveilleuse figure du conflit villageois et électoral de la religion et de la science; — mais, loin de dédaigner les armes de son adversaire, l'homme de laboratoire se pique d'en remontrer, même quant au latin, à l'homme de sacristie. Il est clair que l'apothicaire de Yonville abandonnerait aujourd'hui le parler de Rome à son curé. Dans les réunions publiques où il en fut discuté, la restauration des humanités a été représentée comme une injure faite à la démocratie et une cynique entreprise contre les droits du peuple. On peut en rire ou s'en indigner. Mieux vaudrait pourtant essayer de comprendre.

Nulle illusion n'était possible, quant au sort de la réforme classique, dans le cas où le pays voterait comme il a voté. Quels que fussent leur sentiment secret et leurs préférences personnelles d'humanistes et de lettrés, les hommes qui viennent de rétablir l'enseignement moderne ne pouvaient agir autrement, il faut bien le dire, étant donnée la politique qu'ils avaient accepté de suivre. Il est parfaitement exact qu'il y a une opposition foncière et comme une hostilité préétablie entre la doctrine des humanités et une certaine façon d'entendre et de servir les intérêts de la démocratie. Nul ne saurait dire que cette conception-là l'ait emporté plutôt qu'une autre le 11 mai dernier, et elle ne répond certainement pas à l'opinion du plus grand nombre. Encore est-il que ceux qui la représentent avaient mené une action assez décisive dans la bataille, pour qu'il fût juste de faire la part large à leurs desseins et à leurs volontés, quand il s'agirait d'exploiter le succès. Quels sont-ils? Et d'où vient que notre réforme éphémère leur fut en exécration?

***

Il y a d'abord les fanatiques d'une égalité mal comprise et proprement barbare, qui n'admettront jamais, en dépit de tous leurs discours sur l'éminente dignité des élites, qu'il existe, selon la nature, une hiérarchie ou une diversité parmi les intelligences. Ils ont inventé une formule effarante où s'expriment avec éclat le vague de leur pensée et la sûreté de leur instinct : *l'égalité des Français devant la Science !* Et peut-être ne convient-il pas de s'en gausser, s'il est quelque part un arpenteur de village à qui ce soit une satisfaction de se dire qu'il

naquit l'égal de Paul Painlevé devant la géométrie... Pour ceux-là, l'enseignement secondaire le meilleur et le plus démocratique, c'est celui qui se distinguera le moins du primaire. Méconnaissant à la fois le rôle de l'instituteur, la grandeur vraie, la noblesse de sa mission, et la fonction propre du lycée, ils cherchent le progrès dans l'uniformité, la culture dans le nivellement. Il sied d'autant moins de tenir leur action pour négligeable qu'ils ont su se ménager, jusque parmi ceux à qui avaient été commis la garde de la Loi et le soin du sanctuaire, des collaborations complaisantes et des appuis très précieux. Il est tout à fait naturel que l'étude obligatoire des langues anciennes leur apparaisse comme un « enseignement de classe » : ce qui diffère les choque, à la façon d'un privilège, autant que ce qui dépasse. Quelques-uns, dès à présent, en ont moins au latin qu'à l'enseignement secondaire lui-même, qui sera bientôt le « saillant » à réduire. Comment tous les professeurs de lycée ne le sentent-ils pas ? Et tels sont les premiers adversaires des humanités classiques, les plus ardents sans aucun doute, mais non pas, il s'en faut, les plus nombreux.

Il en est d'autres, qu'une sorte de doctrine philosophique induit à se défier des antiques disciplines scolaires. La suprématie du grec et du latin les importune comme une tradition. L'esprit qui les anime n'est certes point né de notre temps ; mais il comptait moins autrefois qu'aujourd'hui dans le mystère des impondérables et dans le jeu des forces politiques. Ce groupe très ouvert, très varié et très puissant, se compose de ceux qui pensent que nous sommes bien trop savants en ce siècle, pour avoir quelque chose à apprendre des Grecs et des Romains. C'est peut-être Baudelaire qui a le mieux pénétré la philosophie de cette école : il ne se trouverait, pour en être surpris, que ceux qui auraient trop négligé l'œuvre critique du grand poète. Il imagine que l'on demande à tel brave homme qui lit fidèlement *son* journal « ce qu'il entend par progrès ». Celui-ci « répondra que c'est la vapeur, l'électricité, l'éclairage au gaz, miracles inconnus aux Romains, et que ces découvertes témoignent pleinement de notre supériorité sur les anciens » (1). C'est bien à cette notion du progrès que s'est le plus souvent heurtée, en pratique, la propagande pour les humanités. Et il

(1) Baudelaire, *Curiosités esthétiques*, p. 218.

n'a pas été facile de faire entendre à tous les contestants que l'esprit scientifique, la précision, le raisonnement et tout ce qui a servi à créer la science et ses merveilles est un présent divin que nous avons reçu de la Grèce par la vigoureuse entremise de l'agreste Latium. En vain avons-nous eu soin de les renvoyer à ce chef-d'œuvre qu'est le discours de M. Bracke, hélléniste d'extrême-gauche, démontrant que la tradition gréco-latine, c'était, pour nous, non *une* civilisation, mais *la* civilisation. Ils n'en ont pas moins continué de nous parler des tramways, des avions, des moteurs, des dynamos et des turbines, de l'avenir touristique du Sahara et des beautés de la « production ». Pourquoi, ont-ils protesté, notre jeunesse n'entrerait-elle pas de plain-pied dans *une* civilisation aussi riche, sans s'astreindre à un détour de vingt-cinq ou trente siècles? La véritable école, c'est la Vie...

A quoi nous avons répliqué que tout dépendait du genre de connaissance où prétend cette jeunesse; que les anciens lui seront en effet d'un mince secours, si elle ne vise qu'à l'utile, qui n'était point jusqu'ici le fait de l'enseignement secondaire; qu'il n'est d'ailleurs pas indispensable de connaître les découvertes d'Ampère pour placer un compteur électrique, ni celles de Pasteur, pour soigner une écorchure, ni le principe d'Archimède, pour prendre un bain. Mais sans doute est-il superflu d'évoquer plus longuement cette controverse. Nous n'y sommes revenus que pour fixer le sens de la conclusion qu'on y a donnée. La philosophie du progrès, résumée par Baudelaire, est venue se mêler aux éléments de la dynamique électorale; et elle a vaincu les humanités.

* * *

Tout ce qui précède revient à dire que l'enseignement, la formation des jeunes esprits, plus généralement le sort de l'intelligence sont sous la dépendance de la politique. C'est une loi vieille comme le monde et la fatalité. Il n'y a pas une politique du Rhin et une politique du Rhône, une politique pour les académies et une autre pour les comités : il y a la politique indivisible, dont le réseau s'étend, et par les fils les moins mystérieux, à beaucoup plus de choses qu'il ne plaît à quelques-uns de le croire. Ainsi que je pense l'avoir démontré, notre réforme classique était inspirée de l'esprit public qui

avait prévalu entre 1918 et 1923. Il était donc fatal qu'elle ne survécût point au Onze-Mai, qui a été un peu plus qu'un scrutin : un avènement, une révélation peut-être, une aube, l'An un de l'Hégire.

Les « ceci tuera cela » ont parfois du bon, c'est-à-dire du vrai. Il y a peu de jours, un petit nombre d'éducateurs assemblés ont délibéré sur l'enseignement de l'histoire dans l'instruction élémentaire. Certains eussent volontiers supprimé cette discipline, comme peu propice à justifier le solide optimisme que présumerait l'idéal des temps nouveaux. D'autres, m'a-t-il semblé, acceptent d'enseigner avec discrétion ce que contiennent nos annales, à la condition de pouvoir montrer, chemin faisant, ce qu'il leur eût été agréable d'y rencontrer. On se récrierait plus bruyamment, mais non pas avec de plus justes motifs, le jour où les conservateurs du Louvre se mettraient à déménager les David et à voiler les Ingres, sous prétexte qu'ils préféreraient les Fragonard et les Delacroix. A moins d'imaginer un enseignement césarien de l'anatomie, une vue socialiste du règne végétal ou une synthèse démocratique des troubles du langage, on ne saurait rien concevoir de plus opposé à toute science et à tout esprit critique qu'une pareille façon de comprendre et de traiter l'histoire. Je ne vois point de place pour le latin obligatoire, ni guère pour le latin facultatif, dans une organisation scolaire où de telles tendances pédagogiques viendraient à l'emporter.

L'éducation humaniste est surtout un apprentissage de la raison. Elle implique que, loin de se régler sur les prétendues leçons de la « Vie », — ce mythe verbal et littéraire, — l'intelligence se flatte de connaître les choses et de maîtriser la nature. Renan n'a pas écrit au hasard et par inadvertance : « Toutes les victoires de Rome ont été des victoires de la raison. » Or, ne soyons pas dupes de la fantasmagorie des mots : les résistances les plus vives et les plus efficaces qui aient été opposées à la réforme de 1923, procédaient d'une mystique exaltée et d'ailleurs parfaitement sincère. Dans les milieux où s'est formée l'opinion qui a politiquement triomphé, des hommes invoquaient le progrès, la science, l'esprit moderne avec une ferveur de croyants, quelques-uns avec une frénésie d'illuminés. Quelles n'eussent pas été, pourtant, leur surprise et leur indignation, si l'on s'était permis de leur dire que leur

ardeur, par moments, ressemblait fort à un transport religieux et qu'ils s'attaquaient en réalité, au nom d'une croyance nouvelle, au vieux rationalisme français!

En dépit des conjonctures présentes, il n'y a nullement à désespérer de l'issue d'une lutte qui n'est pas près d'être terminée. On ne s'abandonnerait au découragement, que faute d'avoir estimé à leur prix les ressources d'une nation comme la nôtre. Rien, il est permis de le croire, ne nous en donne une plus juste idée que certains traits fort notoires et fort singuliers de son caractère. On rencontre, en France, chez les mêmes hommes, la passion de l'égalité et le goût opiniâtre des *distinctions*, le culte idolâtrique du progrès et un doux acquiescement aux archaïsmes les plus incroyables, notamment dans l'ordre de la vie matérielle. Aucun grand peuple n'a changé de régime politique aussi facilement que celui-ci; et aucun n'a accepté autant de legs, ni entretenu autant de survivances des régimes qu'il avait abolis. Il est ardemment républicain, avec une Constitution orléaniste et une administration consulaire. Avec une imagination jacobine et un certain goût pour le parler révolutionnaire, il sait discerner, comme nul autre, ce qu'il y a de sacré dans un souvenir, de durable et de vivant dans une tradition. Il n'est pas un candidat au certificat d'études qui ne soit prêt à blâmer Louis XIV d'« avoir trop aimé les bâtiments »; mais qu'un journal nous apprenne qu'il pleut dans un grenier de Versailles et qu'un mur est lézardé dans la chambre du Roi, des milliers de républicains en prendront alarme comme d'une menace où les biens les plus précieux et la dignité de chacun seraient intéressés. Tous ces contrastes correspondent à un équilibre profond. Là est peut-être le secret de notre faculté historique de redressement.

Il n'est pas concevable qu'un tel pays mette jamais en péril, par sa légèreté politique, la civilisation qu'il a tant de fois sauvée par son patriotisme et par son bon sens.

LÉON BÉRARD.

LA CITÉ SECRÈTE

PREMIÈRE PARTIE

Hugh Walpole est un des plus en vue parmi les romanciers anglais de la jeune école.

Fils aîné de l'évêque d'Édimbourg et descendant de l'ami de Mme du Deffand, il est né en 1884, à la Nouvelle-Zélande. A peine sorti de l'Université de Cambridge, il faisait ses débuts dans le journalisme en qualité de critique littéraire au *Standard*.

Bientôt il commençait une série de romans proprement anglais et traitant de la vie anglaise sous ses aspects multiples, à la campagne, à l'école, à l'Université, dans les milieux littéraires ou aristocratiques. Les années qu'il passa dans la Russie de la guerre et de la révolution produisirent sur lui une impression profonde. Deux des livres qu'il écrivit alors ont la Russie pour théâtre et le troisième, *The Green Mirror*, bien que son action se passe dans la bourgeoisie britannique, est tout imprégné de slavisme. C'est le récit de la désagrégation d'une famille de la classe moyenne, par l'incursion de l'esprit révolutionnaire qu'apporte un Anglais retour de Russie.

Ce qui frappe surtout, dans la manière de Walpole, c'est le don qu'il a, au plus haut degré, de créer une atmosphère. La nature, les objets inanimés prennent part au drame. Les personnages, aux heures critiques, se meuvent au milieu de témoins muets, ennemis ou complices. La « Cité secrète », c'est la ville elle-même, la ville mystérieuse et sournoise, qui intervient dans l'action et qu'on sent toujours présente à l'arrière-plan du drame. Dans ce beau roman, Walpole a eu l'art de mêler intimement la vie privée de ses personnages à la tragédie des affaires publiques : témoin oculaire, il est le premier à nous présenter le tableau de la révolution vue de l'intérieur d'une famille russe.

VÉRA ET NINA

En relisant ce manuscrit, il me semble qu'il est nécessaire que certaines choses soient dites.

Chacun sait que jamais aucun auteur n'est parvenu à réaliser entièrement sa pensée et jamais auteur n'y parviendra. Lorsque j'entrepris ce récit, mon intention n'était pas seulement de traiter mon sujet avec vérité, je voulais être, au sens le plus rigoureux du mot, « un témoin », car la prétention d'observer la psychologie russe avec des yeux anglais ne se justifie que si l'observation sait demeurer anglaise. C'est là sa seule valeur, son unique raison d'être.

Si vous affirmez que la Russie intellectuelle ou mystique, pratique ou commerciale, vue à travers un cerveau anglais, est le moins du monde semblable à la vraie Russie, telle que les Russes eux-mêmes la voient, je vous répondrai que vous ne savez de quoi vous parlez. De la Russie et des Russes je ne sais rien, mais je sais quelque chose de l'effet produit sur moi et sur ma conception de la vie par les Russes et la Russie pendant ces trois dernières années. Vous me direz que ni moi ni ma conception de la vie n'ont d'intérêt pour personne. Je crois au contraire que les idées du premier venu sur la vie ont de l'importance, à plus forte raison, les idées de n'importe qui sur la vie russe.

J'ai connu Véra Michaïlovna, Nina, Alexis Pétrovitch, Henry, Jerry et les autres, quelques-uns intimement ; beaucoup des conversations que je rapporte, je les ai moi-même entendues ; les faits sont vrais ; seules les déductions m'appartiennent, vous pouvez les rejeter et en substituer d'autres à votre gré.

J'ai été contraint d'écrire ces pages, je n'ai pu faire autrement : défauts et qualités du récit viennent de là. Cela a été plus fort que moi, je n'ai pas de meilleure excuse.

I

Nul ne pouvait s'approcher d'Henry Bohun, à cette époque de sa vie, sans être frappé de son air satisfait de lui-même. Joli garçon, élancé, correct, soigné de sa personne, l'éclat de ses yeux, la pâleur de son visage lui donnaient un air exotique qui éveillait l'intérêt ; mais on ne pouvait s'empêcher de penser

en même temps : « Voici un jeune fat qui a grand besoin d'une leçon. »

A vrai dire, il avait quelque excuse. A vingt-trois ans, ne touchait-il pas à la célébrité, telle au moins que la concevait son inexpérience juvénile? Dès le collège, à Cambridge, il avait décidé de passer grand homme. Une petite feuille, *la Granta*, qu'il édita alors et qui lui valut quelques succès, devait être le premier échelon de son ascension vers les sommets du journalisme londonien. Vint la guerre. Il s'engagea, avec la ferme intention de jouer le rôle de héros. Mais, à peine avait-il été quinze jours au front, il fut touché par les gaz et renvoyé dans ses foyers pour faiblesse du cœur. Pourvu d'une sinécure au Foreign Office, il eut tout loisir de se consacrer à la poésie.

Le recueil qu'il publia en automne 1916, *Discipline, sonnets et poèmes*, fut bien accueilli par la critique. En même temps, enthousiasmé par la lecture des romanciers russes, il s'était mis à apprendre leur langue : il pouvait lire couramment, écrire assez bien et parler très mal le russe. Fort de son savoir, il découvrit et adopta la Russie.

— J'ai de telles affinités avec ce peuple, disait-il, qu'on pourrait croire que j'ai du sang russe dans les veines.

Le Foreign Office l'envoya à Pétrograd collaborer au grand œuvre de la propagande anglaise.

Le 2 décembre 1916, il s'embarquait à Newcastle. Rien de plus fastidieux que le voyage de Newcastle à Bergen, de Bergen à Tornéo, de Tornéo à Pétrograd, mais, plus que des trains désorganisés, plus que des douanes tracassières et des trajets interminables derrière les vitres crasseuses de wagons surchauffés, Bohun devait souffrir du brusque plongeon dans un monde qui ne connaissait pas *Discipline* et ne se souciait pas de *la Granta*. Aucun des passagers du *Jupiter* ne se doutait de l'honneur que leur conférait la présence du jeune poète!

Et quel compagnon lui avait octroyé le Foreign Office!

Capitaine de « l'Université Rugger » à Cambridge et plus tard de l'équipe anglaise aux « Internationaux » de 1913-14, Jerry Lawrence, à trente-deux ans, sentait encore son étudiant. Campé sur ses courtes jambes écartées, une vieille pipe aux dents, il ne montrait au public du vapeur qu'un large dos indifférent, et tournait obstinément vers la mer sa bonne face laide et sympathique. Il vacillait sur ses jambes et donnait l'impres-

sion d'un homme mal éveillé. Il fallait le connaître pour savoir qu'il y avait en lui autre chose qu'un joueur de football.

Pour l'instant, il était de la plus méchante humeur. Après deux ans de front, il commençait à « se trouver à l'aise dans sa peau », lorsque le Gouvernement, s'étant avisé que son père avait dirigé une usine en Russie, et que lui-même y avait passé toute son enfance, l'expédia à la mission anglaise à Pétrograd. Il n'avait pas le moindre désir de retourner en Russie, il avait oublié le russe, disait-il, mais il avait fallu partir...

Il accueillit de son air nonchalant les avances de Bohun, et pendant la première partie du voyage, de son air endormi, il l'écouta discourir. Un jour, Bohun imagina de vanter le mysticisme du paysan russe.

— C'est lui, déclara-t-il, qui sauvera le monde. Son adoration de Dieu...

— Quelle blague ! interrompit Lawrence. J'ai vécu quinze ans en Russie ! Je sais à quoi m'en tenir sur ce fameux mysticisme !

Bohun se sentit en droit d'être vexé : Jerry Lawrence aurait dû le prévenir qu'il connaissait si bien la Russie, si tant est qu'on puisse la connaître en ignorant tout de ses écrivains.

— Quoi ! vous n'avez jamais lu *Anna Karénine*, ni *Guerre et Paix*, ni *Karamazof*? Jamais lu Tchekov?

— Jamais.

Ce jour-là, Henry Bohun prit Jerry Lawrence en pitié.

Quelle arrivée et combien différente de ce qu'avait imaginé le jeune enthousiaste ! Il pleuvait. Casé tant bien que mal au milieu de ses bagages, dans la voiture si basse qu'il lui semblait être assis parmi des flaques de glace fondante, Henry Bohun ne voyait que le large dos du cocher, la danse de la pluie, un ciel gris et de grands édifices de pierre, funèbres comme des tombeaux. Accablé par la fatigue et la saleté, torturé par la faim, il se sentait envie de pleurer, et il lui fallut faire effort pour retrouver sa dignité devant le gros gaillard à mine asiatique, coiffé d'un bonnet à plume de paon, qui l'accueillit à l'*Hôtel de France*.

Le hall où cet imposant personnage introduisit le visiteur, était noir et humide comme un puits. Une horloge dont le balancier frôlait la paroi en grinçant. Une lourde porte vitrée

se balançait au bout d'une corde, et le casier aux lettres, les murs eux-mêmes, semblaient suivre le mouvement. Monde oscillant, vacillant, parmi lequel l'œil cherchait en vain un objet stable où se poser.

Un vieil homme, à l'œil perçant, à la barbe grise, pria le voyageur de le suivre. On aurait dit le « vieux marin » de la légende.

Que je les connais, ces corridors froids et tortueux de *la France*! Ils serpentent sur des planchers branlants, entre de minces cloisons, si minces et mobiles que le vent siffle au travers, et que la tapisserie, remuée par des doigts invisibles, dessine des ombres fantastiques et semble vous faire signe. Et cette odeur propre aux seuls hôtels russes, mélange de moisissure et de soupe aux choux, de grains de tournesol, de cigarettes mal éteintes, d'égout et de patchouli avec un relent d'odeur marine, de poisson et de pavés mouillés. Elle me prend à la gorge au souvenir de ces couloirs furtifs, au sol inégal. Derrière la boiserie, on entend courir les troupes de rats.

Le « vieux marin » conduisit Henry à sa chambre et disparut. Cette chambre, dont l'aspect acheva d'accabler le pauvre garçon, n'était qu'un compartiment pris sur une autre pièce. L'unique fenêtre donnait sur un grand mur noir tout ruisselant d'eau luisante. Au plancher, de larges fissures. Pour tout mobilier, un lavabo, un lit, une commode, un fauteuil recouvert d'une étoffe trouée. Dans le coin, près de la fenêtre, une icone en bois, couverte d'oripeaux criards. Un guéridon à dessus de marbre portait une carafe poudreuse. Un lourd cordon de sonnette en peluche rouge, pendait à la paroi.

Bohun s'effondra dans le fauteuil et tomba dans un lourd sommeil. Il eut un rêve où les murs de l'hôtel semblaient s'ouvrir et livrer passage à de petites fourmis noires montant et descendant en files sinueuses, tandis que les papiers de tenture chuchotaient, et que, sur le plancher, les rats trottaient et des rangées de bouts de cigarettes, jaunes et noires, se traînaient comme d'énormes vers... Quand il reprit conscience, le « vieux marin » était debout devant lui, d'un sourire édenté sur les lèvres et du geste lui désignant la salle de bain.

Après le bain et le déjeuner, rasé de frais, Henry fut un autre homme. Il s'étendit sur le lit et se rendormit, mais

cette fois, il dormit en Anglais bien portant, d'un sommeil sans rêve, sain et réparateur, d'où il se réveilla plus que jamais sûr de lui.

Il s'aventura dans les rues. Une pluie lourde et triste tombait qui, avant de toucher terre, semblait déjà contenir de la boue. Dans le brouillard léger qui voilait la ville, des silhouettes ne faisaient que paraître et disparaître, les timbres des trams résonnaient, et, de tous côtés, retentissaient les accents barbares de la langue russe, qui frappent, au premier abord, par leur étrangeté romantique.

Une église se dressait un peu en retrait de la route, dont elle était séparée par un pauvre jardin. Les marches qui conduisaient au sanctuaire se perdaient dans l'ombre du dôme sous de massives colonnes de pierre. Sur la façade brillaient des lettres d'or.

Henry traversa le jardin et gravit les marches. Sous la colonnade, devant la lourde porte mobile, un double rang de mendiants, les plus malpropres, déguenillés et mal peignés, les plus farouches et hypocritement humbles qu'il eût jamais vus. L'un d'eux à mine de brigand était coiffé d'un haut chapeau noir emplumé et vêtu d'un manteau crasseux de cosaque, avec de vieilles bottes de cuir rouge. Il y avait une femme sans jambes, un homme sans nez et sans oreilles. Tout ce déchet d'humanité regardait l'étranger avec une hostilité geignarde.

A peine Bohun avait-il pénétré dans l'église qu'il fut aussitôt englouti par la foule. Ce fut comme s'il avait été poussé sous des eaux profondes, par les mains avides et malfaisantes des mendiants. Il remonta, haletant, à la surface, et perçut, tout d'abord, l'odeur de graisse et de suif, mêlée à l'obsédant parfum des graines de tournesol. Pressé, bousculé, écrasé, il contemplait l'étonnant spectacle. Tout flottait dans une brume dorée qui venait de milliers de cierges dont un courant d'air faisait vaciller la flamme. Sur le vaste parvis s'entassaient des paysans, rien que des paysans, serrés les uns contre les autres. Parfois, un frémissement passait sur cette multitude comme le vent sur les blés. Quelques-uns étaient agenouillés : la plupart restaient debout, immobiles, regardant fixement devant eux. Bohun remarqua qu'ils avaient des figures d'enfants, simples, confiants, inintelligents et sans malice : il remarqua surtout leurs yeux rayonnant d'une bonté qu'il n'avait vue chez nul autre

être humain. Ils se tenaient là gravement, sans signe de fatigue ou d'impatience, sans ferveur religieuse apparente, sans témoigner d'aucun intérêt pour ce qui se passait devant eux. On se serait cru dans une réunion de somnambules.

L'autel flamboyait. Des formes confuses remuaient dans cette lumière d'où sortait une sorte de mélopée : à peine une voix, à peine une prière, harmonie confuse qui semblait émaner du lieu même, s'enfler et retomber, sans que l'homme intervînt. Un mouvement se produisit dont Bohun d'abord ne comprit pas la cause. De rang en rang, on passait des cierges éteints. Un des assistants se penchait et frappait légèrement de son cierge l'homme qui se trouvait devant lui. Celui-ci faisait de même et, de main en main, le cierge parvenait jusqu'à l'autel où un diacre l'allumait et le mettait en place. Et c'était ainsi, à travers la foule, inlassablement. La répétition de ce geste, la monotonie du chant à l'autel, l'apathie de cette foule inerte et silencieuse, la vapeur blonde qui l'enveloppait, Bohun sentait tout cela agir sur lui, l'hypnotiser. Il demeurait, toute pensée, toute vie suspendue, n'attendant rien, ne souhaitant rien...

L'office venait de finir : on se poussait, on luttait pour sortir. En se retournant, Bohun se trouva face à face avec une figure qui le frappa. Ce n'était sans doute qu'un paysan comme un autre, grand, fort, barbu, proprement vêtu d'une chemise bleue, d'un pantalon noir et de hautes bottes. Il se tenait à l'écart et contemplait la scène avec l'indifférence si habituelle au paysan russe. Mais dans l'espèce d'extase où était alors Bohun, que de choses il crut lire en ces yeux bleus placides : la force, la sagesse, la prescience de l'avenir! Il vit en ce paysan quelconque un symbole. C'est de la Russie qu'on peut appeler une forêt de symboles; mais combien ne sont que mensonge!

II

Il est temps de parler un peu de moi.

Pendant l'automne et l'hiver de 1914, le printemps et l'été de 1915, j'avais été avec la Croix-Rouge russe sur le front de Pologne et de Galicie. Ensuite, je pris part à la retraite de la 9e armée. Les rigueurs de ces jours cruels, la perte de mes

deux plus chers amis éprouvèrent durement une santé qui n'avait jamais été des meilleures. Un mal de reins dont j'avais toujours souffert, s'aggrava et, en octobre 1915, je me vis contraint de quitter le front et de revenir à Pétrograd.

C'est ce printemps-là que Pétrograd, à mon insu, fit ma conquête. Je n'avais jamais été de ceux pour qui Moscou est l'unique ville de la Russie; Pétrograd a sa grâce propre et sa beauté à laquelle j'ai toujours été sensible.

J'avais loué deux chambres délabrées sur l'île du Pilote, à l'extrémité de la Perspective Ekateringofsky. Là, par-dessus les herbes folles, les barques échouées, les jetées et les masures en ruines, je dominais la mer, — non pas la mer de mon pays, — une mer paresseuse et sans marées. A perte de vue, la nappe de glace reflétait toutes les couleurs de l'air et du ciel, les rayons du soleil, les lumières de la ville, les lampes des chalands captifs, la lune, et les étoiles et les mystérieuses lueurs qui s'échappent des nuages lourds de neige. Ma demeure était triste, mais quand je contemplais de ma fenêtre la porte d'eau de la ville, je sentais que ce silence désolé contenait en puissance tous les enchantements. Sur un bateau tintait une cloche et les cloches des églises lui répondaient. L'ombre passait et la lune d'or se levait comme une boule massive suspendue dans l'air épais; l'ombre passait et les étoiles se montraient, déchirant la soie tendue du ciel qu'il semblait qu'on entendît craquer. A cinq minutes de là, les magasins étincelaient de lumière, les timbres des trams résonnaient, les gamins criaient les journaux, les isvostchnicks réclamaient le passage à grand bruit. Autour de moi, en moi la solitude et le silence.

Au début de l'automne de 1916, chez des amis, je rencontrai Nicolas Léontiévitch Markovitch. Un oncle de sa femme, Alexis Pétrovitch Sémyonof, avait été comme moi, à la 9e armée. J'avais bien connu cet Alexis Pétrovitch et son nom me rappela si vivement le passé que j'eus peine à contenir mon émotion. Markovitch m'invita à venir le voir. Il habitait avec sa femme un appartement de la Perspective des Anglais. Sa belle-sœur et un autre oncle de sa femme, un frère d'Alexis Pétrovitch, vivaient avec eux.

Un soir d'octobre, je m'exécutai. Alexis Pétrovitch était alors à Tarnopol sur le front de Galicie. Mais il y avait là Markovitch; sa femme, Véra Michaïlovna; sa belle-sœur, Nina

Michaïlovna; l'oncle de sa femme, Ivan Pétrovitch, et un de leurs amis, Boris Nicolaïévitch Grogoff.

Markovitch était un homme maigre, mal bâti et mal tenu, une barbe rare, d'un blond pâle, des cheveux pâles qui s'éclaircissaient sur son crâne, l'expression perpétuellement anxieuse. Son nez avait une tendance regrettable à rougir.

C'était, au contraire, une belle jeune femme que Véra Michaïlovna. A les voir ensemble, on se demandait comment elle avait pu l'épouser. Sa haute taille, ses formes opulentes comme ses grands yeux limpides, donnaient une impression de force calme. On devinait qu'elle avait sur toutes choses de la vie son opinion faite et son attitude prête. Ses abondants cheveux noirs, qu'elle massait sur le haut de sa tête; ses lèvres rouges, fermes et bien dessinées, le modelé délicat de son visage faisaient le plus harmonieux ensemble. Il y avait dans son expression habituelle une gravité un peu dédaigneuse; mais parfois s'y lisait une infinie tendresse : son cœur rayonnait dans ses yeux. Tous ses gestes étaient mesurés, calmes, et d'une simplicité parfaite.

Quel contraste avec sa sœur, Nina Michaïlovna! C'était encore une enfant que cette jolie brune potelée aux yeux espiègles, à la bouche mobile, toujours prête au rire, qui passait son temps à croquer des sucreries. Elle avait des mains charmantes dont elle était notoirement vaine. Tandis que Véra s'habillait sobrement, de noir presque toujours, avec de petits cols blancs de nonne ou d'infirmière, Nina affectionnait les teintes vives. Les étoffes aux couleurs heurtées qu'elle choisissait, le fouillis de nœuds, de rubans et de dentelles dont elle se couvrait, était d'un incontestable mauvais goût.

L'oncle Ivan Pétrovitch ne ressemblait guère au Sémyonof que je connaissais. Gros et court, à peu près chauve, il avait dans une figure poupine, une brève moustache noire et de petits yeux souriants. Très fier de son emploi de « Tchinovnik » dans un bureau du gouvernement, il se piquait d'élégance et faisait venir ses chaussures de Londres. La meilleure âme du monde; sensible et même sentimental, il suppliait qu'on le laissât en paix, car il avait horreur des querelles et il me confia que la prédilection des Russes pour ce genre de passe-temps lui causait une peine inconcevable. Je découvris, en outre, que son frère Alexis lui inspirait une véritable terreur.

Quant à Boris Nicolaïévitch Grogoff, c'était un garçon solide, aux yeux bleus, aux pommettes saillantes, avec des cheveux blonds en broussailles et de longues mains sans cesse en mouvement. Il pouvait rester des heures, assis dans un coin, les yeux fixés au sol ou promenant des regards féroces sur ceux qui l'entouraient; puis, soudain, il éclatait et se mettait à arpenter le plancher en criant et gesticulant. Socialiste internationaliste, il clamait ses opinions. A défaut d'équilibre et de bon sens, on lui reconnaissait de l'énergie, de l'honnêteté et des élans généreux. Cependant, je ne parvenais pas à m'expliquer sa présence dans le milieu des Markovitch ; il y passait tout son temps, sans qu'il y eût entre eux aucun lien de parenté, et il était aisé de voir que si Markovitch ne l'aimait guère, de son côté il n'avait que du mépris pour Markovitch.

C'est dans cette famille qu'Henry Bohun vint habiter.

Je n'ai pas encore dit que Markovitch était un inventeur. Au moyen âge, Nicolas Léontiévitch aurait assurément passé pour sorcier, — un sorcier peu redoutable et qui serait monté au bûcher sans avoir accompli aucune sorcellerie digne de ce nom. Lors de l'entrée en scène de Bohun, il était à la recherche d'un procédé nouveau pour faire de l'encre. Pendant des semaines, l'appartement des Markovitch suinta de l'encre par tous les pores.

Ce singulier inventeur n'avait pas de laboratoire, et pas plus de matériel scientifique que de science. La pièce où il travaillait était une sorte de « box » pris sur la chambre commune et si mal éclairé par une haute lucarne munie de barreaux comme celle d'une prison, qu'on était souvent obligé d'allumer la lampe dès le milieu du jour. Des monceaux de vieux livres poussiéreux, des tas de vêtements, une machine à coudre, une voiture d'enfants démantibulée en occupaient presque toute la place. Je n'ai jamais compris ce que cette voiture venait faire là, puisque les Markovitch n'avaient pas d'enfants. Ce cabinet était le domaine de Nicolas Léontiévitch. Assis à la table, sous la lucarne, la barbe en désordre, les doigts tachés d'encre, les yeux rouges, il se balançait sur un pied de sa chaise et, dans cette position instable, il méditait sur ses bouteilles, ses plateaux et ses verres, émettant par intervalles des grognements bizarres et tirant une intime satisfaction des menues

explosions qui se produisaient continuellement au cours de ses mélanges. Ni les interruptions, ni le bruit souvent effroyable de la chambre voisine ne le troublaient. Il restait absorbé, perdu dans son rêve, l'esprit ailleurs... Pauvre créature pitoyable et inoffensive !... Inoffensif, l'était-il tant que cela?... Ses yeux mi-clos ne montraient que deux points décolorés et morts; mais ses mains vivaient, s'agitaient; elles semblaient ne pas appartenir au corps, posséder une existence propre; et, sous sa chaise, on voyait ses talons, côte à côte, qui guettaient, ainsi que deux petites bêtes malfaisantes.

Bien entendu, il n'obtenait jamais aucun résultat pratique. Comme il ne gagnait pas un sou et ne contribuait en rien aux frais du ménage, c'est Véra Michaïlovna qui tenait les cordons de la bourse. Elle possédait quelques revenus personnels et on prenait des pensionnaires. Markovitch ne ressentait aucune gêne de cette situation; aucun scrupule ne l'arrêtait dans ses perpétuelles demandes d'argent. Avant la guerre, il lui arrivait souvent de s'enivrer. Devant les difficultés de se procurer de l'alcool, peut-être aussi dans un accès d'enthousiasme patriotique, il jura de ne plus boire; et il tint parole. Cette abstinence faisait maintenant son orgueil; mais il avait beau s'en vanter, cela ne l'empêchait pas d'être toujours à court d'argent et d'emprunter à tout venant. Une des premières recommandations que me fit Véra fut de ne lui ouvrir ma bourse sous aucun prétexte. Je n'affirmerais pas qu'il m'ait été toujours possible de tenir ma promesse.

Le « laboratoire » de Markovitch mis à part, l'appartement était spacieux, clair et propre. Comme beaucoup d'intérieurs russes, il s'encombrait de souvenirs de famille, d'objets divers recueillis au cours des années et qu'on garde faute d'énergie pour s'en séparer. Les murs de la salle à manger étaient couverts d'images : vieux calendriers, photographies jaunies par le temps, gravures représentant des vaisseaux, de vieilles dames prenant le thé ou des rendez-vous d'amoureux, vues du Kremlin, de la Lavra de Kief, le portait d'Ivan et de son fils assassiné, celui de Chaliapine dans *Boris Godounof* par Sérov. Sur des rayons, des éditions fatiguées de Pouchkine et de Lermontov. Une vieille horloge et un peu partout des chaises de toutes les paroisses. Au milieu, une immense table recouverte d'un tapis rouge était le centre de la vie de famille : c'est autour

d'elle qu'on se réunissait, et à toutes les heures du jour et de la nuit, on pouvait y voir des gens prendre leur repas. De deux heures et demie de l'après-midi au petit matin, le samovar y trônait, avec une dignité impassible et somnolente. Je respire encore l'odeur de thé, de radis et de poisson salé; j'entends le grincement de l'horloge, le chant du samovar, le rire perlé de Nina et la basse profonde de Boris...

J'avais été invité à dîner le soir de l'arrivée de Bohun. On pensait que ma présence faciliterait le premier contact. Le dîner avait été spécialement soigné en l'honneur du nouveau venu. Lorsque j'arrivai, Véra était occupée à la cuisine. Nina, dans sa chambre, ajoutait quelques rubans à sa toilette. Je m'assis sur une des chaises boiteuses qui meublaient le réduit où travaillait Nicolas Léontiévitch.

Selon sa coutume, il me demanda quelles étaient les nouvelles, et sans attendre ma réponse :

— Des nouvelles. Naturellement il n'y en a pas! Que peut-on attendre de ce pays-ci?... Et les autres pays sont trop loin. Il n'y a que l'Allemagne qui soit près... Vous l'oubliez trop en Angleterre : l'Allemagne est là tout près...

Était-ce un jeu de l'ombre et de la lumière, était-ce un avertissement charitable de la Providence? Markovitch m'apparut soudain, maléfique, là, debout dans ce cadre de saleté et de tristesse maléfique et pitoyable comme un oiseau malade et hargneux.

— Véra a préparé un bon dîner. C'est déjà quelque chose, Ivan Andréiévitch (Ivan Andréiévitch est la forme russe de mon nom). Et de la vodka : une petite bouteille que nous tenons d'un ami. Mais, vous le savez, moi, je ne bois plus.

Je passai dans la salle où Véra était en train de mettre les dernières touches à son couvert. Elle me sourit. Je m'assis pour la regarder tout à mon aise, pour me donner le plaisir de contempler ses mouvements calmes et mesurés. Qu'elle était belle, avec son port de tête si noble, avec ses grands yeux d'enfant, ses mains aux gestes doux et forts!

Cependant la porte s'ouvrit et l'oncle Ivan entra en trottinant. Il était très chic : chemise blanche, cravate noire et souliers vernis. Sa figure ronde brillait comme un soleil. Visiblement il ne pouvait tenir en place et tournait autour de la table, tripotant couteaux et fourchettes.

C'est alors que Nina fit irruption, en proie à un des accès de rage, aussi courts que violents, dont elle était coutumière. On eût cru voir alors quelque brillant oiseau des Tropiques qui s'irrite des agaceries d'un passant et, les plumes hérissées, bat des ailes derrière les barreaux de sa cage.

Elle gesticulait avec véhémence :

— Michel Alexandrovitch m'a fait faux bond... Il prétend qu'il sera retenu toute la nuit au bureau... Comme si je ne savais pas ce que cela signifie!... Et c'est la troisième fois!... Je ne veux plus le voir... jamais... sous aucun prétexte !...

— Bonsoir, Nina Michaïlovna, dis-je en souriant.

Elle se tourna vers moi.

— Durdles, monsieur Durdles... comprenez-vous cela? Tout était convenu pour ce soir : *Parisiana*, et nous rentrions directement...

— Mais, objectai-je, le nouveau pensionnaire?

Peine perdue, elle était lancée. Boris Grogoff étant survenu sur ces entrefaites, aussitôt elle se tourna vers lui :

— Je le retiens, votre ami!... Michel Alexandrovitch ne vient pas. Il me plaque au dernier moment et c'est la troisième fois... J'aurais pu aller au *Musikalnaya Drama* : j'étais invitée...

— Que voulez-vous? interrompit Grogoff avec flegme, il avait sans doute mieux à faire...

Alors elle se jeta sur lui, et, l'instant d'après, ils étaient aux prises, bec et ongles, exhumant de vieilles rancunes, s'accusant mutuellement de mille traîtrises. Véra essaya d'intervenir, je tentai une diversion... C'est au milieu d'un tumulte indescriptible, que la porte s'ouvrit et qu'on put voir Henry Bohun paraître sur le seuil.

Tiré à quatre épingles, impeccable, avec sa cravate de soie bleu clair, son pardessus bleu foncé et son melon légèrement incliné sur l'oreille, il offrait aux regards un grand air de dignité mêlé d'une forte dose de contentement intime : on eût dit qu'il appelait la bénédiction du ciel sur le foyer qu'il sanctifiait de sa présence. Avec cela, un visage si jeune, un regard si candide, que mon cœur s'en émut.

Les premières paroles se perdirent dans la confusion et le brouhaha des voix.

Quand il parvint à se faire entendre, le malaise général n'était pas dissipé. On le conduisit à sa chambre, le dvornik et

la vieille servante Sacha portant ses bagages. Ceux-ci, je m'en souviens, étaient de la dernière élégance et les yeux de l'oncle Ivan s'arrondirent d'admiration en les voyant passer.

Cela avait mal commencé : la suite ne valut guère mieux. Nous étions tous gênés. A la fin du repas, Bohun me demanda :

— Connaissez-vous un de nos compatriotes, Jerry Lawrence, le fameux joueur de football ? Il a fait le voyage avec moi.

Je connaissais Lawrence : la vision de ses larges épaules, de son chaud sourire me fut, en cet instant, infiniment bienfaisante.

III

J'eus l'occasion de rencontrer Jerry Lawrence plus vite que je ne pensais. Deux jours après la soirée que je viens de décrire, j'étais retourné voir Véra Michaïlovna : c'était curiosité, et aussi cette impression d'isolement, qui, en ce temps-là, commençait à nous accabler tous.

Un vieux poème de Pouchkine, merveilleusement illustré par Alexis Benois, a pour thème l'inondation de la Néva en 1824. Alors, le monstre superbe dévora la ville. Dans les gravures de Benois, on le voit se pourlécher les lèvres en engloutissant les piliers, les ponts, les rues, les jardins avec les misérables débris d'humanité qui s'y cramponnent désespérément et qui l'implorent en vain.

Pour moi, ce poème n'est que l'expression magnifique d'une pensée que j'ai toujours eue. C'est que la rivière et les marais qui l'entourent n'ont que du mépris pour les constructions que l'homme leur a imposées et que ces constructions, elles aussi, méprisent la cohue grouillante des humains. J'ai la sensation de fouler une terre très ancienne. Non certes que la ville elle-même, créée de toutes pièces par Pierre le Grand, puisse prétendre à un lointain passé historique; mais, dans chaque pierre, chaque poutre de l'intruse, palpite l'âme primitive du sol. Des canaux endormis, on peut s'attendre à voir surgir l'horrible tête écailleuse de quelque monstre paléolithique, aux lourds regards, qui se dresse lentement pour contempler la course des infimes atomes noirs sur le pont gris. Combien d'endroits à Pétrograd où la vie est nulle, où des bâtisses inachevées achèvent de mourir, où les eaux croupissent sous une écume

irisée, où les roseaux fangeux semblent protéger par leurs rangs pressés l'embuscade de quelque animal effroyable. Là, souvent, je me suis imaginé que les yeux des innombrables habitants de ce monde antédiluvien étaient fixés sur moi et que, tout près, la Néva concentrait ses forces pour l'heure où ses eaux, en une vague irrésistible, balaieraient tout cet appareil de pierre et de mortier, inonderaient les rues et les jardins et s'étendraient, en une nappe immense, impitoyable, où ne s'apercevrait que la pointe des roseaux, où ne s'entendrait que le cri aigu des oiseaux voyageurs...

L'après-midi où j'allai faire visite à Véra Michaïlovna, la neige commençait à tomber pour de bon. Il y avait eu, quinze jours auparavant, une première alerte ; mais, maintenant, la chute obstinée des flocons, l'élasticité de la couche neigeuse, l'acquiescement patient des toits et des pavés, tout disait que le véritable hiver était là. Bien qu'il ne fût encore que quatre heures, c'était déjà la nuit, avec ce curieux éclat métallique de la neige qui semble le reflet d'un miroir renversé. Le canal Ekateringofsky allongeait devant moi sa perspective ténébreuse et désolée. Dans la brume opaque, percée de loin en loin par la pâle lueur jaune de quelque lampe, on devinait la masse noire des chalands qui reposaient sur la surface glacée, pareils à des mammouths accroupis. Comme je débouchais dans la Perspective des Anglais, je me heurtai à une longue théorie de femmes qui faisaient queue dans la rue. Beaucoup d'entre elles attendraient là jusqu'à l'aube pour un morceau de pain et peut-être repartiraient-elles les mains vides. Cela, non pas à cause d'une disette réelle, mais par la faute d'un gouvernement malhonnête et incompétent.

Je fus content de trouver Véra seule. Le regard perdu dans le vide, les mains croisées sur les genoux, elle était assise sans rien faire.

— C'est la première fois que je vous surprends en flagrant délit de paresse, lui dis-je.

Elle saisit ma main avec une ardeur bien différente de son calme habituel :

— Que je suis contente de vous voir ! C'est extraordinaire. A l'instant même je vous appelais.

— Que puis-je faire pour vous? Vous savez que, pour vous, je suis prêt à tout.

— Je le sais, mais que vous demanderais-je ? J'ignore moi-même ce que j'ai.

— Cela ne vous ressemble pas.

Elle se leva et se mit à marcher de long en large dans la chambre. Ceci non plus ne lui ressemblait guère : de toutes façons, j'avais devant moi, ce soir-là, une Véra inconnue, plus accessible, plus intime, plus touchante. D'ordinaire, elle était si forte, si indépendante, si sûre d'elle-même, elle tenait si peu à l'opinion des autres et restait si fermée sur sa vie intérieure, qu'on n'imaginait pas qu'elle pût jamais avoir besoin de vous

Enfin elle s'arrêta devant moi, les mains à la taille, tenant haut la tête, splendide sous sa couronne de cheveux noirs et plongeant ses yeux dans les miens :

— Tant de choses, dit-elle, dont je suis tourmentée ! D'abord, mon mari recommence à boire.

— Et comment peut-il se procurer de quoi boire ?

— Ce n'est pas tant qu'il se soit remis à boire ; en Russie, tout le monde boit ; mais c'est qu'il ait manqué à sa promesse. Il en était si fier ! Vous savez comme il en était fier. Et voilà qu'il ment. Il jure ses grands dieux qu'il ne boit pas. Lui qui ne mentait jamais !

— Peut-être ses inventions ?

— Bah ! ses inventions !... Vous savez à quoi vous en tenir, Ivan Andréiévitch, sur ses inventions. Non, c'est autre chose... Il n'est plus lui-même. Et puis... il y a Nina. N'avez-vous rien remarqué l'autre soir ?

— L'autre soir? elle s'est emportée, mais c'est assez son habitude.

— Nina n'est pas heureuse. Elle souffre, et je n'aime pas la vie qu'elle mène. Toujours en l'air, au cinéma, au théâtre, au restaurant, avec un tas de petits jeunes gens qui n'ont pas de mauvaises intentions, je le veux bien, mais qui sont idiots et inutiles. Qnand il y a la guerre et toutes ses misères, comment peut-on passer son temps au cinéma ? Mais je n'ai plus d'autorité sur elle, Ivan Andréiévitch. Elle ne m'écoute plus. Et, il n'y a pas bien longtemps, je tenais une si grande place dans sa vie ! Nina est tout pour moi. Elle était toute petite lorsque nos parents ont été tués tous les deux dans un accident de chemin de fer, et depuis lors, elle fut à moi, à moi seule. Maintenant, elle m'échappe ; elle le sent et elle en a honte.

— Peut-être, suggérai-je, est-il temps de la tirer d'ici? Qu'elle travaille! Il y a mille choses qu'une femme peut faire.

— Pas Nina. C'est ma faute : je l'ai gâtée. J'aimais tant sentir qu'elle avait besoin de moi!

Il y eut un silence; je repris :

— Et qu'y a-t-il encore, Véra Michaïlovna?

— Il y a que l'oncle Alexis revient.

Je ne m'attendais pas à cette nouvelle : elle me causa une désagréable surprise.

— Alexis Pétrovitch revient? Il revient bientôt?

Elle tira la lettre de sa poche et la relut :

— Oui, bientôt... Il quitte le front. Il se dit dégoûté de la guerre. Il va reprendre sa clientèle à Pétrograd.

— Habitera-t-il avec vous?

— Dieu nous en préserve!

Elle sentit que ce cri du cœur en révélait plus qu'elle n'aurait voulu, car elle essaya de sourire et, plus légèrement :

— Mon oncle et moi, nous sommes d'anciens ennemis. Nous ne nous entendons pas. Il me trouve sentimentale, et moi... mais peu importe ce que je pense de lui. Il a une mauvaise influence sur mon mari. Il l'irrite en se moquant de ses inventions.

Je hochai la tête. Tel que je le connaissais, cela ne m'étonnait pas.

— C'est un homme aigri, désabusé; il a pourtant ses beaux côtés.

Elle m'interrompit rageusement.

— Non, il n'a pas de beaux côtés. Il n'en a aucun. Ce n'est pas d'hier que je le connais, Ivan Andréiévitch. C'est un méchant homme.

Puis, se dominant, elle reprit :

— Dites-moi, Ivan Andréiévitch, vous étiez avec lui sur le front l'année dernière. On dit qu'il eut alors une grande passion : il aimait une infirmière qui fut tuée.

— C'est vrai. Quand elle mourut, il fut au désespoir.

— Quelle femme était-ce? Cela me paraît si surprenant, oncle Alexis amoureux!

— Imaginez tout votre opposé, Véra Michaïlovna ; une enfant, sans savoir, sans expérience, sans volonté.

— Et elle l'aimait ? lui ! Comme c'est étrange !

Tout à coup sa voix se brisa. Et ce fut un cri de détresse :

— Ivan Andréiévitch, je veux m'en aller... Ah ! s'enfuir, quitter la Russie, tout laisser derrière soi ! s'échapper !

Nous fûmes interrompus par l'arrivée de Jerry Lawrence venu pour rencontrer son ami Bohun. Je le regardais, résolu et flegmatique, comme il convient à tout Anglais transplanté dans un milieu inconnu et suspect. Plus tard seulement je devais me rendre compte de l'admirable philosophie de Lawrence devant tout ce qui peut advenir. Injustice, cruauté, peur, remords, haine, ignorance, rencontres imprévues, il acceptait tout ce qui se trouvait sur son chemin. Devant le fait accompli, il ne perdait pas son temps en cris d'horreur ou d'admiration. « La vie est trop courte », disait-il.

Je le présentai à Véra. J'avais un désir quasi paternel qu'il se montrât à son avantage, mais il ne semblait guère encouragé. Véra Michaïlovna n'était pas elle-même, ce jour-là. Elle était excitée, troublée : il lui fallait faire effort pour ramener sa pensée vers nous. Cela pouvait échapper à Jerry. Au bout de quelques minutes, il se leva pour prendre congé. Alors, comme Véra Michaïlovna s'était levée, elle aussi, leurs yeux se rencontrèrent; il y eut entre eux comme un choc soudain. Pendant quelques instants, ils ne purent détacher leurs regards de cette contemplation muette.

IV

Henry Bohun à cette époque était un être profondément malheureux. Qui pouvait ne pas l'être à Pétrograd ?

Il ne manquait pas de courage ; il aurait accepté, sans faiblir, l'abomination des tranchées; mais comment affronter impunément l'atmosphère énervante de cette ville, aux espoirs toujours trompés ? Pétrograd se montrait si différente de ce qu'il avait cru ! Son immensité, ses lumières et ses ombres, ses coins perdus, ses places vides et froides sous la lune, le mélange déconcertant des civilisations médiévale et moderne et, par dessus tout, son pouvoir de réduire l'être humain à n'être qu'un atome insignifiant, sa suprême indifférence à tous et à chacun, humiliaient notre jeune homme en lui faisant sentir son néant. Son travail se révéla compliqué, plus propre à lui

attirer des rebuffades que des compliments et Bohun n'aimait pas les rebuffades. Enfin on ne peut dire qu'il fût heureux chez les Markovitch ni que ceux-ci répondissent à l'image délicieuse qu'il s'était faite de l'hospitalité russe d'après les livres de M. Stephen Graham et d'autres. Le fait est que, pensant lui être agréable, ses hôtes avaient cru bon de l'abandonner à lui-même. Il avait sa chambre et son passe-partout, son café le matin, le dîner à six heures et demie et le samovar toute la journée. Les Markovitch n'avaient rien changé au cours habituel de leur vie. Pourquoi l'auraient-ils fait? Et puis il y avait les espiègleries de Nina. Elle imitait son accent et ses gestes, elle le tournait en ridicule. Cela lui était très pénible.

Cela eut pour effet de le rejeter du côté de Jerry Lawrence. Celui-là, au moins, ne se moquait pas des gens derrière leur dos. Avec lui, on savait à quoi s'en tenir : dans ce monde instable et décevant, où le pauvre Bohun s'était fourvoyé, cela seul importait. Si vous aviez rappelé à Henry que le temps n'était pas loin où il méprisait Lawrence pour son peu de sens artistique, il s'en serait défendu avec énergie. Malheureusement, leurs occupations les séparaient et Lawrence logeait très loin de la Perspective des Anglais, sur le quai de l'Amirauté, chez un certain baron Wilderling.

Bref, au bout de trois semaines, Bohun était en proie à une crise aiguë de mal du pays. Il était trop fier pour confier sa détresse à qui que ce fût, mais chacun pouvait s'en apercevoir et Véra n'y manqua pas. Elle le prit en main et, de ce fait, transforma sa vie. Je fus témoin de ce coup de théâtre.

C'était le soir du meurtre de Raspoutine. On ne parlait pas d'autre chose. La figure du moine sinistre et crasseux avec sa barbe sale, sa robe et sa ceinture, planait gigantesque sur nous tous. L'habitant le plus humble, le plus insignifiant de la cité se sentait en contact immédiat et personnel avec lui et, à ses côtés, les ombres évoquées par Dostoïevsky, Gogol, Lermontof, Nekrassof, tous ces spectres qui ne sont jamais absents de l'atmosphère russe, se levaient pour nous rappeler qu'ils n'étaient pas des ombres, mais des êtres réels.

Les détails du meurtre n'étaient pas encore connus; on savait seulement qu'enfin, après tant de faux bruits d'assassinat, Raspoutine était véritablement mort et que le monde était délivré de sa présence infâme.

Le froid intense semblait redoubler l'horreur du drame. On se représentait les lumières, le souper, les femmes, toute la fantasmagorie hoffmannesque de cette soirée, le meurtre avec son mélange de religion, de superstition et de mélodrame, ce corps, enfin, jeté à la rivière gelée. A cette évocation, combien alors ont dû sentir en eux germer la tentation et se dire : « Puisque c'est si facile, pourquoi ne pas pousser plus loin? C'est bien plus aisé qu'on ne croit de faire disparaître un homme. Il n'y a qu'à vouloir... »

Il me fut impossible de rester chez moi. Je me rendis chez les Markovitch; Véra Michaïlovna et Bohun étaient prêts à sortir.

— Voulez-vous venir avec nous, Ivan Andréiévitch? demanda Véra. Nous allons au petit cinéma de l'Ekateringofsky: un peu de couleur locale pour M. Bohun.

— Je vous suivrai où vous voudrez, lui dis-je, et nous parlerons de Raspoutine.

Bohun ne demandait pas mieux. Pour son imagination romanesque, un pareil événement était une aubaine inespérée. Comme personne ne savait exactement comment la chose s'était passée, le champ des conjectures était sans limite. D'ailleurs, Raspoutine à part, Bohun était ce soir un homme nouveau; je m'aperçus tout de suite de ce changement et aussi de ce qui l'avait provoqué. Véra lui avait montré de la bonté. Elle n'était pas sentimentale, elle ne s'attendrissait pas sur les moutards morveux qu'elle rencontrait dans la rue, et n'attirait pas chez elle de vieux mendiants pour leur offrir du lait et cinquante kopecks, mais elle avait au plus haut degré le sens maternel, et quiconque émouvait en elle cet instinct pouvait compter sur ses forces et son courage.

Comprenant que Bohun souffrait de son isolement, elle s'appliquait à lui faire comprendre, gentiment et sans s'imposer, qu'il avait en elle une amie. Tandis que nous nous dirigeons vers le cinéma, elle l'interroge avec réserve et douceur sur ses parents, sur la vie en Angleterre. Chose étrange. Nous sommes tous trois gais, un peu fous, comme on l'est dans ce pays, sans raison, au milieu des situations les plus désastreuses. La journée a été magnifique, les rues sont propres, la boue durcie par le gel, le ciel d'un bleu profond, l'air âpre et parfumé. La nuit flamboie d'étoiles qui, dans l'air glacé, à travers une buée légère, semblent osciller comme un rideau doucement agité par

le vent. Gouttes de vif-argent, elles reposent sur l'indigo du canal Ekateringofsky et, au-dessus des arbres, les maisons découpent leurs silhouettes d'un noir opaque.

On sent que la foule qui encombre les rues est heureuse. Dans l'esprit de chacun des passants hâtifs que nous coudoyons on devine cette pensée :

« Il n'est plus, le scélérat... Enfin, la guerre va finir. »

Pour tous, le meurtre de Raspoutine est un signe, un symbole. Depuis si longtemps on vivait sous l'oppression de sa présence occulte, qu'il était devenu une sorte de mythe, une force au-dessus des atteintes humaines; et voilà, il est tombé ; il n'était donc pas supérieur à la puissance des hommes ; il est là maintenant, tel un poisson mort et puant.

Moi-même, je cède à cette influence. Peut-être la fortune de la guerre tournera-t-elle... Peut-être Sturmer, Protopopoff et les autres seront-ils remplacés par des hommes propres... Il est encore temps pour le tsar...

Le long du canal, les petits arbres que le printemps transformera en flammes verdoyantes sont délicatement touchés de givre argenté. Toute noire sur l'eau bleue repose une barque énorme ; au milieu du pont, la pluie a laissé une large flaque non encore gelée, où se mire la lueur dorée d'un réverbère. Nous passons devant l'étroit abri où un vieux, coiffé d'un bonnet fourré, vend des oranges, des pommes, des noix et des bonbons pliés dans du papier. Encadré par son toit en forme de tricorne, illuminé par l'unique chandelle qui éclaire son étalage, il ressort sur le fond obscur, semblable à un homme de l'âge de pierre. Une grosse femme assise près de lui boit un verre de thé, tout en tricotant.

Nous trébuchons sur les pavés dans l'ombre. Tantôt la neige crisse sous nos pas ou craque la glace fragile des flaques. J'aime ces bruits, j'aime la senteur pure et fraîche de l'air, les flaques d'étoiles au firmament, les flaques de glace à nos pieds, l'azur du ciel. Je suis ému par la tragédie du temps où je vis, du pays qui m'abrite, de la guerre, de la maladie et de la mort. Mais derrière tout cela, il y a une sorte de joie surnaturelle, le sentiment profond qui me vient je ne sais d'où, de la force irrésistible de la vie, dont le cours, en dépit des remous et des tourbillons de la surface, se poursuit vers un but qui est grand, juste et bon malgré tout.

Nous arrivons. L'entrée du cinéma étincelle de lumière. Des groupes de soldats, de femmes et d'enfants regardent à travers la porte la musique militaire qui occupe les bancs dans un coin du vestibule et s'en donne à cœur joie. A l'extérieur, de grands placards annoncent *la Femme sans âme*, drame en quatre parties; les affiches sont pleines de promesses : femmes qui roulent dans des précipices, assassinats, somptueuses réceptions où tous les convives se détournent avec horreur de l'héroïne. Nous entrons. Le bruit des cuivres est si assourdissant qu'on ne s'entend pas parler. Le sol est couvert de graines de tournesol et il règne une odeur forte de bottes militaires, de mauvais tabac et d'autre chose encore. Nous prenons nos billets au guichet où trône une vieille juive, et, écartant le rideau, nous nous engouffrons dans l'obscurité de la salle. Ici l'odeur qui domine est tout simplement celle du corps humain mal lavé. Tandis que nous gagnons nos places en tâtonnant, nous avons, tout en ne distinguant personne, l'impression d'être entourés, enserrés par une multitude. En effet, lorsqu'on donne la lumière, nous voyons que le petit théâtre est plein à craquer.

Dans la salle, règne une gaieté tumultueuse. Soldats, paysans, marins, femmes et enfants se pressent sur les bancs étroits. La consommation des graines de tournesol va son train et le passage exigu ménagé entre les bancs est jonché de débris de toute sorte. Appuyés contre le mur, deux imposants gendarmes surveillent le public d'un air supérieur et bienveillant. Le tapage est formidable; des cris, des appels, des rires se mêlent aux éclats de la fanfare. Les soldats embrassent les filles, des enfants, les doigts dans la bouche, déambulent entre les bancs et un chien galeux va quêtant de l'un à l'autre. Et l'expression de tous ces visages est bonne, ignorante et incroyablement enfantine. En constatant cette jeunesse, je touche aussi du doigt la barrière qui me sépare de ces gens-là. Moi et mes semblables, nous pouvons disserter à perdre haleine sur la bonté, la docilité, le mysticisme de ce peuple : en réalité, sa psychologie nous échappe.

Nous assistons à une partie du drame de *la Femme sans âme*; mais la sensation de mijoter, avec beaucoup de chair humaine, dans une grande cuve où nous enfonçons d'instant en instant, devient intolérable et, à grand peine, nous regagnons le plein air.

Nous revoyons, baignés dans une atmosphère de cristal, l'ombre opaque de la barque, la tour noire au bout du canal, et, sur le ciel, la silhouette dentelée des maisons. Nous buvons à longs traits cette fraîcheur et cette pureté. De tous côtés, des bruits joyeux nous sollicitent ; des musiques et des rires, un carillon lointain égrène des notes argentines, la neige épaisse et dure couvre tout. C'est dans les plus heureuses dispositions que nous reprenons le chemin de la Perspective des Anglais.

... Nous nous sommes quittés. Tandis que je regagne mon perchoir, je sens confusément s'agiter autour de moi l'action réciproque des destinées individuelles et de la crise du monde. Voilà Véra Michaïlovna et son mari, Nina et Boris Grogoff, Bohun et Lawrence, moi-même et Sémyonof ; un groupe hybride, avec nos pitoyables petites histoires personnelles, nos actions bonnes et mauvaises, si insignifiantes et si vite oubliées et, à travers toute cette médiocrité et toutes ces dissemblances, la grandeur de l'âme humaine et divine qui se fraie son chemin vers son but éternel !

V

Nous approchions de Noël. Pendant ces dernières semaines de l'année, le temps continuait, merveilleux, avec un froid vif, un ciel d'un bleu de coquille d'œuf et, partout, les menus cristaux de la neige scintillant de mille couleurs. C'est alors qu'une intimité inattendue s'établit entre Markovitch et moi.

J'ignore ce qui le décida brusquement à me faire « participer à sa vie ». Ce n'était certes pas les avances que je lui avais faites. Il vint me voir un soir et resta des heures, puis il reparut deux ou trois fois dans la quinzaine suivante. Il semblait fort peu se soucier si j'étais là ou non, si je lui répondais ou gardais le silence, si je l'interrogeais ou continuais mon travail. Il s'appuyait au poêle de faïence de ma chambre mal close ; il agitait ses mains nerveuses et toujours sales ; et, ses rares cheveux dressés sur son crâne, sa barbe en désordre accentuaient la détresse de son regard anxieux.

Quelle lamentable anatomie ! des jambes maigres et mal assurées, un ventre naissant dont la courbe creusait le gilet à mi-chemin de la poitrine, des pieds mal chaussés, un cou décharné, ridicule dans le faux col empesé. Ce col raide qui

s'incrustait dans la minceur du menton était peut-être le trait le plus frappant de sa physionomie. Les Russes, lorsqu'ils sont aussi négligés dans leur tenue, portent des cols mous ou de ces blouses d'étudiants qui se boutonnent autour du cou; mais, pour Markovitch, ce col blanc était un symbole, l'emblème de ses ambitions passées et présentes. Il en changeait chaque jour, et ce carcan toujours frais et luisant, gigantesque et rigide, devait terriblement le gêner. Il le portait avec une cravate noire râpée qui prenait un irrésistible mouvement d'ascension : il y avait quelque chose d'attendrissant dans l'effort de cette cravate, comme d'un animal sauvage qui cherche à escalader le mur de sa prison. Tantôt Markovitch se cramponnait à mon poêle, ainsi qu'à une ancre de salut; tantôt il le désertait pour arpenter la chambre à grands pas. Il s'arrêtait à la fenêtre, contemplait la mer et les navires, puis repartait, les bras en ailes de moulin, ses regards inquiets mendiant de toutes parts un encouragement aux ambitions qui l'enflammaient.

Car cet homme était ambitieux. C'était là le fond de sa nature. Il était né, comme je l'appris, dans une petite ville de la province de Moscou. Son père, maître d'école de l'endroit, était un être vil et méchant, à qui de fâcheuses histoires firent perdre son poste. Les mauvais jours se levèrent. Presque enfant, Markovitch fut envoyé à Pétrograd ganer son pain comme il pourrait. Il réussit à obtenir une place de secrétaire chez un vieil original en train d'écrire la biographie de son grand père. Tâche ardue, car le grand père était l'auteur d'une profuse correspondance qu'il fallait d'abord rassembler et classer. Des années se passèrent pour le jeune Markovitch à débrouiller ces vieilles lettres jaunies, incohérentes et sans intérêt. Son patron peu à peu tomba en enfance; à travers les brouillards qui envahissaient son cerveau, une seule idée restait claire : il fallait que les lettres fussent classées. Il tenait sans pitié Markovitch à son pupitre, lui refusait tout loisir, le nourrissait à peine, et fouillait ses vêtements, de crainte qu'il n'y cachât quelqu'une des fameuses lettres. C'est pendant ces années arides que s'exaltèrent les pensées ambitieuses de Markovitch.

— Comprenez-moi, disait-il, ces vieilles lettres, poussiéreuses, mangées des rats, j'essayais de les trier suivant leur date, par petits tas qui tenaient toute la longueur du plancher. Il y en avait des rangées, et des rangées. Mais, dès qu'on avait

le dos tourné, par méchanceté, elles changeaient de place toutes seules et il fallait recommencer, courber ses reins douloureux, revoir éternellement cette écriture stupide... Lorsque la folie du vieux augmenta, ce fut pis. Il me faisait coucher dans sa chambre, parce qu'il avait des hallucinations : au milieu de la nuit, il se mettait à hurler et s'accrochait à moi!... Moi, pendant que je triais les lettres, des idées me venaient. Je m'enflammais pour elles. Il me semblait que j'avais un moyen sûr de sauver l'humanité. J'irais vers le peuple et je lui dirais : « Il faut que vous ayez des bains publics comme ceci et comme cela. » Tous mes plans étaient faits. Dans les étuves il y aurait des lits de repos comme cela, et il y aurait une machine pour fouetter le dos, pas de ces vieilleries dégoûtantes qui vous laissent un tas de petits fragments de verdure... et tout à l'avenant... Et sur la misère, et sur la richesse j'en avais des idées!... Plus de rois, plus de police, mais pas non plus de ce socialisme à bon marché, que des niais comme Boris vont partout prêchant... non... le vrai bonheur, et personne qui soit obligé de travailler comme moi pour un vieux grigou qui lui marchande la soupe... Dans mon cerveau, les idées se pressaient, comme des vols d'oiseaux. Il y en avait tant et tant, que je ne pouvais les retenir toutes et que j'étais obligé, souvent, de laisser échapper les meilleures. Et personne à qui en parler! Enfin le vieux tomba dans l'escalier et se cassa le cou. Il m'avait légué quelque argent pour poursuivre mon travail.

Ici, l'expression de Markovitch devenait tout à coup diaboliquement triomphante, comme d'un écolier qui se réjouit de la bonne farce faite à un maître abhorré :

— Pensez-vous que j'aie continué, Ivan Andréiévitch? Vous ne voudriez pas... Mais j'ai gardé l'argent.

Je répondis gravement :

— C'était mal.

— Oui, c'était mal, à coup sûr... Mais lui, n'agissait-il pas mal, lui aussi? Et, après tout, qui est-ce qui ne fait pas de mal? Si nous n'avons pas de conscience, nous autres Russes, c'est que nous n'arrivons pas à déterminer ce qui est mal et ce qui est bien. Et, quand même nous le saurions, n'est-ce pas dommage de se contraindre, alors que demain peut-être nous serons morts? Le mal... le bien... des mots!...

Le hasard voulut qu'il réussît d'abord dans une invention tout à fait insignifiante. Il pensa crever d'orgueil et de joie; du coup, il crut sa fortune faite, et, pour commencer, il s'installa dans un petit appartement du Vassily Ostrov. C'est alors qu'il rencontra Véra Michaïlovna... Je voudrais pouvoir donner une idée du changement qui s'opérait en lui, lorsqu'il atteignait cet endroit de son récit. Quand il avait parlé de son enfance, de son père, de ses premières luttes, de sa vie avec son vieux maître, il n'avait pas cherché à cacher la méchanceté, la malice, l'envie qui emplissaient son âme. Il aurait plutôt exagéré, pour bien prouver qu'il n'était pas aussi faible et sentimental que je le supposais. Mais lorsqu'il parlait de sa femme, il se transfigurait :

— Elle m'a épousé par pitié, disait-il; je l'ai détestée pour cela, je l'ai aimée pour cela. Encore maintenant, je l'aime et la hais pour cela.

Je l'interrompis en lui faisant remarquer que mieux valait peut-être ne pas me confier l'histoire intime de son ménage.

— Pourquoi donc? demanda-t-il étonné.

— Parce que vous me connaissez à peine.

— Bah! fit-il, je ne vous dis rien qu'ici chacun ne sache... J'ai bien compris, dès le premier moment, qu'elle me prenait par pitié. Tout le monde lui répétait qu'elle faisait une sottise. Elle s'en doutait bien, mais elle était jeune et trouvait beau de se sacrifier à une idée. Et puis, elle croyait à mon avenir. Elle pensait que je pourrais réussir, si seulement quelqu'un prenait soin de moi. En même temps, elle me méprisait un peu d'avoir besoin d'appui... A cette époque-là, je n'étais pas aussi laid que je le suis à présent. Elle avait quelque argent. En outre, nous prîmes des pensionnaires. Moi, je l'aimais comme je l'aime maintenant, au point de baiser la trace de ses pas et de la détester pour la charité qu'elle me fait. Elle n'aime que sa sœur Nina. Alors, comme j'en étais jaloux, je la fis venir chez nous, afin de me torturer et aussi pour leur montrer que je suis plus fort qu'eux tous, quand je veux. Je suis plus fort que sa brute d'oncle, plus fort que toute la bande...

C'était la première fois qu'il faisait allusion à Sémyonof.

— J'ai appris, dis-je, que Sémyonof allait revenir.

— Eh bien! qu'il prenne garde, grogna Markovitch. — Sa voix, son visage, la forme même de son corps changèrent de

nouveau. — Je ne suis pas un mauvais homme, Ivan Andréiévitch, non, je ne le suis pas. Mais j'aime Véra et si elle m'aimait, je serais capable de grandes choses. Je les étonnerais tous. Nous aurions assez d'argent pour nous passer de tous ces gens qui viennent chez nous pour nous mépriser.

— Personne ne vous méprise, Nicolas Léontiévitch.

— Bah! répliqua-t-il avec irritation, qu'est-ce que cela me fait? Moi aussi je les méprise, tous tant qu'ils sont. La vie est facile pour ceux à qui tout réussit... ; pour moi, ça va toujours de travers... toujours...; mais quand j'aurai réussi, on verra.

Pour cette fois, il arrêta là ses confidences. Il avait, j'en suis certain, quelque projet à me confier; mais il décida tout à coup de le garder pour lui : je n'insistai pas. Je savais par ailleurs qu'après avoir eu de grandes illusions sur sa patrie, au début des hostilités, maintenant il en désespérait. La Russie était condamnée : l'Allemagne, qu'il admirait et exécrait tout à la fois, la dévorerait. Qu'importait après tout? Si l'Allemagne gouvernait ce pays, elle y mettrait de l'ordre, il y aurait moins de vols et cette horrible guerre finirait. Quelle sottise de croire qu'on ferait jamais quoi que ce soit de bon en Russie! Il ne s'y trouvait que des sots, des coquins et des paresseux comme lui.

Et il me quitta.

VI

La veille de Noël, tard dans la soirée, j'entre dans une église, qui est, à Pétrograd, mon église de prédilection. Elle élève modestement, à l'angle du quai, la pure blancheur de ses tours.

J'ai été tout le jour en proie à un abattement profond. Je me porte mal, le temps est rude ; un vent furieux et pénétrant balaye les rues et fouette la glace du canal qui prend une teinte de plomb. En cette saison de Noël, les horreurs tragiques de cette interminable guerre tournent à la plus amère ironie. Ici, dans cette ville de froid et de famine, où les spectres se liguent contre les hommes, rien ne subsiste que de sourds pressentiments et un alarmant silence. Sur nous tous plane le meurtre de Raspoutine. L'ivresse de la délivrance passée, nous sentons que son âme impure ne nous a pas quittés, qu'elle est là, tout près, guettant la catastrophe inévitable que préparent ceux

qu'il a laissés derrière lui. Toute perspective de voir la Russie régénérée par la guerre est abolie. Sans vergogne, ceux qui ont pouvoir sur nous, nous trahissent : ils nous vendent, ils font de nous la risée du monde. On ne sait plus qui est ami ou ennemi, qui croire, à qui demander conseil. De tous côtés, le vol, le mensonge, les plus basses intrigues. La famine que rien n'explique; la disette dans un pays regorgeant de denrées. Je veux bien croire qu'il y a une autre face au tableau, mais on ne peut pas la voir, et on ne le veut pas. Nous portons un bandeau sur les yeux.

L'office est déjà terminé, lorsque je pénètre dans l'église et traverse le bas côté pour passer sous la coupole d'or et de ténèbres qui recouvre l'autel. Un petit groupe de fidèles y prient encore, agenouillés ou debout, les mains jointes et les yeux fixes comme des statues. La lueur et la fumée des cierges pose sur les murs une vague broderie et, dans ce brouillard, on voit remuer les formes sombres des officiants. Un vieux prêtre à cheveux blancs, debout derrière un lutrin, tout près de moi, débite d'une voix monotone une longue litanie. Il y a une odeur de cire chaude, de pavé froid et d'haleine humaine. Le courant d'air glacial qui glisse autour des piliers fait vaciller la flamme des bougies et, dans la pénombre, la dorure des icones reluit par intervalles comme un œil qui s'ouvre et se ferme tour à tour. Je m'enveloppe plus étroitement dans ma *shuba* et je m'abîme dans une rêverie confuse.

Je me sens attendri par la vue des bonnes figures, douces et placides, qui m'entourent. Je songe : « Aucun mauvais instinct chez ces gens-là. Ils ne sont qu'ignorants, et de cette ignorance d'autres sont responsables. » La mélopée du prêtre me berce, les lumières tremblotent et c'est comme si une voix lointaine essayait de me transmettre un message qu'il est important que je connaisse, important pour moi et pour d'autres. D'où me vient alors la vision soudaine de l'effroyable puissance du mal?... Les lumières baissent, la figure du prêtre s'efface, il me semble que le message qui m'était destiné s'éloigne sans m'avoir atteint. J'attends un moment, regardant autour de moi d'un œil égaré, comme lorsqu'on s'éveille brusquement d'un profond sommeil. Puis je quitte l'église.

Le froid au dehors est intense. Je suis allé jusqu'au bout du quai et me suis appuyé contre le parapet de pierre. Ombre

blanche et menaçante, la Néva s'étend, immense, en une vague de glace solide jusqu'à l'extrême horizon, où de petites lumières la rencontrent et l'encerclent. Les ponts qui la traversent exhibent leurs réverbères, les trams qui passent lui envoient leurs lueurs rapides, pareilles à des étoiles filantes; mais qu'est cela auprès de la masse énorme et dédaigneuse de la glace? Sur la rive opposée, la ligne des maisons se profile en noir. La forteresse Pierre et Paul, les tours de la mosquée, spectrales, immatérielles, toute la silhouette de la ville n'est qu'un fin crayon, une fumée qu'un seul sursaut de la rivière ferait évanouir. La Néva se tait, mais quelle force en ce silence, quel mépris, quels desseins secrets!

C'est alors que, près de moi et, comme moi, contemplant la rivière, j'aperçois la forme immobile d'un paysan, dont la haute taille se découpe sur le ciel. Plus fort, plus méprisant que la glace elle-même, mais d'essence semblable, il domine toute la scène. J'ai fait un mouvement. Il se retourne et me regarde. C'est un bel homme à la barbe noire, au port fier. Il s'est éloigné en longeant le quai et je suis rentré chez moi.

VII

Le jour de Noël, j'étais invité à dîner chez les Markovitch. Lorsque j'arrivai ponctuellement à six heures et demie, je trouvai tout le monde réuni.

La table était mise avec un luxe inusité. Au milieu resplendissait un bonhomme Noël dont l'Allemagne, je le crains, pouvait revendiquer la paternité. Des rubans et des bandes de papier givré de couleurs variées couraient sur la nappe. La zakuska était disposée sur une table près de la porte : harengs, poisson fumé, radis, champignons, langue, caviar et, chose rare entre toutes à cette époque, une bouteille de vodka.

Il y avait bien là vingt à trente personnes, qui restaient debout, un peu embarrassées et gauches. On jetait des regards furtifs sur la zakuska. Dès l'entrée, Markovitch attira mon attention. Je ne l'avais jamais vu si propre et si soigné, et, naturellement, la première chose qui frappait en lui, c'était son grand col assassin; puis on constatait qu'il avait les cheveux bien brossés, la barbe taillée et qu'il portait un costume noir, un peu luisant, mais tout à fait convenable. Je me sentais

pénétré de sympathie pour lui, je comprenais si bien son grand désir de plaire, la joie qu'il prenait à son rôle d'amphitryon et l'amour éperdu qu'il ressentait pour sa femme ! Tout s'effaçait devant cet amour. Son regard, continuellement, cherchait le visage aimé : le regard du chien qui quête l'approbation de son maître.

Véra Michaïlovna était vêtue de blanc, très simple, ses soyeux cheveux noirs relevés en un haut chignon sur la tête, les yeux attentifs au plaisir de tous. Elle aussi était heureuse, ce soir-là, d'un bonheur paisible et recueilli, et je sentis une fois de plus que son âme sommeillait encore; de là venaient son assurance et son détachement. Oncle Ivan, en costume de gala, avait son air habituel de supériorité inoffensive et quasi féminine. Il ne quittait pas des yeux la zakuska.

Nina était radieuse. Elle adorait le monde : recevoir était sa passion. Serrée dans son fourreau blanc, les cheveux dans les yeux, elle faisait penser à une petite chatte ou à un jeune chien. Elle était d'une joie folle, comme si la guerre n'eût pas existé, ni les désastres de la Russie, ni rien de sérieux au monde. Ce fut la première fois que je soupçonnai Grogoff d'être amoureux d'elle. En apparence, il ne faisait que la plaisanter et la taquiner : elle ripostait sur ce ton acerbe et offensant qui surprend si fort l'étranger.

Grogoff attirait l'attention par sa haute taille, la régularité de ses traits, la hardiesse de son regard; mais il y avait en lui quelque chose d'inquiétant. Malgré son assurance, il ouvrait rarement la bouche sans trahir une ignorance foncière. Il n'avait aucune instruction et, de ce fait, il lui était d'autant plus facile de tirer de son mince savoir une doctrine socialiste tout à fait simple. Elle consistait à tout prendre aux riches pour le donner aux pauvres; les paysans auraient la terre, et tous les gouvernants seraient décapités. Il ignorait tout des autres pays, ce qui ne l'empêchait pas de qualifier ses principes d'internationaux. Bien entendu, mes « tendances capitalistes » lui faisaient horreur. Et quand même il me témoignait de l'amitié.

Après avoir dégusté la vodka et la zakuska, on se mit à table pour manger la soupe aux écrevisses. On s'anima et les discussions politiques commencèrent.

Markovitch s'occupait des vins. Il y avait du sherry et un

petit vin rouge léger. Il était très fier d'avoir pu se les procurer et racontait à tout le monde comment il s'y était pris. Comme il faisait le tour de la table, il s'arrêta un instant, la main posée sur l'épaule de Véra. On passait les pâtés de poisson aux choux. Markovitch plaisantait la grand tante : « Allons, tante Isabelle... un peu de vin... cela vous fera du bien... cela rajeunit... » Puis il y eut des cochons de lait avec une bouillie de blé noir. L'entrain augmentait. Maintenant tout le monde parlait à la fois, et nul n'écoutait. Nina était la plus gaie. Ce n'était pas l'effet du vin : elle ne touchait pas à cette « sale drogue ». Ce qui resplendissait en elle, c'était la jeunesse, la joie de vivre, et peut-être quelque autre chose que je n'arrivais pas à définir. Cela déplut à Grogoff qui buvait ferme. Il interpella brutalement Nina, qui fit semblant de ne pas entendre.

Il haussa le ton :

— Nina... Buvez à ma santé.

— Je ne peux pas. Je n'ai que de l'eau.

— Alors il faut prendre du vin.

— Je le déteste.

— Il le faut.

Et, s'étant approché d'elle, il versa un peu de vin rouge dans son eau. Au même instant, elle se retourna et vida son verre sur les mains du malappris. De colère, le visage de Grogoff se crispa. Je l'entendis chuchoter entre ses dents : « Je te revaudrai cela. »

Nous étions de plus en plus gais. Je remarquai que Véra et Lawrence semblaient s'entendre à merveille, ils causaient et riaient, elle rayonnait de plaisir. Markovitch vint se placer derrière eux : il dévorait sa femme des yeux.

— Véra ! dit-il soudain.

Elle tressaillit. Elle ne le savait pas si près d'elle. Il s'avança pour lui baiser la main et elle le laissa faire, comme elle le laissait toujours faire, avec l'indulgence qu'on a pour un enfant. Après cela, il s'écarta, mais il ne cessa pas de l'observer de loin.

Et maintenant, le grand moment de la soirée était arrivé. Les portes du petit atelier de Markovitch s'ouvrirent, et on vit resplendir un superbe arbre de Noël étincelant de cent bougies. Des boules de couleur et de givre argenté, des poupées de bois rouge et bleu pendaient aux branches. Sur une table

s'étalaient les cadeaux. Nous battîmes des mains; la vieille tante pleurait de joie; Boris Grogoff était redevenu un gamin de dix ans; mais le plus heureux, le plus fier de tous, c'était Markovitch. Une paire de grands ciseaux à la main, il se tenait prêt à couper les ficelles des paquets, tandis que nous répétions en chœur : « C'est merveilleux... magnifique... Comment avez-vous fait, Véra Michaïlovna, une année comme celle-ci! » Puis on distribua les présents. C'est Véra qui les avait choisis : on la reconnaissait au goût et au discernement qui avaient présidé à ce choix. On applaudissait, on poussait des cris. Quelqu'un proposa : « Vivat pour nos hôtes! » Nous nous égosillions. Boris cria : « Encore, encore un vivat. »

Tout à coup, comme je regardais Markovitch, je vis son visage, tout plissé de plaisir comme celui d'un enfant qui s'amuse, se figer dans une expression fermée et dure. Il fit un geste de la main dans la direction de la porte. Je me retournai. Debout sur le seuil, Alexis Pétrovitch Sémyonof nous regardait.

Maintenant je ne voyais plus que lui. En un instant, tout ce qui m'entourait, les choses et les gens, la chambre, l'arbre, les lumières, tout avait disparu. Le passé ressuscitait, brutal, poignant avec une cruauté que je n'aurais pu soupçonner. Je voyais Sémyonof, comme si c'était hier, à cheval devant la maison blanche, Sémyonof opérant dans une chambre fétide, les bras rouges de sang, sous la lumière rouge, puis Sémyonof et Tranchard, Sémyonof parlant à Marie Ivanovna dont les yeux scrutaient son visage; Sémyonof guettant mon réveil, dans le verger, à travers les branches vertes; et plus tard, notre visite à la morte et notre retour au quartier, ma main sur ce bras fort qui tremblait; Sémyonof enfin dans la forêt, railleur, haineux et méprisant, portant sa tragédie dans ses yeux et nous défiant d'y compatir; Sémyonof, une dernière fois, rentrant dans la nuit, et nous jetant, comme un écho de son âme inguérissable et violente, ce *Nitchevo*, *Rien* désespéré qui, dès lors, malgré moi, m'a poursuivi sans relâche.

Il était toujours le même, un peu épaissi, peut-être. Ses cheveux pâles et sa barbe carrée qui semblaient taillés dans un bois couleur de miel, la lourdeur du buste et des jambes courtes, la tête cubique, les yeux froids, le rouge ardent de la bouche, tout était comme autrefois, sauf qu'il était en civil,

en noir, avec une cravate noire. Un sourire passait sur ses lèvres, ce même sourire ironique que je connaissais si bien. Il avait été, je crois, aussi surpris à ma vue que moi à la sienne, mais il n'en laissa rien paraître.

Je pouvais juger de l'effet produit par son arrivée. Il semblait qu'un vent glacé se fût engouffré par la fenêtre, eût éteint les bougies de l'arbre et plongé la scène dans les ténèbres. Markovitch était livide : il observait Véra, qui, un instant, avait contemplé son oncle en silence. Elle se remit avec effort et lui tendit la main :

— Pourquoi ne pas nous avoir prévenus, oncle Alexis? Vous arrivez trop tard pour l'arbre! Vous seriez venu dîner. Vous auriez dû nous annoncer votre arrivée.

Il se pencha pour lui baiser cérémonieusement le bout des doigts.

— Je ne savais pas moi-même, chère Véra Michaïlovna, si je pourrais venir. Je suis arrivé hier, et, chez moi, j'ai trouvé tout sens dessus dessous. J'ai eu affaire toute la journée. Mais je tenais à vous apporter mes vœux... Ah! Nicolas... Comment ça va-t-il?... Et vous, Ivan?... Nina, ma chère...

Il allait de l'un à l'autre. On lui présenta Bohun et Lawrence. Il admirait l'arbre, criait dans l'oreille de la vieille tante, affectait une grande cordialité; mais cela tombait à plat. Personne ne trouvait plus rien à dire; sur l'arbre, les bougies se mouraient : l'atmosphère était changée. La soirée, bien entendu, se continuerait; il y aurait le thé, on jouerait, on resterait là jusqu'à trois ou quatre heures du matin, parce qu'il aurait fallu trop d'énergie pour se lever et prendre congé, mais tout entrain était mort.

Au bout de la table, le samovar chantait : Véra Michaïlovna s'assit pour faire le thé. Sémyonof se plaça près d'elle et je vis qu'il faisait des frais, causant, riant. Ses doigts blancs caressaient sa barbe épaisse, ses lèvres s'écartaient un peu, puis se serraient comme si elles ne devaient plus jamais s'ouvrir.

Je sentais peu à peu une crainte m'obséder, grandir. Que venait-il faire parmi ces gens? Quels étaient ses projets? Quelles ambitions égoïstes et secrètes?

VIII

Le lendemain, je tombai malade. Pendant plusieurs jours j'habitai le pays des rêves. Personne ne m'approchait, à l'exception de ma servante Marfa, et d'une connaissance nouvelle qu'il me faut vous présenter : le Rat.

Je l'avais rencontré quelques semaines auparavant à la porte de ma maison. Comme je rentrais, un soir, avec un ballot de livres que j'avais été chercher à la Millionnaya, une forme se détacha du sol et une voix enrouée offrit de m'aider. Il ne me restait que quelques pas à faire, mais déjà l'inconnu s'était saisi de mon fardeau et me précédait. Résigné, je lui indiquai ma porte ; il s'engagea dans le couloir sombre, grimpa les marches délabrées et entra chez moi. A la lueur de ma lampe, j'aperçus son aspect grossier et sa mine farouche. Un vrai sauvage. Cheveux et barbe en désordre, un corps vigoureux sous ses haillons, — toute la douceur du paysan russe dans les yeux, et la bouche cruelle.

Après cette première rencontre, et sans qu'il m'ait jamais fait connaître son nom, ni son gîte, il m'adopta. Je le voyais apparaître à l'improviste : il se postait près de la porte et se mettait à parler avec l'ignorance, la naïveté, la simplicité brutale d'un gamin vicieux. Aucune noblesse, aucun bon sentiment chez le Rat! Rien qu'un bandit, un apache, une abominable fripouille, et qui ne cherchait nullement à me cacher qu'il avait commis tous les crimes, sans en excepter le meurtre et l'incendie. Vis-à-vis de la société, il était l'homme des cavernes. Pas seulement un barbare et un révolté, mais, délibérément, un anarchiste et un assassin. Il me fut impossible de rien découvrir en lui qui rachetât toutes ces tares. Il buvait, lorsqu'il pouvait s'en procurer, une sorte de vernis pour meubles, par lequel on remplaçait alors la vodka interdite. C'était un véritable poison et j'essayai de lui prouver qu'il y risquait sa vie. Cela ne lui fit aucune impression; il ne redoutait pas la mort; je devinai pourtant que, s'il la rencontrait en face, il lui ferait mauvais visage; l'événement me donna raison. Ce qu'il haïssait plus que tout au monde, c'était la police : il aurait massacré, s'il avait pu, tous les policiers. J'avais beau lui faire observer qu'il fallait bien que la

société fût protégée. Il n'en voyait pas la nécessité. Il était injuste, disait-il, que tout fût pour les uns et rien pour les autres. Ses conceptions sociales n'allaient pas plus loin; les frontières politiques, pas plus que les divisions de partis, n'existaient pour lui. De la guerre, nul souci : son espoir était que l'anarchie s'installerait bientôt à Pétrograd, lui permettant de voler et de piller tout son saoul.

— Alors je veillerai sur toi, Barine, me disait-il, et personne ne te touchera.

Il semblait en effet avoir pour moi une sorte d'affection, que je ne parvenais pas à définir. Marfa me conta qu'un jour, m'entendant délirer, il fondit en larmes : ce qui ne l'empêcha pas de désigner ceux des objets m'appartenant qu'il entendait s'approprier, si je venais à mourir; un étui à cigarettes en argent, ma chaîne de montre et le cachet que je portais au doigt.

Dans ces premiers jours de fièvre, j'étais obsédé par la vision de Sémyonof. Il hantait mon délire. Je ne savais pas au juste s'il était réellement dans la chambre, mais je le sentais là, tout proche, m'espionnant, ricanant comme il l'avait fait tant de fois.

Pareillement s'imposait à moi la présence de Pétrograd, la ville étonnante et diverse. Elle déployait à l'infini ses rues opulentes, ses palais, ses restaurants, ses églises, ses brillants magasins et ses sordides boutiques, ses théâtres, ses bazars, ses échoppes, la cohue des passants. Je suivais la Nevski jusqu'au moment où elle débouche sur la Néva, entre le square Rouge et le square Saint-Isaac. Autour de ces deux artères, la Néva et la Nevski, la ville entière étalait son flux et son reflux. Elle s'étendait par delà ces splendeurs, au loin, malpropre, décrépite et négligée, agglomération d'ignobles taudis, de vieilles masures de bois aux cours pavées parmi lesquelles serpentaient des canaux tortueux. Tout cela m'apparaissait baigné d'une brume irisée. L'air était d'azur, de pourpre et d'or. La neige et la glace s'y transfiguraient. Partout, les mâts des navires, l'odeur de la mer et des terres abandonnées. Partout des ombres derrière des ombres, et d'autres encore au delà. Monde inconsistant et mobile où seule la rivière savait ce qu'elle faisait.

IX

A mesure que les forces me revenaient, je sentais grandir en moi le désir de savoir ce qui s'était passé pendant ma maladie. Aussi est-ce avec plaisir que, par un après-midi ensoleillé, je vis paraître Bohun. Il me dit les nouvelles, l'annonce d'un grand branle-bas pour la réunion de la Douma, la situation alimentaire déplorable, les théâtres et les cinémas pleins tous les soirs. Puis, nous en vînmes à parler des Markovitch. Ce fut à son tour de me questionner :

— Dites-moi, Durward, que pensez-vous de cet oncle qui vient d'arriver, ce docteur? Vous l'avez connu au front : que valait-il ?

— C'était un excellent praticien.

— N'a-t-il pas eu là-bas un roman ? Une femme qu'il a aimée et qui est morte ?

— Et qu'il a profondément regrettée.

— C'est singulier, il fait l'effet d'un homme dépourvu de toute sensibilité. Il ne ferait pas bon l'avoir pour ennemi.

— Vient-il souvent chez les Markovitch?

— Presque chaque soir. Il s'assied et cause. Markovitch, dont il se moque sans cesse, ne peut pas le sentir ; et il dit que vous non plus, vous ne l'aimez guère.

— Une vieille histoire... Nous savons tous les deux à quoi nous en tenir...

— Lawrence le déteste : il en parle comme du dernier des hommes.

— Et Lawrence ? A-t-il été souvent chez les Markovitch ?

— Souvent. Véra Michaïlovna le voit avec sympathie.

C'était la première fois qu'il prononçait ce nom. Il tourna vers moi un visage cramoisi.

— Durward, c'est de cela que je suis venu vous parler... J'aime Véra. Je l'aime à la folie. Je voudrais mourir pour elle. Je n'ai jamais aimé personne avant elle...

Les yeux ardemment fixés sur moi, il attendait ce que j'allais répondre.

— Mon pauvre Bohun, lui dis-je, je voudrais vous épargner une sottise et une folie. Vous savez bien que vous n'avez rien à espérer. Véra aime son mari... Soyez pour elle un ami, rien

qu'un ami. Elle en a besoin. Servez-la, et pour cela, faites-vous bien voir de Markovitch. Surveillez-le.

— Surveiller Markovitch! Pour quelle raison?

— Je ne veux rien dramatiser; mais il y a une menace de ce côté-là. Si vous êtes leur ami à tous, vous pouvez leur être utile, plus que vous ne croyez...

— Je serai tel que vous souhaitez : son ami, seulement son ami. Elle ne sait pas, elle ne saura jamais. Toute autre chose est impossible. Mais vous m'avez alarmé : qu'y a-t-il à craindre pour elle?

— Rien de précis. Pourtant, je sens du drame dans l'air. Veillez sur vos amis.

Un silence.

— Je suis content de vous avoir parlé, dit Bohun d'une voix mieux assurée.

Et, m'ayant serré la main avec effusion, il se leva pour s'en aller.

X

Ce soir, je reçois la visite de Véra. Elle surgit de l'ombre, enveloppée jusqu'au cou dans ses fourrures, je distingue ses lèvres souriantes et ses grands yeux graves qui brillent à la lueur des bougies.

— Puis-je entrer? Je ne vous dérange pas?

Je lui déclare que je suis charmé de la voir.

— Je suis venue presque tous les jours, mais Marfa n'a pas voulu me laisser monter. C'est un vrai dragon. Nous allons à une soirée chez les Rozanof et Nina doit me rejoindre ici.

Elle s'assied près de moi; ses mouvements, comme toujours, sont doux et précis. Elle parle lentement de sa voix posée. Nous causons politique, nous causons de l'Angleterre et de tout ce qui nous passe par la tête. Nous jouissons de notre intimité, d'un sentiment délicieux d'affection confiante. Pour aucune femme je n'ai jamais éprouvé un sentiment semblable : c'est une amitié presque virile dans son honnête camaraderie. Et ce soir, le lien qui nous unit se fortifie prodigieusement...

Cependant je suis frappé par la pâleur de son visage, la fatigue de ses traits, ses yeux cernés.

— Qu'avez-vous? lui dis-je : vous me semblez lasse, préoccupée...

— Je le suis en effet, avoue-t-elle. Je suis venue vous confier mes soucis et vous demander votre aide.

Je lui prends la main.

— Savez-vous que je n'ai jamais demandé l'aide de personne? Je mettais mon amour-propre à me débrouiller moi-même. Quand j'étais encore toute petite, je n'acceptais pas de conseil : c'était mon père et maman qui me consultaient. Eux morts, il m'a bien fallu me diriger toute seule...

Elle parle longtemps, sans bouger, la tête appuyée sur sa main, les yeux fixés sur moi. Je pense à mon autre amie qui est morte. Celle-là, comme elle s'agitait en parlant, tournait dans la chambre, s'arrêtait pour me demander mon avis, protestait contre mes critiques, riait, s'exclamait. Véra est si tranquille, si sage en comparaison de Marie! plus vaillante aussi, et c'est le même cœur, la même charité, une noblesse semblable. Mais Véra est mon amie, et Marie, je l'aimais. Quelle différence!

Elle me raconte alors bien des choses qui me montrent à quel point, insoupçonné de moi, Nina a été jusqu'ici le centre de sa vie. Elle l'a de tout temps gardée, protégée, conseillée et chérie, jalousement, passionnément.

— Quand j'ai épousé Nicolas, me dit-elle, j'ai pensé d'abord à Nina. C'était mal. J'aurais dû penser avant tout à mon mari; mais j'étais surtout préoccupée de créer à Nina un foyer. Je la gardais près de moi. J'en prendrais soin jusqu'au jour où elle rencontrerait un homme digne d'elle. Hélas! le seul qui se présenta fut Boris Grogoff.

— S'il vous déplaisait, pourquoi le laissiez-vous venir si souvent?

— Et comment l'en aurais-je empêché? En Russie, ce n'est pas comme ailleurs, où l'on peut fermer simplement la porte en disant : « Madame est sortie. » Ici, entre qui veut. Très souvent la visite nous excède, mais l'importun est là tout de même. Cela donne trop de peine de le mettre dehors, et puis ce ne serait pas charitable. Depuis quelques semaines, j'ai peur. Nina est si jeune, si ignorante! Jusqu'ici, elle me racontait tout. Maintenant, elle ne me dit plus rien. Elle est bizarre avec moi, elle se fâche sans raison; puis ce sont des repentirs et des larmes...

Après un silence, elle reprend :

— Durdles, j'ai eu tort d'épouser Nicolas. J'ai péché contre lui, contre Nina, contre moi-même. Je croyais bien faire. Je n'aimais pas Nicolas, je ne l'ai jamais aimé, je n'ai jamais fait semblant de l'aimer. Il savait que je n'avais pas d'amour pour lui. Et moi, je croyais être au-dessus de l'amour : la science seule comptait pour moi.

Elle s'arrête et, se détournant, regarde la fenêtre.

— Si, après tout, je m'étais trompée? Si, moi comme les autres, j'étais faite pour aimer. Si maintenant l'amour venait... l'amour vrai...

Elle vient à moi et très bas, presque en chuchotant :

— Dernièrement, je me suis imaginée qu'il pourrait venir. Alors, que ferais-je? Oh ! oui, avec Nicolas et Nina et toute la misère qu'il y a dans le monde et surtout dans la Russie, que ferais-je? J'ai peur de moi, j'ai honte...

Je sens sa main trembler dans la mienne. J'essaie de la calmer : je lui dis mon absolu dévouement.

Mais on a frappé; la porte s'ouvre en coup de vent; Nina est devant nous. Son visage est rose de froid, ses yeux dansent de gaieté sous son petit bonnet de fourrure. Elle traverse la chambre en courant, s'arrête près de mon lit avec un léger cri, me jette les bras autour du cou et m'embrasse.

— Mais, Nina...

Elle lève la tête en riant.

— Pourquoi pas? Pauvre Durdles ! Ça va-t-il mieux? Donnez-moi vos mains. Comme vous avez les mains froides ! C'est plein de courants d'air, ici. Je vous ai apporté des chocolats... et un livre. Durdles, cher ami, je renonce à ma soirée. Nous n'irons pas. Nous resterons ici pour vous distraire. Je vais renvoyer Boris.

— Boris ! s'écrie Véra.

— Oui. — Le rire de Nina est un peu gêné. — Je sais; tu as dit qu'il ne fallait pas l'emmener, qu'il se disputerait avec Rozanof. Mais puisqu'il voulait, comment l'empêcher? Tu es si ennuyeuse, Véra ! Je ne suis plus un enfant, Boris non plus...

Véra s'est écartée de nous. Je la devine très irritée. C'est la première fois que je la vois en colère.

— Tu sais pourtant bien que c'est impossible, Nina, dit-elle ;

tu sais que Rozanov le déteste. Et il y a d'autres raisons, Nina. Et tu les connais bien.

Nina fait la moue; des larmes lui montent aux yeux.

— Ce n'est pas juste, dit-elle : tu ne me laisses aucune liberté. Tu ne vois pas que je suis une grande personne maintenant... Et puis, tu as ton Lawrence, je puis bien avoir mon Boris.

— Mon Lawrence ? interroge Véra.

— Mais oui ! Tu crois peut-être qu'on ne voit rien? Moi aussi il me plaît Lawrence, il me plaît beaucoup. Mais tu es toujours là à monter la garde, à m'empêcher de causer avec lui...

— Assez, Nina. — Véra parle d'une voix tremblante : je ne lui ai jamais vu cette expression sévère. — Songe à la peine que tu me fais !

— Tant pis ! Ce qui est vrai est vrai. Mais tu deviens impossible, depuis quelque temps. Et moi, j'ai bien le droit d'avoir mes amis, moi aussi.

Elle se met à sangloter éperdument.

Véra réplique :

— Tu ne sais pas ce que tu dis, Nina, ni le mal que tu me fais. Va à ta soirée comme tu voudras, avec qui tu voudras. Je ne m'occupe plus de toi...

Et avant que nous ayons même pu songer à la retenir, elle se sauve.

Nina tourne vers moi un visage angoissé, baigné de larmes. La porte de la rue vient de retomber lourdement :

— Oh ! Durdles, qu'ai-je fait ?

H. Walpole.

(*A suivre.*)

(Traduit de l'anglais par Mlle Hentsch et Mme J. Muller Bergalonne.)

LES COLONNES INFERNALES

II [1]

CHARETTE

C'était Charette, en effet, auquel venait de se heurter la deuxième division de l'armée révolutionnaire de Turreau.

Tranquille désormais du côté de Grignon, qui, de quelque temps au moins, ne se risquera plus à paraître, le chef vendéen doit faire face à d'autres menaces ; de toutes parts s'avancent vers lui les troupes républicaines : Duquesnoy, l'un des vainqueurs de Wattignies, est à Montaigu avec une partie des 10 000 soldats, amenés de l'armée du Nord; Haxo, l'intrépide Mayençais, le vainqueur de Noirmoutier, est à Machecoul; Dutruy occupe les Sables-d'Olonne, le général Bard commande Luçon et Fontenay: tous ont reçu de Turreau l'ordre de former huit colonnes pour cerner Charette, lui fermer l'accès des côtes et le repousser vers l'Ouest dans la direction des douze colonnes descendant de la haute Vendée. Le plan est de resserrer le cercle qui déjà se ferme autour du grand brigand; il est recommandé aux 30 000 hommes qui s'avancent contre lui de traverser le pays de part en part en ne laissant pas un hameau, un bois, une lande inexplorés, de tuer, d'incendier, de détruire tout, d'enlever les approvisionnements de denrées, le blé, le bétail, le fourrage, de l'isoler enfin sur le sol nu du pays dévasté et de

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

le forcer à merci. Rêve de fou ou d'ivrogne imposé comme conception générale à des chefs qui, pour l'honneur de l'armée, obéiront, mais à contre-cœur.

Comment se défendre contre tant d'ennemis? Par quel prodige de stratégie, bloqué sur un terrain de douze lieues carrées et qui se rétrécit à chaque heure, Charette va-t-il échapper aux traqueurs qui l'enserrent? Le plus urgent est de former un camp retranché qui sera sa base d'opérations; il pense à Legé, dont la situation sur une hauteur, à la rencontre de plusieurs chemins, est favorable, et, après sa victoire de Chauché, il marche, avec ses lieutenants Joly et Sapinaud, à la conquête du bourg. Le 6 février seulement on est devant la place, gardée par deux bataillons d'infanterie et un détachement d'artilleurs. Legé, d'ailleurs, est en ruines, et, en manière de trophées, pourrissent, le long de l'enceinte, un grand nombre de cadavres rangés « avec une symétrie barbare ». Ce spectacle hideux enflamme la fureur des Vendéens, leur assaut est irrésistible; les bleus s'enfuient épouvantés, poursuivis, le long de la Logne, jusqu'au moulin Guérin, — plus d'une lieue; — ils sont acculés à la rivière et massacrés sans merci : des 800 défenseurs de Legé, 60 seulement échappent à la tuerie.

Mais les Vendéens, maîtres de Legé, refusaient de s'y maintenir, tant était répugnant le méphitisme de l'air, empoisonné par l'odeur des cadavres; et comme les soldats de Charette répugnèrent à inhumer les 800 morts de la journée, l'endroit devint intenable; on alla donc cantonner à deux lieues du bourg empesté, au hameau de la Bénate, emmenant l'artillerie, les voitures de pain et de farine et les caissons de poudre conquis sur les bleus. Le lendemain, 7 février, on s'enrichit encore d'un convoi de grains, — 28 charrettes, une centaine de bœufs servant d'attelages et 23 chevaux; puis, traînant à sa suite ce butin, qui ralentissait sa marche, la petite armée royaliste se dirigea vers Saint-Philibert-de-Grandlieu, projetant, dit-on, une expédition vers Machecoul. Mais les troupes républicaines sillonnent le pays; il est plus prudent de se cantonner dans le promontoire formé par le confluent des deux rivières, la Logne et la Boulogne, et Charette revient vers Saint-Jean-de-Corcoué pour franchir le premier de ces deux cours d'eau; le 10, il pousse jusqu'à Saint-Colombin, village situé sur le grand chemin de Nantes et là il se heurte à la colonne de Duquesnoy,

formée des braves soldats de l'armée du Nord : bataille. L'avant-garde vendéenne perd du terrain ; son recul met la panique dans le gros de la troupe ; elle se débande, s'enfuit vers la Logne, qu'elle repasse en désordre, et ne s'arrête qu'à la Limouzinière. Les bleus de Duquesnoy sont venus là : le bourg est dévasté ; 100 cadavres de femmes et d'enfants sont étendus dans les rues. N'est-ce pas à cet endroit que les brigands ramassèrent deux petites filles encore vivantes ? Charette et son second, Couëtus, les adoptèrent ; elles furent mises en nourrice et survécurent à la Révolution sous les noms de leurs deux sauveurs.

A l'affaire de Saint-Colombin, Charette a perdu 400 hommes ; il a dû enterrer ses canons pour les dérober à l'ennemi ; pourtant, son armée, renforcée des bandes de Sapinaud, de Couëtus et de Joly, compte encore à peu près 3000 hommes ; mais que de blessés et de malades ! Combien de traînards et d'éclopés restent en route ! Les marches sont encore alourdies par une queue de paysans sans asile, qui, pour fuir les atrocités des colonnes infernales, se traînent à la remorque de Charette ; dans cette cohue lamentable, beaucoup de femmes ; plusieurs ont ramassé, dans les villages abandonnés, de vieux fusils, des broches, des faux, des piques, pour se défendre en cas de mauvaise rencontre. Il faut nourrir tous ces fuyards, et quelles disputes aux cantonnements du soir autour des sacs à pain et des dépeceurs de viandes ! Nul des contemporains n'a pensé à tracer le tableau de ces campements misérables, de ces cuisines improvisées, des entassements de dormeurs harassés, entre des murs en ruine, sous des charpentes carbonisées ; et l'on n'imagine pas ce que pouvaient être, dans ce pays sans ressources, les randonnées et les haltes de cette horde geignante et angoissée.

Charette, dont l'énergie ne faiblit pas, la conduit, dans la nuit du 10, jusqu'à la Grolle, hameau de quelques maisons caché dans un dévallement, au bord de l'Issoire ; le 11, il descend à Saligny ; où va-t-il ? Il ne sait pas ; il n'a plus de but, sinon celui d'éviter les rencontres avec les bleus. Comment ceux-ci perdent-ils sa piste ? Sa longue et lente phalange doit pourtant laisser sur les routes des traces de son passage. A Saligny, excédé de ces évolutions toujours vaines et de ces tournoiements continus, Sapinaud décide de retourner dans le

Haut-Poitou et Joly regagne avec ses hommes ses cantonnements de la Motte-Achard.

Voilà donc la débile légion de Charette demeurée seule aux prises avec les vingt armées que la République lui oppose. Combien demeurent auprès de lui? 500 peut-être, encombrés d'un millier de traînards. Nul espoir de vaincre ; mais, non plus, nulle dispersion possible. Le chef, lui, trouverait bien le moyen de gagner la côte, de se jeter dans quelque barque et de se réfugier aux îles anglaises ; mais, une telle pensée n'effleure même pas son esprit ; que deviendraient sans lui ses chers brigands auxquels il a juré de périr plutôt que de les abandonner? Il consent, — il le leur dit souvent, — à ce qu'ils meurent bravement, les armes à la main, en révoltés, mais non en lâches, égorgés dans quelque repaire où ils se tiendraient cachés. D'autre part, il sent l'urgente obligation de leur procurer du repos; mais, où s'arrêter pour les laisser reprendre haleine, sur cette terre de Vendée qui est la leur et où ils sont traqués comme des fauves ? N'importe ; la question n'est pas de savoir où l'on ira, mais d'aller sans cesse ni repos, afin de rompre la chasse de l'ennemi. On retourne donc vers la Rocheservière pour atteindre la forêt de Touvois où l'on s'embusque ; car la seule chance d'avoir du pain et de la poudre est de surprendre un convoi ; or, on est là tout près de la route de Legé à Machecoul qu'empruntent les charrois militaires, et, le jour même, on est pourvu : vingt-deux voitures chargées de blé sont enlevées aux bleus, ainsi que quatre camions de munitions de guerre. Sur les voitures on charge les blessés, les malades, les femmes trop lasses pour suivre la colonne et l'on s'éloigne prestement pour s'enfoncer dans l'immense lande de Bouaine qui, formant plateau, domine les deux vallées de l'Issoire et de l'Ognon. Là on est garanti contre toute surprise ; la nappe de broussailles et d'ajoncs épousant les ondulations du terrain y réserve des fourrés où peut disparaître une foule, et l'on y dispose des bestiaux que les paysans des villages voisins ont abandonnés dans ce désert pour les soustraire aux confiscations.

Les misérables bandes de Charette se refirent un peu par un séjour de douze jours dans cette jungle, si l'on se défatigue à vivre sans abri, couché sur le sol, par les pluies et les brumes de février. Pour beaucoup cependant, c'était le bien-être, par

comparaison aux interminables marches sur les routins bourbeux. Charette projetait de laisser là sa troupe au repos jusqu'à la saison meilleure, quand, le 25, fut signalée, du côté du Breuil, une colonne républicaine qui paraissait se diriger vers la lande ; presque au même instant une autre était aperçue arrivant par le Gué-Bifou et Saint-Philbert-de-Bouaine. Le bivouac des royalistes a été repéré et indiqué à Turreau : celui-ci a donné aussitôt l'ordre aux divisions de Duquesnoy et de Cordelier d'opérer leur jonction : Haxo, à Legé, soutiendra leur mouvement. Turreau, sûr cette fois de la victoire, est venu de Nantes pour attacher son nom à la prise certaine de Charette : deux représentants du peuple, Prieur et Garrau, sont conviés à la fête.

La lande est cernée de toutes parts, sauf du côté de l'Est où le cours de l'Ognon rend impossible la fuite des brigands. Les troupes de Duquesnoy prennent leurs positions de bataille, non sans peine, car le terrain broussailleux se prête mal à la manœuvre. Elles avancent pourtant, effectuant leur mouvement d'enveloppement ; les Vendéens semblent les attendre, par bravade ; on distingue, au-dessus des broussailles, dans lesquelles les hommes sont évidemment embusqués, leurs chefs à cheval, reconnaissables aux grands panaches blancs ; on peut aussi juger du peu d'étendue de leur ligne, par les drapeaux fleurdelisés qui flottent effrontément comme en un jour de parade. Turreau même, s'il faut l'en croire, éprouve la satisfaction d'entrevoir « Monsieur Charette en personne à la tête de quelques tirailleurs masqués par une haie ». C'était la première fois qu'il l'apercevait et ce fut aussi la dernière... Les tambours battent la charge ; l'infanterie républicaine se lance ; une fusillade nourrie l'arrête à la hauteur du hameau de Géneton ; mais elle reprend son élan, parvient, sans plus de résistance, aux premières maisons du village de Montbert. Là coule l'Ognon... Plus un brigand ; les chefs empanachés, les drapeaux blancs, les voitures, les blessés, les femmes, les malades, les traînards, les chevaux, les bœufs, les tirailleurs, tout a disparu. Turreau, remmenant ses deux proconsuls, très déconfits, regagna Nantes où il rentra sans triomphe ; le 27, il écrivait : « J'ai cru atteindre Monsieur Charette ; mais il a refusé le combat et *n'a eu que le temps de se sauver à toutes jambes* » ; et, le jour suivant, en annonçant son échec au ministre, il s'inquiétait de

savoir si cette prouesse à rebours « n'ébranlerait pas sa situation », encore qu'il essayât d'exposer la chose sous un aspect présentable : « Mes soldats ont donné la chasse à l'escorte de ce scélérat et un détachement de cavalerie l'a poursuivi quelque temps. »

De fait, Charette était loin; par un de ces miracles d'activité où il excellait, il avait évacué la lande en moins de deux heures; tandis qu'il leurrait l'ennemi par le mouvement de ses drapeaux et de ses cavaliers, toute sa bande filait par le pont de Montbert, dont il restait le dernier à défendre les approches, pour ne disparaître à son tour que lorsque tout le monde fut en sûreté; le soir même, il s'arrêtait à Saint-André-Treize-Voies, pour s'enfoncer dans la tortueuse vallée de la Boulogne, traverser le double village des Lucs, et se fixer, le 26, aux landes de la Vivantière, qui s'étendent de Saligny à Beaufou.

Son maigre effectif diminuait tous les jours; les hommes qui lui restaient fidèles souffraient de l'hiver et de la faim : les villages de Beaufou, des Lucs, de Saligny, voisins de la lande, ruinés par les fréquents passages de Haxo et de Duquesnoy, ne fournissaient aucune subsistance; les malheureux Vendéens en étaient réduits à porter sur eux, dans une sorte de giberne, une petite provision de blé qu'ils écrasaient entre deux pierres, de façon à le transformer en pâte et qu'on cuisait sur des tuiles chaudes. Les barbes longues, les mines hâves, les vêtements en loques, les privations, le découragement, donnaient à cette troupe errante un aspect à la fois hideux et terrifiant.

Le 5 mars, dans la matinée, un paysan accourt criant : « Les bleus, monsieur Charette, voilà les bleus! » Presque aussitôt, l'avant-garde de la division de Haxo, commandée par l'adjudant général Aubertin, apparaît au fond de la lande, venant des Lucs et s'avançant vers le moulin de La Martinière. Au même moment, du chemin qui vient de Beaufou et mène au hameau de la Vivantière, débouche une autre troupe armée : celle-ci n'a pas l'uniforme républicain; elle se compose de paysans, et Guérin la conduit; Louis Guérin, « la terreur des bleus », s'est mis à la recherche de Charette; il marche depuis trois jours, avec ses 400 braves. Il les jette avec tant de fureur sur la troupe d'Aubertin, qu'elle recule; les soldats de Charette, subitement réconfortés par l'arrivée et par l'exemple de ce renfort tombé du ciel, courent à leurs armes, se glissent

dans les broussailles d'où ils fusillent sans répit, selon leur tactique habituelle, la division de Haxo qui a pris position au moulin des Landes; ils la débordent sur la gauche, Guérin l'assaille sur la droite, Charette la pousse au centre, et l'attaque est menée avec une rage si désespérée, que les 4500 bleus, sous le déchaînement acharné de ce millier de forcenés, perdent pied, rompent leurs rangs, se dispersent.

Refoulés du chemin de Legé par lequel ils sont arrivés, bousculés, en déroute dans les chemins creux qui serpentent de la Faumerie au Fief-Gourdeau, ils tombent par centaines sous la fusillade des Vendéens qui les poursuivent à l'abri des haies; les femmes elles-mêmes, exaspérées, se ruent à la sanglante pourchasse; elles tuent à coups de pique, elles assomment à coups de pierres, et, durant près de deux lieues, dans ce dédale de routins tortueux et de sentiers inconnus où ils s'enfoncent, l'affreux massacre des bleus se poursuit jusqu'aux abords de Legé; Haxo parvient enfin à faire tête à cette meute frénétique. Charette rallia ses gens et disparut avec eux dans les profondeurs des fourrés; il les traîna, malgré leur épuisement, à quatre lieues de là, dans l'étroite vallée de la Vie, et s'arrêta lui-même, avec Guérin et ses officiers, au château de Pont-de-Vie, vieille masure féodale, flanquée d'une jolie tourelle en poivrière, qu'on voit encore au bord du chemin qui va des Lucs au Poiré.

Et la randonnée harcelante recommence. Le 7, les Vendéens sont devant la Roche-sur-Yon, d'où les repousse une colonne républicaine : ils fuient en débandade vers Maché, repassent en marche forcée à Beaufou, à Saint-Sulpice-le-Verdon, aux Brouzils, cherchant peut-être à s'enfoncer dans la forêt de Gralas. Haxo s'accroche à leur poursuite, les perdant, courant là où ils sont signalés, les apercevant quelquefois, croisant le plus souvent sans les voir la route qu'ils viennent de traverser, passant à cent pas d'eux tapis dans quelque boqueteau, les croyant devant lui quand ils sont derrière, ne leur laissant pas un répit, et aussi brûlant les moulins où les brigands pourraient se ravitailler, les villages où ils trouveraient abri, tuant tout ce qu'il soupçonne de connivence avec eux; « le sexe ni l'âge ne sont des motifs de clémence »; quoique forcé d'obéir à Turreau, Haxo s'y résigne plus qu'il ne s'y complaît, et s'efforce de maintenir une discipline sévère chez ses soldats,

humiliés comme lui de la tâche imposée. Turreau l'a menacé de la colère du Comité de Salut public, c'est-à-dire de l'échafaud, s'il ne réussissait pas à capturer Charette; mais Haxo réplique vertement : « Ce n'est pas une chose aisée de trouver un tel homme, encore moins de le combattre; il est aujourd'hui à la tête de 10 000 hommes, et, le lendemain, il erre avec une vingtaine de soldats. Vous le croyez en face de vous; il est derrière vos colonnes; il menace tel poste dont il est bientôt à dix lieues... » Des Brouzils, Charette est retourné aux landes de Bouaine; Haxo compte l'y cerner, manœuvre en conséquence; mais, le fugitif échappe en traversant, avec toute sa bande, la Boulogne à la nage; Haxo guette encore au Pont-James, que l'ennemi est déjà près du Val de Morière, au hameau de la Rivière, où il s'arrête le 18 mars. L'adjudant général Aubertin qui, depuis quinze jours, erre à la recherche de son chef, se trouve tout à coup, le 19, en présence du campement vendéen : « trois ou quatre cents f... gueux, une quinzaine de cavaliers et quelques femmes, le tout armé et placé en bataille sur un terrain difficile à aborder. » Il attaque cependant, débusque de leurs ajoncs les brigands qui, « abandonnant fusils, fourches, bâtons, piques et généralement tous leurs sabots », s'enfoncent dans la forêt de Touvois où Aubertin renonce à les suivre; il incendie le hameau de la Rivière, coupable d'avoir donné asile à Charette, et va se mettre en observation aux environs de Legé.

Haxo cependant a de nouveau traversé tout le pays, de Pont-James, aux portes de Nantes, jusqu'à Maché, au sud de Palluau; quand il arrive à Maché, Charette, qui l'a précédé, n'y est plus. Il se dirige avec un millier d'hommes vers la Roche-sur-Yon, dans l'espoir de trouver enfin un bourg où ses soldats pourront passer, sans alerte, une nuit de repos. Il traverse Beaulieu-sous-la-Roche, Landeronde, et descend jusqu'au bourg des Clouzeaux; ce village, mal pourvu de provisions, n'a pas encore été incendié; quelques cavaliers sont lancés en éclaireurs; mais à peine se sont-ils éloignés qu'on les voit revenir au grand trot : les bleus sont là! Impossible de reculer, il faut livrer bataille : on prend en hâte les dispositions de combat. L'affaire s'engage par une ruée des dragons républicains qui font plier les paysans; mais, ceux-ci se reforment et refoulent les cavaliers bleus; en se retirant, ces hommes vont

donner dans deux bataillons d'infanterie, que Haxo lui-même entraîne, et ils y jettent la confusion. Toute la ligne vendéenne s'ébranle et se lance avec une impétuosité sauvage sur les fantassins ennemis ; la mêlée est furieuse ; on s'égorge, « on se prend aux cheveux » ; Charette, avec sa petite bande armée de piques et de bâtons, enfonce la gauche des républicains, qui cèdent à son élan. Haxo les remet en ligne, les exhorte à la résistance : « Lâches ! Où fuyez-vous ? Charette est battu ! » Mais les bleus reculent encore ; ils jettent leurs armes, c'est la déroute. Haxo se résigne à les suivre, espérant les reformer plus loin ; son cheval tombe ; il se dégage tout en sang, frappé lui-même de deux balles ; aux Vendéens qui l'entourent, il apparaît, terrible encore, avec « sa taille gigantesque, ses cheveux tout blancs, sa force d'Hercule ». Malgré ses blessures, il s'est mis debout et pare les coups d'un furieux moulinet de son sabre. On lui crie de rendre les armes : « Non ! canailles ! » Un des cavaliers de Charette, — Arnauld, de la division de Belleville, — l'abat d'un coup de feu ; à terre, Haxo menace, se défend encore, et expire enfin glorieusement. Parmi ses soldats qui l'avaient abandonné, le bruit circula qu'il s'était achevé lui-même d'une balle de son pistolet ; mais les témoins de sa mort infirment cette légende. Si l'on en croit la tradition locale, Haxo aurait reçu le coup mortel entre la sortie du bourg des Clouzeaux et l'emplacement de la gare actuelle ; certains, il est vrai, prétendent que ce fut un peu plus loin, à l'endroit où s'élève un vieux genévrier entouré de ronces, visible de la ligne du chemin de fer ; selon d'autres, cet arbre marquerait la fosse où l'on inhuma, non seulement le général, mais toutes les autres victimes de la bataille. La Convention décréta qu'une colonne serait dressée au Panthéon à la mémoire de ce brave dont la fin consterna l'armée républicaine.

Charette, dès la victoire assurée, avait entraîné ses troupes vers les fourrés et les landes au fond desquels il se savait inattaquable. Passant non loin d'Aizenay, où s'était prudemment tenu Turreau pendant le combat, il traversa le Poiré, les Lucs, et ne s'arrêta, vers le soir, qu'à sept lieues du champ de bataille. Au hameau de la Bésilière, où il cantonna, on discutait, la nuit venue, les événements de la journée : « Ah ! dit-il, c'est bien dommage d'avoir tué un si brave homme ! » Et comme deux de ses officiers se disputaient à qui aurait le cheval du

vaincu, Charette se détourna, et l'on vit des larmes couler sur ses joues.

***

Il était délivré des deux plus opiniâtres de ses adversaires : Haxo et Duquesnoy. Celui-ci avait exécuté les ordres de Turreau avec passivité, mais aussi avec une répugnance qu'il ne pouvait dissimuler, « tant il éprouvait de dégoût du rôle imposé au vainqueur de Wattignies » : le ton de ses rapports au général en chef indique en quel mépris il tenait ce supérieur indigne et son programme de dévastation : « Tu ordonnes de tout tuer ou incendier; pour ma part, j'estime que j'ai détruit 3000 hommes... Les autres ont purgé le pays, de sorte que tout ce qui reste aujourd'hui dans la Vendée est levé contre la République. Cette population, n'ayant d'autre perspective que la famine et la mort, se défendra encore longtemps en évitant continuellement les forces armées; elle y réussira toujours dans ce pays fourré qu'elle connaît parfaitement. Le brûlement que nous avons fait a laissé le pays sans vivres et sans fourrages, et je te certifie que la cavalerie ne peut y trouver d'autre nourriture que l'herbe verte qu'elle pourra paître. Les routes sont si mauvaises que les voitures n'y peuvent rouler; de manière que tu feras périr ta cavalerie et que tu réduiras à rien ton infanterie... » Turreau, qui n'aime pas la contradiction, fait de son mieux pour envoyer ce raisonneur à la guillotine : il dénonce au ministre « la conduite coupable de Duquesnoy » qui « n'a pas peu contribué à entraver les mesures révolutionnaires » si sagement adoptées; « il n'a cessé de ridiculiser les ordres que je lui ai donnés, d'avilir l'autorité que tu m'as confiée »; et il insinue, en vue du réquisitoire que bâclera Fouquier-Tinville : « On peut accuser ce général d'avoir refusé de prendre les seules dispositions qui pouvaient anéantir l'armée de Charette et le livrer lui-même. » Carnot sauva de l'échafaud Duquesnoy qui fut envoyé à Rennes, où il échappait à la vengeance de son chef.

Haxo mort et Duquesnoy évincé, les autres commandants des colonnes infernales n'étaient pas à craindre. Grignon, Cordelier, Boucret, Dutruy, non plus que Huché, choisi par Turreau pour compenser la perte de Haxo, ne sont redoutables que pour les paysans sans défense, les femmes et les enfants :

car, c'est une constatation digne d'être notée, de voir combien vite une armée de soldats naturellement courageux et résistants se grangrène et se corrompt lorsqu'elle est livrée à des chefs qui ne lui donnent pour consigne que le pillage et la dévastation. L'héroïque armée de Mayence a fondu sous la tutelle de Turreau; la guerre civile a fait des chasseurs de Kastel, homériques naguère lorsque Kléber les conduisait, une troupe indocile et démoralisée; « ils disent tout haut qu'ils ne veulent plus se battre » : lors de la récente attaque de Legé par Charette, les soldats du commandant Ducasse ont lâché pied dès le premier coup de feu. En une autre circonstance, Grignon, sur ses 1 500 hommes, n'en trouve pas 20 qui consentent à marcher sur l'ennemi. On voit des républicains bien armés fuir devant un rassemblement de paysans dont la plupart n'ont pas de fusils. Dubois-Crancé écrit : « Nos soldats ont peur des brigands comme les enfants craignent les chiens enragés »; l'adjudant général Dusirat renchérit : « Le cri : *Voilà les brigands* ! inspire une telle terreur à nos hommes que, même derrière des retranchements, ils éprouvent l'effet de ces termes magiques.... s'il y a quelque lieu au monde où la terreur est à l'ordre du jour... c'est dans quelques bataillons de ma colonne »; et Turreau lui-même est obligé de convenir que « tel soldat serait bon à l'armée du Nord ou du Rhin, à qui le nom seul de brigands inspire une peur dont rien ne peut le faire revenir. La principale cause de cet effroi dont j'ai vu saisir des bataillons entiers est dans la certitude qu'on ne fait pas de prisonniers et que le soldat est sûr, s'il tombe aux mains des rebelles, d'être tué et souvent de la manière la plus cruelle. »

Si les troupiers de la République ont si grande frayeur de la mort, c'est que le pillage les a enrichis; quand ils ne possédaient rien, ils ne craignaient pas d'exposer leur vie, — ils l'ont prouvé en maintes occasions; — maintenant, c'est leur butin qu'ils risquent de perdre, et ils y tiennent : « il y en a qui portent sur eux plus de 50000 francs »; ceux qui s'estiment assez riches disparaissent au premier détour du chemin; d'autres feignent des maladies pour quitter l'armée. Un rapport dit : « Si l'on fouillait tous les caissons, on y verrait un butin immense;... cela gagne à un tel point que l'on n'est plus maître des militaires; nos déroutes en sont les effets. » On a vu des bleus couverts de bijoux et « faisant en tout genre des

dépenses d'une prodigalité monstrueuse »; l'un d'eux fut trouvé porteur de « 36 anneaux de femmes »; les généraux des colonnes infernales « ont fait de cette guerre un objet de spéculation; ils ont favorisé le pillage pour couvrir celui qu'ils faisaient eux-mêmes, et se faire de leurs complices autant d'appuis contre les dénonciations. »

Voilà pourquoi on égorge, on ravage, on brûle. Heureusement, l'armée de Turreau n'est pas l'armée française; c'est un ramassis d'étrangers, de vagues vainqueurs de la Bastille, de héros à 500 livres, de sans-culottes échappés aux jacobinières les plus louches. Avant que six mois soient écoulés, la France, ayant recouvré son bon sens, reniera tous ceux qui auront pris part à cette dégradante campagne. Aucun des généraux qui servirent sous les ordres de Turreau n'aura une place dans les fastes de notre histoire; tous, même les plus braves, tels que Duquesnoy, seront inexorablement chassés de l'armée... sauf Turreau lui-même, qui deviendra grand officier de la Légion d'honneur, baron de l'Empire, chevalier de Saint-Louis sous Louis XVIII, et qui, — chose à peine croyable, — sera désigné par le gouvernement des Bourbons pour accompagner la fille de Louis XVI dans son voyage en Vendée.

Pourtant, mêlés à ces profiteurs, se trouvaient d'honnêtes soldats, retenus dans le rang par l'obéissance passive, mais qui rougissaient de l'emploi fait de leur courage. Le général Bard, résolument opposé au plan d'extermination, fut suspendu par Turreau et emprisonné; le général Alexandre Dumas, père du grand conteur, donna sa démission de général en chef, se déclarant incapable « d'en finir avec la Chouannerie » : ce brave proclamait hautement que, « si, à son arrivée en Vendée, il avait reçu des ordres incendiaires, plutôt que de les exécuter, il se serait brûlé la cervelle. » Ainsi jugeait d'un mot ses odieux prédécesseurs ce noble soldat dont le nom était destiné à devenir en moins d'un siècle trois fois illustre; le général Duval, qui se refusait à massacrer les enfants, parut par là suspect aux représentants du peuple et risqua bravement l'échafaud; les officiers d'état-major du général Carpentier, fusilleur émérite, prirent le courage de témoigner à leur chef « l'horreur qu'ils éprouvaient » : Carpentier les fit taire en leur communiquant les ordres de Turreau : *tout incendier, tout tuer, tout massacrer.*

On vit même toute une garnison, celle de Mortagne-sur-Sèvre, rédiger et signer une protestation indignée contre « ceux qui ont intérêt d'étendre le théâtre du pillage et de la dévastation pour se partager les dépouilles de leurs concitoyens ruinés »; contre « l'ivrognerie et l'ignorance crasse de ceux des chefs que la voix publique a frappés de réprobation »; contre « la lâcheté de ceux qui craignent que la fin de la guerre ne supprime trop tôt leurs chers appointements »; contre « l'atroce iniquité de ceux qui, par les horreurs qu'ils ont commises au nom d'une République essentiellement juste et fondée sur les vertus, sont parvenus à augmenter le nombre de ses ennemis et à changer des citoyens paisibles en rebelles désespérés... »

Combien d'autres obéirent, le rouge au front et la rage au cœur; combien jugeaient comme Marceau, qui, félicité par sa sœur après Savenay, répondait : « Quoi ! vous voudriez avoir des feuilles de mes lauriers? Ne savez-vous pas qu'ils sont tachés de sang, de sang français?... Je veux porter mes armes contre l'étranger; là seulement sont l'honneur et la gloire !... »

Les plus touchants sont les braves volontaires de 1792 qui, partis d'enthousiasme pour combattre les Prussiens, ont dû suivre ceux de leurs chefs que la Convention dépêche en Vendée. Ils n'osent protester, ces petits; ils exécutent les consignes; mais avec quel dégoût ! On a les lettres que l'un d'eux, François-Xavier Jolicler, adressait à sa vieille maman : il fait partie de la 4ᵉ division incendiaire, celle du général Bonnaire : ah ! comme le portrait qu'il trace inconsciemment de lui-même, ressemble peu à ce qu'on imagine de ces tueurs farouches, vrais bouchers de femmes et d'enfants, dont la tradition vendéenne garde le hideux cauchemar ! Jolicler a fait à sa patrie le sacrifice de sa vie : « Nos biens et facultés ne nous appartiennent pas, écrit-il, c'est à la Nation.... »; et il poursuit : « Ces principes d'amour pour la liberté, pour la République, se sont non seulement gravés dans mon cœur, ils s'y sont incrustés et ils y resteront tant qu'il plaira à cet Être supérieur qui gouverne tout... » Joliclerc est esprit fort et parle avec mépris « des vices de ces scélérats de prêtres »; mais il est préoccupé d'avoir perdu, en changeant d'habit, son scapulaire : « J'en trouverai un autre. » Un souvenir le tracasse : « Quand je sortis de chez nous, la clef du coffre me retint par mon habit. J'ai toujours eu de cela comme un mauvais augure. »

Enfin, le voici à Cholet : « L'on fait ici le rassemblement de l'armée ; nous allons ravager la Vendée ; nous y allons porter le fer et la flamme ; d'une main le fusil, de l'autre la torche. Hommes et femmes, tout passera au fil de l'épée... Nous avons déjà brûlé sept lieues de pays. Il y a des soldats qui ont déjà fait leur fortune ; moi je n'ai pas encore pu trouver à changer de chemise. »

Si l'on excepte ces quatre lignes, il ne parlera guère de ce qu'il voit, de ce qu'il fait ; il devient philosophe : « Le bien ou le mal m'est égal. » « Tout le monde se plaint et moi je suis toujours le même. » En revanche, que de détails précieux sur sa façon de vivre : « Vous me demandez si nous avons des poux : est-il possible de n'en point avoir ? Nous couchons 300 dans une église sur quelques bottes de paille, les uns galeux, les autres racheux... Toujours occupés à traquer les bois et les blés pour détruire ces brigands qui nous égorgent du monde tous les jours... Ils sont environ 1 200 ; il y a au moins 12 000 hommes après eux et on ne peut les trouver... On se déchire tout, on s'abîme tout, on semble des diables... » Et il décrit à sa mère son costume : « Je marche sans bas, dans un pantalon que j'ai fait avec un tablier qui a été trouvé dans la Vendée... » Pas un ami, pas même un camarade intime : « Je suis en division avec des hommes que je crois mauvais et méchants, de sorte qu'il me faut être sur mes gardes à toute heure du jour. » Jamais, dans ces lettres, un tableau de carnage ou d'incendie ; il garde ces choses pour lui ; sans doute ce bon Français a-t-il honte : « Je n'y mets rien que je ne désire qui ne soit connu de tout le monde... » Une fois seulement il lui échappe de dire : « Si je vous racontais les cruautés qui se sont commises dans la Vendée de part et d'autre, cela ferait dresser les cheveux sur la tête... » Mais il boit, — pour s'étourdir peut-être : — « Je bois de bons coups ; je suis fait au vin ; il m'en faut... » Cela revient comme un refrain. Peut-être y a-t-il des consignes qu'on ne peut exécuter qu'étant ivre : Turreau « bataille du matin au soir avec Bacchus » ; il est « toujours saoul », note le représentant Lequinio ; le général Bonnaire a le même vice ; Huché titube en passant la revue de ses troupes ; « sa tête n'est jamais à lui les après-midi... »

On songe à Joliclerc en lisant des récits tels que celui de Marie Brard, qu'a recueilli l'abbé Deniaud. Tapie sous un

buisson, elle voit venir vers elle un bleu qui l'a certainement aperçue : la pauvre fille recommande son âme à Dieu ; le soldat s'approche, lui met la main sur la tête, et lui souffle : « Cache-toi donc mieux ! » Bien qu'il ait prononcé ces mots à voix basse, un de ses camarades l'a entendu et lui demande à qui il s'adresse : « Ce n'est rien : j'ai causé tout seul », et il continue sa marche. Les plus endurcis même sont parfois pris de nausées : un traître, nommé Porchet, a conduit les républicains vers un bois où nombre de brigands sont réfugiés ; tout a été tué, sauf certaines femmes ou jeunes filles que les bleus ont « choisies » et qu'ils ramènent à leur cantonnement. Porchet revient avec eux : il marche à côté du général qui a présidé à la boucherie, et celui-ci, soudain révolté du calme de ce misérable : « Tiens ! dit-il, tu es un sacré gueux ; tu n'en feras pas mourir davantage » ; et il lui décharge sa carabine dans le dos.

On voudrait citer encore la belle histoire d'Étienne Forestier, tambour dans un bataillon du Midi ; il sauva des massacres un grand nombre de prisonniers et surtout de prisonnières ; une entre autres, Marie-Anne Baussant, qu'il épousa, la guerre finie ; le ménage se fixa à Challans, en plein pays de Charette ; et Forestier, quoique ci-devant bleu et tambour-maître des colonnes infernales, vécut honoré et aimé de tous ; son petit-fils est mort, en 1906, après avoir joué, pendant plus de soixante ans, de l'ophicléide à l'église du bourg.

Les rancunes nées des guerres civiles s'effacent vite ; il semble que, de part et d'autre, une sorte de honte réciproque impose le silence et même l'oubli. Trop d'intérêts communs interdisent d'éterniser les ressentiments et, entre fils d'un même pays, on ne sait pas haïr longtemps. Qui parcourt la Vendée d'aujourd'hui s'étonne de recueillir si peu de souvenirs des temps révolutionnaires : on s'attendait à ce qu'ils subsistassent du moins à l'état de légendes ; mais non ; de la Terreur on ne parle plus. A Noirmoutier, à Legé, à Machecoul, à Bouin, inutile de questionner un paysan sur les calamités d'autrefois ; il ne sait rien ; on y trouve de rares érudits, prodigieusement instruits du moindre incident de l'histoire locale ; mais, quand on les interroge, ils parlent avec prudence, sans passion, comme à regret. Un touriste, curieux du passé, arrive dans une de ces bourgades que ravagèrent les troupes incendiaires de Turreau et dont toute la population alors présente a été « passée par

les armes »; il cherche quelque monument commémoratif, une croix, une inscription, ou, à défaut d'un cénotaphe, des traditions toujours vivaces de faits si marquants et si proches de nous. Un septuagénaire d'aujourd'hui peut avoir connu, dans sa prime jeunesse, des vieux qui, tout enfants, avaient vu passer M. de Charette conduisant sa terrible bande, ou qui, emportés par une mère affolée, échappèrent au tourbillon des colonnes infernales. Rien. Comment de si marquants souvenirs ont-ils pu être si rapidement abolis? *Deux ou trois cents prisonniers passés au fil de la baïonnette...* Voilà une petite phrase qui revient à chaque page dans les rapports des lieutenants de Turreau, aussi bien que dans les aveux des chefs royalistes, quand, à leur tour, ils usèrent d'affreuses représailles; elle occupe une ligne, sans plus; mais imagine-t-on le tableau qu'évoquent ces dix mots? Peut-on se faire une idée de ce qu'ils contiennent de désespoir et d'horreur? De ces choses atroces, nul récit : une pudeur égale dans les deux camps, ou peut-être une insouciance invétérée des spectacles tragiques, ont fermé les bouches qui auraient pu raconter. A peine, en quelques endroits, se perpétuent des appellations qui font frémir : celle de *Champ des Martyrs* est fréquente en Vendée: aux environs de la Gaubretière, — lieu fameux par les tueries que commandait le farouche Huché, — un ravin a conservé le nom sinistre de *Vallée des Royards* (*royer* est un mot patois qui signifie *hurler de douleur*). Non loin de là un champ est encore désigné *Champ des oreilles...* et l'on voudrait ne pas comprendre ce que rappelle pareille désignation. Par bonheur, pas un récit de ce qui s'est passé là.

Sur l'épouvante qu'inspiraient ces abominations, on est mieux renseigné : nombre de survivants ont conté leurs angoisses et décrit l'enfer de leur vie errante. Deux témoignages seulement, entre cent : celui d'une châtelaine et celui d'une paysanne. La châtelaine est la comtesse de la Bouère, celle que Mme de Lescure appelait « sa camarade »; Mme de la Bouère n'a pas quitté le Bocage Vendéen; elle a vingt-deux ans en 1794; c'est une petite blonde, aux traits fins, aux yeux bleus, très résistante et courageuse, malgré sa fragile apparence. Trois mois durant elle vit, nouvelle accouchée, dans les bois, dans les champs d'ajoncs, changeant de cache chaque soir, et la nuit venue, alors que les bleus, généralement, se confinent en leurs

cantonnements, elle sollicite l'hospitalité de paysans inconnus, tout aussi tremblants qu'elle.

Dès avant le jour, on est sur pied; les bestiaux abandonnés dans les champs, la prière dite, — et avec quelle ferveur! — la soupe mangée, chacun se disperse selon son inspiration; les hommes jeunes vont se poster sur les hauteurs, afin de guetter, à l'abri de quelque bouquet d'arbres, les mouvements des incendiaires, pour les fuir ou pour tenter, lorsqu'ils seront passés, d'éteindre le feu. Les femmes, — ayant à redouter plus que la mort, — vont se tapir dans les endroits les plus éloignés des chemins, sous une haie, dans les broussailles; les grosses fumées qui, à l'horizon, montent des villages incendiés, indiquent à peu près le trajet que parcourent les colonnes; on s'en éloigne le plus possible; les genêts ont cela de précieux qu'une personne couchée à même le sol y est invisible à trois pas; les soldats de la République ne s'y aventurent guère par crainte des coups de fusil qui partent des hautes herbes à bout portant et ne manquent jamais leur but.

On vit donc là tout le jour, blotti sur la terre, enfoui sous les brindilles vertes, ne voyant rien à une toise devant soi. Le sol est boueux, il neige, il pleut; n'importe; il faut ne pas bouger ni lever la tête. Le seul bruit qu'on entend, c'est celui des tambours; quand il semble s'éloigner à droite, il recommence à gauche; et puis, les fusillades, les cris : « Arrête, arrête! » les hurlements de quelque malheureux qui a été surpris et qu'on égorge. Parfois on croit les genêts cernés. C'est alors que les mères serrent plus fortement contre elles leurs enfants, pour être sûr qu'on mourra ensemble. — « Chose étonnante, ces petits êtres comprennent qu'il faut avoir peur, car il n'y a pas d'exemple que leurs cris aient dévoilé la retraite des infortunés qui se cachent. » Les bestiaux eux-mêmes semblent ressentir la désolation universelle; effrayés par les coups de feu, la fumée et les flammes, « ils se groupent en s'agitant et font entendre des beuglements plus sourds et plus prolongés que d'ordinaire. »

Ainsi s'écoule la longue journée; car, on ne bougera pas avant la nuit; avec le crépuscule, les bruits de guerre s'éloignent et c'est le chat-huant qui donne le signal; son cri lugubre, maintenant devenu plus agréable que le chant du rossignol, annonce l'heure de la délivrance : on ose se mettre

debout; on est tout étonné de constater que la lande silencieuse, où l'on se croyait seul, abritait une multitude : des gens émergent de tous les côtés; on se groupe; on s'interroge : « D'où êtes-vous? » « Où irez-vous pour la nuit? » et, à la lueur vacillante des incendies, on se met en quête d'un reste de toit, d'un hangar épargné, d'une cave...

L'autre récit fut écrit sous la dictée d'une petite villageoise de quinze ans, Marie Trichet, par l'abbé Faucheron, curé de Beaufou, qui, la guerre finie, consigna les impressions de ses paroissiens. Marie Trichet lui raconta l'incendie de son village de la Bulletière, à un quart de lieue de Beaufou; les colonnes incendiaires étaient déjà passées dans la région; le 28 février, elles avaient ravagé le bourg des Lucs et massacré 485 habitants sans défense, au nombre desquels 189 femmes et 120 enfants de moins de dix ans. On croyait bien que les bleus ne reviendraient plus, et voilà qu'une nuit, la petite Marie Trichet est réveillée par un grand coup frappé à la porte de la maison qu'elle habite avec ses parents et ses frères. « Mon père dit : « Sauvons-nous, nous sommes perdus! » Je saute à bas de mon lit, attrapant d'une main mon cotillon; j'ouvre la porte et, nu-pieds, sans regarder derrière, je cours, tant que j'en ai de force, du côté du Bourg (Beaufou). Je ne savais pas où j'allais, j'allais comme une folle. Auprès de la Fosse-Noire je tombai en bas à bout d'haleine; je croyais les bleus après moi. Je regardai et me vis toute seule. Alors je pris mon cotillon et me mis à crier et à appeler ma mère; mais je ne criais pas bien fort : j'étais si saisie; ma gorge était si serrée, que j'étouffais.

« J'entendais de grands bruits dans le village, puis de gros jurements... Je vis du monde accourir de mon côté : c'était mon père avec mes trois frères; ils avaient pris le temps de mettre leurs culottes ; mais c'était tout... Il pleurait, mon pauvre père, et mes frères aussi. « Où est-elle, ta mère? » qu'il me dit. Ma mère, un peu boiteuse, était sortie la dernière de la maison, par la porte du jardin, emmenant avec elle mon petit frère de sept ans... C'était grand temps, car les bleus entraient par la porte de la rue quand elle fermait celle du jardin, qu'elle nous a dit. Dans les autres maisons on s'était sauvé comme nous autres, encore plus vite ; les quatre filles de la métairie d'En-bas s'étaient sauvées en chemise, ainsi que leurs deux

grands frères... Une jeune veuve se sauvait par le chemin de la Marlée (la Marlaie), avec ses deux enfants, une petite de deux ans qu'elle portait à son cou et un petit de quatre ans qu'elle tenait à la main. Entendant courir après elle, elle perdit la tête de peur et laissa s'échapper la main du pauvre petit, que les bleus attrapèrent.

« Nous étions là, le long du buisson, tout transis, quand les filles du Bas vinrent de notre côté. Elles couraient comme des folles en pleurant. Nous étions contentes de nous trouver ensemble ; nous pleurions, mais tout bas, de peur d'être entendues des bleus. Ma mère était si épouvantée qu'il fallait lui jeter de l'eau au visage... Nous entendions de gros jurements, puis des coups que l'on frappait sur les planchers ; le feu passait par-dessus les maisons. Oh ! là, là, que c'était affreux ! Une femme du village criait au secours ; elle poussait des clameurs, des hurlements. Je me crus morte ; je croyais que c'était moi qu'on tuait. Ma mère se jeta à genoux et dit son chapelet. Mon père était hors de lui. « Il faut aller à son secours, criait-il ; venez, mes enfants. » Oh ! dam ! à ces paroles, ma mère se précipite sur lui, lui serre les jambes avec ses bras : « Mon cher ami de petit homme, n'y va pas ; mon bon ami, reste avec nous ! Tu seras tué : ils te tueront ! Par la bonne Sainte Vierge Marie, n'y va pas, mon ami ! mon bon ami ! mon cher petit homme ! »

« Mon père s'en fut du côté du village avec mes frères; je me trémoussais, je voulais crier : « Écoutez, pour voir s'ils ne nous appellent pas. » Le moindre coup me faisait tressaillir : « Tenez, entendez-vous? Oh ! là, là, on est à le tuer, mon père, mon petit père ! » A un certain moment, je crus entendre mon père m'appeler à son secours : « Il m'appelle ; je cours! » Une de mes camarades me saisit à mon cotillon et m'arrêta : « Taise-tu, follasse, qu'elle me dit, vois-tu pas que ta tête tourne?... »

« Puis voilà que nous entendons un bruit de pas. C'étaient mon père et mes frères revenant au galop : « Sauvons-nous, cria mon père, sauvons-nous, les voilà par ici ! » Et il nous emmène en courant tous, pêle-mêle, par le chemin du Haut, dans un champ de froment où il nous fit coucher, dans un coin, sous des arbres, en monceau, les uns près des autres, les plus blancs au milieu pour ne pas être aperçus; nous étions

comme des malheureux, accroupis les uns contre les autres, sans distinction, attendant la mort... Les scélérats ne nous aperçurent pas; ils passèrent cependant assez près, suivant le routin qui est en bas, de l'autre côté. Oh! si, quand ils passaient, les petits drôles que nous avions avaient poussé des cris! Aussi nous les avions enveloppés dans nos dornes et leur mettions la main sur la goule... »

Au jour venu, on se compte : il manquait la jeune veuve avec ses deux petits et une jeune fille appelée Jeanne Birou. « On sut plus tard que c'était elle qui avait jeté ces grands cris pendant qu'on la tuait. » Et le récit de Marie Trichet se poursuit : c'est, au soleil levé, la honte de tous ces garçons et de toutes ces filles, à se voir en chemise; c'est l'arrivée du curé, qui vit caché dans les environs, et qui accourt ; on se jette sur lui, on l'étreint en pleurant, on l'embrasse; il ramène les malheureux au village incendié : à la vue des ruines, tout le monde éclate en sanglots : « Un ramage à fendre des cœurs durs comme des rochers. » Il y en avait « qui voulaient mourir sur place sans se relever. » Le curé s'évertue : il envoie les uns chercher du pain à la Vézinière, les autres récolter des vêtements dans les métairies voisines; il réconforte tout le monde; son entrain affecté rend le courage aux plus désespérés : il va et vient, fouillant les maisons brûlées, recueillant ce qui peut servir encore; et tout à coup on le voit revenir très pâle: « Oh! les misérables! Ah! les malheureux! Mon Dieu!... » Il a trouvé le corps de Jeanne Birou : elle a les pieds et les mains coupés, et, peu après, des hommes découvrent le cadavre du petit de quatre ans... La fin du récit de la fille Trichet énonce des détails si répugnants, qu'on se prend à penser qu'elle exagère et l'on voudrait le mettre en doute.

Telle était, en cette malheureuse Vendée, une nuit de l'an de Terreur 1794. Depuis que l'ivrogne Huché avait succédé au général Bard dans le commandement de la division de Luçon, c'était, dans ce que l'on appelait alors « le pays de Charette », une orgie de barbaries dont les plus chauds sans-culottes eux-mêmes s'indignaient. Ce Huché, sorte de satrape imbécile et ignorant, devait à Ronsin sa carrière militaire; plus il était ivre, plus il parlait haut, d'un ton de maître. En ce temps de pénurie, il tenait table ouverte, et bonne table : « chair abondante et délicate », nombreux toasts au dessert; toujours une

vingtaine de convives qu'il se plaisait à menacer, après boire, d'un feu de peloton ou, tout au moins, de vingt ans de fer. Il poussait même la plaisanterie au delà des simples menaces, car il fit fusiller après déjeuner, le chirurgien Bardou, lequel, au cours du repas, lui avait avoué que, fait prisonnier par les brigands, il avait donné des soins à Charette, lors de son séjour au Val-de-Morière. L'état-major de Huché comprenait quelques loustics de marque, tel le capitaine Goy-Martinière dont l'ignominie resta légendaire au pays vendéen, et qui fut guillotiné à Luçon pour fusillades d'enfants, vols et viols dûment qualifiés; — tel aussi cet officier dont le nom n'est pas donné et qui, ayant prié un citoyen complaisant de souffler dans le canon de son pistolet pour en déboucher la lumière, trouva drôle de presser la gâchette de l'arme et de faire sauter la tête au malheureux s'époumonant à lui rendre ce léger service.

La conduite de Huché souleva en Vendée tant d'irritation que de toutes parts les dénonciations s'élevaient contre lui; arrêté, conduit à Rochefort, il demandera la faveur de comparaître devant le Comité de Salut public... qui l'innocentera complètement et, après enquête, le fera général de division. D'ailleurs, il dédaignait toute contradiction : — « La Société populaire de Luçon vient de me dénoncer comme un Néron, disait-il; elle me fait infiniment d'honneur, car je tuerais ma mère, si elle eût favorisé les brigands. » Et encore : — « *Mon règne* semble dur et je suis détesté... Vive la République! Je m'en fous! » La « promenade » qu'entreprit, à travers le pays de Charette, afin *d'en finir avec ce scélérat*, l'une des colonnes de Huché, fut de toutes, peut-être, la plus meurtrière et la plus sanglante. « Vieillards, femmes et enfants, les hommes sans armes, occupés à travailler dans les champs ou dans les maisons, furent impitoyablement immolés. » Comme ses officiers lui témoignaient leur répugnance pour de pareilles atrocités, Huché riposta, de son ton de vizir : « Je le veux, moi! » Il fallait obéir.

On n'achèverait pas de peindre ce sinistre saltimbanque, si l'on négligeait de citer l'impression d'un enfant de treize ans qui le vit de près et se souvenait avec horreur d'avoir passé une nuit dans la même chambre que lui. Cet enfant était le fils d'un ancien magistrat de Mortagne, nommé Boutillier de Saint-André, homme sage et modéré, réduit, en cette qualité, à

se cacher des deux partis dont la lutte déchirait la Vendée. L'enfant restait à Mortagne, chez sa grand mère; la maison familiale était aux trois quarts détruite, et l'on vivait dans la cuisine pêle-mêle avec des domestiques fidèles et les soldats de passage qu'il fallait héberger. Un soir que l'aïeule, ses filles et ses petits enfants commençaient de souper, un général républicain ouvrit brusquement la porte, sans se faire annoncer; il traversait Mortagne et avait fait choix, pour y établir son quartier général, de cette maison où séjournaient déjà plusieurs officiers. C'était Huché. Mme de Saint-André se leva pour le recevoir : elle était âgée et vêtue de noir. Huché, qui était ivre à son habitude et qui, depuis Cholet, était tombé deux fois de cheval, portait au visage plusieurs contusions. — « Vous êtes bien tranquilles ici, grommela-t-il en manière de salut. Vous ne savez donc pas que je puis vous faire tous brûler ce soir dans vos masures? — Oh! général, répondit la vieille dame, vous n'en auriez pas le courage; quel mal vous avons-nous fait?... — Quel mal vous m'avez fait?... Mais vous avez l'air d'une religieuse avec vos vêtements noirs et vos mains jointes. — Quelle religieuse, soupira-t-elle, qui a eu douze enfants! » Et tout de suite : « Vous êtes blessé, général, il faudrait vous tirer du sang. — Qu'appelez-vous blessé? Qu'entendez-vous par me tirer du sang? Apprenez que c'est moi qui en tire aux autres... »

Il s'établit dans un petit salon où se tenaient les officiers; ils avaient déguerpi, « ne voulant pas se trouver en sa présence. » Aucun autre officier de la garnison ne vint lui faire visite; « il était trop méprisé, trop exécré. » Il s'étendit dans un fauteuil; à peine s'installait-il qu'on lui amena deux pauvres paysans, le père et le fils. Ici il faut laisser parler le jeune Marin de Saint-André, témoin de la scène : « Le général donna l'ordre de les mettre à mort de suite... défense expresse de les fusiller : « Lardez-les, dit-il, sabrez-les, taillez-les à coups de baïonnette. » On alla exécuter ces paysans à quelques pas de nous, sur les marches de l'église; les bourreaux, chargés de cet affreux supplice, étaient affligés eux-mêmes d'avoir à obéir. Après quelques instants, ils vinrent dire, en ma présence, au général que les deux victimes souffraient des douleurs atroces, qu'elles se débattaient contre la mort, qu'ils ne pouvaient plus résister à la vue de leurs angoisses, du sang qu'elles répan-

daient, des cris déchirants qu'elles faisaient entendre ; enfin, ils demandaient la permission de les achever d'un coup de pistolet. — « Gardez-vous-en bien... Enfoncez-leur vos sabres jusqu'à la garde dans le corps ; taillez et retaillez... » Et il faisait avec ses bras les gestes et les mouvements significatifs... Les exécuteurs obéirent et revinrent après le supplice : ils étaient si affectés des coups affreux qu'ils venaient de porter... que leur estomac se souleva et qu'ils vomirent tout ce qu'ils avaient bu et mangé...

« Tout le monde, dans la maison, passa la nuit sans se coucher, excepté moi qui avais un lit de sangle dans l'alcôve du salon où le général s'était établi. Mon aïeule m'ordonna d'aller y dormir. Je refusai d'abord ; il me répugnait trop de reposer auprès du scélérat... Ma grand mère insistant pour que je lui obéisse, je cédai... Le général qui cuvait son vin eut besoin de thé ; à chaque quart d'heure il criait qu'on lui apportât un verre d'eau... J'entendais le misérable ronfler, cracher, tousser, *cum eructationibus et bombis*. Il s'agitait, il criait à chaque instant... Je mourais de peur...

« Il partit de très grand matin et sans bruit. »

G. Lenotre.

DERNIER ROMAN

LETTRES A UNE JEUNE FILLE

Nul parmi les lettrés n'a oublié ni la carrière aventureuse, ni l'œuvre diverse et charmante de ce J.-J. Weiss que son successeur au feuilleton des *Débats*, Jules Lemaître, qualifiait de « riche, mobile et capricieux génie... chez qui l'imagination, sous l'appareil logique et serré du discours, est toujours demeurée souveraine maîtresse. » Forcé par la maladie de renoncer au journalisme, il fut nommé, le 10 août 1885, bibliothécaire du Palais de Fontainebleau. Désormais, il se partagea entre cette historique, mais peu confortable demeure, où sa sœur, par une innovation hardie à cette époque, devait lui succéder, et son appartement de l'avenue de Villiers. Les lettres que nous publions datent de cette époque.

Elles nous initient à un délicat roman, qui fut celui des dernières années de l'auteur, — le charme et la joie de ces dernières années.

La correspondante de J.-J. Weiss, Mlle Sophie Raffalovich, appartenait à une famille russe, liée de longue date avec l'écrivain. Elle avait rempli auprès de lui les fonctions de secrétaire au temps où, chaque samedi, il dictait son feuilleton dramatique, pour épargner aux typographes la lecture d'une écriture malaisément déchiffrable. Mlle Sophie lui servait, en outre, de professeur d'anglais. Entre le vieux critique distrait et la prévenante jeune fille était née une amitié qui, chez J.-J. Weiss, semble s'être nuancée d'un sentiment plus tendre. Ces lettres rendent infiniment aimable la physionomie du brillant écrivain qui sut, dans l'épreuve, conserver la gaieté de son esprit, et joindre à une philosophie souriante une sensibilité raffinée.

Paris, 9 juillet 1884.

Chère mademoiselle Sophie,

Vous avez eu bien tard l'idée de m'écrire, mais vous l'avez eue au bon moment, quand déjà depuis six jours, j'étais cloué sur mon lit, triste et impotent. J'ai eu le 21 juin une congestion, qui m'a privé partiellement, sur le moment même, de l'usage de mes membres du côté droit. Vos excellents parents ont dû, je pense, vous l'écrire. J'étais donc dans une grande peine et un grand souci quand votre billet m'est arrivé comme un rayon d'amitié consolateur. Je me rétablis de cette secousse chaque jour un peu plus, mais lentement. Mon cerveau est condamné à un repos absolu pendant plusieurs mois. Ma main est restée plusieurs jours sans pouvoir tracer plus de deux ou trois mots informes. J'essaie aujourd'hui, en vous écrivant, si elle me revient. Elle me revient bien peu, puisque je me sens obligé déjà de m'arrêter. Continuez à Londres de goûter les plaisirs de votre existence fraternelle, admirez Browning moins pour ses beaux vers que pour sa vieillesse robuste; car la longue vie et la santé sont des vertus, et soyez heureuse à proportion de ce que vous êtes bonne et dévouée à votre frère. Bien des choses à André. Je me sens heureux ce matin d'avoir pu tant écrire et de l'avoir écrit à vous.

Paris, 1er août.

Bis dat qui cito dat, et celui qui, comme vous, a l'amabilité exacte est deux fois aimable. Je suis toujours un reclus; après s'être rapidement relevée pendant trois semaines, ma jambe droite reste stationnaire; elle a repris plus de vigueur, mais elle ne fait plus de progrès pour reprendre son mouvement naturel, et comme il y a maintenant quarante jours qu'elle a été frappée, il est probable qu'elle ne reprendra plus. Ma main va couci coucette; elle écrit mieux qu'avant l'attaque, parce qu'elle ne peut plus courir aussi vite. Pour le cerveau, depuis cinq ou six jours, il commence à jouer; mais il lui serait toujours bien impossible d'écrire un feuilleton par semaine. Voilà mon état.

Je me distrais comme je puis. Le jour, sautillant dans ma bibliothèque et grimpant après les rayons où sont juchés mes livres sur deux ou trois rangs, je fais de la chronologie,

science qui ne fatigue pas le cerveau. Je cherche à continuer une chronologie exacte des principales œuvres de la littérature française, et me couvre de poussière pour m'assurer qu'on ne sait la date de rien. Quand six heures arrivent, je prends ma bonne et je la traîne, avec un quart d'heure ou une demi-heure de chemin de fer, au bois de Boulogne, au bois de Meudon et le long des villages qui bordent la Seine. Le ciel, qui m'a frappé, m'a accordé des compensations dont heureusement je sais goûter le prix : vos lettres amicales et un temps qui, durant tout ce mois de juillet, a été admirable, très chaud le jour, à ce qu'il paraît, et dans ma chambre je ne le sentais pas; le soir, divinement frais à l'heure où je sors. Un tramway me mène en dix minutes au bord de la Seine; là, je trouve un petit bateau à vapeur qui me transporte sur la rive gauche à Asnières. Je prends une tasse de lait; la nuit vient, la lune est superbe; je me remets en bateau, où la traversée me coûte cinq centimes, j'y reste une demi-heure, d'un bord à l'autre allant et venant, total, 75 centimes; il ne tient qu'à moi de me figurer, que je suis sur le lac de Côme à vingt ans; le tourne-roue de l'hélice, la clarté de la nuit, le flot argenté, tout chante autour de moi *le Lac* de Lamartine; je n'aurais jamais cru qu'Asnières fût si poétique; je ne sens plus le besoin d'aller sur les hauts monts; les brises n'en seraient pas d'une fraîcheur plus pure.

La Rochelle, janvier 1885.

Mademoiselle,

J'ai quitté Paris pour une quinzaine de jours. Vous êtes absente ainsi que vos parents; je fais coïncider avec la vôtre, l'absence que je devais faire moi-même. Avant de devenir trop faible pour les voyages, averti de me presser par le coup de foudre que j'ai reçu en juin dernier, j'ai voulu revoir une dernière fois la ville et les excellents amis parmi lesquels s'est écoulée ma jeunesse. J'ai été six ans professeur ici au collège. J'y ai trouvé, au lendemain du coup d'État du 2 décembre et en dépit de la triste administration scolaire qui pesait alors sur nous, des idées libérales modérées, la paix, le travail tranquille de l'esprit et de l'étude, la vie active du commerce autour de moi. Voilà la joie de vivre. J'étais, toutes proportions gardées, comme Descartes à Amsterdam. J'ai donc voulu faire

ce voyage. L'an prochain peut-être, il ne sera plus temps de venir entendre l'Océan sur la plage me chanter, par le ciel clair, la musique de mes jeunes années.

Paris, 16 juillet.

Votre lettre, mademoiselle, est toute gaie et tout heureuse; elle était faite exprès pour un malade; elle est pleine du sentiment du bonheur, et il est doux de le voir chez les autres, quand on ne l'a plus soi-même. Je ne me trouve pas cependant malheureux. La maladie m'a imposé le régime; pour la première fois depuis vingt cinq ans, je fais tous les jours la même chose à la même heure; je m'occupe selon mes forces, et quoique je sorte à peine une heure par jour et que je ne reçoive plus guère de visites, je n'éprouve pas un quart d'heure d'ennui; la certitude de ce que je dois faire me donne une sérénité qui vaut la joie des moments actifs et animés. Que de bonheurs on a sans s'en douter, quand on n'est pas forcé par la tristesse de sa condition et par la mutilation de la vie de les apercevoir, de les recueillir, de les compter, et de les goûter!

Ces jours derniers, comme le 14 juillet, il a fait, à ce qu'il paraît, une chaleur torride. Captif dans une chambre, qui était fermée aux rayons du soleil, j'ai vécu dans la fraîcheur. Je me lève entre cinq et six heures. De six à sept, j'écris une lettre comme en ce moment, pas toujours avec le même plaisir, mais toujours avec un petit intérêt vers le monde extérieur. Ce billet, par exemple, me fait l'effet d'un des pigeons du siège, qui s'envole libre et allègre, de mon blocus vers Londres. A sept heures, je prends ma tasse de lait réglementaire. Ensuite, jusqu'à midi, je range et classe mes vieux papiers qui, si les choses communes ont encore une animation muette et sourde, doivent être bien surpris de l'ordre qui s'établit chez eux et bien aises d'être étiquetés et rangés en une suite de chemises de carton. A midi, je fais mon repas : c'est l'occupation la plus compliquée de ma journée; car, pour ne pas boire au delà d'un doigt de vin, pour ne pas manger des mets huileux ou gras, pour ne pas dépasser la quantité permise, pour ne pas avaler mes pilules de travers ou pour ne pas les oublier tout à fait, il faut que je dépense une somme de prévoyance et d'attention qui dépasse certainement celle qu'on met d'ordinaire

à gouverner les empires et les républiques. Après le repas, je lis le *Journal des Débats* et *le Figaro*, ou quelque roman du jour, de la pacotille qui ne fasse pas travailler la tête. Je reçois ensuite les visites quand il en vient, ou bien je me remets au classement des papiers jusqu'à six heures. Entre six heures et six heures et demie, je bois de nouveau en trois fois un bol de lait; je fais un bout de toilette, et de sept à huit, je sors le long des remparts, accompagné de ma bonne. De huit à neuf heures et demie, je m'endors content et souvent je rêve que je fais des voyages ailés à travers les monts et les mers.

Voilà ma vie; je souhaite qu'elle dure; je réfléchis que le soleil et la lune n'en mènent pas d'autre depuis des milliers de siècles, et c'est peut-être à cause de cela qu'ils ont vécu tant de siècles. J'ai oublié dans tout ce détail mon occupation la plus sérieuse; je pense à votre bonne amitié et à vous pour qu'il y ait dans la maison de l'avenue de Villiers, chaque jour, un petit moment du bonheur qu'il y a dans la maison d'Albert Hall.

Paris, 13 août.

Le dévouement de miss Gribbell est admirable. Votre amabilité ne l'est pas moins. Quel vol par-dessus les mers! Vos jolis pieds sont ailés. On vous croit à Londres; c'est de Bade qu'on reçoit une lettre. Je vous souhaite un voyage qui vous soit sain dans la Forêt-Noire. Mais la Forêt-Noire ne vous montrera rien qui soit plus sauvage que les montagnes et les vallées d'autour Bade et aussi riant. Si vous allez dans la partie Sud de la Forêt, par le val d'Enfer, ne négligez pas la descente de Donaueschingen à Neustadt ou la montée de Neustadt à Donaueschingen, c'est évidemment comme vous voudrez, voyez Tibisee ou Schluchsee. C'est un pays charmant. Il n'y faut pas acheter de montre. Neustadt est célèbre par tout l'univers par la fabrication des montres en argent de 20 à 30 francs. J'en ai acheté une, il y a une dizaine d'années. J'ai demandé, avant de la payer, à l'industriel Neustadttois si sa montre était bonne au moins et si elle justifierait la réputation horlogère du Schwarzwald. Il m'a répondu avec une ingénuité que je ne croyais plus qu'on trouvât chez les marchands, même dans les forêts les plus noires: « Comment! monsieur, si elle est ponne; elle a été faite chez le meilleur fabricant de Besançon. »

Présentez toutes mes amitiés, je vous prie, à vos bons parents et recevez tous mes vœux de paix et de bonheur dans la noire forêt.

Paris, 22 août.

Il fait frais. Il fait même froid. Je présume que la température va vous ramener, vous et vos parents, plus tôt que vous ne le projetiez. Aussi je me dépêche de vous répondre, mademoiselle, pour n'être pas votre débiteur quand vous reviendrez. Je compatis bien aux souffrances de M. R... L'égoïsme naturel à l'homme me fait faire un retour sur mon état. Si je suis diminué de quelques-unes de mes facultés les plus précieuses, du moins, je ne souffre plus. Ma sensibilité et mon intelligence se sont amorties : quand mes pensées veulent s'envoler, il me semble qu'elles se heurtent à un mur ou à un plafond de cerveau qui les rabat ; ma destinée est maintenant marquée ; je mourrai idiot ; ce sera sans souffrance, j'ai lieu de l'espérer, et sans autre douleur que la pensée triste et humiliante de mourir ainsi. Mes jambes, à la campagne, quand le soleil est tombé, me soutiennent encore assez bien pendant deux heures de marche ; la force et l'appétit de la marche me reviennent un tout petit peu ; l'appétit de la marche plus vite que la force ; je sens qu'à l'automne je pourrai encore aller à pied de Versailles à Saint-Cloud, à travers le parc et les bois de Marly. Mais ma pauvre tête, quel déclin ! J'ai essayé ce matin d'écrire sur un sujet littéraire ; au bout d'un quart d'heure, j'ai dû m'arrêter, j'avais mal à la tête ; les idées ne naissaient pas, chacune d'elles, en cherchant à s'ouvrir carrière, aboutissait à un cul-de-sac. J'attendrai encore deux mois avant d'essayer d'écrire, ce qui, depuis le jour de la secousse cérébrale, fera quatre mois de repos. Pendant ce temps, puisque la jambe est moins rebelle que la tête, je lui commanderai de me traîner à travers les champs, les prés et les bois. Heureusement, j'aime toujours d'une sensation vive le vert des arbres, le bleu du ciel, le jeu de l'ombre et de la lumière.

Je suis allé, il y a eu jeudi huit jours, au concert du Jardin d'acclimatation. Je n'y eus pas tout le plaisir que j'espérais C'est si maigre et il y en a si peu ! Parlez-moi de l'orchestre militaire du régiment hessois en garnison à Francfort ; quand cet orchestre venait à Hombourg, il jouait seize morceaux en trois

heures. Vous me dites que c'est votre régime à Bade, et vous vous en plaignez. Ainsi vous ne connaissez pas votre bonheur, et moi, qui le connais, je ne l'ai pas. Mais je me défends de tout sentiment d'envie à l'égard de votre gracieuse personne, et je vous pardonne de ne pas aimer la musique puisque vous m'écrivez régulièrement pour me consoler de ne point vous voir. Présentez mes amitiés à votre mère et à votre père et à Arthur, si vous le voyez; et tenez-vous en garde contre le froid des montagnes.

Paris, 1er septembre.

Mademoiselle, je suis confus et un peu fâché contre moi en pensant que vous m'avez écrit deux fois contre moi une seule. Je devrais être moins lent à vous dire la sensation intime de plaisir que j'éprouve quand je reconnais votre écriture sur l'enveloppe du pli qu'on m'apporte et quand cette enveloppe vient m'apprendre qu'un peu d'amitié vous a occupée pour moi un tout petit moment. L'estime qu'on a pour une âme belle et bonne est le sentiment le plus doux qui puisse consoler dans les jours de tristesse; il les égaie de pensées de bonheur et d'idées optimistes. Je ne sais pas ce que c'est que cet article de Claretie qui me plaît, sans que je l'aie lu, de tout ce qu'il vous a plu; je vais descendre aujourd'hui en ville pour me le procurer. En attendant, je ne saurais vous certifier que tout ce qu'écrit Claretie est vrai. Ce qui est vrai, c'est que je suis nommé bibliothécaire du palais de Fontainebleau à 3000 francs d'appointements, avec logement au Palais et sans aucune obligation de résidence.

Je suis seulement obligé d'aller à Fontainebleau deux fois par mois l'été, une fois par mois dans la mauvaise saison, pour le prêt des livres. Je puis donc, selon que je garderai ou non la faculté de composer et d'écrire, continuer de vivre à Paris ou me retirer définitivement dans l'inaction liseuse à Fontainebleau. Je suis allé à Fontainebleau, la semaine dernière; mon prédécesseur ne déménage que le 15 et j'irai m'établir là-bas du 15 au 20, jusqu'au mois de novembre. L'appartement me plaît, ni trop grand, ni trop petit, assez bien éclairé, gai et riant; j'espère qu'à l'user, cette première impression agréable se confirmera. Outre mon appartement, j'ai deux cabinets de travail, attenant aux deux portes de la bibliothèque; il y en a

un des deux qui est délicieux; Adolphe Regnier, l'un de mes prédécesseurs, a eu le soin de le tapisser des auteurs classiques, latins, français et grecs. J'y vivrai confit dans les chefs-d'œuvre.

Il est certain que, s'il pleut à Bade, le séjour n'en doit pas être gai ni commode. Les lacs italiens ne seraient guère plus agréables à visiter par la pluie. Pour Berlin, on peut s'y risquer par tous les temps, parce qu'il n'y a rien en cette caserne agrémentée d'une école qui n'ait l'aspect lourd et maussade et raide; pour s'y plaire, à ce qu'il paraît, il faut y pénétrer dans ses mœurs intimes. Mais que de pérégrinations, mademoiselle! Après Berlin, surveillez bien vos parents pour leur faire prendre le train de Paris. Autrement, ils vous mèneront jusqu'à la muraille de Chine. Comme André est plus philosophe et, dès le jeune âge, plus établi que personne dans la fixité de vie! Il a Londres pour l'hiver; pour l'été, la vie de plage élégante à Brighton et la mer toute familière et sans apprêt à Yarmouth; c'est à peine s'il sort de ce petit cercle à portée pour venir à Paris. Quand il veut voir *Darling*, il ne se met pas en peine d'affronter les flots, il commande qu'elle arrive et *Darling* se dépêche d'arriver. Voilà un sage qui s'est arrangé une sagesse, toute comblée, comblée de tout avec *Darling* pour tout embellir encore. Je me dépêche de finir; je sens que je vais lui porter envie; ce qui pourrait me brouiller avec vous. Je suis déjà assez coupable d'avoir attendu deux lettres avant de vous répondre et de ne point m'en repentir, puisque la seconde des deux lettres était encore plus douce à lire que la première.

Fontainebleau, Palais, 11 novembre.

Mademoiselle,

Je suis enfin parti de Paris vendredi à onze heures du matin. Voilà donc quatre jours pleins que je suis à Fontainebleau. J'ai commencé deux fois pour vous une lettre. Deux fois, il a fallu que je m'arrête, pour partir en guerre contre mes deux grands ennemis, le froid et l'humidité. Ce sont des belligérants qui exigent, pour qu'on les combatte, des manœuvres multiples. Il faut être sans cesse après les marchands de combustibles et les fumistes, ramoner par ci, ajuster un tuyau par là, scier des bûches, les fendre en petits morceaux, essayer le coke, le

charbon, le poêle en fonte, la faïence, la cheminée; et la journée se passe et on grelotte toujours. J'attends un renfort de mille briquettes qui doit m'arriver de Paris demain ou après-demain. Si les mille briquettes ne terrassent pas l'ennemi, je renonce à la lutte. J'irai, pour fuir le froid, m'abriter dans les caves de la forêt, s'il en existe.

J'étais arrivé pourtant avec des impressions heureuses. Le jour de mon arrivée, il faisait beau et sec, pas trop froid. Le site de la gare par où l'on entre à Fontainebleau est joli à ravir : une ceinture de collines boisées, pas trop étroite, ni trop large, une belle allée d'arbres pas trop longue, pas trop courte, pour arriver en ville. La petite ville elle-même est coquette et riante; elle a l'air aisé et riche; elle ne fait pas de fracas; assez de monde dans les rues; je me dis chaque fois que je la revois ainsi : c'est un idéal. Mon appartement du château est vaste; c'est une qualité qui, sans remplacer toutes les autres, m'est particulièrement précieuse; mais quelle glacière! Depuis la mort d'un des précédents bibliothécaires, Champollion-Figeac, qui est arrivée vers 1865, il y a vingt ans, personne n'a habité cet appartement plus de trois mois d'été; on n'y a pas fait de feu depuis vingt ans, et les murs sont en grès, sorte de pierre qui a la propriété particulière de garder toute l'eau qu'elle prend. Comme l'homme descend maintenant du singe, cette pierre doit descendre, je le suppose, de l'éponge, à moins que ce ne soit l'éponge, être animé, qui descend du grès, être minéral, élevé à la vie et devenu éponge, à force de recevoir de l'eau. Aussi, j'allume des feux, j'allume des feux, j'allume des feux! J'en ai fait dans ces quatre jours pour suppléer à vingt ans de froidure.

Avec tout cela, je ne vous ai pas remerciée de la gentille lettre que vous m'avez écrite de Paris, il y a mercredi huit jours. J'en ai été tout réconforté et très heureux. Vous avez tort de n'avoir pas peur de mes colères; j'en aurai une terrible si vous ne m'écrivez pas une seconde lettre comme celle de mercredi.

Fontainebleau, 20 novembre.

Mademoiselle,

Les mille briquettes sont arrivées. Elles ont peut-être été cause de la maladie de ma bonne. Françoise s'ennuie beaucoup à Fontainebleau : quand elle a vu ce monceau de briquettes accumulées dans le dessous d'escalier qui me sert à la fois de

bûcher et de cave (car mon immense appartement n'a pas de cave), elle s'est imaginée que nous allions rester tout l'hiver, et elle est tombée dans un état morne. La gelée blanche qui est survenue n'était pas faite pour l'en tirer. Beaucoup d'intelligence et de philosophie dont elle manque sont nécessaires pour faire un essai sérieux et obstiné de mon appartement. On ne peut exiger de ma bonne la haute philosophie sur le néant de tout qui me soutient. Elle ne voit qu'une chose devant tout essai ; c'est que cet appartement superbe est inhabitable.

Les briquettes arrivées depuis huit jours n'ont servi de rien ; elles brûlent en flambant et ne chauffent pas ; je brûle par jour trente-six kilos de charbon en briquettes dans ma cheminée de chambre à coucher, sans compter les margotins et les bûches ; ça fait autant d'effet qu'un sinapisme sur un manche à balai.

D'abord, celui qui entre dans ma chambre à coucher aperçoit la cheminée, avec son monceau de briquettes et de coke en flammes ; il s'écrie : « Ah ! le superbe brasier ! » et il s'asseoit auprès. Il répète : « Ah ! le superbe brasier ! Qu'il est beau ! Qu'il est bon ! » Puis, au bout de cinq minutes : « Brrr ! Qu'est-ce que j'ai donc dans le dos ! » Et au bout de cinq autres minutes : « Qu'est-ce qui me vient dans les jambes ! Qu'est-ce qui me passe dans le bras gauche ! Qu'est-ce que j'ai dans la nuque ! Est-ce qu'il tombe du verglas... Mais c'est une glacière ! » En effet, mes briquettes n'ont servi qu'à me faire marier une glacière avec un brasier ; quand je dis « marier », c'est un mariage manqué ; le brasier et la glacière ne se sont pas fondus ; ils restent séparés de corps et de bien. En ce moment, je vous écris ; ma main droite qui est du côté de la cheminée est au Sénégal ; ma main gauche qui est du côté appartement, est en Sibérie. Cette chambre est connue dans Fontainebleau comme inchauffable ; quand les gardiens du palais ont vu arriver les briquettes, toute une voiture de camionnage, et quand je leur ai dit que je comptais rester ici jusqu'à Noël, ils m'ont regardé d'un drôle d'air. Ils me prennent pour un phénomène. De plus, il y a les rats, dont je ne vous ai pas encore parlé. Cette nuit, j'ai été réveillé de deux à trois heures par un véritable sabbat de trottinements et un tapage de mordillements et de déchirements au-dessus de ma tête. Quand un gardien de la bibliothèque, un ancien hussard du temps de la guerre d'Italie, est arrivé ce matin au rapport, je

lui ai dit : « Qui est-ce qui demeure au-dessus de moi? — C'est le Luhier. — Il fait bien du tapage la nuit! — Comment du tapage, le Luhier! Mais non, ce sont les rats! — Ce Luhier a des rats? — Mais non, c'est vous. La tapisserie n'adhère pas à votre mur. Les rats du château viennent s'y promener la nuit, entre la tapisserie et le mur. Ça aime à courir le long des tapisseries, ces bêtes-là. Il y en a dans la forêt. — Et ils viennent de la forêt au château? — Oui, depuis la République! Monsieur les entend la nuit, qui viennent voisiner... »

Vous voyez, mademoiselle, qu'avec toute la philosophie du monde, j'aurai bien de la peine à passer l'hiver ici; le froid pendant le jour, les rats pendant la nuit, et l'allumage des feux qui me prend tout mon temps. C'est dommage. Par la gelée blanche et le soleil, quand le soleil brille, les routes de la forêt sont adorables. J'y ai fait trois lieues à l'aise, et je me retrouve heureux. Mais c'est un bonheur acheté trop cher, au prix d'une température d'appartement qui peut m'être bien funeste.

Je médite un vaste projet : celui d'aller demain à Paris, uniquement pour vous voir samedi et de revenir le soir même. En partant d'ici par le train de sept heures quarante minutes, je puis être avenue Hoche à onze heures du matin et repartir par le train de cinq heures vingt-cinq minutes, qui me mettra chez moi à Fontainebleau à huit heures du soir. Je ne sais si vous pouvez me recevoir à déjeuner. En tout cas, demain samedi, je me présenterai avenue Hoche, à onze heures du matin. Si vous n'y étiez pas, je repasserais à trois heures; j'aurais encore le temps de vous voir et de vous dire un petit bonjour amical avant de prendre le train de retour de cinq heures vingt-cinq.

Fontainebleau est en fête tous les jours. Je vis à part, pour ce qui est de moi, de toutes ces fêtes. Mais si André, dont vous me comptez les nombreuses occupations mondaines, avait connu Fontainebleau, peut-être est-ce le lieu qu'il eût choisi, pour y mener sa vie de patricien de Venise; et vous l'auriez eu ainsi plus près de vous.

Ayez toujours un peu de pitié pour le pauvre solitaire gelé, et à demain, je l'espère.

Fontainebleau, 14 décembre.

En voilà une affaire! C'est une autre femme. Je veux vous écrire ce matin. Je prends un papier dans ma boîte. J'étais bien

persuadé que j'aurais la même vignette, une belle dame Empire, portant une lettre à la main ; et je tombe sur une figure toute différente. Cela va encore faire courir le bruit dans les gazettes que je suis changeant. Il n'y a pourtant pas de ma faute. Quand j'ai vu la belle dame de l'autre jour qui me souriait à travers la vitrine, je me suis précipité chez la papetière. Je lui ai dit : « Combien en avez-vous ainsi? » Elle m'a dit : « J'en ai une boîte de vingt-cinq. » J'ai pris la boîte sans faire le récolement; et, dès la seconde feuille, je trouve la petite ci-contre avec un bouquet de roses au lieu de la belle dame Empire. Je ne demande qu'à voir toujours la même chose, à rester toujours à la même place, à user toujours du même papier à lettre jusqu'à concurrence des vingt-cinq feuilles! Et la fatalité m'amène toujours des changements.

Ce qui ne change point, mademoiselle, c'est l'estime, pleine de douceur, que j'ai pour vous et qui ne fait que grandir, même quand vous n'êtes pas là pour m'influencer, dans la méditation et la solitude.

Paris, 16 décembre.

J'ai écrit tout cela avant-hier soir à Fontainebleau ; je reprends ma lettre à Paris. J'ai opéré, hier 15, mon déménagement définitif que j'avais préparé depuis trois jours. Ma lettre a été interrompue pour raison de départ.

Me voici à Paris, cinq heures du matin, dans ma niche à lapin du quatrième étage de l'avenue de Villiers. J'ai chaud; c'est un premier sentiment. J'ai ouvert ma fenêtre en me levant; je n'ai pas allumé de feu ; la plaine Monceau est sous le brouillard. Ma bonne n'a que le même sentiment; elle a chaud. Hier, en arrivant à deux heures, comme elle rangeait sa cuisine, je l'ai entendue qui parlait toute seule ; c'est une habitude qu'elle a prise à mon exemple. Je me suis glissé le long du mur. Elle disait, toute droite devant son fourneau avec la tête penchée d'une façon touchante, littéralement : « Pauvre petite cuisine ! Je t'ai quittée pour aller demeurer dans un palais. Quand on m'a dit que j'allais dans un palais, je croyais que ce serait bien beau. J'ai eu une grande cuisine toute noire avec un mur devant les fenêtres, triste à en mourir. Tout mon corps était gelé. Comme j'ai chaud ici ! Comme il y a du soleil ! » Sous la violence des émotions lugubres de Fontainebleau, ma bonne récitait des idylles.

Le fait est qu'avec Fontainebleau, on n'a pas d'impressions modérées. J'y suis devenu bestial, l'estomac bestial des ogres extérieurs. Je m'éveille dans ma grande chambre à coucher glacée. Je me sens morne et sinistre jusqu'à huit heures du matin. A huit heures je passe dans mon cabinet de travail, exposé au soleil levant. Je vois la neige tapissant le pavé de la cour d'honneur, les toits des pavillons et des tours; je deviens gai, riant, ragaillardi. Il me semble que j'ai tout mon ressort d'autrefois. Hélas! je n'ai qu'à prendre la plume pour perdre cette illusion

Je n'irai vous voir que samedi : je suis obligé de courir tout l'après-midi pour de petits achats et d'aller au ministère de l'Instruction publique, pour solder les dépenses des fournisseurs de la Bibliothèque de Fontainebleau. J'ai, comme vous pouvez le croire, un peu d'impatience de reprendre mon habitude du samedi. Je suis maintenant ici, je l'espère, jusqu'au mois de mai. Chez vous, le samedi, je penserai au désert glacé solitaire du Palais et je goûterai le samedi en sachant bien plus qu'autrefois ce qu'il vaut.

Paris, 28 décembre.

Je ne suis pas surpris, mademoiselle, que vous ayez déjà déménagé d'Hyères. Arthur m'avait dit votre départ et que c'est le grand vent qui vous a chassés. Mais ce que le mistral a fait le premier jour, l'ennui l'aurait fait le troisième. Hyères était une ville jeune et fraîche du temps de saint Louis. Le site aujourd'hui en est morne et terni par l'âge. Mais le pauvre docteur R.! Que va devenir son barrage, privé des regards d'admiration qu'il convoitait pour une aussi belle œuvre? Nice est bon; Cannes aussi et encore plus Bordighera et San Remo. Mais ce qu'il y a de mieux sur toute la côte, c'est encore Monaco avec Monte Carlo. Il est vrai que chaque semaine deux ou trois malheureux s'y suicident. Mais on n'en entend pas parler; et peut-être les gens qui en arrivent au suicide finiraient par là toujours et partout. En revanche, on a, à Monte Carlo, la plus jolie baie, la plus jolie mer, la plus jolie bordure de roches; des jardins et des palmiers enchanteurs; une promenade féerique le long de la côte. C'est un rêve de la nature achevé par l'art. Et puis c'est l'idéal des monarchies; un prince absolu qui n'est jamais là et qui fonde le bonheur et la paix de

ses innocents sujets sur les vices de l'étranger et du barbare.

J'ai fait samedi ma visite à votre amie, Mme Planal. Je la plains deux fois d'être aveugle; je la plains de l'être avant tout et je la plains de l'être dans un appartement où elle n'avait autrefois qu'à lever le rideau de sa fenêtre pour voir l'endroit le plus gai du paysage parisien. Elle supporte son malheur sans affectation de philosophie, avec une résignation et une sagesse vraies. Elle m'a d'abord parlé beaucoup et longuement de son mari. Il avait vingt ans de plus qu'elle; elle a été avec lui parfaitement heureuse; elle en a gardé un souvenir tendre et touchant relevé de la plus haute estime. Elle m'a montré le portrait de Mme Ristori, qu'elle aime beaucoup parce que son mari l'a connue enfant, genre de sentiment qui, dans la vieillesse et la solitude, est délicat et doux. Enfin elle m'a parlé de « Sophie »; elle dit « Sophie » tout court : ce qui lui était agréable à dire et m'était agréable à entendre. En faisant votre éloge, elle est allée tout droit à votre plus belle qualité, à celle qu'on trouve la plus belle parce qu'elle est la plus rare dans la société des hommes : c'est la sincérité. Elle a le jugement d'étoffe solide et elle n'est pas si aveugle qu'elle croit, puisqu'elle goûte si bien « la sincérité de Sophie ». Je lui ai trouvé beaucoup de jugement, pour cela d'abord, et aussi parce qu'elle a les mêmes idées que moi sur les périls de l'instruction publique distribuée, comme elle l'est, de travers.

J'ai déjeuné dimanche chez votre grand mère. Heureusement, je l'avais prévenue la veille. Elle s'attendait à être seule. Elle n'avait invité personne. Je l'ai trouvée en fort bonne santé et, comme toujours, d'humeur bonne et sereine. J'ai regretté de n'y pas trouver M. B... M. B. est réellement amusant et rajeunissant. C'est le naturel français d'antan avec une source slave. Sa figure d'ailleurs est un problème intéressant d'évolutions. Comme il y a des gens qui passent leur vie à chercher si gargouille vient de gargouillard ou gargouillard de gargouille, je me demande si toute la personne est sortie ici d'un nez initial ou si c'est ce nez accapareur qui a usé de la concurrence vitale pour se sustenter et se développer égoïstement aux dépens de la personne. Je n'ai plus de place que pour présenter mes amitiés à vos parents et vous dire de vous bien soigner.

Fontainebleau, 2 janvier 1886.

C'est la Dame. Je l'avais laissée à Fontainebleau. C'est encore une autre. J'ai ouvert ce matin mon tiroir à Fontainebleau pour prendre un papier à lettre de la Dame. Elle regarde quelqu'un qui part du côté de la mer et elle se demande avec mélancolie quand on reviendra, ou peut-être, elle vous envoie tous les vœux profonds que je fais pour votre bonheur en cette année et en toutes celles qui viendront. Tout ce qui peut vous rendre heureuse m'est doux.

Je suis venu ici pour mon service d'aujourd'hui samedi. Je suis parti jeudi soir de Paris, je voulais jouir du jour de l'an dans ma petite ville de province. Naturellement, j'étais debout à cinq heures du matin. Le général commandant l'École d'artillerie et du génie demeure au château, dans le même pavillon que moi, la glacière à côté de la mienne. J'attendais avec impatience la musique des chasseurs à cheval qui ne pouvait manquer de venir donner une sérénade au général. J'étais un peu surpris qu'à cinq heures et demie du matin elle ne fût pas encore arrivée. La neige tombait. Mais c'était tant mieux. Par la neige, la musique du jour de l'an est bien plus jolie. A six heures, j'attendais toujours la musique. A sept heures, le gardien de la bibliothèque entre chez moi pour prendre mes ordres. « Et la musique ? lui dis-je. — Quelle musique ? — La musique des chasseurs. Elle ne vient donc plus donner la sérénade dans la cour d'honneur ? — Oh ! Il y a dix ans et plus que cela ne se fait plus. Monsieur va-t-il se joindre au cortège pour aller chez les autorités ? » J'étais tout dépité et tout colère. « C'était mon intention ! Mais pourquoi irais-je faire un cortège pour me rendre chez les autorités quand il n'y a pas de sérénade ? Pas de musique, pas de cortège ! » Tout s'en va, tout, tout ! Plus de processions ! Plus de sérénades au jour de l'an. Et ils croient, là-bas, à Paris, qu'il vont pouvoir trouver un président du Conseil des ministres ?

Je suis resté chez moi, à lire. J'ai décroché dans la Bibliothèque de Fontainebleau un roman du temps passé dont le titre m'a plu. Devinez le titre ? *Sophie ou le Triomphe des grâces sur la beauté*. J'ai passé ma matinée à le lire. Ce livre n'est pas aussi joli que le titre. C'est un roman comme un autre, avec seulement des scènes honnêtement agréables. Une jeune fille

pauvre est aimée d'un lord puissant et, après beaucoup d'histoires, elle l'épouse. Le livre est de vers l'an 1770 ; il est traduit et imité de l'anglais par un anonyme qui écrit la langue solide et coulante de ce temps-là, de sorte que, malgré l'insignifiance du fond et à cause du nom, qui sert de titre, ce m'a été un charme de le lire. J'ai fait quelques recherches sur l'auteur qui s'appelait Mme Lennox. C'est un des auteurs anglais qui ont le plus écrit avec succès au XVIIIe siècle. Elle a eu entre autres une idée que j'ai connue d'autrefois. J'en aurais tiré bon parti du temps que j'écrivais sur le théâtre. Elle a fait un *Shakspeare illustrated.* Cela veux dire, je pense, *Shakspeare expliqué.* Elle recueille et conte en ce livre toutes les légendes dont Shakspeare a tiré ses pièces, et voici l'idée : elle s'attache à démontrer que Shakspeare n'a fait que gâter ces légendes simples et dramatiques, en y ajoutant toute sorte de fadeurs grossières et grotesques de son cru. Ah ! le bel article que j'aurais fait, si j'étais venu plus tôt à Fontainebleau, si j'avais connu plut tôt les aventures de *Sophie* ; si *Sophie* m'avait fait rechercher ce qu'était Mrs Lennox, et que Mrs Lennox m'eût donné l'opinion d'une savante anglaise du XVIIIe siècle sur Shakspeare !

La tentative de séjour que je viens de faire à Fontainebleau n'est pas gaie. J'avais fait installer une couchette dans mon cabinet, qui est la pièce la moins froide de l'appartement. J'y ai fait un feu d'enfer et j'ai eu froid tout de même la nuit, malgré quatre couvertures de laine. Tous mes vœux à vos parents et jouissez de ma part au soleil qu'en ma Sibérie je ne vois point.

Paris, 30 janvier.

Mademoiselle,

J'ai reçu hier, à Fontainebleau, votre agréable lettre comme je faisais mes malles. Me voici à Paris, depuis hier soir. Mes premiers moments ont été pour déballer. Ce matin, je viens de lire le morceau sur Paul Bert que vous m'adressez. Je n'y trouve presque rien à modifier. J'ai marqué au crayon sur les pages blanches les petits changements à faire. Le portrait est juste et intéressant.

Depuis ce matin, je suis heureux, j'ai chaud. Même en y dépensant 500 francs de combustible par an, mon appartement de Fontainebleau est indégelable. Mes appointements qui sont de 3000 francs passeraient tout entiers à sécher les murs de

l'État; je dois donc renoncer à l'idée de m'établir complètement et définitivement à Fontainebleau. C'est dommage. J'y aurais la paix et l'oubli de tout, qui sont le bonheur passif. Si ce n'est de la tête, je vais bien. Mais pour peu que ma tête s'essaie ou se tende vers un objet d'étude ou d'agrément, pendant la seconde partie de la journée, je ne m'endors plus avant le matin. Ma belle fourrure m'a bien servi dans ma ville forestière. Elle me fait paraître un monsieur, qui vient pour les chasses. Mais elle m'a bien taquiné à Paris le premier jour que je l'ai mise et qui est la dernière fois que j'en userai ainsi. Il pleuvait ce jour-là à torrents. J'étais inquiet pour elle quand je l'ai vue se tremper. Je me suis précipité dans un café pour la mettre à l'abri. Le garçon de café naturellement me l'a enlevée pour la suspendre quelque part; et tout d'un coup, en buvant l'une des drogues qu'on sert en ce lieu-là, je me suis aperçu que ma fourrure n'était point restée sous la surveillance de mon regard. Si quelque intrigant allait me la changer contre un sac *Old England!* Je me suis mis à errer dans les salles diverses, cherchant anxieux ma fourrure détournée. Enfin je l'aperçois; je m'assieds en face d'elle. Mais quel casse-tête, si ce qui me reste de vie est désormais usé, partout où j'irai, à surveiller mon manteau. J'irai, si je puis, vous voir aujourd'hui, entre six heures et six heures et demie, comme d'habitude, et nous causerons, si vous le voulez bien, de la reprise de nos samedis. Bien des amitiés.

Dimanche.

Vous avez eu, mademoiselle, la bonne grâce de me donner rendez-vous pour demain lundi pour achever notre besogne. Je pense que c'est pour l'heure ordinaire, cinq heures; mais vous ne me l'avez pas dit. Je vous écris donc ce matin pour vous dire qu'à moins de contre-ordre de vous, j'arriverai à cinq heures. A six heures et demie, grâce à vous, le volume *Au pays du Rhin* sera achevé et parachevé; je vous verrai donc partir sans remords, mais pas sans regret, en ce joli mois de mai qui sera moins joli sans vous. Si vous n'aviez pas eu tant d'énergie à stimuler ma paresse et ma langueur, mon bout de préface serait encore à faire. Merci et toujours merci.

Paris, 14 mai.

J'ai vu hier Mme Planat; je l'ai trouvée un peu souffrante; elle avait eu une bronchite et elle s'était alitée; mais elle allait

déjà beaucoup mieux et elle devait se lever ce matin. Je pars aujourd'hui pour deux jours à Fontainebleau, et je ne pourrai aller savoir de ses nouvelles avant lundi. Mais sa voix en me parlant était forte et bonne; la voix est un grand signe de santé dans la vieillesse; la voix m'a rassuré et elle doit vous rassurer.

Mme Planat m'a dit : « La gentille Sophie m'a écrit une bien jolie lettre. » J'aurais été de mauvaise humeur et jaloux si, deux jours auparavant, je n'avais reçu moi aussi le souvenir amical de « la gentille Sophie ». Votre lettre, parmi mes idées noires, m'a donné une heure radieuse. Elle est pleine d'amitié, d'une amitié qu'on trouve si bonne et si droite qu'il n'est rien de meilleur. Je ne voudrais pas que vous soyez toujours à Londres; je serais trop privé à Paris et trop dénué de ce qui me soutient; mais je ne voudrais pas que vous n'y fussiez jamais, quoiqu'il m'en coûte d'ailleurs de ne vous savoir point dans mon voisinage. A Londres, vous prenez du plaisir; vous êtes heureuse et gaie; je crois même que vous courez le monde et tous ces plaisirs et tout ce bonheur vous rendent communicative; c'est un charme qu'ils vous ajoutent et dont vous ne pouvez vous empêcher de me faire jouir en m'écrivant. Je me suis senti plus près de vous en lisant votre aimable lettre que je ne le suis quelquefois en vous voyant. Enfin votre lettre, mademoiselle, a rendu bien content le très humble serviteur de « la gentille Sophie ». Tandis que vous me contez les délicieux cheveux blonds de miss Mac Carthy au thé de Mr Roole, j'ai songé que miss Mac Carthy pendant ce temps-là regardait deux tresses de cheveux noirs qui lui donnaient, si elle a du goût, autant de plaisir à voir qu'à vous ses cheveux blonds.

Charpentier ne m'a pas encore envoyé les dernières épreuves de mon livre qui devaient m'arriver hier soir. Cela va retarder sans doute l'apparition du livre jusqu'au 25. Je suis extrêmement satisfait de donner enfin un volume où tous ceux, connus et inconnus, qui me sont liés d'esprit puissent me retrouver, s'ils y tiennent. Ce volume n'aurait jamais vu le jour sans la noble et délicate amitié de quelqu'un que je sais bien; il est en partie votre ouvrage et il m'est ainsi bien plus cher que si j'en avais assemblé tout seul les fragments épars. Le premier exemplaire tiré sera pour vous; il eût été pour vous, même si je n'avais pas eu besoin de votre concours, et si vous n'aviez pas donné vos soins à mon travail avec tant de dévouement; mais

vous ne le recevrez pas tout de suite; je veux le faire relier à mon goût pour vous l'offrir

Lundi.

C'est insupportable!

J'ai commencé trois fois, mademoiselle, à vous écrire depuis jeudi, et trois fois j'ai déchiré ma lettre parce qu'elle ne me plaisait pas. Il n'y a pas de raison pour que cela ne dure pas jusqu'à votre retour. Ce billet partira comme il sera. Ce qui m'embarrasse, c'est que j'ai toujours peur de mettre trop d'amitié dans mes lettres, et si je n'en mets pas assez, mes lettres ne ressemblent pas à ce que je pense, et c'est ce qui me déplaît,

La découverte de la place des Vosges par Mme Leslie Stephen m'a beaucoup amusé. Mme Leslie Stephen a du goût. Je suis étonné que vous ne connaissiez pas la place des Vosges, puisque vous êtes une admiratrice d'Hugo. C'est là qu'il demeurait sous Louis-Philippe. Le vrai nom de la place des Vosges est place Royale. C'était un endroit fameux de Paris sous Louis XIII et sous la régence d'Anne d'Autriche. Puisque vous ne la connaissez pas, ce serait charmant si, de retour à Paris, vous vouliez bien venir la visiter avec moi, au lieu et place du bois de Boulogne; ou plutôt, un jour la promenade au bois, comme vous me l'avez accordée l'an dernier, et un pour la promenade à la place des Vosges. Est-ce dit? En tout cas, l'Anglais qui a signalé la place Royale à Mme Leslie Stephen est un vrai amateur de Paris.

Plaisez-vous avec toute votre agréable société londonienne et ne vous ennuyez pas de m'écrire.

Paris, 6 juin.
6 heures du matin.

Je me suis éveillé ce matin, alerte, dispos et gai. Après le premier débrouillement du sommeil, je sais pourquoi. C'est qu'hier soir, en rentrant de mon samedi de Fontainebleau, j'ai trouvé qui m'attendait une lettre de ma grande petite amie. Depuis jeudi j'étais fortement agacé contre vous. Il y avait du monde chez Mme Planat et elle n'a pu me dire : « la gentille Sophie. » Il n'aurait pas fallu qu'elle le dise. J'aurais répondu : « l'exécrable Sophie. » Comme je me serais trompé! puisqu'à ce moment vous pensiez à m'écrire la meilleure lettre que j'aie reçue de vous! Quand vous parlez d'Oxford, il me semble que j'ai senti votre main dans la mienne, que j'enseignais dans ce lieu de délice à goûter les poètes, les historiens et les orateurs,

que vous m'aidiez à les lire et à les sentir, que cela durait, non seulement les trois ans de rigueur, mais toute la vie. Quel rêve vous m'avez fait faire en pensant à moi parmi la verdure d'Oxford ! Et j'ai maintenant le cerveau cassé ! Et je me sens mourir !

Qu'est-ce que je vous dis là ! Je vous parle de choses noires et je n'ai que des idées riantes que me donne le nom de Sophie au bas d'une lettre. Je ne pense qu'à la promenade que nous ferons ensemble place Royale. Ce ne sera pas un rêve ; ce sera une bonne journée bien réelle, où, pendant deux ou trois heures, je vous aurai à moi tout seul et où je jouirai de la gentille humeur et de l'âme noble de ma compagne. Mais si vous n'aimez pas les vieux édifices, la place Royale ne vous plaira pas trop. Elle est rigoureusement un fantôme du XVII[e] siècle. Votre ami Victor Hugo, auquel vous m'avez presque converti, y a passé une grande partie de sa vie. Ce sera un titre à votre indulgence.

Mon livre n'a point paru samedi, comme je l'espérais. C'est aujourd'hui le jour du Grand Prix ; et Charpentier a pensé avec raison que, la veille du Grand Prix, personne ne songerait à acheter un livre. Ce livre sera donc en vente seulement mercredi 9 juin (1). Mais il est, dès à présent, tiré, on le broche demain et après-demain. J'ai reçu les bonnes feuilles. J'en détache le titre avec la dédicace que je mets sous ce pli. Vous recevrez ainsi la première feuille. La dédicace, je l'espère, qui est adressée à une personne inconnue, aura l'heur de ne pas vous déplaire (2). Elle ne dit pas le quart de ce que j'aurais voulu lui faire dire. Vous demandez quelle est cette personne à qui mon livre est dédié, c'est un secret et vous souffrirez que je ne vous le dise point. Je vous dirai seulement ce que je consens à dire à tout le monde, que la personne anonyme est une dame alsacienne, mariée à un Hollandais, qui habite entre La Haye et Leyde ; que c'est elle qui m'a donné beaucoup de mes renseignements sur l'Alsace ; que j'ai fait sa connaissance à Hombourg ; qu'elle était à Paris cet hiver ; qu'elle m'a fort encouragé et

(1) *Au pays du Rhin*, Paris, 1886.

(2) Cette dédicace est la suivante : « Madame, ce livre doit beaucoup à votre amicale sollicitude ; vous l'avez fait votre œuvre. Permettez à votre serviteur reconnaissant de vous en offrir la dédicace et d'en placer respectueusement la fortune sous vos auspices. »

aidé dans la confection de mon livre; qu'elle n'a pas voulu être nommée parce que cela aurait pu lui faire des ennuis avec les Prussiens, quand elle est en Alsace, etc. Je ne puis pas, en conscience, mademoiselle, vous en dire davantage et trahir, même pour vous, le secret d'une personne qui m'a si fort obligé et que je n'aime pas moins que vous-même, je ne fais aucune difficulté à vous l'avouer. Continuez de m'écrire des lettres comme celle d'hier, si vous me voulez rendre content; je baise respectueusement le bout de vos doigts.

Paris, 8 juin.

Je suis bien content, mademoiselle, que ma dédicace n'ait pas déplu à la dame alsacienne. C'est une personne, figurez-vous, très discrète, très réservée, très cachée et même un peu farouche. J'aurais eu si peur que ma plume laissât échapper un seul mot qui l'offensât? Je n'ai parlé ni de sa gentillesse patiente, ni de son plaisir à obliger et à se sacrifier. Je n'ai pas parlé non plus de la douceur qu'il y a à travailler près d'elle en jouissant de la vue de ses gracieux mouvements et de sa manière d'être élégante. Parlez-lui-en si vous la connaissez et dites-lui surtout qu'elle a quelquefois un regard qui, s'il se lève sur moi, met la paix dans mon cerveau et y change les pressentiments funèbres en ardeur de vivre.

Lundi, j'ai mis à la poste, pour vous, un volume d'*Au Pays du Rhin*; c'est le premier exemplaire que j'ai pris chez Charpentier, je n'ai pas besoin de vous le dire. Vous me direz si vous l'avez reçu. Comme je l'ai fait mettre sous bande chez Charpentier, je n'y ai pas mis d'inscription. J'inscris, en pensée, sur la première page, les deux mots : *Sophienlust* et *Sophienweh;* plaisir de nos samedis d'amitié avec Sophie, et, quand les samedis s'interrompent, nostalgie de Sophie. Je baise le bout de vos jolis doigts respectueusement et amicalement.

Fontainebleau, 21 août.

Chère mademoiselle,

L'article du *Journal des Débats*, celui de *l'Indépendance Belge*, et aussi celui de M. France dans *le Temps* que vous m'avez envoyés m'ont fait grand plaisir. Je remercie la petite fée, mon amie, qui me les a adressés. Ce que vous avez fait pour *l'Indépendance Belge* est un peu leste. Mais à la guerre comme à la

guerre. Dans les casinos, j'ai si souvent trouvé absent le journal que je voulais lire! J'accusais le régisseur de l'avoir gardé pour lui! Je disais : « Il ne se gêne pas, le régisseur. Il lui faut ses aises. » Le régisseur répondait : « Je ne touche jamais ce journal. C'est l'Anglais parti ce matin qui aura trouvé commode de l'emporter pour le lire en wagon. » Je n'avais jamais cru à cet Anglais. Il paraît qu'il existe, puisque vous avez fait comme lui. Mais à quels périls vous vous êtes exposée pour moi! L'*anwalt*, les juges, les geôliers, la prison noire de la *Zeil*. Car je suppose que Schwalbach, où vous avez commis cet audacieux délit, fait partie du *Kreis* de Francfort.

J'ai commencé ce billet militairement au jour fixé, samedi matin à neuf heures. Mais, à dix, j'ai dû l'interrompre pour les préparatifs de ma séance de prêt. Je n'ai pu le reprendre que ce matin lundi 23 août. Depuis samedi soir, Fontainebleau est en fête pour la Saint-Louis. Cette ville est radicalissime; elle ne trouve jamais personne de trop radical pour la représenter à la Chambre des députés ou au Conseil général du département. Nonobstant, son conseil municipal très rouge n'a pas voté de fonds pour la fête révolutionnaire du 14 juillet, sous prétexte que les hôtels font de moins en moins des affaires, que les Anglais viennent de moins en moins se faire tondre à Fontainebleau, et qu'en conséquence la ville s'appauvrit et ne peut plus se livrer à des orgies de joie républicaine et nationale. Mais depuis le roi Louis, treizième du nom, la ville de Fontainebleau est habituée à célébrer la fête de Saint-Louis, fête catholique et monarchique à son origine. De Montjoie jusqu'à Montereau, on a l'habitude d'accourir à cette fête qui fait aller le commerce. Les montagnards jacobins et intransigeants du Conseil municipal ont voté un feu d'artifice, une course en sacs, un concert, etc., etc.; ils ne se sont abstenus que de *Te Deum*. Ils n'ont pas lésiné sur le feu d'artifice; il était splendide; ils ont demandé à l'État la permission d'illuminer, en l'honneur de la Saint-Louis, le parc du château qu'ils avaient laissé tout noir le 14 juillet. Ç'a été une débauche de lumignons de couleurs; puis des baraques, un bal aux halles, une foire. Avec ce beau château, illuminé par les fusées, c'était un rêve monarchique complet. On a pu se croire, pendant une soirée, au temps où Louis donnait, sur le canal du parc, des fêtes à La Vallière.

Tous ces plaisirs ont fait languir ma pauvre lettre. Ma santé n'est pas mauvaise. Il n'y a que ma main qui, comme vous pouvez voir, manœuvre toujours difficilement l'écriture. Je vais à Paris la semaine prochaine pour affaire au ministère. J'irai voir, si je peux, Mme Planat. Je suppose qu'elle est maintenant instruite de votre nouvelle escapade vers l'Angleterre. Je n'aurai point à lui porter ce coup. J'attendrai qu'elle m'entretienne la première de cette affreuse nouvelle. Bien des choses à André : tâchez d'arriver à lire mon gribouillage.

Tout vôtre.

Fontainebleau, 7 septembre.

Il est sept heures du matin. C'est samedi. Je vais voir si l'homme sans consistance que je suis depuis que mon système nerveux est atteint, remplira une fois sur quatre la promesse qu'il s'est faite et qu'il a faite d'écrire chaque samedi à la plus fidèle et à la meilleure amie qu'il y ait. Vous me dites que la promesse est remplie, puisque c'est samedi, qu'il est sept heures du matin, et que je vous écris. Ce n'est pas une raison; car mon tiroir contient cinq ou six fragments de lettres, commencées et que je n'ai ni finies, ni envoyées. Les visites que je fais et celles que je reçois de Paris me charment tout mon temps et me le prennent. Je me dissipe et je m'amuse. J'espère que je reprendrai aussi pour le mois d'octobre la force de travailler.

Interruption. Sept heures et demie. Un monsieur arrivé de Paris avec lettre ministérielle vient m'emprunter un volume rare, pour l'emporter à Paris: j'ai perdu une heure avec lui. Me trouvant à la bibliothèque, j'y suis resté pour enregistrer quelques livres nouveaux au livre des (mot illisible). J'ai ainsi atteint dix heures, qui est l'heure où je fais mon fort repas les jours de séance. Voyez comme je suis prudent! Ma séance de prêt au public commençant à une heure, je fais mon repas à dix heures, ces jours-là, au lieu de midi. Mais mon repas à dix heures a encore interrompu ma lettre. A midi, je la reprends; à midi et demi, je l'interromps de nouveau pour préparer des volumes pour les groupes de lecteurs qui vont m'arriver à une heure.

Pendant la séance.

Impossible de trouver un moment. Flot d'emprunteurs, hommes et dames, qui n'en finissent point. Je ne puis continuer ma lettre.

Après la séance.

Ils sont un peu étonnants, mes lecteurs ! Une dame demande à consulter le catalogue à l'article : Livres de religion et de dévotion. C'est pour sa fille qu'elle veut entretenir dans des sentiments chrétiens. Elle est passée insensiblement de l'article *Religion* à un livre de controverses religieuses pour et contre la religion. Elle me revient avec deux petits papiers. Par l'un, elle me demande : J. Abbadie, *Traité de la religion chrétienne*. Par l'autre, elle me demande : *Lettres à Sophie* du baron d'Holbach, livre dirigé à fond contre la religion chrétienne. Elle me dit : « Est-ce aussi très pieux, le baron d'Holbach ? Est-ce bon pour ma fille ? Je ne veux pourtant pas qu'elle devienne trop dévote... » Quelles oies ! Et le Gouvernement prêteur de livres quelconques à tout venant, quelle autre oie !

Une vieille demoiselle, si vieille, si vieille que je lui vois des gigots aux manches, quoiqu'elle n'en porte pas, et des anglaises à la chevelure, quoiqu'elle n'ait plus de cheveux, me demande d'une voix mince : *la Chute d'un Ange*, de Lamartine. Ça me va au cœur : enfin j'ai rencontré quelqu'un qui est dans le beau et le pur de la poésie ! quand elle se penche pour être mieux entendue, et me dit à voix plus basse : « Je voudrais aussi *M. et Mme Cardinal*. » Oh ! Lamartine ! Avec tout cela, il est cinq heures ! Si je veux que ma lettre parte aujourd'hui, il n'est que temps. Si vous êtes un peu en colère contre moi à cause de mon silence, j'en suis plutôt content ; mais, si je vous manquais encore de parole aujourd'hui, la colère deviendrait implacable ; c'est ce qu'il ne faut pas. Bien vôtre.

Fontainebleau, 30 septembre.

Il est établi, mademoiselle, que je commencerai toujours mes lettres le samedi et que je ne pourrai continuer le dimanche. Hier, je m'étais levé de très bonne heure pour vous écrire, quand ma sœur est entrée dans mon cabinet et m'a crié : « Il est temps de prendre le café au lait et de partir, si nous ne voulons pas être accablés par la chaleur. » J'avais commencé ma lettre ; j'avais mis tout juste la suscription : « Fontainebleau, au palais » ; il a fallu interrompre ma correspondance, passer une vareuse de laine, ceindre mes reins et me mettre en route, mon ombrelle dans la main gauche, et mon bâton blanc à la main.

Ma sœur a pour quelques jours ici sa belle-sœur qui habite Toulouse. L'unique distraction que j'aie à offrir à ma sœur et à son hôte, c'est de leur faire voir la forêt; dans le Midi, il n'y a pas d'arbres, il n'y a que des clairières d'arbrisseaux. Hier, je me suis embarqué dans une entreprise énorme. Je les ai menées, par les chemins de forêt, à Barbizon, village célèbre parmi les peintres, qui est à deux lieues d'ici. Nous avons mis trois heures à faire le chemin par des routes de sable. J'étais exténué en arrivant. Aucun chemin de fer ne passe par Barbizon. Je m'étais dit : « Barbizon, village célèbre parmi les peintres. Il y a une voiture publique de Barbizon à Fontainebleau. Elle part trois fois par jour; c'est infaillible; nous la prendrons pour revenir. » Or il n'existe aucun moyen de communication entre Fontainebleau et Barbizon que d'aller à pattes et de revenir à pattes. Dans la Forêt-Noire, il n'y a pas un trou qui ne communique avec un autre trou, par les voitures jaunes de la poste, quand ce n'est pas par chemin de fer; et mes compatriotes ne veulent pas qu'on leur dise que tout chez eux est en retard. Vous me répondrez sans doute qu'un habitant de la Forêt-Noire se serait informé d'abord à Fontainebleau, avant de s'aventurer, s'il y avait une voiture publique de Barbizon à Fontainebleau. Je ne m'en suis pas plus avisé que le reste de mes compatriotes.

Et il m'a fallu revenir de Barbizon, en traînant la jambe. Ce qui m'a fait quatre lieues pour ma journée; c'était beaucoup.

Il y a aujourd'hui des courses à Fontainebleau. Il paraît que c'est splendide. Je n'irai pas. Le soleil est lourd; il fait une chaleur mortelle. Mais n'y pas aller me fait sentir tristement ma décadence physique.

Et votre frère André, dont vous me contez les lectures, me fait sentir ma décadence cérébrale. C'est admirable de lire la *Reine des Fées* et d'en savoir des morceaux par cœur et de lire d'un bout à l'autre *Clarisse Harlowe*, qui a je ne sais combien de volumes. Je voudrais qu'il me restât au moins cette capacité de lecture. Mais je ne suis pas même capable, quand vous n'êtes pas là pour m'aider, de relire mes vieux journaux. Il est triste de vieillir, il serait plus triste encore de mourir. Comment se retrouver? Schopenhauer a raison.

Fontainebleau, 5 octobre.

Mademoiselle,

Votre petit mot de souvenir est deux fois agréable, car il m'arrive par un jour de pluie. La pluie à la campagne, quand on est dans un salon, chauffé à grand feu, devant une verte prairie, avec un chêne au milieu, a ses agréments *sui generis*. Dans un palais mort, elle est lugubre. Un palais sans le roi et sa cour est un palais mort. On y a, dès qu'on ne s'absorbe pas dans la lecture, des sensations de catafalque. Il me semble que je suis à cent vingt-cinq lieues de Paris et que je l'ai quitté depuis vingt ans.

Je ne reverrai pas André avant son départ. Il m'a été impossible d'aller à Paris avant-hier samedi ; c'était mon jour de quinzaine de service ; et je suis à peine installé.

Je ne suis pas en effet parti il y a eu samedi huit jours, comme je me l'étais fixé. Le déménageur de Fontainebleau qui m'avait promis ses offices m'a fait faux bond. J'ai dû passer deux jours à chercher un nouveau mode de déménagement. Ce n'est pas facile. Les camions du chemin de fer veulent bien transporter les objets à la gare ; ils ne se chargent pas de les charger, ce qui en est une forte de charge! Enfin, mercredi, tant bien que mal, je suis arrivé ici dans un appartement où je n'avais pu faire du feu d'avance comme je me l'étais proposé. Ç'a été pendant trois jours une glacière, et comme, vu l'immensité de l'appartement, il fallait, en défaisant les malles, faire deux kilomètres, aller et retour, pour mettre chaque objet à sa place, j'avais le bout des doigts gelés. Maintenant, je puis me chauffer à peu près. Les cheminées dans mon appartement ont assez mauvais caractère ; probablement parce qu'elles sont à la prussienne. Elles n'ont à l'égard de l'habitant que deux procédés. Si l'on baisse le tablier, elles dévorent en un clin d'œil tout le bois qu'on leur veut donner ; un demi-stère ne leur fait qu'une bouchée. Si, effrayé de leur voracité, on relève le tablier, elles ne veulent rien brûler du tout ; elles me crient : « Gèle, Harpagon, gèle. » La pluie est venue sur tout cela ; elle produit l'effet de séparer radicalement le château de la ville ; on est alors, au château, comme une momie sous la grande Pyramide. Votre petit mot m'est venu réveiller.

La seule chose agréable qu'il y ait dans ma vie depuis que

je suis ici, c'est que je sens la faculté de travailler me revenir peu à peu. Ce matin, avant de vous écrire ces lignes, j'ai pu écrire quatre pages. Je termine ce qui me restait à dire sur mon voyage en Allemagne l'an dernier ; je ne ferai pas autre chose, et je n'irai pas à Paris que je ne l'aie achevé. Comme je me lève tous les matins, à cinq heures, j'ai du temps pour le travail. Je pense que je serai au bout de ma tâche vers le 12. J'irai donc à Paris entre le 12 et le 15, et je vous préviens pour que vous vouliez bien convenir d'une heure où je vous trouverai. Pardonnez-moi de n'avoir pas écrit plus tôt ; mais les quatre premiers jours que j'ai passés ici ont été remplis de réflexions noires qui me conduisaient à un abattement profond. Présentez, je vous prie, mademoiselle, mes souvenirs affectueux à votre père et à votre mère ; dites à André, quand vous lui écrirez, combien je regrette de ne lui avoir pu dire adieu, et laissez-moi vous dire au revoir avec un sentiment plus vif à Fontainebleau qu'à Paris.

Palais de Fontainebleau, 8 octobre.

Mademoiselle,

J'ai eu aujourd'hui trois satisfactions. De cinq heures du matin à huit heures, j'ai écrit trois pages de mes souvenirs d'Allemagne. J'en aurais écrit dix, autrefois, dans le même temps. Aujourd'hui, trois, c'est bien joli, ce n'a pas trop mal marché. A neuf heures, le soleil qui brillait dans un air froid m'a invité à sortir. J'ai pris ma canne, mon ombrelle et ma boussole ; j'ai eu trois heures de suite à travers bois, d'un pied traînant, mais tout de même alerte, avant que la fatigue m'ait averti de rentrer. En rentrant à midi, j'ai trouvé votre lettre qui m'attendait, ç'a a été une troisième satisfaction. Tout, dans cette lettre, est gentil comme la main qui l'a écrite. Pour la première fois depuis huit jours, je me suis trouvé presque bien à Fontainebleau.

9 octobre.

J'ai interrompu ma lettre hier pour aller faire l'après-midi un tour de parc. Le soleil brillait toujours. J'ai abusé de la promenade. J'ai bien fait d'abuser. Car aujourd'hui, il pleut à plaisir, et me voilà claquemuré pour toute la matinée.

Toute la nuit il a plu. C'est un genre d'événement qui ne m'est pas indifférent, par la raison que la pluie tombe dans

mon salon au beau milieu. Je me suis plaint. L'architecte ne sait pas si ses crédits lui permettront de réparer la toiture. Il m'a expliqué qu'avec les crédits dont il jouit, avant dix ans, le château sera lézardé et effrité, il y pleuvra partout; les toits s'en vont. Il a ajouté gracieusement : « Par bonheur, il ne pleut encore que dans l'appartement du bibliothécaire. »

Mon appartement est très froid. Ainsi les quatre premiers jours, j'étais désespéré d'y être. Je rumine combinaisons sur combinaisons pour le chauffage d'aussi vastes pièces, sillonnés de vent coulis à travers quinze portes mal closes. Le capitonnage nécessaire absorberait un huitième de mon traitement. Pendant quatre jours, j'ai eu un froid de loup. J'avais froid d'abord parce que j'avais froid. J'avais froid aussi de ce que mes gentils samedis sont brisés. Ils devaient l'être un jour ou l'autre. Je le sais bien. Mais n'avoir eu toute sa vie qu'une habitude fixe et agréable, par laquelle on est un homme rangé et correct comme un notaire, et des habitudes charmantes, la visite du samedi et le déjeuner du dimanche, et être obligé d'y renoncer, en vérité, il faut que mon mauvais génie s'en mêle, et j'ai le droit d'être un peu aigri contre le sort, à qui je ne demande plus rien, que de me laisser comme j'étais.

Dans trois ou quatre jours, j'aurai fini le travail que j'ai entrepris. Il formera deux articles ou trois, dont j'ai remis le premier au net au fur et à mesure que je le faisais. Ce second est resté en brouillon, et, puisque vous m'offrez votre aimable concours, j'aurai le plaisir de vous le dicter, quand j'irai à Paris. Je partirai de dimanche en huit. Je resterai trois ou quatre jours. Aussitôt arrivé, je vous écrirai un petit mot. Je suis charmé qu'André ait fait une bonne traversée. Il courait grand risque par le temps qu'il a fait d'en avoir une mauvaise. Toutes mes amitiés à vos parents et à votre grand mère.

Votre tout dévoué,

Le gelé du Palais en ruines.

P. S. — La pluie bat les carreaux de mon cabinet de travail avec fureur. Je me transporte aussitôt dans mon salon pour voir. Ça y est; une belle pluie en chambre. On sonne à ma porte. C'est le colonel du régiment qui vient me rendre visite. Un militaire qui a passé quarante ans a toujours une singularité, un tic, un hanneton dans le cerveau. Celui du colonel, c'est l'hydrothérapie. Il me l'a fort vantée avant-hier. Colonel,

vous arrivez bien ! Voulez-vous prendre une douche ? — Ah ! ah ! vous avez déjà installé, je vois, votre appartement pour l'hydrothérapie. Il est froid, m'a-t-on dit. Il y a de quoi faire. » Je le pousse dans le salon et je lui dis : « Voilà. Ça tombe du toit. Une douche naturelle ! Il y a une source dans le grenier. » Ce déluge au palais : ça lui fera ce soir un sujet de conversation dans le salon du sous-préfet.

Fontainebleau, 25 novembre.

Mademoiselle,

Je ne vous ai pas écrit lundi, malgré ma promesse, ni mardi non plus, et mercredi pas davantage. C'est l'effet du cours de mes humeurs, comme disaient les médecins de Molière. Or l'effet des humeurs, c'est que je me fais chaque matin l'ordre de mes travaux de la journée, et que dans cet ordre se trouve que je dois écrire mes lettres de sept à neuf heures du soir, et chaque soir, à partir de six heures, la Tour du Château étant livrée à la nuit noire, je deviens une buse, une marmotte, un soliveau gelé qui ne peut plus remuer.

Aujourd'hui, jeudi matin, je me décide à vous écrire à six heures du matin. Je viens de lire et parcourir la *Revue du Monde latin*. Ce numéro est bien composé, j'ai lu deux articles. Celui de M. C.,. est fort intéressant. M. C... a beaucoup d'esprit et connaît bien le sujet qu'il traite. Son défaut, c'est qu'ayant de l'esprit, il le cherche autant que s'il n'en avait pas ; il est pointu et quelquefois affecté. Il appartient à une mauvaise école de style. Il n'y en a d'ailleurs qu'une bonne : vous voulez dire qu'il pleut, dites : « il pleut » et ne cherchez pas midi à quatorze heures. J'ai lu également la *Revue politique et mensuelle*, signée comte de Barral. J'en ai été très satisfait. C'est le langage simple et mesuré qui convient à la politique. M. de Barral a la décision, la clarté et la possession de lui-même. L'analyse qu'il nous donne de la situation respective des peuples est exacte et juste. Et comme il a le ton de la politique, M. de Barral en a le coup d'œil. Ce sont des qualités dont je le plains, en les estimant très haut ; dans un pays qui, en politique, bat la breloque infatigablement, le sens de la politique ne peut mener bien loin celui qui le possède.

Le froid me fige ici. Je n'ose plus remuer ; je continue lentement ma besogne de catalogue qu'il faut que j'achève avant

de retourner à Paris, et je n'ose plus y faire de voyages. Je ne sais plus quand je viendrai et quand je vous verrai : ce n'est pas le désir qui m'en manque; je ne sais pas si le monde est fait pour tout le monde comme pour moi; je n'ai jamais pu faire les choses dont j'ai envie. Bien des choses à vos parents. Mes souvenirs à Mme Planat quand vous la verrez, et bien à vous.

Paris, 3 janvier 1887.

Mademoiselle, quand vous êtes venue hier prendre de mes nouvelles avec votre père, je n'avais pas encore reçu votre amical billet; il ne m'est arrivé qu'hier dans la soirée. J'ai eu pour mon jour de l'an deux plaisirs par vous; je n'ai plus de remords d'avoir fini l'année par une faute de conduite et de régime. Je suis ce matin tout à fait guéri, et je vais recommencer à faire des courses. J'en ai toujours à faire, ma pauvre sœur n'étant plus jeune et ne pouvant toujours me suppléer. Je n'en voudrais jamais plus faire qu'une, pour prendre ma leçon d'anglais, — si je suis encore capable de lire et de comprendre. Je suis si émoussé, si dégoûté de tout ce qui était autrefois ma passion, politique et théâtre, si atteint par cette paralysie morale et intellectuelle, compagne de l'autre, que je n'ai même pas la force d'en ressentir pour votre délicate amitié toute la reconnaissance dont elle est digne.

103, avenue de Villiers, 2 mars (1).

Mademoiselle,

Je suis toujours dans le même état. Je me lève à midi et me couche à huit heures. Mon bras ne prend pas de force. Je ne pourrai sentir que l'amélioration en bloc dans une quinzaine de jours, si elle se produit. Du soir au matin, elle est insensible. De temps en temps, je regarde ma pauvre main pendante comme une mère regarde son enfant mort. Je suis toujours bien triste.

Avant-hier, votre grand maman a envoyé demander de mes nouvelles. La domestique m'a dit que vous comptiez venir me voir avec votre grand maman. Vous me ferez grand plaisir, vous le savez, et je n'ai pas besoin de vous le dire.

Toute sorte de choses à vos parents. Votre bien dévoué.

(1) Cette lettre et les suivantes sont écrites par la sœur de J.-J. Weiss: seules les signatures sont de la main de l'écrivain.

Fontainebleau, 6 novembre.

Mademoiselle,

Tous mes remerciements pour tous vos journaux; pour *le Temps* (Anatole France), pour *le Matin* et pour le *Gil Blas*. J'espère retourner à Paris demain lundi ou après-demain, et y rester deux jours. Et demain je ne manquerai pas d'aller vous voir entre cinq et six heures de l'après-midi. Et en ce cas, après-demain mardi, j'irai voir votre grand maman à midi, si elle peut me recevoir. Je n'ai pas encore retrouvé le dossier contenant le projet d'article pour le *Journal des Débats*. C'est très long de mettre de l'ordre dans mes volumes et dossiers.

D'ailleurs, j'ai eu des aventures. Ça paraît tout simple d'aller à Paris et d'en revenir. Pas tant que ça.

Vous rappelez-vous à quelle heure je vous ai quittée lundi soir pour retourner directement à Fontainebleau? Il n'était pas tout à fait sept heures. Et savez-vous à quelle heure j'ai été dans mon lit? A quatre heures du matin.

En vous quittant, je prends une voiture avenue Friedland. D'ordinaire, je me contente de l'omnibus du Roule à la gare de Lyon. Mais j'étais si pressé de rattraper Fontainebleau que je ne crois pas possible de me passer des moyens les plus rapides et les plus extraordinaires pour gagner le train de huit heures dix. Grâce au ciel et à mon fiacre, quand j'arrive en gare, le train n'était pas encore parti. Quand je présente mon billet de seconde à l'entrée des salles d'attente, le contrôleur me dit d'un air goguenard : « Il n'y aura que vous pour Fontainebleau dans ce train-là. — Drôle d'idée. Pourquoi ça? — Monsieur fera ce qu'il voudra; on vous a sans doute prévenu que le train de huit heures dix, met trois heures pour aller à Fontainebleau. Il est obligé de se garer pendant une heure à Melun pour laisser passer l'express. Le train de neuf heures cinquante qui part deux heures plus tard ne vous mettra à Fontainebleau que trois minutes plus tard. » Là-dessus, je me décide pour le train de neuf heures cinquante. Que faire pendant deux heures tout seul, dans une gare de chemin de fer? Pour tuer le temps, j'entre au buffet et je lis les journaux en faisant une légère collation. Je monte en seconde à neuf heures cinquante. Il y avait dans le même wagon un jeune couple qui se rendait à Thomery, le pays des raisins pas bons, et un sous-officier de spahis qui se rendait à Marseille pour Alger.

Quand le conducteur du train demande la destination, nous répondons : Fontainebleau, Thomery, Marseille. Et le spahi remarque philosophiquement : « Fontainebleau? Marseille? ou ailleurs. Quand on monte en wagon, on ne sait jamais où on s'arrêtera. » Cette sage réflexion aurait dû m'avertir de veiller. Mais je n'ai l'habitude ni de faire une collation à huit heures, ni d'être encore debout à neuf heures cinquante. Au bout d'une demi-heure que nous roulions, j'étais parti pour le pays des rêves. Tout à coup je m'éveille en sursaut, pensant qu'il me semble que j'ai assez roulé. Il y avait toujours le spahi qui dormait aussi. Horreur! Il n'y avait plus le jeune couple. Par conséquent, j'avais dépassé les parages où mon lit m'attendait. Je réveille le spahi. « Où sommes-nous donc, lui dis-je? Les gens de Thomery n'y sont plus. — Qu'est-ce que ça me fait? — Mais Thomery est plus loin que Fontainebleau. — Qu'est-ce que je vous disais? Quand on monte en wagon... » Le spahi ne savait pas plus que moi où nous étions. Il n'avait pas plus que moi vu descendre le couple. Vous jugez de mon angoisse, nous étions peut-être à Joigny ou à Dijon. Au bout de cinq minutes, le train s'arrête. Nous ne sommes heureusement qu'à Moret. Je descends, j'apprends qu'il est minuit, qu'il n'y a pas de voiture pour Moret, qui est à près d'une heure de la gare et qu'il ne passe un train pour Fontainebleau qu'à trois heures du matin. Il faisait une très belle lune. La gare était bien chaude. J'ai attendu le train qui venait de Bourgogne. Et voilà comment j'ai appris à mes dépens que pour aller de l'avenue Hoche au Palais de Fontainebleau, il faut, le cas échéant, dix heures.

Palais de Fontainebleau, 29 mai 1889.

Mademoiselle,

Je deviens de plus en plus lourd et difficile à mouvoir. Remuer une plume et remuer ma personne sont devenues des affaires d'État. Heureusement, vous devenez, par contre, de plus en plus gentille et prévenante; vous savez de plus en plus vous intéresser et nous intéresser aux affaires de ce pauvre monde. Les illuminations de la tour Eiffel vous amusent et vous savez les voir et les regarder; vous présentez comme il faut au public Parnell et sa commission et Parnell devant sa commission. Mais quand vous dites qu'on peut bien à la rigueur tromper une Chambre, vous donnez à vos amis du Gouverne-

ment qui lisent *le Soir* un conseil bien scabreux et dont ils seront toujours prêts à abuser.

Votre activité d'intérêt aux choses actuelles et vivantes m'a rendu pour un moment moi-même revivant. Je médite un vaste projet pour mardi prochain, celui de profiter de l'aimable invitation que vous transmettez à ma sœur et à moi. Si vous le voulez bien, nous irons déjeuner chez vous mardi 28 à midi. Je pense que vous êtes prévenue à temps pour que votre maman puisse prévenir Ordinaire (1) que j'aurai bien du plaisir à revoir. Après avoir pris le plaisir de passer un moment de la matinée avenue du Trocadéro, nous irons, ma sœur et moi, voir enfin cette tour Eiffel dont tout le monde parle. Elle est plus haute que la flèche de Strasbourg, mais je doute qu'elle soit d'un effet aussi saisissant. Enfin, c'est une gloire pour les Français d'avoir fait quelque chose en fer qui ne sert à rien et qui monte à 300 mètres, plus haut que tout jusqu'ici !

Bien des choses affectueuses à tous les vôtres, sans oublier votre grand maman dont ma sœur a eu grand plaisir à faire la connaissance à notre dernier voyage. Et à mardi, j'espère.

Fontainebleau, 20 décembre.

Que de grâces je vous dois, mademoiselle ! J'ai reçu hier le volume *Catéchisme du réel*. Vous faites des prodiges de bonté et d'obligeance. Découvrir et m'envoyer un volume dont je n'ai pu vous dire ni le nom d'auteur, ni l'éditeur, ni le titre exact. Je ne saurais trop vous remercier. Ce catéchisme est d'une conception très méthodique et très intéressante pour servir de modèle à un autre qui serait différent et analogue. Il est évident, après l'avoir lu, que la doctrine comtiste ne peut servir de base solide à aucune morale. En concluant, l'auteur s'empêtre dans une phraséologie qui est peut-être positive et positiviste, mais qui n'offre aucune certitude. Je vous suis tout à fait obligé d'avoir si promptement et si adroitement réalisé le désir que je nourrissais de le connaître. Mes compliments à votre mère, à M. R... qui doit être de retour et à tous les vôtres. Bien à vous.

(1) MM. Ordinaire et J.-J. Weiss avaient été ensemble à l'École normale. La vie les avait séparés. L'entrevue des deux vieux camarades, qui, après quarante ans de séparation, reprirent un tutoiement fraternel, fut émouvante.

Fontainebleau, 24 décembre.

Mademoiselle,

Je ne sais pas si *boy* signifie *knabe* ou *kind*. Je ne pourrai m'en douter que quand j'aurai lu le roman. J'ai idée qu'il faudra traduire *Aux jours dorés* ou bien *Ma jeunesse*. Il ne faudra en tout cas qu'un titre poétique et teinté d'un peu de mélancolie. Je suis très content que vous ayez échappé jusqu'ici à l'*influenza*, ainsi que vos excellents parents; mais vous n'échappez pas à la férocité qui accompagne la politique, puisque vous souhaitez qu'on envoie en prison ce malheureux Gladstonien parce qu'il dit les mêmes choses que vous. Pour moi, je ne suis ni féroce ni colère; le ciel gris perpétuel qui nous couvre ici depuis quinze jours, me tient étendu sur mon fauteuil dans une inertie morne et un indifférentisme universel qui devrait me paraître la béatitude auprès de mes atroces souffrances de l'an dernier à pareille époque.

Tous mes souhaits de nouvel an, mademoiselle, pour vous et vos bons parents.

Palais de Fontainebleau, 22 mai 1890 (1).

Ah! mademoiselle, faut-il que, par la torpeur paralytique, je sois devenu paresseux, inerte, dissous et déconcerté! Votre aimable billet est du 13 mai; je n'y ai pas encore répondu; et nous voici au 22. Je suppose facilement que vous avez fait une très bonne traversée, et que vous avez dû trouver très douce cette Manche, ordinairement si secouée, dont les voyageurs disent tant de mal. J'ai vu, le lendemain 14, votre frère Arthur, il m'a dit qu'il ne vous avait jamais connu une allégresse aussi expansive que pendant les jours qui ont précédé votre départ. Pour moi, je vois surtout que les secousses du voyage vous ont laissé votre sérénité habituelle et votre heureuse précision du détail, où la sérénité d'esprit est si nécessaire. La date de la lettre y est et aussi l'adresse exacte, ce qui laisse sans excuse ma réponse tardive et tardigrade.

Je m'occuperai aussi bien que je pourrai de miss Lynch; mais je n'espère pas pouvoir grand chose. Je n'ai pas vu ni rencontré un seul directeur de journal depuis plus d'un an; je

(1) Cette lettre, dictée par l'écrivain à sa sœur, est la dernière de cette correspondance.

ne suis plus dans le train ; je suis un retraité et un invalide ; et Paris fin de siècle ne laisse pas beaucoup de crédit en rien ni sur rien à mes pareils. Quoi qu'il en soit, je serai heureux de voir miss Lynch à Fontainebleau, si elle peut y venir. Il vaut mieux en effet, comme vous me l'écrivez, que je fixe des jours où elle sera sûre de me rencontrer. Je serai donc chez moi, au Palais, escalier J, de 9 heures du matin à 3 heures, le vendredi 30 mai et le samedi 31 mai ; de même le lundi 2 juin et le mardi 3. Miss Lynch pourra aisément, je crois, choisir un de ces jours, et son choix fait, elle n'aura qu'à me prévenir la veille par un mot jeté à la poste.

C'est là, je pense, toutes les indications pour le moment nécessaires. Je vous renouvelle de nouveau toutes mes excuses d'avoir été si lent à vous répondre. Je vous prie de présenter tous mes meilleurs souvenirs à votre mère et toutes mes amitiés à M. O'Brien. J'espère que M. O'Brien et vous, vous n'oublierez pas que vous avez promis de venir me voir le plus tôt possible à Fontainebleau. Comme voilà la saison où je redeviens relativement mobile, je vous prie, pour que vous me trouviez à mon poste, de vouloir bien me prévenir d'avance, du jour et de l'heure où vous me ferez ce plaisir.

Votre bien dévoué,

J.-J. WEISS.

LA GRANDE PITIÉ

DE

NOS EFFECTIFS DE GUERRE

De tout temps, la question des « effectifs de guerre » a fait l'objet des préoccupations gouvernementales. Louis XIV et Frédéric II ne l'ont pas ignorée. Napoléon y a consacré de multiples feuillets de sa correspondance. Jamais, toutefois, elle n'a pris l'importance que nous lui attribuons à juste titre aujourd'hui.

La création des moyens mécaniques de transport, le développement de la production industrielle ont en effet permis d'accroître progressivement le nombre des combattants à tel point qu'au lendemain de 1870, on prévoyait déjà en Allemagne et chez nous l'incorporation de la plupart des hommes valides ; les effectifs des armées d'un pays n'avaient plus dès lors d'autres limites que sa population. Au cours de la dernière guerre, il est apparu cependant qu'on avait été un peu loin dans cette voie; on s'est rendu compte qu'un grand nombre de travailleurs étaient nécessaires pour forger les armes et assurer l'alimentation des combattants; bref, on rappela à l'intérieur un tiers environ des mobilisés. Avec le temps, l'échelonnement entre l'avant et l'arrière s'est ainsi sensiblement modifié; tous les hommes n'en participent pas moins aujourd'hui, et peut-être même plus directement encore qu'autrefois, à l'œuvre de défense nationale. Finalement, la puissance d'un pays reste intimement liée au chiffre de sa population, et celui qui possède le plus grand nombre de citoyens demeure toujours le plus fort militairement parlant.

A cet égard, un grave péril nous menace, sinon dans le présent, du moins dans un avenir assez rapproché. La France, ainsi que l'a montré M. Victor Giraud aux lecteurs de la

Revue (1), est en train de perdre une supériorité démographique qui avait longtemps assuré sa suprématie politique. Sans doute, sa population ne décroît pas encore, mais elle se développe moins rapidement que celle de ses rivaux; le résultat est identique au point de vue de la défense nationale. Sous Louis XIV, notre pays représentait le tiers de la population européenne; au moment de la Révolution, il en formait encore le quart, et l'on s'explique ainsi sans peine que nos armées aient pu à cette époque tenir tête au continent tout entier et même le conquérir. Depuis lors, la situation s'est radicalement transformée, puisque notre population, qui était encore égale à celle de l'Allemagne en 1870, ne s'élevait plus qu'à 39,6 millions d'hommes en 1914 : en face, nos adversaires en alignaient 65 millions. Il est hors de doute que cette disproportion flagrante de forces a largement contribué à orienter l'Empire allemand vers la guerre.

Aujourd'hui, d'heureuses circonstances extérieures semblent avoir écarté provisoirement le danger. Par suite des innombrables liens qui enchevêtrent l'Europe moderne, on ne conçoit plus guère de lutte militaire circonscrite entre deux nations. Or, les derniers traités ont amené un regroupement des Puissances qui est loin de s'être produit à notre détriment. L'Allemagne a dû céder une partie de son territoire. La formation des États baltes, l'attribution de la Bessarabie à nos amis roumains, la proclamation de l'indépendance finlandaise, la création de la République polonaise ont émondé le colosse russe au moment même où la peste, la famine et le communisme l'anémiaient sérieusement. L'Autriche s'est séparée de la Hongrie, la Tchécoslovaquie est née aux dépens de la monarchie dualiste, la Yougo-Slavie s'est agrandie comme la Roumanie et l'Italie. En somme, depuis cinq ans, les trois grosses masses politiques qui pesaient si lourdement jadis sur l'économie européenne se sont effritées, et, au milieu de leurs ruines, ont germé ou grandi de jeunes nationalités, nos amies d'hier, nos alliées d'aujourd'hui, dont la population féconde équilibre avantageusement celle de nos adversaires de la veille. L'Europe de 1924 ne ressemble en rien, heureusement, à sa devancière de 1914.

Mais combien de temps durera ce nouvel édifice? Si solide, si harmonieux qu'il soit, il ne saurait prétendre échapper à

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1924.

la désagrégation habituelle du temps. La nature humaine est changeante par essence et les ententes politiques sont instables comme les sentiments mêmes des hommes. La simple prudence nous incite donc à compter avant tout sur nous-mêmes. Rien n'est plus favorable d'ailleurs à la solidité du bloc formé autour de nous par le prestige de la victoire, que l'impression de notre force. Cette force, c'est la population qui en est la base.

Sans doute, même à ce point de vue, l'avenir immédiat n'apparaît pas sous de trop sombres couleurs. L'Allemagne a perdu quelque sept millions de ses ressortissants; nous avons récupéré nos vaillantes populations d'Alsace et de Lorraine; la balance des effectifs s'est donc temporairement relevée à notre bénéfice. Mais que deviendra la pression exercée sur nos frontières de l'Est dans dix ans, c'est-à-dire à l'heure où nous devrons peut-être abandonner la rive gauche du Rhin, dans vingt ans, dans trente ans, alors que de nouvelles générations nous auront remplacés? La statistique démographique nous renseigne très exactement à ce sujet. Aujourd'hui, l'accroissement annuel de la population est de cent mille âmes environ en France et de près de 700000 au delà du Rhin. Du train où vont les choses, la proportion des Français aux Allemands ne sera plus que de 1 contre 2 en 1935, c'est-à-dire la même qu'en 1914; elle s'abaissera à 1 contre 3 en 1965. Les légers avantages que nous inscrivons actuellement à notre actif auront totalement disparu; la France constituera de nouveau une proie tentante pour ses voisins. Si elle succombe alors dans une lutte inégale, toute la responsabilité en incombera aux hommes de la génération d'après-guerre qui, en limitant étroitement leur paternité, auront privé la patrie non seulement des soldats, mais encore des capitaux et des denrées de toute nature indispensables à sa défense. Puissent-ils en temps utile comprendre le danger auquel ils l'exposent!

***

Le mouvement scientifique qui a accru les besoins en hommes pour le temps de guerre a, en effet, développé parallèlement le rôle dévolu aux capitaux. Il y a cinquante ans seulement, l'entretien d'une armée représentait une charge assez médiocre; la nourriture et l'habillement en constituaient les principaux éléments : l'État cependant éprouvait parfois bien des

difficultés à y faire face. Aujourd'hui, étant donné les armes que les combattants mettent en œuvre, les moyens de transport qu'ils réclament, les munitions qu'ils consomment, la dépense est largement centuplée. La lutte, qui englobe toutes les forces vives, exige donc du pays les plus grands sacrifices.

Au cours de la dernière guerre, le public ne s'est pas toujours rendu compte de l'influence décisive que jouait l'argent. On a ignoré les difficultés terribles de crédit au milieu desquelles nous nous sommes débattus, en particulier à la fin de 1916, et cependant, nous avions alors derrière nous, pour faciliter notre tâche, l'épargne d'une longue période de paix, les capitaux et le travail du monde entier. Dans l'avenir immédiat, la situation serait loin d'être aussi favorable. Des richesses inouïes se sont volatilisées; nos alliés ont été dépouillés comme nous-mêmes; nous plions sous le poids des réparations, tandis que l'Allemagne, grâce à d'heureuses faillites, a su se libérer de ses dettes intérieures et extérieures. Notre devoir le plus urgent consiste donc à reconstituer notre trésor de guerre, c'est-à-dire notre épargne, au maximum, et le plus rapidement possible.

Or, cette reconstitution est l'œuvre du travail. Évidemment, grâce à l'extension surprenante du machinisme, un individu crée aujourd'hui plus de richesses en quelques heures que jadis durant toute sa vie. Même avec un effectif de travailleurs réduit, une nation peut donc augmenter sensiblement son épargne dans un laps de temps assez court. Mais, au point de vue qui nous occupe, tout est relatif. Il ne s'agit pas seulement de développer notre économie nationale ; il faut encore l'amener à suivre le rythme de ses rivales. Les découvertes scientifiques profitant à peu près également à toutes les collectivités humaines, l'accroissement de la richesse s'effectue en réalité partout proportionnellement aux populations. Si depuis cinquante ans, les États-Unis, l'Allemagne, le Japon, pour ne prendre que les exemples les plus frappants, ont connu un merveilleux essor, ils le doivent beaucoup plus à l'augmentation de leurs effectifs qu'à la supériorité de leurs méthodes de travail. Le nombre joue en l'occurrence un rôle capital.

Dans la formation des richesses apparaît ainsi une opposition d'intérêts très nette entre l'État et les particuliers. Pourquoi le bourgeois, l'ouvrier, le paysan français limitent-ils en général leur progéniture ? Avant tout, parce que la philosophie

du XVIIIe siècle a développé dans leurs cœurs le sentiment individualiste et inscrit dans leurs esprits la notion d'égalité. Tous les enfants doivent avoir le même traitement; on n'admet nulle faveur, même dans l'intérêt supérieur du pays; la loi a d'ailleurs sanctionné ces principes. Et, comme le Français s'est habitué à considérer que le plus grand bonheur ici-bas consistait à jouir d'une fortune acquise, il en est arrivé à réduire strictement sa descendance, afin de la faire profiter au maximum des fruits de ses efforts et de lui imposer le travail minimum. Méthode intéressante peut-être pour les individus dont elle favorise la paresse, mais déplorable pour la collectivité qui se voit ainsi distancée d'autant par ses rivaux. Alors que la guerre a détruit la plus grande partie de notre épargne, alors que seule la loi du nombre doit jouer dorénavant dans la formation des richesses, est-il permis de se résigner à l'appliquer?

La stagnation de la population présente un autre inconvénient, celui d'entraîner des modifications parfois importantes dans sa distribution. Elle provoque un déséquilibre entre les différentes branches d'activité du pays, sans danger bien sérieux pour le temps de paix, mais de nature à mettre la patrie en péril au moment où elle est obligée de recourir aux armes.

Plus la vie économique se développe en effet, plus les organes de communications, les chemins de fer, les postes, les services publics en un mot absorbent de personnel. Ce phénomène est sans inconvénient pour une nation dont la population s'accroît; il absorbe heureusement le trop plein de ses enfants. Au contraire, ses conséquences deviennent redoutables dès que la natalité diminue, puisque le personnel nécessaire doit être alors prélevé sur les travailleurs en exercice. Nous en avons un exemple frappant chez nous depuis la guerre : plus de 150 000 hommes ont quitté les champs pour devenir fonctionnaires ou employés; nos industries ont drainé parallèlement un nombre grandissant de bras; l'accroissement des besoins des villes s'est encore accentué par suite de l'application de la loi de huit heures. En cinq ans, les grandes cités ont finalement enlevé à la terre plus de 500 000 travailleurs.

Les campagnes se dépeuplent. Telle localité de la Haute-Marne a vu sa population diminuer de moitié depuis dix ans; tous les jeunes gens se font gendarmes, cheminots ou postiers. La région du Gers devient silencieuse, car personne n'est plus

là pour pousser la charrue. Dans le Lot-et-Garonne, le délabrement de certains villages est tel qu'ils ont l'air d'avoir subi le feu de l'ennemi (1). Les paysans qui restent attachés au sol de France sont devenus propriétaires. Jadis, ils auraient peut-être eu des enfants pour s'assurer une main-d'œuvre utile, mais aujourd'hui la jeunesse ne se soucie plus des rudes labeurs des champs ; elle préfère la ville avec ses traitements fixes, ses dancings et ses cinémas. La seule raison d'être de leur procréation disparaissant, les cultivateurs s'en tiennent à l'enfant unique. Ainsi leurs biens ne seront pas partagés et le domaine familial se transmettra dans son intégrité. L'égoïsme paternel se trouvera du moins satisfait !

On conçoit sans peine les dangers d'une pareille évolution pour le temps de guerre. Les paysans forment un contingent d'une valeur physique et morale incomparable ; ils possèdent ce courage héroïque de l'homme qui combat pour sa terre et sa chaumière ; ils se sont magnifiquement comportés au cours de la lutte mondiale, où ils ont formé le fond même de notre armée. Le jour où ils viendraient à manquer, le moral de nos unités en subirait un sérieux contre-coup. Si braves qu'ils soient, les soldats des villes ne possèdent pas la même endurance ; ils sont plus nerveux, plus accessibles aux campagnes défaitistes. Ceux-ci ne sauraient remplacer ceux-là, et c'est pourquoi le dépeuplement des villages, s'il se continuait, serait de nature à saper les bases mêmes de notre puissance.

Mais ce n'est pas tout ! Le ravitaillement en denrées alimentaires joue un rôle capital en cas d'hostilités. Si l'Angleterre maintient aussi jalousement sa suprématie maritime, n'est-ce pas avant tout afin d'assurer l'arrivée dans ses îles des céréales nécessaires à sa vie qu'elle ne produit malheureusement plus aujourd'hui ? La détresse alimentaire de l'Allemagne n'a-t-elle pas puissamment contribué en 1918 à lui faire mettre bas les armes ? Actuellement, cette nation a perdu le tiers de ses ressources en blé ; de ce fait, sa situation deviendrait à tel point précaire en temps de guerre qu'on la voit déjà se jetant, au début d'un nouveau conflit, sur la Pologne, afin de lui arracher les terres à céréales indispensables à sa vie ! Telle est l'influence du ravitaillement alimentaire, qu'il peut même modifier l'orientation des plans de guerre.

(1) Waltz, *Le problème de la population française en 1924.*

Or, la diminution du nombre des cultivateurs les empêchant de travailler le sol comme autrefois, notre agriculture évolue rapidement vers le régime pastoral. C'est un phénomène bien connu qui s'est déjà produit dans l'Angleterre d'Élisabeth, au moment où les émigrés flamands étant venus lui apporter leur science et leurs secrets, elle se couvrit de filatures et de tissages. « Suivant la nature du sol, sa qualité, le climat dominant, écrit M. Pierre Caziot, les terres labourables sont petit à petit transformées en herbages et en pacages; les plus pauvres sont laissées en friche. Nous produisons plus de viande, mais moins de blé et de betteraves à sucre. Dans quelques régions, comme la Beauce, la nature du sol maintient la culture du blé; dans d'autres, comme la Brie et les plaines du Nord, l'assolement betteraves-blé empêche ou simplement retarde le glissement; mais si l'on parcourt les pays de l'Ouest, du Centre et de l'Est, on est frappé par l'importance des gains de l'herbe sur les labours. En Normandie, les couchis sont substitués très vite aux cultures. » De 1850 à 1870, la France était exportatrice de blé une année sur deux. Avant la guerre, nous étions déjà à peu près constamment importateurs. Depuis l'armistice, nos achats à l'étranger augmentent tous les ans, parallèlement à la diminution des ensemencements.

Sans doute, les travailleurs détournés de la charrue créent ailleurs d'autres richesses. L'Angleterre ne s'est certes pas appauvrie en s'industrialisant. Mais cette Puissance, qui ne possède aucun contact terrestre, peut se permettre certaines libertés économiques qui seraient fort dangereuses pour la France voisine immédiate de l'Allemagne. A aucune époque de notre histoire, nous n'avons pu prétendre être forts sur le Rhin et posséder en même temps l'hégémonie maritime; l'état de nos finances s'y oppose aujourd'hui plus catégoriquement que jamais. La récolte sur notre sol du minimum de denrées alimentaires indispensable à notre subsistance est donc pour nous d'une importance capitale : nous devons tout faire pour l'assurer en temps de guerre.

***

L'horizon purement militaire n'apparaît pas moins sombre. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie voient leur natalité diminuer d'un mouvement commencé à la même époque et se continuant suivant un rythme identique. Leurs puissances mili-

taires respectives se maintiennent ainsi sensiblement en équilibre; elles n'en souffrent pas. La France se trouve en avance de quarante ans dans cette course qui a failli déjà lui être fatale en 1914! On a souvent cherché l'explication de nos premiers revers dans certaines erreurs tactiques imputables à notre haut commandement; la vérité est beaucoup plus simple : le nombre nous manquait. Napoléon, il est vrai, est parvenu dans de telles conditions à remporter des victoires éclatantes en 1796 ; mais les génies sont rares et de pareils miracles ne se renouvellent guère dans l'histoire. La sagesse nous commande donc de conserver tout au moins des effectifs en rapport avec ceux de nos adversaires éventuels.

Or, en 1935, date d'évacuation possible de la rive gauche du Rhin, la population allemande se sera accrue de 7 millions d'âmes au moins par rapport à ses chiffres de 1920, la nôtre à peine de sept cent mille. La faiblesse de la natalité des années de guerre aidant, nous disposerons alors de *5 200 000 hommes* incorporables; les Allemands en auront *11 millions 400 000;* la proportion sera ainsi du simple au double.

Si nous voulons à cette époque maintenir simplement nos effectifs de guerre à leur taux actuel, nous serons obligés d'affecter trois classes anciennes aux formations de l'avant. La mobilisation industrielle en souffrira; la puissance économique du pays s'en trouvera atteinte; quant à la valeur des armées, elle ne s'accroîtra peut-être pas en proportion du sacrifice consenti, puisque le vieillissement des unités diminuera sensiblement le rendement de l'ensemble. Rien ne prouve d'ailleurs que nous pourrons en rester là. L'Allemagne, disposant d'immenses réserves d'hommes, aura toutes facilités pour augmenter à sa guise le nombre de ses bataillons. Si elle se lançait un jour dans cette voie qu'elle a déjà suivie naguère, nous serions bien obligés de l'y suivre. De difficile, notre situation deviendrait dès lors périlleuse, étant donné que chaque année creuse plus profondément le fossé démographique qui nous sépare.

Telle est, en cas de guerre, la répercussion de l'abaissement de notre natalité. Pour le temps de paix, les conséquences en sont moins graves sans doute; elles n'en méritent pas moins d'être signalées. Les effectifs prévus par la loi des cadres récemment votée comportent 32 divisions, dans lesquelles doivent

entrer 435 000 citoyens français fournis par un contingent et demi à raison de 250 000 par classe. Or, ces contingents ne seront plus que de 210 000 en 1930 et, à partir de 1934, ils s'abaisseront à 135 000 environ. Dans un avenir prochain, si la Société des nations ne nous apporte pas des garanties sérieuses, une modification de la durée du service militaire dans un sens diamétralement opposé aux aspirations populaires, s'imposerait donc d'autant mieux que les naissances masculines allemandes se sont maintenues pendant la guerre aux environs de 500 000 par an. Après 1940, il est vrai, la crise de natalité causée par la guerre s'atténuera, nos classes redeviendront plus normales; oui, mais nous aurons probablement évacué la Rhénanie ! L'accroissement des moyens allemands aidant, nous serons encore une fois obligés de prendre des mesures de précaution importantes.

***

L'infériorité démographique d'une nation entraîne parfois l'invasion militaire; toujours, en tout cas, elle provoque, de la part de ses voisins, une infiltration pacifique dont l'importance est en relation étroite avec l'intensité du déséquilibre des populations. Au siècle dernier, les terres vierges encore nombreuses dans le monde attiraient tout naturellement le flot compact des émigrants. Aujourd'hui, la plupart de celles qui se trouvent situées sous des latitudes favorables à la colonisation blanche ont atteint leur point de saturation. Le trop plein des nations recherche donc d'autres rivages, et c'est ainsi qu'il se déverse sur les pays de vieille civilisation, qui, par suite de leur faible natalité et de leur développement économique, paraissent encore capables de nourrir un supplément d'hommes important.

La France étant du nombre, devient ainsi un véritable champ d'exploitation. Les étrangers y arrivent en foule, armés de leurs formidables appétits. L'infiltration commencée avant la guerre demeurait cependant soigneusement camouflée ; elle échappait aux observateurs les plus avertis. Il fallut le choc de 1914 pour nous dévoiler l'importance du mouvement qui, depuis lors, n'a fait que grandir. La population flottante des touristes mise à part, on peut estimer le montant des étrangers vivant actuellement en France à 2 310 000 environ, dont 500 000 dans le seul département de la Seine. Alors que l'accroissement de

notre population, au cours des deux dernières années (1), se chiffre par 200 000 âmes environ, celui des étrangers atteint 643 000 au moins. Bien peu se fixent au sol en s'incorporant à nous : 10 887 en 1921, 17 441 en 1922, et 20 308 en 1923 ont adopté notre nationalité (2). Chiffres bien faibles, chiffres navrants qui caractérisent hélas ! la mentalité avec laquelle trop d'émigrants abordent nos frontières ; venus chez nous pour s'enrichir, ils s'empressent de nous quitter après fortune faite !

Rien ne serait plus dangereux cependant que de condamner l'immigration par principe. Elle est aussi nécessaire aujourd'hui que l'afflux des capitaux étrangers pour assurer la remise en marche de notre organisme économique. L'un et l'autre sont la condition *sine qua non* de la résurrection d'un peuple saigné à blanc par la guerre. Les étrangers appartenant aux professions manuelles constituent un appoint appréciable pour notre main-d'œuvre déficitaire ; ils sont d'ailleurs facilement assimilables. Les riches voyageurs qui viennent en touristes et dépensent beaucoup d'argent rue de la Paix, les intellectuels qui maintiennent un contact permanent avec nos Universités et nos Sociétés savantes, servent utilement eux aussi nos intérêts. Il convient donc de distinguer soigneusement entre les bons éléments... et les autres.

Nous avons besoin des étrangers, mais non de tous les étrangers. Il est toujours permis à un peuple de choisir ceux auxquels il entend ouvrir ses portes et de surveiller ensuite leurs agissements. Que l'écume des gens sans aveu, qui encombre aujourd'hui les trottoirs de la capitale, fait monter, avec le prix des denrées, la statistique des crimes et nuit au bon renom de la France, s'arrête à nos frontières ! Accueillons au contraire avec faveur les jeunes gens qui désirent s'instruire chez nous et se constituent les pionniers de notre civilisation. Ouvrons les bras aux bons travailleurs qui viennent mettre leurs forces à notre disposition et ne demandent pas mieux que de faire souche dans notre pays. Utilisons les capitalistes et leur argent, mais, à l'exemple des Belges au Congo, obligeons-les à travailler un peu à notre bénéfice en les astreignant à nous allouer des actions ou des parts bénéficiaires, en rémunération d'un apport qui a bien sa valeur, puisque c'est notre sol, l'élé-

(1) Du 31 décembre 1920 au 1er avril 1923.
(2) Y compris 12 187 enfants mineurs.

ment même de leur succès. Séparons en un mot l'ivraie du bon grain. A ce prix seulement, l'immigration sera fructueuse pour nous en temps de paix.

Elle n'en constituera par moins un grave inconvénient au point de vue de notre défense nationale. A l'heure du danger, les étrangers ne remplacent pas les autochtones. Si l'afflux extérieur se maintient au taux actuel, vers 1940 un contingent supplémentaire de quelque cinq millions d'immigrants se trouvera occupé sur notre sol; ils auront pris la place des cinq millions de citoyens qu'auraient dû nous donner les mères françaises. En temps de guerre, s'ils appartiennent à des nations hostiles, ils se verront naturellement expédiés sur les camps de concentration, à moins qu'ils n'aient pris la précaution de quitter subrepticement la France, ce qui est plus probable; s'ils sont alliés, ils rejoindront leurs armées. Seuls les neutres resteront en définitive à leurs postes, mais en conservant la latitude de se croiser les bras, puisque nulle loi ne peut les obliger à travailler au bénéfice de la défense nationale. De toutes manières, un large déficit se creusera donc dans nos effectifs de travail, au moment où nous aurions le plus d'intérêt à les étoffer! Ces cinq millions d'hommes, qui pendant des années auront vécu de notre activité, bénéficié de notre hospitalité, n'auront ainsi, au jour du péril, aucun devoir à remplir.

On conçoit facilement que, possédant de si grands avantages, les immigrants ne soient point disposés à les abandonner. Pour la classe 1921, sur 30 500 étrangers, nés en France et résidant dans la Seine, on a compté seulement 316 conscrits. Les chiffres se sont un peu améliorés en 1922 et 1923, puisqu'ils sont passés respectivement à 568 et 534; ils n'en restent pas moins des plus faibles. La plupart ne désirent nullement acquérir une nationalité inutile et onéreuse. Ils ne le feront que s'ils y trouvent leur intérêt. Aujourd'hui, où nos effectifs de guerre diminuent d'une façon aussi inquiétante, le moment semble venu de chercher à les attirer efficacement.

En définitive, bien orientée et convenablement endiguée, l'immigration, conséquence de notre décroissante natalité, peut la pallier dans une certaine mesure; le problème n'est nullement insoluble. La France a prouvé dans le passé qu'elle était capable d'absorber avec facilité ceux qui venaient se fixer sur son sol; ses qualités n'ont pas changé. Encore faut-il que nous

sachions choisir entre ceux qui se présentent et qu'une législation bien comprise incite les meilleurs éléments à abandonner leur nationalité d'origine.

***

Lorsqu'on cherche un remède à la crise des effectifs, le célèbre aphorisme du général Mangin se présente aussitôt à l'esprit : « La France n'est plus aujourd'hui confinée dans ses frontières européennes; avec ses colonies, elle constitue une nation de 100 millions d'habitants. » Comme l'Allemagne n'a plus aucune possession hors d'Europe, comme elle ne compte sur son sol que 67 millions d'hommes environ, la décroissance de notre natalité deviendrait dès lors sans danger. Nos sujets bruns, jaunes, rouges et noirs viendraient à point nommé compenser le déficit de notre population continentale.

Le problème est en réalité beaucoup plus complexe qu'il ne paraît ainsi à première vue. Des discriminations sont encore une fois nécessaires et rien ne serait plus dangereux que de mésestimer ou d'exagérer les services qu'on peut attendre à cet égard de nos sujets d'outre-mer. Ceux-ci constituent incontestablement une magnifique réserve de 60 millions d'hommes et la France doit être reconnaissante au général Mangin d'avoir si chaleureusement prêché, bien avant 1914, la croisade en faveur de leur utilisation. Au cours de la lutte mondiale, le seul bloc africain nous a fourni un complément fort appréciable de 421 000 combattants et de 129 000 travailleurs. Nous aurions pu en tirer davantage, nous le pourrons encore dans l'avenir à la condition de tenir compte des contingences.

Les indigènes africains qui nous intéressent plus particulièrement, puisqu'ils se trouvent à portée de la métropole, possèdent en effet les qualités et les défauts de leurs races. Leur moral comme leur physique se révèle très différent du nôtre. Sous leurs climats, les blancs sont absolument inaptes au travail manuel; comment s'étonner que, transplantés en Europe, les Africains ne puissent s'astreindre à toutes nos règles de vie? Pourquoi supporteraient-ils mieux les rigueurs de nos hivers, que nous les ardeurs de leurs étés? Dans l'emploi qui peut en être fait, il y a donc lieu de tenir le plus grand compte aussi bien de leur tempérament que de leur valeur intellectuelle. Dès lors, ils apparaissent ce qu'ils sont en réalité : un per-

sonnel non de substitution, mais de complément fort utile.

On les emploiera avec fruit dans l'organisme économique, à la condition de choisir pour eux des climats favorables et de les écarter des fonctions techniques auxquelles ils ne sont point préparés. Ils semblent pouvoir être affectés en grand nombre aux mines et aux houillères où le travail est généralement individuel et toujours assez simple. L'entretien des routes, des canaux, des voies ferrées en absorbera également une certaine quantité. Dans les campagnes mêmes, ils seront d'un secours efficace à la condition d'être maintenus groupés et de rester étroitement surveillés afin d'éviter des accouplements dangereux pour notre race. On comprend que, dans les branches industrielles exigeant une certaine habileté professionnelle, un long apprentissage et des connaissances scientifiques même rudimentaires, on ne puisse leur confier que les emplois de manœuvres. Au total, 500000 travailleurs indigènes prendraient ainsi place utilement en temps de guerre dans notre organisme économique et 100000 environ à l'arrière des armées; c'est quatre fois ce que l'Afrique française nous a fourni en 1914-1918. Avec ses 30 millions d'habitants, elle est parfaitement capable d'un tel effort.

Elle est à même également d'accroître considérablement le chiffre de ses combattants. Mais ici il faut tenir compte encore une fois beaucoup moins des possibilités coloniales que de nos facilités d'absorption. Tous les emplois de l'armée ne sauraient convenir aux indigènes. Ceux-ci d'autre part ne sont guère utilisables en hiver; or, nous ne sommes plus à l'époque de Henri IV où les armées renonçaient aux opérations actives pendant la mauvaise saison. Leur valeur morale sur le champ de bataille est enfin très différente de la nôtre. Les noirs en particulier sont de grands enfants fort braves, mais impulsifs et impressionnables à l'excès. Les dangers inconnus, les procédés de combat inédits les surprennent. Dans leurs rangs, la panique succède avec une rapidité déconcertante à l'enthousiasme. La simple disparition d'un chef respecté entraîne parfois la débandade de toute une troupe; nous en avons connu de multiples exemples. S'ils ne sont fortement encadrés, puissamment étayés par des unités blanches, les indigènes ne sauraient donc échapper aux émotions du champ de bataille. Dès lors, il y a une proportion à maintenir entre les Français et leurs camarades de

couleur. Forts de leur expérience, nos coloniaux n'ont jamais voulu employer au cours de la dernière guerre plus d'un bataillon nègre pour trois européens. Un régiment sur trois semble en tout cas le maximum de l'amalgame à envisager. Les statistiques officielles nous promettant pour 1935 un total de trois millions de combattants blancs, les effectifs coloniaux pourraient donc s'élever dans l'avenir à un million d'hommes environ. L'appoint, comme on le voit, est important, mais restera un appoint. Un terrible aléa subsistera toujours en effet, qui nous empêchera de faire un fonds absolu sur les indigènes : celui de leur arrivée en Europe. La construction du Transsaharien le réduira sans doute, mais sans le supprimer. On se heurtera toujours aux difficultés de la traversée de la Méditerranée, traversée qui serait peut-être facile si l'Allemagne demeurait notre seule adversaire, mais qui se compliquerait étrangement le jour où cette Puissance aurait trouvé quelque concours sur mer. C'est une hypothèse qu'il n'est pas permis d'écarter.

Pour parer à ce danger, nous pourrions, il est vrai, accroître dans l'avenir le nombre des unités indigènes stationnées en France dès le temps de paix. Mais cette transplantation en masse ne serait pas sans inconvénient ; il semble bien que nous ayons déjà fait dans cette voie l'effort maximum. Le recomplètement des régiments au cours des hostilités nous obligerait rapidement en tout cas à de nombreuses allées et venues entre les ports d'Algérie et de Provence. L'ère des difficultés s'ouvrirait peut-être quelques semaines plus tard ; elle ne serait pas supprimée.

La France peut-elle attacher les fils de sa sécurité à des points d'appui aussi fragiles ? Évidemment non. De pareille mesures ne sauraient constituer que des palliatifs. La clef du problème de notre défense nationale se trouve en définitive dans la reprise de la natalité, qui constitue ainsi une question de vie ou de mort pour nous. Le vote de nouvelles lois protectrices adaptées à nos mœurs s'impose donc d'urgence, si nous ne voulons pas voir la civilisation menacée une fois de plus.

Général SERRIGNY.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU
ET
MADAME DE WARENS

« Que mon dépositaire, se montrant, leur dise alors : vous voulez savoir ce qu'il aurait dit, eh bien ! le voilà... » Jean-Jacques Rousseau prévoyait-il, en écrivant ces mots, que la persécution dont il s'est plaint si amèrement pendant sa vie, s'attacherait à sa mémoire. Aujourd'hui encore, il est jugé selon une série d'idées toutes faites. Et, si l'on rend hommage à son génie, son caractère et sa vie sont étiquetés une fois pour toutes. Or, il est bien difficile de reviser des étiquettes dans le domaine de l'histoire littéraire !

Il y a un siècle, l'éditeur Musset-Pathay, le père d'Alfred de Musset, — qui était un fervent admirateur de Jean-Jacques Rousseau, — avait aperçu le seul moyen possible de défendre sa mémoire en opposant des textes à la calomnie insaisissable et souveraine. Il estima que le meilleur argument serait de mettre le lecteur en face des lettres de Rousseau, ces lettres où il exhale au jour le jour ses sentiments et ses désillusions. C'est ainsi qu'en 1824, Musset-Pathay réédita la *Correspondance* en la complétant par des pièces nouvelles.

Depuis lors, le public lettré ne dispose que de cette *Correspondance*, telle que l'établit Musset-Pathay, sans cesse réimprimée et à peine modifiée par ses successeurs. Cependant, depuis 1824, que de changements ! que de lettres perdues se sont retrouvées, tandis que d'autres s'avéraient apocryphes ! que de textes reconnus soit incomplets, soit inexacts ! Le besoin

d'une édition nouvelle de la *Correspondance*, préparée selon les méthodes de la critique moderne, se faisait sentir chaque jour davantage.

C'est à cette œuvre que Théophile Dufour, l'érudit genevois, avait consacré sa vie.

Depuis le jour où, à vingt ans, étudiant en droit à l'Université de Genève, il avait retrouvé le texte de la convention passée entre le père et le patron de Rousseau, en 1728, Théophile Dufour n'a plus cessé de s'occuper du grand écrivain.

A l'École des Chartes, il apprit les rigoureuses méthodes de la critique des textes. Revenu à Genève, muni du diplôme d'archiviste-paléographe, il consacra tous les loisirs que lui laissait la magistrature à ses études d'historien. Il les continua lorsque, pendant quinze ans, il dirigea la Bibliothèque publique de Genève. Et Rousseau occupait la plus large part dans ses recherches. Théophile Dufour put enfin s'y vouer exclusivement, fouillant avec une passion raisonnée les archives, les bibliothèques, les collections particulières, pourchassant dans les ventes les autographes de Rousseau, qu'il se faisait communiquer et qu'il copiait avec une minutie savante de chartiste. Il travailla en particulier à Neuchâtel, à Londres et à Paris où il passa plusieurs années.

Ainsi, au cours de près de soixante ans, il a préparé l'édition critique de la *Correspondance*. Il avait appris à ne rien avancer sans preuves décisives. Et il rêvait de collationner le texte entier de la *Correspondance* sur les manuscrits originaux. Il voulait connaître exactement ce que Rousseau avait dit... Il s'agissait donc de retrouver ces milliers de manuscrits, ou, à défaut de la lettre définitive, les minutes autographes. On sait que Rousseau écrivait souvent nombre de brouillons pour une seule lettre. Il s'agissait encore de réunir les lettres dispersées, publiées ici et là, dans un périodique ou une monographie et oubliées depuis lors. Enfin il s'agissait de découvrir le plus grand nombre possible de pièces inédites.

Dans quel esprit il menait cette immense enquête, Théophile Dufour l'a précisé lui-même, lorsqu'il écrivait à propos d'un autre, son maître et son ami, Rilliet de Candolle, ces lignes significatives : « Il faut l'avoir vu travailler pour se rendre un compte exact de la conscience inouïe, du scrupule extraordinaire qu'il apportait dans tout ce qui touche à la

recherche des matériaux, à la comparaison des sources, à la vérification attentive du plus mince détail, du renseignement en apparence le plus insignifiant. Pour lui, rien n'était inutile, rien n'était de trop dans cette poursuite passionnée de la vérité. »

Lui aussi, il faut l'avoir vu travailler pour se rendre un compte exact de la conscience inouïe, du scrupule extraordinaire qu'il apportait... Lui aussi pensait que rien n'était inutile. Et il employait des jours et des jours à vérifier un renseignement qui eût paru insignifiant à un esprit moins averti. Lui savait bien que rien n'est insignifiant de ce qui touche à la vie d'un homme, et qu'un mot parfois suffit à éclairer un texte.

Et Dufour poussa si loin le scrupule, il eut un tel souci de la perfection, qu'il se refusait à livrer au public cette œuvre qu'il ne considérait jamais comme assez achevée. Il ne consentait à donner que de brèves notices comme celles sur *Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens*, la publication de la première rédaction des *Confessions*, du *Testament*, des *Institutions chimiques*. Et, tout en continuant d'enrichir ses dossiers et d'accumuler des notes d'une abondance, d'une précision et d'une sûreté que les érudits s'accordent à déclarer incomparables, il reculait sans cesse l'échéance de la *Correspondance générale*, malgré les supplications de ses amis et les demandes des éditeurs.

A maintes reprises, il eut le chagrin de voir publier par d'autres les textes qu'il avait si minutieusement préparés. Mais il persistait dans sa résolution d'atteindre un plus haut point de perfection.

— Il me faudrait encore des années ! disait-il.

Il était alors un vieillard à la tête toute blanche, qui, patiemment, chaque jour, se remettait au travail... Ces années, il savait qu'il ne les aurait pas. Il accepta de ne point voir paraître cette œuvre, préparée au cours de plus d'un demi-siècle, avec tant de scrupule et d'amour, une telle indifférence au succès personnel.

— Un autre la publiera... S'il est honnête, il mettra mon nom...

Telle est la seule indication qu'il ait donnée, peu de semaines avant sa mort. C'était en novembre 1922. Il laissait cent trente-deux dossiers, couverts de sa fine écriture et correspondant à une centaine de volumes in-octavo.

C'est cette œuvre qui formera la *Correspondance générale de J.-J. Rousseau* (1), et dont le premier volume vient de paraître.

M. Pierre-Paul Plan, qui est lui-même un historien et un érudit, a bien voulu se dévouer à la tâche délicate de mise au point. Tout en s'effaçant lui-même, avec une modestie peu usitée, devant le nom de Théophile Dufour, il apporte sa large part de science, de travail personnel et de lettres inédites. Et le soin que la librairie Armand Colin a mis à bien présenter cette œuvre aurait fait plaisir à Rousseau qui aimait tant les belles impressions !

L'édition critique de la *Correspondance générale* augmente d'environ deux mille le nombre des lettres publiées dans les éditions antérieures, qui comprenaient mille et quelques pièces. Ces deux mille lettres nouvelles sont, d'une part, des lettres inédites, d'autre part, des lettres dispersées, imprimées isolément et qui n'avaient point été recueillies. Le texte des lettres déjà connues, qui contenait une quantité d'erreurs et d'omissions, a été rétabli, et elles ont recouvré de nombreux passages inédits. Enfin on trouvera plus d'un millier de lettres, pour la plupart inédites, des correspondants de Rousseau, et qui jettent sur les siennes une lumière indispensable. Ainsi va se trouver réalisé, à un siècle de distance, le rêve de Musset-Pathay.

Sans doute, à la confrontation de toutes ces pièces nouvelles, on verra tomber d'elles-mêmes bien des appréciations trop simplistes ; des jugements seront revisés. Et l'on verra peu à peu reparaître, en présence d'une vérité que le texte des lettres établit d'une façon péremptoire, la figure véritable de Jean-Jacques Rousseau.

Le premier volume de la *Correspondance générale* groupe les lettres de jeunesse, — à Mme de Warens, lettres écrites de Venise et lettres des débuts à Paris. Sur cent vingt-sept lettres, soixante-quinze ne se trouvent pas dans les éditions précédentes.

Rompant avec l'ordre chronologique, M. Pierre-Paul Plan a réuni toutes les lettres concernant les relations de Rousseau et de Mme de Warens. Ainsi rapprochées, avec leur texte revisé, éclairées par les lettres des comparses, le bon curé de Gruffy, qui

(1) *Correspondance générale de Jean-Jacques Rousseau*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour; Paris, Armand Colin, ouvrage publié avec le concours de l'Institut de France.

appelait Mme de Warens sa sœur, et Jean-Jacques son neveu, et M. de Conzié, l'ami de la baronne, et « l'ami » de Rousseau, elles permettent d'évoquer, une fois encore, et d'une façon quelque peu différente, l'épisode qui domine toute la vie de Jean-Jacques.

***

— Maman, n'êtes-vous plus ma chère maman ? Ai-je vécu quelques mois de trop ?

Ce cri de douleur, Jean-Jacques Rousseau le jette à Mme de Warens, le 4 décembre 1737, de Montpellier, où il était venu passer six semaines dans l'espoir de se guérir des malaises qu'il attribuait à un polype au cœur. Mme de Warens n'affirmait-elle pas avoir entendu dire par Claude Anet, qu'un M. Fizes habitant Montpellier, savait guérir les polypes au cœur ? Jean-Jacques était parti.

Ce séjour de Montpellier est un tournant dans l'histoire de leur longue liaison ; il marque le terme de ce bonheur total, que Rousseau, bien des années plus tard, ne peut évoquer sans s'émouvoir. « Moments précieux et si regrettés !... Coulez plus lentement dans mon souvenir... »

En 1737, il y avait déjà neuf ans que Jean-Jacques, presque enfant, était arrivé à Annecy et qu'il rencontra Mme de Warens dans le passage conduisant à l'église des Cordeliers. Au cours de ces neuf années mouvementées, où Jean-Jacques essaya des carrières diverses, voyagea, fit maintes expériences, pas un jour sa tendresse pour son amie, cette confiance parfaite qu'il assure ne s'être jamais démentie, ne furent déçues. Le vif attachement qu'il éprouva dès la première minute, en s'approfondissant, pénétra peu à peu tout le cœur, toutes les pensées, toute la vie de Jean-Jacques, et changea enfin de caractère, le jour où Mme de Warens décida de le « traiter en homme ».

Ces étés de 1736 et 1737 sont le point culminant de son amour et de sa félicité. Claude Anet était mort. Mme de Warens s'installait aux Charmettes, non pas dans la maison devenue célèbre qui sera la sienne à partir de 1738, mais dans la petite maison de Mme Revil située en face, à droite du ruisseau des Charmettes, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une grange que l'on a entièrement reconstruite.

Ainsi le cadre réel où se déroula l'idylle des Charmettes n'existe plus...

« Ici, dit Rousseau dans les *Confessions*, commence le court bonheur de ma vie; ici viennent les paisibles, mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu... » Le bonheur, éprouvé par intervalles, avait atteint à l'état de perfection, devenait l'atmosphère même que Rousseau respirait. Le mot de bonheur revient comme un thème familier à toutes les pages de ce début du livre VI, le plus beau et le plus douloureux peut-être des *Confessions*. « Je me levais avec le soleil, et j'étais heureux; je me promenais, et j'étais heureux; je voyais maman, et j'étais heureux; je la quittais, et j'étais heureux; je parcourais les bois, les coteaux, j'errais dans les vallons, je lisais, j'étais oisif; je travaillais au jardin, je cueillais les fruits, j'aidais au ménage, et le bonheur me suivait partout : il n'était dans aucune chose assignable, il était tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un seul instant. » Mme de Warens est dans une période de calme, elle n'essaie pas de nouvelle entreprise hasardeuse, elle ne remplit pas la maison d'aventuriers et de charlatans. Jean-Jacques s'applique à lui faire aimer son jardin, sa basse-cour, ses pigeons, ses vaches, à « nourrir son goût pour la campagne ». Il cueille avec elle les fruits; ils font la vendange.

Était-ce donc le seul attrait du vallon des Charmettes qui répandait sur toutes les menues joies quotidiennes, déjà goûtées naguère, une félicité nouvelle? Pourquoi sent-il redoubler son attachement pour son amie? La cause en est inattendue : Jean-Jacques était malade; il souffrait d'un dépérissement, de langueurs, de vapeurs, du manque de sommeil. Il se jugeait perdu : il s'en allait tout doucement vers la mort. M. Salomon, son médecin, le croyait aussi. Dès lors, il regardait chaque objet comme s'il était près de le perdre. Et comme il ne souffrait pas, qu'il avait vingt-cinq ans, et peut-être encore de l'espoir inconscient au fond du cœur, il s'abandonnait à cet état de grâce où ses passions étaient endormies, où seules vivaient en lui son âme et sa tendresse.

Il parlait avec Mme de Warens de la mort, de l'indulgence de Dieu, de la vie future. « Cette âme sans fiel » ne pouvait croire à l'enfer. Mais elle croyait au purgatoire. « Cela venait, dit Rousseau, de ce qu'elle ne savait que faire des âmes des méchants, ne pouvant ni les damner ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fussent devenus : et il faut avouer qu'en

effet, et dans ce monde et dans l'autre, les méchants sont toujours bien embarrassants. »

Rousseau, tout en relevant tendrement les inconséquences de son amie, qui accommodait d'une façon si bizarre la morale chrétienne et les maximes rien moins qu'orthodoxes dont elle justifiait sa conduite, écoutait les paroles de Mme de Warens et se préparait à mourir, puisant « avec sécurité dans cette source de confiance. » Il était persuadé qu'il ne reverrait pas le printemps, et lorsque Mme de Warens alla prendre ses quartiers d'hiver à Chambéry, il baisa la terre et les arbres des Charmettes qu'il croyait quitter pour toujours.

Il les retrouva... « La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons est inexprimable. Revoir le printemps était pour moi ressusciter en paradis... Nous fûmes assez tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du rossignol. Dès lors je ne crus plus mourir... »

Cependant l'état de grâce continuait. Jean-Jacques goûtait ce même bonheur paisible dont il a dit qu'on ne peut le décrire, parce qu'il ne résulte pas des faits, mais « qu'il est un état permanent. » Ses lectures, les livres qu'il emportait avec lui et qu'il oubliait sur un banc, sa prière à l'heure où le soleil se lève; ses rêveries dans le jardin, tandis qu'il guettait le contrevent de Mme de Warens, son tressaillement de joie en le voyant s'ouvrir, le baiser innocent qu'il courait donner à son amie encore sommeillante, leur déjeuner dans le pavillon de verdure, sous le houblon qu'il avait planté, leurs longs entretiens, tout lui était ravissement.

Les mois coulaient. Il étudiait la géométrie, le latin, l'astronomie. Et comme il était « pâle comme un mort, maigre comme un squelette » et dépérissant à vue d'œil, il se mit à étudier l'anatomie et la physiologie. Et se croyant mourant, atteint de toutes les maladies dont il lisait la description, il éprouva la fantaisie de guérir, fantaisie qu'il considère comme une maladie « plus cruelle encore » dont il s'était cru délivré.

C'est ainsi que fut décidé le voyage à Montpellier.

D'après le récit des *Confessions*, il serait parti sans l'ombre d'une inquiétude, laissant Mme de Warens occupée de son jardin, de ses bêtes, de ses champs et le cœur plein du petit qui s'en allait à Montpellier, pour guérir d'un polype au cœur, consulter un oracle dont Claude Anet avait dit grand bien.

Mais si l'on confronte ce récit et les textes revisés de la *Correspondance générale*, ces lettres où l'on recueille la palpitation de la vie vécue au jour le jour, la souffrance de l'instant où elles furent écrites, on se convainc bientôt, qu'ici, comme à plusieurs reprises, d'ailleurs, Rousseau, dans les *Confessions*, a cherché à ménager Mme de Warens.

— Maman, n'êtes-vous plus ma chère maman?

Que s'est-il donc passé aux Charmettes avant le départ de Rousseau? Pourquoi ce malaise qu'il laisse percer dès sa première étape, à Grenoble, dans sa lettre du 13 septembre? Quel chagrin cherche-t-il à oublier au cours du trajet de Grenoble à Montpellier, lorsqu'il accueillera les avances de Mme de Larnage, et finira par connaître une flambée de joie sans amour?

Le perruquier Wintzenried, « le chevalier de Courtilles », comme il se faisait appeler, avait paru aux Charmettes; une ombre menaçait le bonheur de Jean-Jacques, qui déjà pressentait quelle influence équivoque et toute-puissante allait s'emparer de Mme de Warens. « Je le connaissais pour l'avoir déjà vu dans la maison avant mon départ », dira-t-il dans les *Confessions* sans insister.

Peut-être de Courtilles ne fut-il pas étranger à ce départ, ce départ qui a tout l'air d'être impromptu comme en témoigne une phrase de la lettre de Grenoble : « Il me fâche extrêmement d'avoir été contraint de partir sans faire la révérence à M. le marquis d'Entremont, et lui présenter mes très humbles actions de grâce; oserai-je, madame, vous prier de vouloir suppléer à cela? »

Avec une hâte mêlée d'une sorte d'amertume, Rousseau réclame des nouvelles de son amie : « J'ai eu le bonheur de trouver pour Montpellier en droiture, une chaise de retour... Je partirai demain matin. Je suis mortifié, madame, que ce soit sans recevoir ici de vos nouvelles; mais ce n'est pas une occasion à négliger. » Il revient bientôt à la charge : « Comme je compte de pouvoir être à Montpellier mercredi au soir, le 18 du courant, je pourrai donc, madame, recevoir de vos précieuses nouvelles dans le cours de la semaine prochaine, si vous preniez la peine d'écrire dimanche ou lundi matin. Vous m'accorderez, s'il vous plaît, la faveur de croire que mon empressement jusqu'à ce temps-là ira jusqu'à l'inquiétude. » Et il ajoute, avec cet accent déjà douloureux, que nous trouverons

plus amer dans les lettres de Montpellier : « Permettez encore, madame, que je prenne la liberté de vous recommander le soin de votre santé. N'êtes-vous pas ma chère maman? N'ai-je pas le droit d'y prendre le plus vif intérêt? Et n'avez-vous pas besoin qu'on vous excite à tout moment à y donner plus d'attention? »

Et n'est-ce pas au perruquier de Courtilles qu'il pense lorsque, après avoir raconté la représentation d'*Alzire* qui l'a ému « jusqu'à perdre la respiration », il dit en terminant : « Pourquoi, madame, y a-t-il des cœurs sensibles au grand, au sublime, au pathétique, pendant que d'autres ne semblent faits que pour ramper dans la bassesse de leurs sentiments? La fortune semble faire à tout cela une espèce de compensation; à force d'élever ceux-ci, elle cherche à les mettre de niveau avec la grandeur des autres ; y réussit-elle, ou non ? »

Rousseau est donc parti dans cette chaise de poste où il devait rencontrer Mme de Larnage. Pendant quelques jours, il accueillit la bonne fortune. Il eut vingt-cinq ans... il oublia la mort prochaine, le polype au cœur, le douloureux pressentiment. Il joua son rôle de voyageur d'outre-Manche, en tâchant de ne pas se tromper, inquiet toutefois, car il ne savait pas un mot d'anglais, et tout l'amour que lui témoignait Mme de Larnage ne pouvait dissiper cette impression obsédante, si fausse pourtant, qu'elle se moquait de lui. Mme de Larnage le quitta à Saint-Andiol. Il continua seul son voyage, et déjà il ne pensait guère plus à elle, tandis qu'il admirait le Pont du Gard.

A peine est-il à Montpellier que tous ses tracas le reprennent. Il se sent de nouveau mal portant. Il a la nostalgie des Charmettes; il devine ce qui s'y passe... Et maman ne lui répond pas!

Le 23 octobre, à bout de patience, il écrit à M. Micoud, qui habitait Grenoble et l'avait invité à dîner; il lui envoie une lettre adressée à Mme de Warens et le supplie en ces termes : « Quoi qu'il en soit, il m'est si essentiel d'être bientôt tiré de peine, que je n'ai point balancé, monsieur, de vous adresser encore l'incluse, et de vous prier de vouloir bien donner vos soins pour qu'elle parvienne à son adresse. J'ose même vous inciter à me donner des nouvelles de madame de Warens; je tremble qu'elle ne soit malade... Vous ferez une œuvre de charité de m'accorder cette grâce... »

La lettre à Mme de Warens est significative : « Voici un mois passé de mon arrivée à Montpellier sans avoir pu recevoir

aucune nouvelle de votre part, quoique j'aie écrit plusieurs fois et par différentes voies. Vous pouvez croire que je ne suis pas fort tranquille, et que ma situation n'est pas des plus gracieuses; je vous proteste cependant, madame, avec la plus parfaite sincérité, que ma plus grande inquiétude vient de la crainte qu'il ne vous soit arrivé quelque accident. Je vous écris cet ordinaire-ci par trois différentes voies... il est impossible qu'une de ces trois lettres ne vous parvienne; aussi j'en attends la réponse dans trois semaines au plus tard. Passé ce temps-là, si je n'ai point de nouvelles, je serai contraint de partir dans le dernier désordre et de me rendre à Chambéry comme je pourrai... » Suivent des indications minutieuses, touchant la meilleure manière de faire parvenir les lettres.

Cependant, une lettre de Mme de Warens est arrivée avant qu'il ne ferme la sienne. Une lettre de reproches... Probablement, Mme de Warens se sentait coupable, et selon l'usuelle tactique, elle prenait les devants et elle accusait... Quels reproches? On ne sait. Rousseau les accepte avec humilité. « ... Quoique peut-être il dût me paraître un peu dur que la première lettre que j'ai l'honneur de recevoir de vous ne soit pleine que de reproches, je conviens que je les mérite tous. Que voulez-vous, madame, que je vous dise? Quand j'agis, je crois faire les plus belles choses du monde, et puis il se trouve au bout que ce ne sont que sottises : je le reconnais parfaitement bien de moi-même. »

C'est à travers sa sourde inquiétude et sa peine que Rousseau a vu Montpellier. Tout lui paraît maussade dans cette ville qui lui inspire « une mortelle antipathie » : les gens avec lesquels il est impossible de faire aucune liaison, et qui se barricadent dans leurs logis; les rues « sales, tortueuses et larges de six pieds », « bordées alternativement de superbes hôtels et de misérables chaumières pleines de boue et de fumier ». Le climat ne lui convient pas; le vent marin amène des brouillards; les aliments ne valent rien et sont apprêtés à « l'huile puante ». « Le vin est trop violent et incommode toujours. » Jean-Jacques est malade. Il a des esquinancies. Et, par-dessus le marché, la vie est si chère qu'il ne sait comment s'en tirer. Tout l'argent qu'il a reçu de Genève est déjà dépensé... L'exilé devient hypocondre. Il écrit à M. Charbonnel à Chambéry : « Il semble que la Savoie est éloignée d'ici de sept à huit cents lieues... Quelque

dure que soit ma situation actuelle, je la supporterais volontiers, si du moins on daignait me donner la moindre marque de souvenir; mais rien : je suis si oublié qu'à peine crois-je moi-même d'être encore en vie. »

Les semaines passent. L'état de Jean-Jacques empire. Les difficultés redoublent. Il n'a pas reçu l'argent annoncé par Mme de Warens. Elle ne semble pas du tout comprendre la situation. Elle lui conseille de rester à Montpellier jusqu'à la Saint-Jean. Veut-elle donc le tenir éloigné des Charmettes?... Rousseau s'y refuse avec énergie. Il est à la veille de partir pour Saint-Andiol, près de Saint-Esprit, où il boira du lait d'ânesse, où il fera l'essai de nouveaux remèdes, où il retrouvera des compagnies plus agréables, et Mme de Larnage qui ne cesse de lui écrire et de l'appeler.

Le 6 décembre, il écrit à Mme de Warens cette lettre qui contient le déchirant post-scriptum, dont le texte, rétabli, après avoir été collationné sur l'autographe, éclaire ce désespoir, resté jusqu'ici assez mystérieux :

« Oh! ma chère maman! J'aime mieux être auprès de D. et être employé aux plus rudes travaux de la terre que de posséder la plus grande fortune dans tout autre cas. »

M. Mugnier, qui cite cette lettre dans son livre sur *Mme de Warens et Jean-Jacques Rousseau*, suggère qu'il faut lire « auprès de vous ». N'a-t-on pas pris l'abréviation Vs pour un D.? Cela lui paraît certain. En réalité, c'est bien D. que Rousseau a écrit : D, c'est-à-dire De Courtilles, comme on écrivait alors. Il sait donc bien que de Courtilles est installé aux Charmettes. Et il accepte de vivre sous le même toit. Pourvu qu'il soit auprès de Mme de Warens, tout lui est indifférent. Il se soumet à tout, il approuve tout, — excepté une seule chose à laquelle il se refuse absolument.

« J'approuve tout, je me soumets à tout excepté ce seul article, auquel je me sens hors d'état de consentir, dussé-je être la proie du plus misérable sort. Ah! ma chère maman, n'êtes-vous plus ma chère maman? Ai-je vécu quelques mois de trop? Vous savez qu'il y a un cas où j'accepterais la chose dans toute la joie de mon cœur. Mais ce cas est unique. Vous m'entendez. »

Il accepte de vivre aux Charmettes en la compagnie de c· Wintzenried qu'il a jugé immédiatement; mais il se refuse à

l'avilissant partage que Mme de Warens a déjà dû proposer. Tel est sans doute ce « seul article » auquel Rousseau refuse de consentir... Que Mme de Warens se reprenne, et ne soit pour l'un et pour l'autre qu'une maternelle amie... « Vous savez qu'il y a un cas où j'accepterais la chose dans toute la joie de mon cœur. Mais ce cas est unique. Vous m'entendez. » — A travers les sous-entendus, entre les lignes elliptiques, on lit la révolte de Jean-Jacques et sa supplication passionnée. Mme de Warens ne peut-elle comprendre ? « Au nom de Dieu, rangez les choses de sorte que je ne meure pas au désespoir. »

Ayant écrit cette lettre, Rousseau a dû partir immédiatement.

Vers la fin de novembre, dit-il dans les *Confessions*. Cette lettre était du 6 décembre. Il ne se trompe que de peu de jours. Il croyait partir pour Saint-Andiol, à deux journées de Montpellier et sur la route de Chambéry. Et voici qu'il ne peut s'y arrêter. Il se donne à lui-même toute sorte de bonnes raisons. La vérité est qu'une force secrète le ramenait aux Charmettes, presque à son insu. Il sacrifia Mme de Larnage, qui l'aimait et l'appelait et qu'il ne devait plus revoir. Sans doute ignora-t-elle toujours que le charmant passant, au nom anglais, qu'elle adora de Grenoble à Montélimar et à Saint-Andiol était le plus grand écrivain de son temps...

Rousseau, sur le chemin de Chambéry, brûlait les étapes. Il réussit à gagner une demi-journée. Savourant déjà la fête de son retour, il a prévenu Mme de Warens. Il trouve le logis indifférent, Mme de Warens distante et froide. Sa place était prise.

Mme de Warens d'ailleurs ne lui laisse aucun doute... Elle avoue avec franchise. Et lorsque Jean-Jacques lui crie sa douleur et ses plaintes, elle lui propose froidement « cet article » auquel il ne peut consentir. « Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou, que j'étais un enfant, qu'on ne mourait pas de ces choses-là ; que je ne perdrais rien ; que nous n'en serions pas moins bons amis, pas moins intimes dans tous les sens ; que son tendre attachement pour moi ne pouvait diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre, en un mot, que tous mes droits demeuraient les mêmes, et qu'en les partageant avec un autre, je n'en étais pas privé pour cela. »

Et Rousseau de répondre : « Je vous aime trop pour vous avilir... C'est à vous, ô maman, que je vous cède ; c'est à l'union de nos cœurs que je sacrifie tous mes plaisirs. Puissé-je périr

mille fois avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime!... »

D'après l'examen des lettres, il semble bien que cette scène douloureuse, qui mit fin au court bonheur de Rousseau, a dû avoir lieu avant le départ pour Montpellier. Sans doute Mme de Warens se lassait de l'ami souffrant dont les passions étaient endormies, et dont la joie préférée était désormais de s'entretenir de l'immortalité de l'âme sous la tonnelle de houblon. Peut-être voyait-elle de Courtilles en secret. Dans tous les cas, le 15 septembre, trois jours après le départ de Rousseau, de Courtilles signait pour Mme de Warens un acte par-devant notaire, ce qui prouve l'importance qu'il avait déjà dans la maison. Peut-être Rousseau a-t-il cru atténuer les fautes de Mme de Warens en laissant croire que le voyage à Montpellier, l'absence de plusieurs semaines, fut la cause de ce nouvel égarement.

Dès lors, Jean-Jacques sentit qu'il perdait Mme de Warens. Il la voyait livrée à l'influence d'un être sans scrupules et sans conscience, d'esprit médiocre, et de façons bruyantes et insupportables. A la façon dont Rousseau peint, dans les *Confessions*, « ce grand fade blondin » qui faisait le bruit de dix ou douze hommes, on sent une insurmontable aversion. La moindre parole, le moindre geste de l'intrus devait blesser les nerfs sensibles de Jean-Jacques. Ce goût du médiocre, dont témoignait son amie, cette façon de ne pas distinguer entre lui-même et le peu sympathique personnage, de renier ainsi ce qu'il y avait de délicat et d'essentiel dans la longue tendresse qui avait trouvé son apothéose aux Charmettes, ce fut pour Jean-Jacques le coup le plus douloureux. Il avait accepté Claude Anet, non sans une peine cruelle, a-t-il dit. Mais il estimait cet homme juste et pondéré qui exerçait une si sage influence sur l'esprit agité de Mme de Warens, et même il avait de l'affection pour lui. Il avait admis les sophismes de Mme de Warens, qui avait eu l'esprit gâté par son maître de philosophie, mais dont le cœur demeurait bon et le caractère aimable et doux. A maintes reprises, il a rendu hommage à cette douceur, à cette spontanéité généreuse de son amie.

Désormais la confiance de Jean-Jacques est ébranlée.

En outre il s'inquiète à bon droit de l'avenir. Déjà Claude Anet et lui-même avaient grand peine à s'opposer aux folles entreprises de Mme de Warens « toujours projetante et toujours agissante : » ces fabriques, ces mines, ces grandes affaires, qui

coûtaient beaucoup d'argent et aboutissaient inévitablement à la faillite... De Courtilles, lui, l'y encourage, la seconde, et pour un peu l'y entraînerait. La ruine est au bout de tout cela. Rousseau le sait et ne peut l'empêcher.

Ainsi s'écroula son rêve, si souvent exprimé, de vivre auprès de son amie, et de gagner de quoi lui faire une douce existence matérielle. Il ne pouvait plus se plaire auprès de maman; Mme de Warens, qui ne lui pardonnait pas son refus, se refroidissait à son égard. L'intimité entre eux deux mourait parmi le vacarme que répandait de Courtilles, rendant odieux le séjour tant aimé. « J'aurais passé des jours entiers sans la voir, qu'elle ne s'en serait pas aperçue », note Rousseau avec amertume. Il laisse Mme de Warens et Wintzenried retourner, pour l'hiver, à Chambéry. Et lui, seul aux Charmettes, réfugié dans sa chère bibliothèque, il essaie d'oublier sa peine à force de lectures.

Au printemps de 1740, il accepta une place de précepteur à Lyon chez M. de Mably. Dans les brouillons qu'il fit avant d'envoyer sa lettre d'acceptation, on lit cette phrase : « Détaché dès l'enfance de ma propre patrie, je ne tiens à rien sur la terre qu'à une bienfaitrice et une mère d'adoption. »

Sa tendresse pour Mme de Warens, sa sollicitude et son souci demeurent les mêmes, mais il ne cherche plus dans cette affection son bonheur personnel. Sa pensée retourne toujours aux Charmettes. Il n'est pas encore arrivé à Lyon qu'il écrit à son amie : « Il me semble qu'il y a mille ans que j'ai quitté les Charmettes. » Et il ajoute : « Je vous recommande infiniment le soin de la bibliothèque. »

Il raconte en détail ses premières impressions : M. de Mably est un honnête homme et un philosophe. « Quant à mon petit élève, on ne saurait lui refuser d'être très aimable, mais je ne saurais encore vous dire s'il aura le cœur également bon, parce que souvent ce qui paraît à cet âge des signes de méchanceté, n'en sont en effet que de vivacité et d'étourderie. »

Il rend compte d'une commission dont Mme de Warens l'a chargé, la vente d'un pot (Mme de Warens est toujours sans argent et obligée de vivre d'expédients). Jean-Jacques s'excuse de n'avoir pu obtenir que quatre louis et demi : « J'ai donc remis ces quatre louis et demi à Madame Genevois avec ce que ma misère m'a permis d'y joindre. » Il la remercie pour les livres et les chemises qu'elle lui a envoyés, des chemises trop belles !

Il aurait eu tant de plaisir à porter la bonne toile rousse des Charmettes ! Il lui expédie de la graine d'amarante et se plaint du retard de ses lettres qui manquent toujours le courrier et ne sont pas datées. Le ton est affectueux et beaucoup plus calme. Jean-Jacques ne parle plus autant de lui-même. Il ne s'épanche plus. On ne trouve plus dans ses lettres d'effusions passionnées. Peut-être pense-t-il que le brutal de Courtilles les lira, par-dessus l'épaule de maman.

En quittant la maison de M. de Mably, Rousseau retourne aux Charmettes. « Ses tendres souvenirs », l'y rappelaient, « à quelque prix que ce fût ». « Je me disais que je n'avais pas été assez patient, assez complaisant, assez caressant, que je pouvais encore vivre heureux dans une amitié très douce, en y mettant du mien plus que je n'avais fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes transports de ma première jeunesse, et je me retrouve à ses pieds. Ah ! j'y serais mort de joie si j'avais retrouvé dans son accueil, dans ses caresses, dans son cœur enfin, le quart de ce que j'y retrouvais autrefois, et que j'y reportais encore. Affreuse illusion des choses humaines !... Je venais rechercher le passé qui n'était plus et qui ne pouvait renaître. A peine eus-je resté une demi-heure avec elle, que je sentis mon ancien bonheur mort pour toujours. »

De nouveau Jean-Jacques cherche le divertissement du travail, s'enferme dans la bibliothèque, et c'est alors qu'il invente son système de noter la musique par des chiffres. Il s'enthousiasme aussitôt, se voit déjà faisant une fortune qu'il mettra aux pieds de sa bienfaitrice. Il ne songe plus qu'à partir pour Paris. On sait qu'à Paris il n'eut que des déboires. Son système ne fut point accepté.

En 1743, il part pour Venise, appelé par M. de Montaigu dont il sera le secrétaire.

Il pense toujours à Mme de Warens... Dans les *Confessions* il déclare qu'il avait bien envie, au cours du voyage de Paris à Venise, de faire le détour de Chambéry, mais qu'il n'a pu céder à ce désir, faute de temps et d'argent. Mais l'édition nouvelle de la *Correspondance* donne une pièce inédite qui contredit cette assertion. C'est le compte des dépenses de Rousseau revu et corrigé par M. de Montaigu, ce compte que Jean-Jacques

traitera de « mémoire d'apothicaire » dans les *Confessions* : la colonne des dépenses porte une somme de 30 livres pour le voyage de Lyon à Chambéry et retour.

L'ambassadeur, rognant ce mémoire, a, de sa main, retranché quelques-unes des dépenses, entre autres celles du voyage à Chambéry, jugeant que ce détour ne le concernait point. Par la même occasion, ce grand seigneur soigneux supprimait la somme de 9 livres 12, pour trois jours passés à Lyon, de 3 livres pour un jour à Avignon et de 24 livres 10 pour sept jours à Gênes, car Rousseau, ayant trouvé moyen de faire abréger son temps de quarantaine au lazaret de Gênes, s'était transporté à l'auberge.

Ainsi le détour de Chambéry se trouve dûment établi.

D'ailleurs Rousseau termine la première lettre qu'il écrit de Venise à la baronne, le 5 octobre 1743, par ces mots : « O mille fois chère maman, il me semble déjà qu'il y a un siècle que je ne vous ai vue; en vérité je ne puis vivre loin de vous. »

« Déjà »... Il l'avait quittée pour aller à Paris au printemps de 1740. Il ne l'avait revue qu'à de longs intervalles. Écrirait-il ce mot *déjà*, si c'était plus d'un an auparavant qu'il lui avait dit adieu?

Pourquoi les *Confessions* gardent-elles le silence sur cette entrevue de Chambéry? Rousseau l'a-t-il oubliée? C'est peu probable. Une note de M. P.-P. Plan, suivant le mémoire inédit, suggère que Rousseau, ayant peut-être reçu un mauvais accueil, a préféré se taire. Il se tait comme il s'est tu au moment de son départ pour Montpellier, gardant secrètes les véritables raisons de son exil. Une fois de plus, il évite de charger cette mémoire chérie.

L'accent d'inquiétude perce de nouveau dans cette lettre d'octobre. « Quoi! ma bonne maman, il y a mille ans que je soupire sans recevoir de vos nouvelles et vous souffrez que je reçoive des lettres de Chambéry qui ne soient pas de vous! » Il semble que son amie soit en danger. N'est-elle pas aux mains du funeste de Courtilles?

A partir de cette date, il y a un grand trou dans la correspondance entre Rousseau et Mme de Warens. Peut-être s'est-elle espacée. Sans doute un nombre considérable de lettres n'ont point encore été retrouvées. Le seront-elles un jour? Nous sera-t-il une fois donné de saisir la palpitation douloureuse de cette liaison finissante?

C'est de Paris, en décembre 1747, et en août 1748, que sont datées les lettres qui suivent. Rousseau parle avec enjouement de ses affaires toujours embarrassées, des obstacles accumulés sur son chemin, de ses difficultés, et, avec une pitié tendre, de celles de Mme de Warens qui continuent d'empirer. Ne l'a-t-il pas prédit, d'ailleurs? Et ses conseils n'ont éveillé que défiances et reproches! « Malgré les injustices que vous me faites intérieurement, il ne tiendrait qu'à moi de changer en estime et en compassion vos perpétuelles défiances envers moi. Quelques explications suffiraient pour cela : mais votre cœur n'a que trop de ses propres maux sans avoir encore à porter ceux d'autrui. J'espère toujours qu'un jour vous me connaîtrez mieux et vous m'en aimerez davantage. »

Et quelques mois plus tard : « Et vous, ma chère maman, comment êtes-vous à présent? Vos peines ne sont-elles point calmées? N'êtes-vous point affligée au sujet d'un malheureux fils qui n'a prévu vos peines que de trop loin, sans jamais les pouvoir soulager? Vous n'avez connu ni mon cœur ni ma situation. Permettez-moi de vous répondre ce que vous m'avez dit si souvent : vous ne me connaîtrez que quand il n'en sera plus temps. »

« Vous n'avez connu ni mon cœur ni ma situation, » quel reproche à celle qu'il appelait maman!

Le ton de ces lettres est plus lointain ; Jean-Jacques parle à son amie comme à une étrangère. Elle n'occupe plus sa pensée. De Courtilles lui-même semble devenu indifférent. Jean-Jacques l'appelle son frère, pour faire plaisir à Mme de Warens, et il lui envoie des amitiés... Il n'a plus la nostalgie des Charmettes, ou, s'il l'éprouve encore, c'est que les Charmettes, pour lui, symbolisent tout le passé. Mme de Warens a cessé d'être le but idéal où s'orientait la vie de Jean-Jacques. Thérèse Le Vasseur est intervenue dans son existence. Mais est-il juste de dire, comme le fera M. de Conzié plus tard, que Rousseau a abandonné Mme de Warens pour cette blanchisseuse? Et n'est-ce pas Mme de Warens, l'amie si longuement chérie, qui a abandonné Jean-Jacques?

Les deux dernières lettres que nous possédions de Rousseau à Mme de Warens sont du mois de février 1753.

La situation de l'écrivain est devenue meilleure, il est enfin sorti du temps « d'opprobre et de misère », où il avait tant de

peine à trouver même l'argent nécessaire à affranchir ses lettres. Il est à la veille de la première représentation du *Devin du village*. Il est célèbre. Le Roi a voulu le voir. Et Jean-Jacques s'y est refusé. Il envoie de l'argent à Mme de Warens qu'il sent dans le besoin. Il est toujours malade et parle de sa fin prochaine. « J'irai donc à ma destination avec le seul regret de vous laisser malheureuse. »

Une lettre de l'abbé Léonard, curé de Gruffy, adressée à Rousseau, le 15 novembre de la même année, et lui racontant les difficultés inextricables au milieu desquelles se débat la baronne, contient une phrase très significative : « Nous nous flattons donc, mon cher neveu, que cet abrégé détail de la situation présente de ses affaires vous engagera toujours plus, malgré ce qu'on pourrait vous dire d'ailleurs contre la vérité, de continuer à lui donner de nouvelles marques du parfait attachement que vous lui avez toujours témoigné, et si vous pouviez voir par vous-même sa triste situation, vous reconnaîtriez aisément qu'il n'y a ni exagération ni du faux dans ce petit récit. »

Ainsi l'abbé Léonard laisse entendre que Mme de Warens redoute d'être calomniée auprès de son ancien ami, et en demandant de nouvelles marques de ce parfait attachement que Rousseau a toujours témoigné, il rend justice à la délicatesse et à la fidélité des procédés de Rousseau vis-à-vis de Mme de Warens.

Suit une lettre de la baronne elle-même, la seule de toutes les lettres qu'elle écrivit à Jean-Jacques qui nous soit parvenue, — très courte, remplie de plaintes et d'aigres reproches, tout en citant l'*Imitation de Jésus-Christ*...

Et puis plus rien, le silence.

Ils devaient se revoir deux fois encore, en Savoie et à Grange-Canal, près de Genève, dans l'été 1754. Le récit de ces suprêmes et lamentables entrevues se trouve au livre VIII des *Confessions*.

« A Lyon, je quittai Gauffecourt, pour prendre ma route par la Savoie, ne pouvant me résoudre à passer derechef si près de maman sans la revoir. Je la revis... Dans quel état, mon Dieu! Quel avilissement! Que lui restait-il de sa vertu première? Était-ce la même madame de Warens, jadis si brillante, à qui le curé Pontverre m'avait adressé? Que mon cœur fut

navré! Je ne vis plus pour elle d'autre ressource que de se dépayser. Je lui réitérai vivement et vainement les instances que je lui avais faites plusieurs fois dans mes lettres, de venir vivre paisiblement avec moi, qui voulais consacrer mes jours et ceux de Thérèse à rendre les siens heureux.

... « Durant mon séjour à Genève, elle fit un voyage en Chablais, et vint me voir à Grange-Canal. Elle manquait d'argent pour achever son voyage : je n'avais pas sur moi ce qu'il fallait pour cela; je le lui envoyai une heure après par Thérèse. Pauvre maman! Que je dise encore ce trait de son cœur. Il ne lui restait pour dernier bijou qu'une petite bague; elle l'ôta de son doigt pour la mettre à celui de Thérèse, qui la remit à l'instant au sien, en baisant cette noble main qu'elle arrosa de ses pleurs. »

Et Rousseau se reproche de n'avoir pas alors tout quitté pour la suivre, partager son sort, et s'attacher à elle, jusqu'à la dernière heure.

A partir de ce jour-là, il ne reste aucun indice des relations qui subsistent encore entre les amants des Charmettes. Huit ans passent. Et M. de Conzié, le voisin et l'ami de Mme de Warens, apprend à Rousseau la mort de son amie. « Elle a quitté ce bas monde, où elle vivait accablée de maladies, de misère, abandonnée des injustes humains. » Elle est morte dans un dénuement complet. On devine entre les lignes toute la déchéance des dernières années.

Sans doute Mme de Warens, délaissée par de Courtilles marié et courant à d'autres avatars, continuait de s'abandonner aux aventures. Elle avait voyagé en Savoie sous le nom de comtesse de Conzié, ainsi que le lui reprocha le curé de Gruffy; elle s'était attaché « un vieux seigneur », dont elle espérait hériter; elle agrandissait toujours ses entreprises industrielles, qui avortaient les unes après les autres, elle multipliait les expédients, et, mêlant l'amitié, l'amour et l'argent, elle allait de ruine en ruine, et tombait toujours plus bas, jusqu'au moment où, la vieillesse aidant, la solitude et le silence se firent autour d'elle.

Pourquoi M. de Conzié, qui vivait largement en grand seigneur campagnard, témoin de toute cette misère, n'a-t-il pas assisté dans ses dernières années, l'amie à laquelle, autrefois, il prêtait si généreusement son nom?

On peut se le demander en lisant la fameuse épître, signée Conzié des Charmettes, qu'il écrivit, âgé de plus de quatre-vingts

ans, à M. de Mellarède : il raconte, à travers ses souvenirs, la vie de Mme de Warens, et il n'hésite pas à charger la mémoire de ce Rousseau qui avait eu confiance en lui, et à qui il avait adressé tant d'affectueuses lettres que nous lisons avec surprise : M. de Conzié ne se lasse pas d'offrir à Rousseau l'hospitalité, vante ses châtaignes et son vin, s'efforce de l'attirer aux Charmettes, et ne tarit pas en protestations d'amitié : « Bonjour, ami aussi respecté que chéri par le vieux Conzié... »

« J'ai toujours blâmé Jean-Jacques... » écrira M. de Conzié à M. de Mellarède.

Rousseau ne connut pas cette trahison nouvelle. Il était mort depuis huit ans.

***

Jean-Jacques n'a-t-il pas été quelque peu prophète, lorsqu'il formule, en terminant ses *Dialogues*, ce vœu plein d'amertume, tout en se plaignant d'être sans cesse « défiguré » parmi les hommes, et « destiné à être dans cette vie la proie de l'erreur et du mensonge » : « J'attends l'heure de ma délivrance et le triomphe de la vérité... » « Quand même le public persisterait dans les mêmes dispositions où il est à mon égard, encore un mouvement très naturel le portera-t-il tôt ou tard à désirer de savoir au moins ce que Jean-Jacques aurait pu dire, si on lui eût laissé la liberté de parler. Que mon dépositaire se montrant leur dise alors : vous voulez donc savoir ce qu'il aurait dit, eh bien ! le voilà. Sans prendre mon parti, sans vouloir défendre ma cause ni ma mémoire, il peut en se faisant mon simple rapporteur, et restant au surplus, s'il peut, dans l'opinion de tout le monde, jeter cependant un nouveau jour sur le caractère de l'homme jugé. »

Un nouveau jour sur le caractère de l'homme jugé, c'est bien là ce que nous attendons de l'édition critique de la *Correspondance*. Déjà ce premier volume laisse filtrer un nouveau jour sur les relations de Jean-Jacques et de Mme de Warens. Aucune révélation n'a pu dissiper tout à fait l'illusion à travers laquelle il contemplait l'amie de sa jeunesse. Jamais il n'a discerné en elle ce goût d'intrigue et d'aventures, cette vanité se plaisant aux compagnies médiocres, ni la messagère suspecte, qu'en haut lieu on faisait surveiller, ni la femme qui, à la veille de se convertir, dépouilla son mari. Il voyait dans ses

entreprises industrielles, qu'il blâmait, le besoin d'un esprit trop vaste pour la petite existence bourgeoise de Chambéry, et dans le dérèglement de ses mœurs, le résultat des sophismes de Tavel. Il ne l'a point jugée, et n'a jamais cessé de vanter ce caractère « trop humain, » ce cœur « demeuré pur, » sensible aux peines des autres, et toujours généreux. Ses illusions, il les a comme projetées sur la postérité.

Le souvenir de Mme de Warens est partout présent dans son œuvre. C'est à elle qu'il pense, tout en rêvant à la *Nouvelle Héloïse*, c'est elle qu'il revoit en évoquant Clarens et les rivages de ce lac autour duquel son cœur « n'a jamais cessé d'errer ».

Les dernières lignes qu'il ait écrites, cette dixième *Rêverie*, demeurée inachevée, est la plus magnifique offrande que le génie ait déposée sur la tombe d'une femme.

« Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries... »

Quelle tendresse s'exhale de chacune de ses paroles, quelle palpitation de douleur vivante les rythme, à l'égal d'une merveilleuse élégie !... Tandis qu'il écrivait, vieillard désenchanté, il voyait se lever l'image idéale de celle qui avait accueilli sa jeunesse. Il la contemplait, radieuse et pure, telle qu'il l'avait toujours rêvée, échappant à tous les heurts de la réalité, et plus vraie peut-être que la figure véritable de celle que nous connaissons trop bien aujourd'hui.

Rousseau avait souhaité de pouvoir entourer d'un balustre d'or la place où Mme de Warens lui apparut pour la première fois, cette dalle de l'allée des Cordeliers, qu'il a, plus tard, couverte de baisers, mouillée de larmes...

N'a-t-il pas réalisé son rêve? De quel balustre d'or sa tendresse n'a-t-elle pas entouré cette mémoire chérie, interdisant à l'indiscrète histoire d'entrer avec ses documents et ses accusations! La volonté de Rousseau a su transfigurer l'image de celle qu'il avait aimée, et nous transmettre, intacte, cette image, puisque, en dépit de tout, nous ne pouvons plus la contempler qu'à travers la tendresse de Jean-Jacques.

NOËLLE ROGER.

SUR

LES LOIS LAÏQUES

Au moment où la liberté de l'enseignement est de nouveau menacée, on lira avec intérêt ces lettres du regretté Denys Cochin, écrites pour la plupart à des adversaires de ses idées. On se souvient que Denys Cochin avait, en 1902, sous le coup des premières fermetures d'écoles, fondé la Ligue pour l'enseignement libre, en opposition à la Ligue de l'enseignement de M. F. Buisson.

A l'un de ses fils.

1902.

Je me donne ici beaucoup de mal (1) ; et j'ai reçu depuis huit jours plus de cinq cents lettres. Je travaille à constituer une Ligue de la liberté d'enseignement, le ministère se livrant contre l'enseignement libre à de vrais actes de folie. Jamais, en votant la loi d'association, déjà bien rigoureuse, on ne s'était attendu à de telles conséquences. La demande d'autorisation exigée ne devait s'appliquer qu'aux établissements *à fonder désormais*, disait une circulaire de Waldeck. Et on ferme les anciennes écoles. Mais les discussions loyales ne comptent guère. La vérité est qu'un parti poursuit avec rage la destruction du catholicisme en France. La guerre de religion sévit encore avec une fureur que moi, qui, en devenant vieux, après avoir lu et vu bien des choses, ai le bonheur et le repos d'esprit d'être resté sincèrement attaché à notre religion, je ne comprends pas. Non, malgré le chagrin que j'ai de voir des gens ne pas croire ce que je crois être le vrai, le bien, la dignité et la consolation de la vie, l'idée ne me viendrait

(1) Pour la Ligue de l'Enseignement libre.

jamais de commettre contre eux des crimes. Je ne mettrais pas 150 000 petits francs-maçons hors des écoles, et 6 000 institutrices dans la rue, sans pain et sans toit. Je ne menacerais pas des baïonnettes et des balles de la troupe, — le sang coule probablement aujourd'hui en Bretagne, — des parents voulant élever leurs enfants à leur guise. C'est une rage extraordinaire, et cela amènera d'ailleurs dans le pays une réaction. La violence, la bêtise du ministre Combes sont blâmées même dans son parti, même, à ma connaissance, par des membres du Ministère.

J'espère avoir fait œuvre utile et vraiment libérale avec l'aide de Cailletet, le grand physicien, de Leroy-Beaulieu, de mon ami Berger, un protestant excellent, et surtout de ce vraiment grand esprit, Ferdinand Brunetière. Je t'envoie nos publications. Mais je n'en peux plus, n'ayant pas pris encore un jour de congé. Et je vais me reposer au Weez, chez l'oncle Henry, loin de Paris.

*A M****

1902.

Monsieur,

Le comte d'Haussonville me fait espérer que vous voudrez bien accepter de faire partie du comité de la Ligue de la liberté d'enseignement. Ce serait pour nous tous un honneur, un appui, un concours précieux entre tous.

Les fondateurs de cette Ligue ont rencontré, je crois, une rare bonne fortune; ils ont réussi à se faire bien comprendre, et leurs vraies intentions n'ont pas été méconnues. Nous devons ce résultat à ce que notre objet est nettement et étroitement défini: « Point de monopole de l'État en matière d'enseignement. »

Je ne songe pas à tirer vanité du fait d'avoir jeté le premier appel. Ceux qui ont bien voulu l'entendre et qui se sont mis à l'œuvre ont été les vrais fondateurs de la Ligue. Mais enfin, la Ligue n'avait qu'un membre, quand j'ai été chez Brunetière, chez Georges Berger, et M. Michel Bréal. J'avais rêvé d'offrir, non seulement l'occasion de défendre une cause libérale, non seulement le moyen de protester contre les odieuses et absurdes inventions de M. Combes, mais aussi, après des luttes bruyantes, un terrain de réconciliation. Les divergences politiques n'ont amené aucune difficulté. La religion non plus,

au moins du côté protestant. Un israélite, M. Aron, m'a apporté la première souscription. Il en est venu d'autres, etc...

A la comtesse Greffulhe

1902.

J'ai bien regretté, madame, de ne pas aller vous voir mercredi à 6 heures. On m'a apporté ici mes lettres jeudi.

J'ai fait un joli voyage (1), vu et montré à mes enfants d'admirables choses, causé avec des gens fort intéressants : Barrère, Rudini, Visconti-Venosta, le cardinal Rampolla. Mais que de tristesses en revenant ici! Tant de fondations ruinées! Dix mille Français et Françaises hors de tout, sans moyen de gagner leur vie (2)! Et tout cela, pourquoi? Quand la paix se faisait, quand personne ne contestait plus la République, quand personne ne demandait cela, même les députés! Car ils ne protesteront pas, ils ont trop peur de passer pour cléricaux : mais il n'y en avait pas trente pour le demander.

Pourquoi, mon Dieu, pourquoi?

Ah! l'unité morale annoncée par Waldeck est vraiment un progrès. Vous ne louerez plus celui-là, j'espère, d'avoir tiré le pays d'un mauvais pas. Il y avait de la paille accumulée au pied de la maison, c'est vrai; mais c'est lui qui y a mis le feu.

Enfin, j'espère que la leçon sera bonne et que les conservateurs mes frères ne soupireront plus après une « trique », une « poigne » et autres rêves élégants. La trique, la poigne, la brute volontaire, dédaigneuse de tout droit, nous l'avons. Cela nous fera-t-il enfin aimer la liberté? Je finis par croire que les Richelieu, les Louis XIV, les Napoléon, nous ont terrassés et agenouillés à jamais devant cette mystérieuse idole, le droit de l'État, et que la Révolution française est un événement dont on a bien exagéré les conséquences et qui n'a pas changé grand chose. En attendant, nous avons une nouvelle guerre de religion. Ceci est un effort violent, pour arracher de France ce qui reste de la foi catholique... Ils ont la force. Mais, en fait de raison, il faut convenir que l'Église a triomphé de plus dangereux adversaires. Je crois bien, d'ailleurs, que nous allons voir la rupture du Concordat.

(1) En Italie.

(2) M. Combes obtenait la confirmation des décrets qui bannissaient des écoles tous les congréganistes.

*A M****

Mon cher Président (1),

Je suis tout à vos ordres. Mais je veux vous dire mes raisons d'hésiter. L'État, qui nous prend par an six milliards, nous ôtera demain ce qui reste de la plus essentielle liberté : celle d'enseigner.

J'ai beaucoup causé à ce sujet avec Buisson. Il ne lui suffit pas du tout de l'État neutre, et il sait bien que l'école neutre est impossible. Non : il faut trouver une doctrine, si large, si vague, si efficace qu'elle ne choque personne, mais enfin une doctrine. Laïque est un mot vide de sens. Je suis protestant encore, a dit Buisson au pasteur Wagner. Vous connaissez la célèbre polémique.

Quand il y a une doctrine d'État, elle a beau être obscure, plate, confuse, vide, nulle, elle est, par nature, agressive et intolérante, ayant derrière elle 3 ou 400 millions, quatre-vingts préfets à poigne, et la troupe famélique et inconsciente des fonctionnaires.

L'État éducateur, il ne manque plus que cela ! L'État à la recherche d'un fondement de la morale ! Mais si « laïque » voulait dire quelque chose, votre État aurait, par ce fait même, cessé d'être laïque !

Moi, qui ne trouve l'État bon qu'à faire des routes, les balayer, y maintenir l'ordre et veiller sur nos frontières, je ne peux me mêler de lui constituer une philosophie. Cela est l'affaire des individus qui se réunissent comme il leur plaît, en des églises ou en des écoles philosophiques. Le progrès, c'est la liberté de prier ou de penser comme on veut. Je vois ouvertes les portes de l'église ou du temple, ou de la synagogue, et aussi celles des cours de MM. les professeurs tel ou tel. La société ne prétend rien m'imposer ni me recommander même. Entre les traditions et les vues plus ou moins nouvelles, chacun se dirigerait suivant sa raison et sa conscience.

Mais voyez-vous naître et s'imposer, au milieu de ces enseignements des religions et des sciences, la morale officielle de M. le ministre de l'Intérieur, élaborée par une Commission de

(1) Il s'agissait d'une réunion contradictoire.

messieurs décorés ? Ces Commissions-là ne savent pas seulement faire reculer d'un pas l'alcoolisme et la tuberculose, et elles inventeraient une morale ! Elles trouveraient un langage pour mieux faire comprendre des foules et des enfants, le bien, l'honneur, le devoir ! Jamais de la vie !

*A M****

Monsieur le sénateur,

10 juin 1906.

Je serais désolé si mon refus de faire partie du Comité que vous fondez, vous paraissait inspiré par une raison personnelle, ou par un sentiment étroit qui m'empêcherait de collaborer en matière non politique avec mes adversaires. J'espère avoir prouvé souvent que je ne suis pas capable de pareils sentiments. Mais il s'agit de prêcher la morale au peuple. « Ne vous enivrez pas ; ne vous abrutissez pas ; élevez de beaux enfants ; sachez subir, sachez aimer les devoirs de la famille. » Eh bien ! M. Combes et sa majorité ont fermé des milliers d'écoles, persécuté, chassé de France des milliers d'instituteurs et d'institutrices qui ne donnaient pas un autre enseignement. Ils le donnaient sans doute, au nom d'une religion qui a cessé d'être celle de M. Combes ; mais enfin, ils le donnaient. Ma conviction est que proscrire tant d'écoles uniquement parce qu'il y avait une croix dans la classe, interdire tant de maîtres uniquement parce qu'ils portaient un habit religieux, aura pour résultat d'abord une augmentation des illettrés, dont le nombre progresse déjà, ensuite un abaissement moral.

Ah ! si cet honnête et courageux et clairvoyant Spüller, pour le monument duquel j'ai souscrit, avait pu donner à tout le monde le goût sincère de la liberté de chacun ! Mais voici que des majorités qui parlent de vertu et de justice proscrivent les sœurs ! Les sœurs qui, rien qu'en promenant dans les quartiers populaires leur cornette, emblème de pureté, de courage et de fraternité, font plus pour la morale que dix comités de parlementaires et de membres de l'Institut ; les sœurs, intermédiaires entre les bourgeois comme nous et les pauvres : qui nous avertira, quand elles seront partout chassées, que nous avons un voisin malade, sans travail, chargé de famille ? Nous n'en saurons plus rien.

On a fait tout cela (et par parenthèse tout cela me choque bien plus encore que la rupture du Concordat), en haine de l'idée religieuse. Cela n'a pas d'autre explication : car, n'est-ce pas? les phrases sonores sur la défense de l'État laïque ne sont bonnes que pour les boniments électoraux.

Eh bien! quand on a pris ce parti-là, il faut avoir le courage de crier comme Rabelais, — un précurseur, disent tous les manuels scolaires : — « Salut, buveurs très illustres, et... très précieux! »

Car vous avez raison de me dire, monsieur le sénateur, que les religions comme la vôtre n'appartiennent qu'à des esprits très cultivés. La nôtre a cet avantage qu'elle est bonne pour tout le monde. Comptez-vous vraiment sur la « solidarité » de Léon Bourgeois pour relever les âmes? Et suffira-t-il, pour dompter mes passions ou mes vices, de m'expliquer de combien de choses je suis redevable à une société qui a le bonheur d'être gouvernée par M. Bourgeois et ses amis? Je me moquerai de cette morale ministérielle. Espérez-vous prévenir l'ivrognerie en pendant au mur des écoles des tableaux statistiques, des images instructives, d'horribles portraits de Coupeau? L'enfant rentré chez lui verra son père et sa mère aussi, hélas! occupés à distiller le poison au moyen d'un petit alambic de famille que M. Rouvier leur avait ôté et qu'il vient de leur rendre, par raison électorale. Les froids conseils de vos instituteurs n'y changeront rien. Car pourquoi s'abstenir? Car pourquoi se priver?

Nous ne marchons pas du tout vers le socialisme mystique. Le mauvais accueil fait hier à un discours de Jaurès, que je trouvais fort beau, — théories mises à part, — était le fait d'une majorité très bourgeoise, et (je l'ai trouvé, quoique étant du parti moi-même) petitement, méchamment bourgeois. Nous aurons à la vérité quelques attaques jalouses, et peu intelligentes, à la grande fortune. Mais nos économies peuvent dormir tranquilles. Nos radicaux croient joli de s'instituer socialistes : mais ils restent figés dans le pur individualisme que rien ne tempère, ni la charité chrétienne autrefois enseignée, ni l'amour de la patrie qui a paru à l'école quand les *Chants du soldat* et l'histoire de l'instituteur alsacien ont remplacé le catéchisme : mais Ferry et Paul Bert seraient aujourd'hui suspects de nationalisme! L'individualisme, avare chez les vieux, est ambitieux chez les jeunes; et, comme l'État envahit tout,

l'arrivisme devient la passion dominante d'une jeunesse qui se croit pratique parce qu'elle ne croit plus, ne travaille guère et intrigue ferme. Pour arriver, elle trépigne sur les principes reniés, et, quand il le faut, sur les camarades dénoncés, et ne songe qu'à escalader les grades, les places, les secrétariats de ministères. Ces qualités, apportées dans la lutte électorale, nous ont valu une Chambre qui ne sera pas celle de Jaurès, encore moins de Jules Guesde, mais qui est celle de M. Homais.

Au milieu de tout cela, comment prêcher la vertu et le renoncement? Comment empêcherons-nous les jeunes bourgeois d'être des arrivistes féroces, et les jeunes paysans d'être des ivrognes abrutis? Au nom de quoi?

Pardonnez-moi, monsieur le sénateur, de ne pas savoir trouver un texte sur lequel nous pourrions prêcher ensemble. La nouvelle génération, d'ailleurs, goûtera peu les bonnes maximes, d'où qu'elles viennent. A défaut de maximes, Roux et Metchnikoff lui préparent des vaccins; ils en trouveront un, peut-être, aussi, contre les effets de l'alcool; et c'est dans cette voie, essentiellement laïque, qu'il faut maintenant chercher le progrès, la rénovation.

Croyez d'ailleurs, monsieur le sénateur, que les plus profondes divergences de vues ne changent rien à mes sentiments envers des adversaires sincères. Et veuillez ne voir dans ces longues explications, qui ne sont destinées qu'à vous, que la marque d'une estime particulière. Mais, si je garde l'estime que j'ai toujours eue pour les adversaires tels que vous, je suis plus porté à croire maintenant qu'il n'y a pas à tenter d'action commune. Nos conceptions sont trop divergentes, et tout en tonnant contre le même fléau, nos deux sermons ne seraient jamais à l'unisson.

Agréez, avec mes remerciements, pour l'honneur que vous m'avez fait, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

A M. Léon Bourgeois

25 juin 1909.

Mon cher ami,

Je n'ai pas répondu, et je vous en demande pardon, à votre proposition d'entrer dans votre groupe de la Protection de l'Enfance. J'étais embarrassé, sincèrement touché de votre confiance et de votre amical souvenir, intéressé au plus haut

point par l'objet de la réunion, incapable, vous le savez, d'entêtement et de rancune ; mais par trop gêné par la logique.

J'ai passé un grand temps de ma vie à m'occuper des établissements libres d'enseignement et d'éducation que j'ai crus bons, honnêtement conduits, sans la moindre tendance intransigeante, mieux armés que les vôtres pour enseigner la morale, honorés de l'estime des parents, bien connus d'ailleurs de vos administrations, inspectés, encouragés, couverts de récompenses officielles par des maîtres tels que M. Buisson. Et tout d'un coup, j'ai vu tout cela honni, dispersé, dépouillé, comme si nous avions organisé des repaires de conspiration et de crime. Pendant vingt ans nous avons, sans un sou de secours, avec l'encouragement des ministres et du préfet, élevé 60 000 enfants pour la Ville de Paris ; et on disperse nos maîtres ; on invente contre eux le nouveau délit d'enseigner à lire! On met la main sur les maisons : si elles appartenaient aux fabriques, on leur refuse le bénéfice de la dévolution de l'article 9 (biens non cultuels). Pour les biens hospitaliers, oui ; pour les scolaires, non — décide, non la loi, mais un ukase de Clemenceau ; c'est un crime, méritant la confiscation, d'avoir tenu une école. La paix, dites-vous. Voyons l'avenir et travaillons ensemble. Je voudrais vous suivre, mais sur ce point particulier, éducation et protection de l'enfance, l'injustice est trop récente, trop criante à mes yeux, trop absurde. Je ne le puis pas.

Croyez à mes regrets et à mes sentiments dévoués.

A M. F. Buisson

25 octobre 1911.

Mon cher collègue,

Le billet de Junius n'est pas de moi (1). Je n'en écris plus d'ailleurs ; cinq ou six peut-être depuis un an ; et jamais sur des sujets politiques.

Je ne déteste qu'une chose : la tyrannie. Laïque ou non, peu m'importe. Je crois que la seule solution est le champ libre, le *fair play* donné aux initiatives privées.

J'ai donné ma démission (2) parce que je n'avais pas d'autre

(1) Denys Cochin collaborait souvent aux *Billets de Junius* de l'*Écho de Paris*.

(2) Denys Cochin avait envoyé sa démission à M. Buisson, au lendemain de la fermeture de l'école de la sœur Pressac, boulevard de Courcelles, à Paris.

moyen de manifester mon indignation. Si nous étions les maîtres, et jetions dans la rue M[me] X... ou M. Z... vous auriez cent fois raison d'être indignés. Nous sommes de même. Je n'ai pas l'honneur de connaître Madame X... qui est, je le sais, une personne fort respectable, et que je cite à ce titre. Quant à M. Z... je vous réponds que la sœur Pressac est une institutrice d'une bien autre valeur.

Au reste, mon cher collègue, ne m'accusez jamais de détester l'État laïque. A mon sens, ce mot ne signifie rien. Et cela, par l'étymologie elle-même. C'est comme si vous disiez le peuple populaire, ou la nation nationale ou le clergé ecclésiastique. Est-ce que quelqu'un pense à un État ecclésiastique ? Ce sont des mots dénués de sens, mais que la haine a pris pour enseignes. Les cris de guerre de la politique. Panama! Seize mai! Laïque! Les Français se jettent ces ballons vides depuis trente ans, avec, de loin en loin, un tyrannique coup de massue. Il n'y en pas eu de pire que l'interdiction d'enseigner. Sur ce point, nous ne pouvons nous entendre. N'en croyez pas moins à mes sentiments bien distingués et dévoués.

A M. F. Buisson

Beauvoir, 2 septembre 1913.

Que vous dire, mon cher collègue, que nous n'ayons dit cent fois ? Nous ne pouvons nous entendre.

Vous renoncez, dites-vous, à la manière forte. Et vos paragraphes 4 et 5 sont l'appel aux armes le plus inique, le plus haineux contre l'Église, que vous convenez avoir dépouillée, mutilée en faveur de l'État, qui dispose des richesses et de la force; sans reconnaître jamais l'effort moralisateur et sincère de l'Église, — la soupçonnant toujours d'arrière-pensées odieuses.

Libre à vous d'exalter votre œuvre. Je ne vous le reproche pas. Vous seriez trop à plaindre si vous la voyiez comme je la vois. C'est une faillite : des ressources illimitées votées, avec raison, pour l'enseignement, mais mal employées. L'enseignement n'est pas en progrès, tant s'en faut; et la morale est nulle. Le nombre des illettrés augmente! Châtiment déplorable et fatal, pesant sur la mémoire de pédagogues qui ont commencé par immoler à leurs préjugés des milliers d'écoles.

Le pays l'a voulu ? Mais non. Le pays vote pour le gouvernement comme sous l'Empire, avec une pression officielle autrement vigoureuse que sous l'Empire.

Je viens, — en vain, — de porter au Ministère, pour les Sœurs de la rue Caulaincourt, une pétition signée de 2 500 électeurs de Sembat !

Je ne puis vous dire à quel point vos craintes me semblent chimériques. Vous luttez contre des fantômes. Vous ne voulez pas d'un gouvernement politique de l'Église : moi non plus. Mais déchirant les concordats, rompant les relations, vous vous désarmez devant cette ambition possible. Et où frappez-vous l'Église? Là où elle soigne les malades, où elle enseigne les enfants, où elle assiste les pauvres, où elle vous offre son utile concours.

Vous vous comparez à d'autres pays? Vous prononcez le nom de l'Amérique? Est-ce sérieux? Aucun pays, ni la Suisse protestante, ni l'Angleterre radicale ne vous imite, sauf peut-être le Portugal, unique et peu brillant élève!

Je vous assure que par liberté, liberté de culte, de conscience, d'association, d'enseignement, j'entends les mêmes choses que vous. C'est bien commode de dire : « Je proclame tout cela, mais pas suivant l'interprétation catholique. » Et, fort empêché que vous êtes de fournir la prétendue interprétation, je vous assure que c'est vous qui devenez le casuiste.

Adieu, mon cher collègue. J'ai été désolé de vous entendre crier encore une fois : Sus à l'Église, — après tant d'assauts violents, et en somme inutiles. Vous êtes condamné, vous qui êtes un philosophe, à n'avoir de disciples que parmi les préfets, les députés, ou les aspirants à ces fonctions. Car je ne crois pas que la défense laïque inquiète ou intéresse beaucoup, sinon en qualité de défense politique.

Croyez bien que nos divergences profondes ne changent rien à mes sentiments de haute estime et d'amitié.

A. M. F. Buisson

30 septembre 1913.

Mon cher collègue,

Excusez-moi. Je ne peux plus, je ne veux plus publier mon discours avec le vôtre. Après votre brochure, après les discours de la Ligue d'enseignement, faites ce que vous voudrez,

puisque vous êtes les plus forts. Mais ne nous demandez rien.

Vous venez vous-même de constater la faillite du système. Après les sacrifices inouïs exigés du pays, 22 pour 100 des conscrits ne savent à peu près rien. C'est vous qui l'avouez. Si vous étiez un Conseil d'administration devant des actionnaires, quel serait votre sort ? Vous vous en tirez avec la rengaine habituelle : « C'est la faute à l'Église, la faute aux Évêques ! Nous avons tout : les préfets, les budgets, les gendarmes. Nous sommes pourtant d'intéressantes victimes. On nous maltraite, on nous réduit à nous défendre. Défendons-nous, on l'a voulu. »

En réalité, pourquoi 22 pour 100 des conscrits sont-ils illettrés ? D'abord, parce que ce n'est pas impunément qu'un Gouvernement a saboté 20 000 écoles. Ensuite, parce que votre morale laïque ne suffit pas : parce que les maîtres, dans trop de villages, se découragent, ne sachant plus tirer parti d'enfants qui n'ont plus de respect, ni pour l'église abandonnée, ni pour l'école qu'on leur impose. « Trouvez-moi une autre occupation », m'a dit un jour un instituteur de plus de cinquante ans, directeur d'une grande école de la banlieue, et que j'avais connu débutant et fort radical. — Comment ! quand vous arrivez à l'apogée de votre carrière ? — Je n'y résiste plus. Aucun concours des familles. Ce sont de petits barbares qu'on nous amène. Vous m'avez connu jadis plein de défiance envers le curé. Hélas ! nous n'étions pas trop de deux pour essayer de moraliser tout ce monde. »

Mais vous ne voulez pas, mon cher collègue, voir l'Église moralisatrice. Vous ne la voyez que dominante.

Vous ne savez pas, vous ne voulez pas savoir, que pour nous, — qui ne sommes pas de mauvais citoyens, — elle est la protectrice de l'honorabilité de nos ménages, le secours dans l'éducation de nos enfants, l'espoir au milieu des obscurités de notre destinée, le lien qui reste avec nos parents disparus. Vous ne voyez qu'une chose : elle empiète, elle veut dominer, il faut donc arrêter ses empiètements, contenir son esprit dominant. C'est le devoir du pouvoir civil. Qui le nie? Saint Louis le premier en a donné l'exemple.

Mais pour remplir ce devoir, il faut la connaître, lui parler ne pas se contenter de mépriser et de haïr. Où vous a conduit, votre méthode ?

Que Rome, par de nouveaux règlements sur la première

communion et le mariage, change profondément les conditions et les institutions, cela ne vous intéresse pas. Qu'en Orient, des droits séculaires, auxquels vous devez ce qui vous reste d'influence, soient méconnus, vous vous contentez de maudire une fois de plus, sans faire avancer votre cause.

Du choix des évêques vous pouviez vous mêler. Vous ne le voulez plus; vous avez jeté vos armes utiles. Sur les points où le pouvoir civil avait besoin de se garantir, vous l'avez démantelé. Croyez-moi, le cambriolage de quelques richesses ne suffit pas à compenser cette imprudence. Et votre « manière forte » ne fera qu'irriter contre vous et que ranimer des sentiments refroidis; car vous ne pouvez plus faire un pas en avant sans que cette manière forte devienne la persécution.

Oui, vous jetez des armes utiles contre ce qui peut être fondé dans vos craintes, vous cessez de vous prémunir. Il vous suffit d'ignorer l'Église.

En revanche, si vous la surpreniez à apprendre b-a-ba à des enfants, à soigner des malades, à secourir des pauvres, ah! là-dessus vous êtes impitoyables. Tant pis pour les hôpitaux! A bas les écoles! Nous ferons tout sans elle! Nous ferons mieux encore : nous inventerons une nouvelle morale.

Et quel est le fruit de cette politique? Une incontestable rechute dans l'ignorance : vingt-deux conscrits sur cent, malgré les millions prodigués.

Mais peu vous importe.

D'abord, dit l'un, c'est la faute aux évêques! Ils verront! Et puis, proclame l'autre, la politique laïque, c'est toute la République : qu'on se le dise.

Ce n'est pas vrai. Je suis moins injuste envers la République. Elle nous a fait jouir de la paix. Elle n'a pas été, jusqu'à présent, contraire à la prospérité; sa politique étrangère a été souvent heureuse. Elle a, aux colonies, accompli de grandes œuvres. Non, ce n'est pas vrai, tout l'esprit de la République n'est pas résumé dans cette parole : laïcité ; c'est un cri de guerre de jadis, aujourd'hui dépourvu de sens. Ou bien, c'est une vieille raison sociale, maintenant disqualifiée par la banqueroute.

Je ne sais pourquoi, mon cher collègue, je me laisse toujours aller à vous parler à cœur ouvert, — et tout au long. N'y voyez qu'une preuve de mon estime parfaite pour votre caractère.

Mais vraiment nos idées sont trop éloignées. Et puis, je suis trop peiné. Je n'ai ni le temps ni le goût de récrire cette conférence. Aujourd'hui je ne la ferais plus (1).

A M. F. Buisson

Lyon, 12 juillet 1915.

Mon cher confrère,

Je me retire du groupe réuni chez Bourgeois; et je ne voudrais pas que vous puissiez croire que c'est par entêtement réactionnaire.

Ouvrez le *Barodet* (2) et vous verrez que Bourgeois nous a purement débité une profession de foi radicale-socialiste. Quel en est l'esprit? Tout pour l'État. On dit la Société; c'est plus poli; mais ça revient au même. Pas une fois le mot de liberté n'est prononcé. Vous avez entendu M. F... : « Je ne la conçois que dans *l'organisation.* » Ces fonctionnaires prononcent le mot avec l'emphase que leurs pères mettaient dans *administration!* Et vous avez entendu Bourgeois : « Je ne l'admets qu'après l'acquittement de la dette sociale. » Il a lu Hobbes, qui dit que la société est juge de ce reliquat de liberté qu'elle peut laisser à l'individu. Ou plutôt Rousseau, servile traducteur de Hobbes, qui force l'individu d'être libre.

La Révolution a eu deux phases bien distinctes. Fille de Descartes, — individualiste, libérale avec Mirabeau; fille de Rousseau avec Robespierre, et finalement Napoléon, quand la « Volonté générale », dans la Société une et indivisible, étouffe toutes les volontés particulières. République ou Monarchie importent peu là-dedans : Hobbes, pour exprimer la volonté générale, admet une assemblée, et Rousseau admet un roi. L'important, c'est l'abdication de l'individu, par covenant ou par contrat.

... Tous ces gens-là sont des tyrans, quelle que soit leur enseigne, leur « totem », pourrait dire Durckheim. Ce sont des impérialistes; et, le régime ayant passé en Allemagne (suivant les doctrines de Fichte, dont les fameuses conférences se résument en : tâchons d'en faire autant), — ces gens-là sont des esprits allemands. L'Étatisme nous vient d'Allemagne.

(1) Conférence contradictoire au faubourg Saint-Antoine sous la présidence de M. Clemenceau.

(2) On appelle ainsi, à la Chambre, le recueil des proclamations électorales.

L'alliance russe nous coûte cher : elle nous aura servi, si, pardessus l'Allemagne abaissée, souffle de notre côté une légère brise d'anarchie slave.

Ne croyez pas mon individualisme égoïste. Ce serait renier les souvenirs de mon père. Toutes les associations, tous les syndicats ouvriers qui naîtront de la liberté me semblent légitimes. J'ai le respect même des grèves, tant qu'elles ne violentent pas les individus au nom de la « volonté générale ».

Mais je voudrais réduire à peu de chose l'État, chercher « le régime qui nous gouverne le moins ». C'est celui qui convient aux Français, après tant de mauvais gouvernements.

Je ne donnerai donc jamais ma signature à la proclamation de Bourgeois, même revue et corrigée. Je pars d'autres principes : libre à lui de les appeler réactionnaires. Je n'en crois rien. Quant à moi, j'ajoute (mais ce n'est certes pas la seule raison de mon abstention), qu'après le triomphe de la Justice sociale de Bourgeois, une sœur de charité continuera à être jugée indigne d'enseigner l'ortographe, et un jeune prêtre sera encore écarté du concours de l'agrégation. Je me retire donc.

A Ernest Lavisse (1)

8 septembre 1919.

Mon cher confrère,

J'ai reçu aussi une lettre de Buisson. C'est un homme désintéressé, sincère, auquel je garderai toujours mon estime. Mais jamais je ne m'associerai avec lui, non plus qu'avec ses amis. Ils ont commis trop d'iniquités, — en conscience, je n'en doute pas et pensant bien faire, — mais des iniquités.

J'ai vu de jeunes prêtres arrivant au concours d'agrégation, après quel travail ! vous le savez, et écartés parce que prêtres. J'ai vu mon vieil ami, M. Biehler, un des deux ou trois meilleurs professeurs de spéciales de Paris, mourir de chagrin, n'ayant plus le droit d'apprendre le carré de l'hypoténuse à trois gamins, à moins de renier la vocation de sa jeunesse ! J'ai vu un laïque, gendre d'un électeur à moi, de condition fort modeste, arrivé après vingt ans de travail, chez un notaire de Sablé, à économiser 40 000 francs et à s'acheter une petite étude près de Caen, rejeté, son décret refusé, parce que son

(1) Pour refuser de faire partie du Comité de la Société des nations.

dossier portait de la main du sous-préfet de Sablé : « voté mal, fait partie de la jeunesse catholique ».

J'ai vu, — Buisson le sait bien, je lui avais demandé s'il ne m'aiderait pas à obtenir un sursis, — toute la population voisine de l'école du boulevard de Courcelles, en vraies larmes au départ d'une vieille sœur de charité. Des parents juifs, nombreux, lui avaient amené leurs petites filles, et n'étaient pas les moins émus.

A. M. F. Buisson

31 mai 1921.

Mon cher ancien collègue, je vous remercie de m'avoir fait lire votre article du *Rappel*, qui porte un titre si beau : « Pour désapprendre la haine. »

Nous nous connaissons depuis longtemps. Et jamais, vous le savez, je n'ai douté de vos intentions généreuses. J'ai seulement été surpris, le plus souvent, des moyens que vous choisissiez pour les mettre à exécution.

Aujourd'hui, par exemple, pour désapprendre la haine, vous voulez que dans des cours préparatoires normaux qui vont être ouverts, les futurs professeurs de l'enseignement libre puissent rencontrer ceux qui se destinent aux écoles publiques.

Il y a des objections, dites-vous. « L'Église pourrait interdire sommairement et généralement tous les enseignements universitaires, comme entachés d'une tare diabolique. »

Non, mon cher collègue, l'Église ne songe à rien de semblable : permettez-moi de vous rassurer à cet égard, et de me citer moi-même. Je suis vice-président du Conseil des amis de l'Université, et en même temps de celui de l'Institut catholique. Et personne ne m'a jamais reproché ce cumul de fonctions.

D'autre part, continuez-vous, bon nombre d'amis de l'école appréhendent cette présence de jeunes étudiants catholiques mêlés à nos élèves-maîtres !

Mais, mon cher collègue, voici une révélation qui me confond ! Vos élèves-maîtres ! A quel titre possédez-vous des élèves-maîtres? Je vois qu'ils ne sont pas, qu'ils ne doivent pas, d'après vous, être catholiques. De quel droit les en empêchez-vous?

Qui êtes-vous pour élever de telles prétentions? A quel moment ferez-vous prononcer, pour entrer à l'École normale laïque, l'abjuration de toute confession religieuse et la profession de libre pensée? Vous parlez sans cesse de deux groupes : le clérical, le laïque. Or, la loi établit des écoles où l'enseignement religieux n'est pas donné par l'instituteur. Il n'est pas chargé de conduire les enfants à la messe. Mais la loi n'a jamais dit qu'il ne pourrait pas s'y rendre lui-même, après son devoir d'enseignement accompli.

Et quant aux cours normaux dont vous voulez bien ouvrir la porte aux futurs membres de l'enseignement libre, comment seraient-ils exclus de ces cours s'ils sont gratuits et libres? Je ne voudrais pas diminuer le mérite d'un geste bien intentionné : mais pouvez-vous agir autrement si ces jeunes citoyens paient leurs impôts, répondent aux appels du service militaire et remplissent, en un mot, toutes leurs obligations envers l'État?

Ce que votre clémence nous offre, mon cher ancien collègue, c'est simplement le droit élémentaire de tous les citoyens.

Laissez-moi ajouter que lorsqu'on a fermé trois ou quatre mille écoles irréprochables, on a tort d'insinuer que l'Église pourrait bien regarder les enseignements universitaires comme entachés d'une tare diabolique. Car l'Église ne songe guère à cela, et le mauvais compliment est trop facile à retourner contre vous et les autres collaborateurs de M. Combes.

Mais tout cela dit, quand vous voudrez « désapprendre la haine », je vous applaudirai, mon cher ancien collègue, à cause de la bonne intention.

Croyez, etc...

DENYS COCHIN.

POÉSIES

COLLOQUES

I

Enfant émerveillé d'avoir penché l'émoi
De tes rêves naissants au balcon de la vie,
Toi qui crois imposer ta triomphante envie
A l'univers soumis comme l'unique loi,

Je reconnais trop bien ton orgueilleuse foi
En cette destinée à ta joie asservie ;
Et ta jeune espérance encore inassouvie
Est si proche de ma détresse... Écoute-moi :

N'attends rien de la vie, elle est banale et vide.
Quel triomphe oserait combler une âme avide
D'un bonheur absolu qu'un soir verra mourir ?

La plus belle heure, hélas ! est la plus décevante;
Tu n'atteindras jamais l'infini qui te hante
Que dans la dignité secrète de souffrir.

II

Pourquoi ne pas laisser triompher la folie
De ces rêves naissants dont je reste enivré,
Calme voix de sagesse et de mélancolie,
Dont j'entends malgré moi l'appel désespéré ?

Tout espoir doit mourir? Qu'importe si j'oublie
La sombre nuit de mon dernier rêve expiré,
Pour l'aurore nouvelle où la lumière allie
L'instant que je dois vivre à l'instant désiré!

Et si mon espérance, un soir, à jamais morte
Rendait plus vaine encore cette attente, qu'importe!
Si de ce seul désir je demeure obsédé;

Car, même sans espoir, attendre encor sans trêve
Cet instant d'infini qui plane sur mon rêve,
C'est être digne enfin de l'avoir possédé.

III

Que peux-tu regretter? L'heure sonne après l'heure;
Et tout ce que ton rêve a créé d'immortel
Tour à tour doit mourir au monotone appel
D'un instant qui s'écoule et d'une voix qui pleure.

Écoute : c'est le temps qui passe et qui t'effleure
Et qui t'emporte... Écoute en toi ce chant cruel
Te répéter comme un écho perpétuel :
« Enfant, la mort te guette... Enfant, l'espoir te leurre... »

Alors ne cherche plus l'introuvable trésor;
Traverse le désert sans t'attarder encor
Aux mirages trompeurs de ses sables arides;

Et contemple sans cesse en ce miroir terni,
Que le passé toujours laisse au rêve fini,
L'ennui de ton front pâle où se creusent les rides!

IV

Mon âme, il faut mourir à la vaine espérance
D'oublier la douceur lointaine d'un regret,
Et de porter en toi le merveilleux secret
D'approfondir enfin ce qui fait ta souffrance.

N'attends plus l'impossible et sûre délivrance
De ce mal inconnu dont ton espoir mourait;
Car sa lente agonie est d'un subtil attrait
A l'inutilité de ton indifférence.

Et puisqu'en ce regret, et même en cet ennui,
Que la vie à toute heure en s'écroulant t'octroie,
Tu sais encor trouver la seule et juste joie,

Alors entends, mon âme, entends déjà si proche
Monter vers toi l'appel de l'éternelle nuit,
Triste comme un aveu mais doux comme un reproche !

V

Mais s'il vous faut un soir contempler la lumière
Pour la dernière fois, ô regards éblouis,
Comment de tant d'espoirs, alors évanouis,
Saurez-vous emporter la majesté dernière?

Comment garderez-vous dans l'ombre solitaire
Et la nuit sans aurore à jamais enfouis,
Cet orgueil de vous être un jour épanouis
Sur toute la splendeur qui montait de la terre?

Sans que le désespoir d'un si vaste abandon,
Même après l'apaisante excuse du pardon
De ce qui fut jadis vos coupables alarmes,

Ne vienne alors hanter, grands yeux à jamais clos
Sur ces regards éteints, votre apparent repos
Du regret trop tardif de n'avoir plus de larmes?

VI

Rien, hélas ! de ce monde où tout passe et finit
N'aura su révéler à mon âme attentive
Au plus secret instant d'extase fugitive
Cet absolu vers qui sans cesse elle tendit.

En vain, pour entrevoir le rivage interdit,
Voulut-elle s'enfuir de la terrestre rive
Où le bonheur devait la retenir captive ;
La divine clarté jamais ne resplendit !

Et pourtant, par delà les splendeurs de la terre,
C'est vers toi que j'aspire, ô céleste lumière,
Que mes regards humains ignoreront toujours;

C'est toi que je devine, inaccessible aurore,
Toi, dont le seul espoir fera briller encore
Le rayon nécessaire à mes plus tristes jours.

VII

Mais quand pour s'évader des limites réelles
Où, comme aux murs trop lourds d'une vaste prison
Vient se briser l'essor de la frêle raison,
Ton âme, déployant ses frémissantes ailes,

A voulu, dans l'oubli des extases charnelles,
Vers le seul infini trouvant sa pamoison,
S'élever peu à peu jusqu'au pur horizon
D'où l'on découvre enfin les splendeurs éternelles,

Pour être digne alors de ce rayon divin
Que la raison humaine attend encore en vain
A-t-elle su briser toute attache mortelle?

Ou bien, dans cet essor sublime, et jusqu'au seuil
De la divinité, cette âme gardait-elle
Le souffle persistant de son terrestre orgueil?

VIII

Non! non! J'ai voulu fuir d'une seule envolée
Vers ce but éternel que je n'ai pas atteint
Puisque l'unique éclat de son feu trop lointain
N'éblouit point encore mon âme inconsolée.

Mais pour que mon espoir soit alors plus certain
D'atteindre cette cime à mes regards voilée,
De toute vanité tour à tour immolée,
J'ai dépouillé jusqu'au désir le plus hautain.

Mais, lorsque j'abandonne enfin la lourde traîne
Dont mon orgueil para toute la joie humaine
Qui sut d'un fugitif émoi griser mon cœur,

Je vois s'évanouir à ma seule tristesse
Les premiers feux atteints par mon regard vainqueur...
Alors, ce fier appel vers l'Infini, qu'était-ce?

IX

Je sais : d'avoir brisé d'un geste magnanime
Tous les liens de cette humaine vanité
Dont ici-bas la plus pure félicité
Doit être la fatale et la prompte victime,

Tu croyais t'élever d'un seul élan sublime
Des calmes régions de la sérénité
Jusqu'aux cieux infinis où la Divinité
Cache à nos yeux mortels son immuable cime.

Mais l'élévation qu'un aussi noble essor
T'aura permis d'atteindre, enfant, ce n'est encor
Qu'un premier pas sur la poussière de la route.

Pour triompher enfin, sache qu'un tel effort
Devra, libre d'orgueil et délivré du doute,
Lutter toute une vie et planer sur la mort.

X

Ainsi, pour triompher il faut lutter sans trêve,
Et la seule victoire est celle du trépas.
Avant l'instant suprême, hélas! il ne faut pas
Prétendre au seul bonheur qui jamais ne s'achève!

J'avais rêvé d'une envolée ardente et brève...
Et je chancelle et je m'avance pas à pas,
Pour retomber sans cesse et peut-être plus bas
De toute la hauteur de l'impossible rêve !

Ah ! puisqu'ils devaient être, ô sage et triste voix,
Vos généreux desseins à ce point inutiles,
Il fallait me laisser à mes bonheurs fragiles.

Que leur illusion, à l'heure où je ne vois
Que la réalité fatale qui m'oppresse,
Serait légère au lourd fardeau de ma détresse !

XI

Enfant, ne te plains pas... Qu'elle te soit sacrée
Cette sombre souffrance où tu sais découvrir
Sur tout espoir déçu, toute joie expirée,
Ce rayon d'infini qui devra l'éblouir !

Tu portes désormais en ton âme éplorée
L'étincelle du feu vivant d'où doit jaillir
La divine lumière à jamais ignorée
Des vains bonheurs qu'un soir a vu s'évanouir.

Car même en ayant su couronner sur la terre
Tous les désirs de ton orgueil ou de ta chair,
Tu garderais l'obscur regret d'un tel mystère ;

Alors que le grand rêve éclos en ta prunelle,
A la seule lueur de ce lointain éclair,
Ne veut plus contempler qu'une flamme éternelle !

HENRY GRAWITZ.

BALZAC ET LA MUSIQUE

Au moment de parler de Balzac après, si peu de temps après que M. André Bellessort a parlé de lui, on hésite, on se dit avec le fabuliste : « Si j'osais ajouter aux mots de l'interprète. » Aussi bien nous n'y ajouterons pas grand chose : quelques traits à peine et comme l'esquisse d'un Balzac musicien.

Autant que trois de ses illustres contemporains, Musset, George Sand et Lamennais, l'auteur de *la Comédie humaine* eut l'intelligence et le sentiment de la musique. Dans sa vie et dans son œuvre il lui fit de bonne heure une place. En 1819, il a vingt ans. Ses parents ont quitté Paris pour se retirer à Villeparisis. Las de s'opposer en vain à la vocation littéraire de leur fils, ils ont fini par lui permettre de rester à la ville, pourvu que ce soit en secret, en cachette même, et de s'y établir. Mais quel établissement! Au numéro 9 de la rue Lesdiguières, tout près de la Bibliothèque de l'Arsenal, une mansarde de 60 francs par an, « meublée d'une table boiteuse, d'une chaise dépaillée et d'un mauvais grabat qu'entouraient, à demi, deux sales rideaux » (1). C'est là, dans « son sépulcre aérien », qu'Honoré travaille à sa tragédie de *Cromwell*, le chef-d'œuvre sur lequel il compte pour justifier du premier coup ses ambitions aux yeux de sa famille. C'est de là qu'il écrit à sa sœur Laure : « La musique me manque. »

Mais bientôt elle ne lui manquera plus. Il a fait placer un piano dans son galetas et sur cet instrument, assorti sans doute au reste du mobilier, il joue et rejoue entre deux tirades *le Songe de Rousseau* de Cramer, alors son morceau favori (2).

(1) André Bellessort, *Balzac et son œuvre* (Perrin.)

(2) Voir un article de M. Marcel Bouteron dans la *Revue* du 1er décembre 1923.

Deux ans après, il écrit encore à sa sœur : « N'as-tu pas ton piano à perfectionner? La musique n'a-t-elle pas l'heureux don de calmer l'âme, d'y jeter un baume rafraîchissant et de faire diversion aux peines de la vie? » Treize ans plus tard (1834), cette lettre, — entre beaucoup d'autres, — à l'Étrangère : « Je me suis plongé dans la musique. J'ai pris une place dans une loge à l'Opéra, et j'y vais deux heures tous les deux jours. La musique, pour moi, ce sont des souvenirs. Entendre de la musique, c'est mieux aimer ce que l'on aime. C'est voluptueusement penser à ses secrètes voluptés, c'est vivre sous les yeux dont on aime le feu, c'est entendre la voix aimée. Aussi le lundi, le mercredi, le vendredi, de sept heures et demie à dix heures, j'aime avec délices. Ma pensée voyage. » Les mardis, jeudis et samedis, il allait chercher le même plaisir aux Italiens, ou, comme on disait alors, « aux Bouffons ». « Chaque fois que l'on donne l'un ou l'autre (*Sémiramide* ou *Mosè*), j'y vais. » Enfin, à la même époque, il écrivait à Habeneck pour lui rappeler que le chef d'orchestre du Conservatoire avait promis de réserver une stalle à l'auteur de *Massimilla Doni*.

Massimilla Doni (1839) et *Gambara* (deux années auparavant) sont les deux romans où Balzac a le plus et le mieux parlé de la musique. Mais d'autres, en maint passage, attestent le goût, la passion qu'il éprouvait pour elle. *Le cousin Pons* s'est appelé d'abord *le Vieux musicien*. Musiciens, les deux héros de cette navrante histoire. Ancien prix de Rome, devenu chef d'orchestre dans un théâtre d'opéra populaire, Pons y fait engager un musicien comme lui, le bon, le tendre Schmucke, son unique ami, son gardien et son frère. Pour les pièces du répertoire, Pons écrivait le chant et Schmucke se chargeait de l'instrumentation. Autant que les chefs-d'œuvre de la peinture par lui réunis en secret, le vieux collectionneur, artiste deux fois, adorait la musique, Schmucke aussi l'idolâtrait. Tous les deux lui demeurèrent fidèles jusqu'à la fin, et le bon Schmucke trouva même le courage d'improviser une dernière fois au chevet de son pauvre Pons mourant.

Il y a dans *la Recherche de l'absolu* des détails et comme des notes de musique. *César Birotteau* contient une comparaison, un peu bizarre, entre le bal donné par le parfumeur, dont il causera la perte, et le finale de la symphonie en *ut* mineur. Enfin, dans ses lettres à l'Étrangère, voici comment Balzac lui-

même a qualifié ses deux romans en quelque sorte musicaux : « *Massimilla Doni* et *Gambara* sont, dans les *Études philosophiques*, l'apparition de la musique, sous la double forme d'*exécution* et de *composition*, soumise à la même épreuve que la pensée dans *Louis Lambert*, c'est-à-dire l'œuvre et l'exécution tuées par la trop grande abondance du principe créateur. » Plus loin : « *Massimilla Doni*, autre œuvre (1) qui sera bien incomprise, me donne d'énormes travaux par ses difficultés; mais je n'ai rien tant caressé que cette page mythique, parce que le mythe y est bien profondément enfoui sous la réalité. » Plus tard encore (1838) : « Je vais me mettre à achever *Massimilla Doni*, qui m'oblige à de grandes études sur la musique, et à aller me faire jouer et rejouer le *Mosé* de Rossini par un bon vieux musicien allemand... Dans cinq ans, *Massimilla Doni* sera comprise comme une belle explication des plus intimes procédés de l'art. Aux yeux des lecteurs du premier jour, ce sera ce que c'est en apparence, un amoureux qui ne peut posséder la femme qu'il adore parce qu'il la désire trop, et qui possédera une misérable fille. Faites-les donc conclure de là à l'enfantement des œuvres d'art!... »

« Page mythique », « belle explication des plus intimes procédés de l'art », tout cela, que Balzac voulut ou crut y mettre, se trouve-t-il en effet dans ses deux romans? En décider appartiendrait aux philosophes, aux métaphysiciens de la musique plutôt qu'aux simples musiciens. Il faudra peut-être nous contenter, et le lecteur avec nous, de moins hautes considérations.

Pour mener à bien ses « grandes études », ses « étonnants travaux », Balzac avait eu recours au « bon vieux musicien allemand » dont il parle à la comtesse Hanska. Jacques Strunz était le nom de ce collaborateur, auquel *Massimilla Doni* est dédié en ces termes :

« Mon cher Strunz, il y aurait de l'ingratitude à ne pas attacher votre nom à l'une des deux œuvres que je n'aurais pas pu faire sans votre patiente complaisance et vos bons soins. Trouvez donc ici un témoignage de ma reconnaissante amitié, pour le courage avec lequel vous avez essayé, peut-être sans succès, de m'initier aux profondeurs de la science musicale.

(1) *Gambara*, nous l'avons dit, est la première.

Vous m'aurez toujours appris ce que le génie cache de difficultés et de travaux dans ces poèmes qui sont pour nous la source de plaisirs divins. Vous m'avez aussi procuré plus d'une fois le petit divertissement de rire aux dépens de plus d'un prétendu connaisseur. D'aucuns me taxent d'ignorance, ne soupçonnant ni les conseils que je dois à l'un des meilleurs critiques d'œuvres musicales, ni votre consciencieuse assistance. Peut-être ai-je été le plus infidèle des secrétaires. S'il en était ainsi, je serais certainement un traître traducteur sans le savoir, et je veux néanmoins pouvoir toujours me dire un de vos amis.

« De Balzac. »

« Nous n'égalons jamais nos idées », a dit Bossuet. Cette inégalité, ou, pour reprendre les expressions mêmes de Balzac, « l'œuvre et l'exécution tuées par la trop grande abondance du principe créateur », voilà presque le sujet de *Gambara*, le malheur et la folie du héros. Celui-ci, qui donne son nom à l'histoire, est un musicien italien, un maniaque, un demi-dément, tout ensemble fabricant d'instruments de musique et compositeur de symphonies et d'opéras imaginaires. Venu d'Italie par l'Allemagne à Paris, il y a trouvé le vivre et le couvert, — l'un et l'autre plus que misérables, — rue Froidmanteau, dans une ignoble pension tenue par un cuisinier napolitain. La caisse d'un vieux clavecin sert de lit à l'étrange personnage. Le reste du mobilier de sa chambre se compose des débris des instruments fabriqués et rebutés par lui. Un hasard, la poursuite amoureuse d'une inconnue, qui se trouve être *la signora* Gambara, amène rue Froidmanteau un jeune dilettante milanais exilé de son pays, le comte Andrea Marcosini. Voisins à la table d'hôte, les deux hommes en viennent tout de suite à parler musique, et leurs entretiens, où se mêlent d'autres pensionnaires de la maison, musiciens aussi, font le plus grand intérêt, l'intérêt musical au moins, du roman. Un soir, Gambara demande au comte Andrea la permission de lui jouer un opéra de sa composition, *Mahomet*. Il ne s'est proposé, dit-il, rien de moins qu'« un cadre immense, où pussent tenir les effets et les causes, car ma musique a pour but d'offrir une peinture de la vie des nations prise à son point de vue le plus élevé ». Voilà sans doute pour « la trop grande abondance du principe créateur »... Et voici comment il arrive qu'elle tue et l'exécu-

tion et l'œuvre elle-même. Balzac nous fait assister à l'audition de l'opéra. L'auteur le joue au piano et l'accompagne d'un incessant commentaire. Excellent exemple d'un certain genre de critique musicale, où l'exposé des faits et des sentiments s'amalgame plaisamment avec l'indication de certains détails techniques, tels que le mode ou le ton. « Mahomet s'écrie dans une invocation (en *ut*) que l'ange Gabriel est avec lui... Le chœur des croyants répond par des accents de dévouement sur une modulation en *si* majeur... Les Arabes adorent le Prophète (*mi bémol* majeur)... » Ainsi nous nous souvenons d'avoir lu naguère, dans un article sur l'*Otello* de Verdi, que les jeunes filles de l'île de Chypre venaient offrir des fleurs à Desdémone en *mi* naturel.

La soirée s'avance. L'opéra touche à sa fin. « Le visage du musicien étincelait comme celui d'un saint martyr... Jamais triomphateur mené pompeusement au Capitole dans les rayons pourpres de sa gloire, aux acclamations de tout un peuple, n'eut pareille expression en sentant poser la couronne sur sa tête... « Vous me comprenez enfin !... J'ai toutes les richesses de la mélodie et de l'harmonie, un orchestre et des voix. Entendez l'expression de toutes les existences humaines, riches ou pauvres... La prière, faite par soixante voix et commandée par les femmes, (en *si bémol*), couronne cette œuvre gigantesque où la vie des nations et de l'homme est exprimée. Vous avez eu toutes les émotions humaines et divines. »

Voilà ce que Gambara croyait entendre. Et voici ce que son auditeur avait entendu : « Gambara contractait si violemment son gosier, qu'il n'en sortait que des sons étouffés assez semblables à ceux que lance un chien de garde enroué... Il n'y avait pas l'apparence d'une idée poétique ou musicale dans l'étourdissante cacophonie qui frappait les oreilles. Les principes de l'harmonie, les premières règles de la composition étaient totalement étrangères à cette informe création. Au lieu de la musique savamment enchaînée que désignait Gambara, ses doigts produisaient une succession de quintes, de septièmes et d'octaves, de tierces majeures, et des marches de quartes sans sixte à la basse, réunion de sons discordants jetés au hasard, qui semblait combinée pour déchirer les oreilles les moins délicates. Il est difficile d'exprimer cette bizarre exécution, car il faudrait des mots nouveaux pour cette musique impossible...

Assurément, le hasard n'éviterait pas l'accord de deux notes avec autant d'adresse que ce diable d'homme l'a fait pendant une heure. »

Telle était l'étrange folie de ce « personnage digne d'Hoffmann, porteur de trésors inconnus, pèlerin assis à la porte du paradis, ayant des oreilles pour écouter les chants des anges et n'ayant plus de langue pour les répéter, agitant sur les touches d'ivoire des doigts brisés par les contractions de l'inspiration divine et croyant exprimer la musique du ciel à ses auditeurs stupéfaits ». (1)

Une fois pourtant, Gambara ne fut pas loin de l'exprimer, car il avait ses heures non seulement de lucidité, mais d'illumination. Il était l'inventeur d'un instrument qu'il appelait *panharmonicon* et qui pouvait remplacer un orchestre tout entier. Il le fit entendre au comte Andrea (2). Ce jour-là, « sans être ivre, le compositeur était dans cette situation où toutes les forces intellectuelles sont surexcitées, où les parois d'une chambre deviennent lumineuses, où l'âme voltige dans le monde des esprits... » Devant ses auditeurs, étonnés encore, mais d'un étonnement nouveau, « Gambara commença par plusieurs accords qui décelaient un maître. A leur étonnement succéda d'abord une admiration mêlée de surprise, puis une complète extase au milieu de laquelle ils oublièrent le lieu et l'homme. Les effets d'orchestre n'eussent pas été si grandioses que le furent les sons des instruments à vent, qui rappelaient l'orgue et qui s'unirent merveilleusement aux richesses harmoniques des instruments à cordes, mais l'état imparfait dans lequel se trouvait cette singulière machine arrêtait les développements du compositeur, dont la pensée parut alors plus grande. Souvent, la perfection dans les œuvres d'art empêche l'âme de les agrandir... La musique la plus pure et la plus suave que le comte eût jamais entendue s'éleva sous les doigts de Gambara comme un nuage d'encens au-dessus d'un autel...

« — Qui a pu vous dicter de pareils chants? demanda le comte.

« — *L'esprit*, répondit Gambara ; quand il apparaît, tout me semble en feu. Je vois les mélodies face à face, belles et fraîches,

(1) Dédicace de *Gambara*.

(2) Nous avons entendu il y a quelques années, un instrument de ce genre. Il donnait d'une façon très curieuse l'impression, l'illusion même de l'orchestre.

colorées comme des fleurs ; elles rayonnent, elles retentissent, et j'écoute ; mais il faut un temps infini pour les reproduire...

« Gambara, qui n'éprouvait aucune fatigue, joua sans efforts ni grimaces. Il exécuta son ouverture avec un si grand talent et découvrit des richesses musicales si nouvelles, que le comte ébloui finit par croire à une magie semblable à celle que déploient Paganini et Liszt, exécution qui certes change toutes les conditions de la musique en en faisant une poésie au-dessus des créations musicales. »

La musique nous apparaît ici comme un élément, un ressort de l'action romanesque. Ailleurs il nous est seulement parlé d'elle. Après une représentation de *Robert le Diable* à laquelle ils ont assisté ensemble, Gambara, provoqué par le jeune mélomane milanais, développe longuement une critique, ou plutôt une apologie de l'opéra de Meyerbeer. Par la voix de son héros, c'est Balzac lui-même qu'on entend. Il parle aussi, plus éloquent encore, dans l'analyse du *Moïse*, ou plutôt du *Mosé* de Rossini, qui remplit des pages et des pages de *Massimilla Doni*. La seconde étude sert de pendant ou de contre-partie à la première. L'une et l'autre nous montrent l'admiration de Balzac partagée entre la musique italienne et la musique allemande. Partage inégal d'ailleurs. Dans l'esprit et surtout dans le cœur du grand romancier, nous verrons à la fin l'Italie emporter l'avantage.

« Donnez, écrit l'auteur de *Gambara*, donnez du Beethoven aux Italiens. Ils n'y sont plus. » Quant à Balzac lui-même, « il y est, » et plus d'une fois. On lit dans *Gambara* : « Beethoven a reculé les bornes de la musique instrumentale et personne ne l'a suivi dans sa route. » Cela ne se disait pas encore beaucoup en 1837. Et ce qui suit n'est pas mal dit non plus : « Ses ouvrages (les ouvrages de Beethoven) sont surtout remarquables par la simplicité du plan. Chez la plupart des compositeurs les parties d'orchestre folles et désordonnées ne s'entrelacent que pour produire l'effet du moment, elles ne concourent pas toujours à l'ensemble du morceau par la régularité de leur marche. Chez Beethoven les effets sont pour ainsi dire distribués d'avance. Semblables aux différents régiments qui contribuent par des mouvements réguliers au gain de la bataille, les parties d'orchestre des symphonies de Beethoven suivent les ordres donnés dans l'intérêt général et

sont subordonnées à des plans admirablement bien conçus. Il y a parité sous ce rapport chez un génie d'un autre genre. » Il est seulement singulier et assez imprévu que le nom de ce génie soit Walter Scott. Aussi bien, à cette époque, Balzac ignorait presque tout Beethoven. Il en avait l'intuition plutôt que la connaissance. En 1837, l'année même où *Gambara* parut, il écrit à Mme Hanska : « Hier je suis allé entendre la symphonie en *ut* mineur. Beethoven est le seul homme qui me fasse connaître la jalousie. J'aurais voulu être Beethoven plutôt que Rossini et que Mozart. Il y a dans cet homme une puissance divine. Dans son finale il semble qu'un enchanteur vous enlève dans un palais merveilleux. » (Suit une page de rêverie.) « Non, l'esprit de l'écrivain ne donne pas de pareilles jouissances, parce que ce que nous peignons est fini, déterminé, et que ce que nous jette Beethoven est infini. Comprenez-vous que je ne connaisse encore que la symphonie en *ut* mineur et le petit bout de la symphonie *Pastorale* que nous avons entendu râcler à Genève, dans un second étage ! »

Allemande, — beaucoup moins toutefois qu'il ne croyait, — la musique de *Robert le Diable* inspirait à Gambara, porte-parole de Balzac, un enthousiasme dont les défenseurs les plus fidèles de Meyerbeer ont cessé de frémir. La plupart des musiciens d'aujourd'hui n'accordent plus guère à *Robert* d'autre beauté que celle des ruines. C'en est une, et qui nous touche encore. Pour Gambara, l'œuvre tout entière, en sa jeune magnificence, était debout. En vain le comte Andréa s'ingénie et s'entête à contredire l'exalté panégyriste. Pour la défense du génie italien, il a beau multiplier, non sans quelque raison, les objections et les réserves. Elles ne font que porter au comble l'admiration de son interlocuteur. « Vous n'avez rien compris, cher comte, à cet immense drame musical... Voyez-vous, cette musique n'est faite ni pour les incrédules ni pour ceux qui n'aiment pas... *Robert* m'a parlé plus éloquemment qu'à vous et je l'ai trouvé vaste et concentré tout à la fois... Vraiment, grâce à vous, je viens d'habiter le beau pays des rêves où nos sens se trouvent agrandis, où l'univers se déploie dans des proportions gigantesques par rapport à l'homme. » Scène par scène, avec citations musicales jouées et chantées à l'appui, le dithyrambe se poursuit. En voici la fin : « Vous avez entendu les acclamations adressées à cette œuvre

Elle aura cinq cents représentations ! Si les Français ont compris cette musique...

« — C'est parce qu'elle offre des idées, interrompit le comte.

« — Non, c'est parce qu'elle présente avec autorité l'image des luttes où tant de gens expirent et parce que toutes les existences individuelles peuvent s'y rattacher par le souvenir. »

Assurément, il ne se trouverait peut-être plus de nos jours beaucoup de critiques, pour comprendre et sentir ainsi la musique de *Robert le Diable*.

Celle de *Mosé* pas davantage. Mais, en 1839, le roman de *Massimilla Doni* fut écrit en partie à la gloire de cet opéra, « le plus immense qu'ait enfanté le plus beau génie de l'Italie ». L'histoire, une histoire d'amour, se passe à Venise. Nous ne la raconterons pas. Il suffit à notre dessein d'en citer un épisode : une représentation de *Mosé* et les propos qu'échangent en l'écoutant, — quelquefois au lieu de l'écouter, — une grande dame musicienne, la duchesse Cattaneo (Massimilla), et les habitués de sa loge au théâtre de la Fenice. L'un d'eux est Français et c'est de lui que la duchesse se fait le *cicerone*. « Croyez-moi, commence-t-elle par lui dire, ce ne sera pas trop que d'accorder à notre grand Rossini toute votre intelligence, car il faut être à la fois poète et musicien pour comprendre la portée d'une pareille musique. Vous appartenez à une nation dont la langue et le génie sont trop positifs pour qu'elle puisse entrer de plain pied dans la musique ; mais la France est aussi trop compréhensive pour ne pas finir par l'aimer, par la cultiver, et vous y réussirez comme en toute chose. » Puis, ayant énoncé quelques idées générales, la belle interprète continue : « Maintenant vous allez voir comment je comprends le *Mosé* de Rossini. » Encore une fois, de même que *Robert le Diable*, peut-être moins encore, on ne saurait aujourd'hui le comprendre comme elle. A chaque page, à chaque mesure, en chaque mélodie, harmonie, modulation ou sonorité, l'amoureuse Massimilla découvre, — à la lumière de son amour, — des merveilles non seulement de musique, mais de véritable et profonde psychologie. *Deus, ecce Deus*. Éros autant qu'Apollon inspire l'ardente pythonisse et par moments l'égare. Écoutez plutôt : « Il n'y a que Rossini pour faire dire tant de choses à des clarinettes et à des trompettes. » Elle exagère : il n'y a pas que lui Un peu plus loin, à propos de la célèbre et

d'ailleurs admirable prière, elle hasarde un rapprochement inattendu. « L'analogie d'une pareille conception ne pourrait se trouver que dans les Psaumes du divin Marcello. » Passe encore. Mais elle ajoute : « ce noble Vénitien, qui est à la musique ce que le Giotto est à la peinture. » Pour le coup on pourrait dire ici, avec M. Poirier : « Je ne saisis pas le rapport. » Plus loin : « Quand la clarinette a donné le signal de la *stretta* : « *Voci di giubilo,* » si brillante, si animée, votre âme n'a-t-elle pas éprouvé cette sainte pyrrhique dont parle le roi David en ses psaumes, et qu'il prête aux collines? » A quoi « le Français né malin » répond : Oui, cela ferait un charmant air de contredanse.

« — Français, Français, toujours Français, s'écria la Duchesse, atteinte au milieu de son exaltation par ce trait piquant. Oui, vous êtes capables d'employer ce sublime élan, si gai, si noblement pimpant, à vos rigodons. »

Impitoyable, notre compatriote poursuit : « Rossini devait exprimer là la plus profonde douleur et j'y trouve une allure dégagée, une teinte de gaieté hors de propos. » — Vous avez raïson, accorde enfin la Duchesse, et pour l'excuse du compositeur elle allègue d'abord les exigences de la *prima donna.* Mais aussitôt, parce qu'elle est amoureuse, nous l'avons dit, et mélancolique aussi : « Je suis si bien dans la situation que ce passage trop gai me semble rempli de tristesse. » A la bonne heure. Tant il est vrai que dans la musique ce n'est pas toujours la musique, mais nous-mêmes, que nous entendons.

Dans la musique de *Mosè*, que n'entend pas la « belle écouteuse? » Aussi bien la salle entière, ivre de la même ivresse, acclame le chef-d'œuvre et ses interprètes. « Elle me verse des flots de pourpre dans l'âme », dit un spectateur, en bénissant de sa main étendue la *prima donna.* « Que le ciel épuise ses grâces sur toi! » lui crie un gondolier. En cette peinture d'une soirée à l'Opéra de Venise, un Balzac, comme un Stendhal, évoque et fait vivre devant nous l'Italie musicale, ou musicienne. Il nous la montre en proie à une véritable « folie amoureuse pour la cause de ses jouissances », et nous en arrivons à comprendre, sans y souscrire, ce blasphème qui jaillit des lèvres de Massimilla : « Vieux maîtres allemands, Haendel, Sébastien Bach, et toi-même, Beethoven, à genoux! Voici la reine des arts, voici l'Italie triomphante! »

De son triomphe, Balzac a été, comme Stendhal encore, un des hérauts. Par une singulière contradiction, les deux grands romanciers de l'énergie et de la volonté semblent avoir cherché dans la musique un idéal contraire à leur commun génie. La musique italienne, et la plus facile, celle-là du moins qui nous paraît telle aujourd'hui, régnait de leur temps sur le monde. Ils en ont l'un et l'autre porté, chéri le joug léger. C'est aux opéras d'Italie que Balzac emprunte le plus volontiers des exemples de beauté musicale. Un air de Cimarosa, le fameux *Pria che spunti l'aurora*, du *Matrimonio segreto*, lui paraît « le plus grand chef-d'œuvre qui existe pour les exécutants ». Il appelle certain duo de Zingarelli « l'une des pages les plus pathétiques de la musique moderne ». Pour qu'une de ses héroïnes, Sabine de Quénic (1), cède à la toute-puissance de la musique, il faut qu'une phrase d'*Otello*, chantée par Rubini, lui brise le cœur. Enfin, il n'y a jamais eu, croyons-nous, qu'un musicien dont Balzac se soit fait le poète : c'est Rossini. Pour celui-là, qu'il appelait « le roi de la musique », Balzac a composé des vers, une romance, et la voici :

Rive chérie
Où sont nées mes amours,
Sois ma patrie!

Là mon amie,
Des cieux la fleur,
S'est attendrie

Là de ma vie
Commença l'heur,
Mélancolie
N'est plus douleur.

Rive chérie
etc...

D'où l'on peut conclure que Balzac écrivait en prose sur le musicien de *Mosé* autrement qu'il ne le faisait, pour le même, en vers.

L'auteur de *la Comédie humaine* a parlé non seulement de quelques musiciens, mais de la musique elle-même. S'il en a mal connu l'histoire, assez communément ignorée de son temps,

(1) Voir le roman de *Béatrix*.

il en a plus d'une fois entrevu, — et peut-on faire davantage ? — la nature ou l'essence mystérieuse.

Quand l'historien nous dit, par exemple, que « Lulli étendit l'empire de l'harmonie et le premier classa les dissonances », peut-être n'entend il pas très bien lui-même ce qu'il veut dire. Mais assurément il se trompe, et deux fois, quand il ajoute : « En ce temps-là, l'Allemagne, à l'exception de Sébastien Bach, ignorait la musique. » D'abord, « ce temps-là », le temps de Lulli, n'était pas celui de Sébastien Bach; il s'en faut d'un demi-siècle. Et puis, en ce temps-là déjà, cinquante ans avant Bach, il s'en faut également que l'Allemagne ignorât la musique. Autre erreur, ou moitié d'erreur : « Tout ce qui nous reste du monde musical antérieur au XVII[e] siècle m'a prouvé que les anciens auteurs n'ont connu que la mélodie. Ils ignoraient l'harmonie et ses immenses ressources. » Rien de plus vrai pour la musique antique et le chant grégorien, qui ne furent l'un et l'autre que monodie; pour la polyphonie vocale, le contraire serait plus près de la vérité. Impossible enfin, sans méconnaitre le passé de la Flandre, de lui refuser le génie musical, ainsi que l'a fait l'auteur de *la Recherche de l'absolu*.

Mais dans le cœur même, ou dans l'âme de la musique, Balzac a quelquefois su lire. Il existe un élément, une forme sonore, très en faveur à son époque, et qu'il a vengée en quelque sorte par avance de nos modernes mépris. Lisez plutôt cette page de *Massimilla Doni* : « Genovese (le ténor de la Fenice) ira fort loin. Je ne sais pas s'il comprend la destination de la musique ou s'il agit par instinct, mais voici le premier chanteur qui m'ait satisfait. Je ne mourrai donc pas sans avoir entendu des roulades exécutées comme j'en ai souvent écouté dans certains songes, au réveil desquels il me semblait voir voltiger les sons dans les airs! La roulade est la plus haute expression de l'art. C'est l'arabesque qui orne le plus bel appartement du logis : un peu moins, il n'y a rien; un peu plus, tout est confus. Chargée de réveiller en notre âme mille idées endormies, elle s'élance, elle traverse l'espace en semant dans l'air ses germes qui, ramassés par les oreilles, fleurissent au fond du cœur... Il est déplorable que le vulgaire ait forcé les musiciens à plaquer leurs expressions sur des paroles, sur des intérêts factices; mais il est vrai qu'ils ne seraient plus compris par la foule. La roulade est donc l'unique point

laissé aux amis de la musique pure, aux amoureux de l'art tout nu. En entendant ce soir la dernière cavatine, je me suis cru convié par une belle jeune fille qui par un seul regard m'a rendu jeune : l'enchanteresse m'a mis une couronne sur la tête et m'a conduit à cette porte d'ivoire par où l'on entre dans les pays mystérieux de la rêverie. »

Derrière cette poésie, ou cette rhétorique, se cache une vérité qu'on a trop méconnue. Sans être, tant s'en faut, « la plus haute expression de l'art », la roulade n'est pas non plus, ou du moins pas toujours, un vain ornement, un exercice d'acrobatie musicale. Elle peut avoir sa raison, et même sa puissance expressive. On sait quel est dans le chant grégorien le rôle, voire l'éminente dignité de la vocalise. Elle y a reçu le nom de « jubilation », et le mot définit assez bien un état, une exaltation de l'âme que la musique seule, méprisant la parole, est capable de traduire. Saint Augustin a dit là-dessus des choses fort belles. Signe de joie, sacrée ou profane, la vocalise peut l'être aussi de douleur. C'est ainsi qu'il faut l'entendre et la comprendre dans l'*Otello* de Rossini, quand elle fleurit, comme pourrait dire Balzac, mais de sombres, de funèbres fleurs, les dernières et tragiques strophes de la romance du *Saule*. Musset, peut-être grâce à la Malibran, ne s'y est pas trompé :

La terreur brise, étend, précipite les sons...
Mais lorsqu'au dernier chant la redoutable flamme
Pour la troisième fois vient repasser sur l'âme
Déjà prête à se fondre et que, dans sa frayeur,
L'enfant presse en criant sa harpe sur son cœur...

Plus près de nous, il y a quelques mois à peine, dans une fort belle œuvre à laquelle le public n'a pas rendu justice, *l'Appel de la mer*, de M. Henri Rabaud, ce sont des vocalises encore, et déchirantes, que l'angoisse maternelle arrache aux lèvres d'une pauvre vieille à cheveux blancs.

J'aime à citer, ne fût-ce que par modestie, un mot de Jules Lemaitre : « De toutes les folies humaines, me disait-il en souriant, la critique musicale m'a toujours paru la plus folle. » Chez notre confrère Honoré de Balzac elle a au moins des moments lucides, et qui ne sont pas rares. Écoutons encore une fois la duchesse Massimilla. L'introduction de *Mosé* vient de finir. « Sachez maintenant comment s'y est pris le musicien,

afin de pouvoir l'admirer demain dans les secrets de son génie, après en avoir aujourd'hui subi l'influence. Que croyez-vous que soit ce morceau du lever du soleil, si varié, si brillant, si complet? Il consiste dans un simple accord d'*ut*, répété sans cesse... Cette aurore en images est absolument pareille à une aurore naturelle. La lumière est une seule et même substance, partout semblable à elle-même et dont les effets ne sont variés que par les objets qu'elle rencontre, n'est-ce pas? Eh bien! le musicien a choisi pour la base de sa musique un unique motif, un simple accord d'*ut*... La même tonalité, retournée par cette main magistrale, exprime la joie de la nature entière en calmant la douleur qui vous navrait naguère. Là est le cachet du grand maître : l'unité. C'est un et varié. Une seule phrase, et mille sentiments de douleur, les misères d'une nation; un seul accord, et tous les accidents de la nature à son réveil, toutes les expressions de la joie d'un peuple. » Certains musiciens d'aujourd'hui pourraient profiter de l'exemple et de la leçon. Les uns changent de ton sans cesse; les autres se piquent d'écrire en plusieurs tons à la fois. Il ne serait pas mauvais de leur montrer à tous, dans les lignes qui précèdent, ce que Maurras appelait un jour « le beau visage de l'unité ».

Mais la musique elle-même a plus d'un visage. Divers sont les éléments qui la constituent, les principes qui la gouvernent. Il en est encore un que Balzac a bien su reconnaître et qu'il définit ainsi : « L'antagonisme nécessaire à toutes les belles œuvres et si favorable au développement de la musique. » En vérité, cette force, ou ce conflit de deux forces, n'est pas « nécessaire à toutes les belles œuvres » et le génie d'un Mozart, pour ne citer que celui-là, s'en est le plus souvent passé. Mais c'est peut-être dans cette antithèse, dans un éternel combat, suivi d'une victoire éternelle, qu'on trouverait le mode principal, héroïque, et le dernier secret du génie beethovénien.

Il arrive aussi que Balzac, dans l'ordre même du sentiment, et du plus vif, ait recours à des analogies, à des comparaisons musicales : « Massimilla tenait la tête d'Émilio sur son sein et se hasardait par moments à imprimer ses lèvres sur les siennes (mais comme un oiseau trempe son bec dans l'eau pure d'une source, en regardant avec timidité s'il est vu). Leur pensée développait ce baiser comme un musicien développe un thème par les modes infinis de la musique, et il produisait en eux des

retentissements tumultueux, ondoyants, qui les enfiévraient. » Ne dirait-on pas une scène de *Tristan*, et que les amoureux de Balzac ont eu l'intuition des grands duos et des longs baisers wagnériens ?

« La musique est esprit et elle est âme », a dit Beethoven. Et cela dit tout. Autant que l'élément affectif de son être, Balzac en a discerné le principe spirituel. « Cette langue, mille fois plus riche que celle des mots, est au langage ce que la pensée est à la parole ; elle réveille les sensations et les idées sous leur forme même, là où chez nous naissent les idées et les sensations, mais en les laissant ce qu'elles sont chez chacun. Cette puissance sur notre intérieur est une des grandeurs de la musique. Les autres arts imposent à l'esprit des créations définies, la musique est infinie dans les siennes. Nous sommes obligés d'accepter les idées du poète, le tableau du peintre, la statue du sculpteur; mais chacun de nous interprète la musique au gré de sa douleur ou de sa joie, de ses espérances ou de son désespoir. » C'est encore, toujours Massimilla qui parle de la sorte et c'est ainsi que nous l'avons vue interpréter la musique, une musique joyeuse même, au gré de sa tendre mélancolie.

Le romancier de *Gambara* prête à l'un de ses personnages, un chef d'orchestre sourd, cette observation qui va loin : « La musique existe indépendamment de l'exécution. » C'est-à-dire d'abord sans qu'on l'entende, comme la peinture existe sans qu'on la regarde. Mais cela signifie quelque chose de plus, et qui n'est vrai que de la musique. Elle possède le privilège de pouvoir être comprise, sentie, que dis-je ? créée sans l'aide et le contrôle de celui de nos sens, l'oreille, dont on la croirait d'abord inséparable. Il arrive qu'elle s'en passe. Par les yeux seuls, elle parle à la raison et au cœur de ceux qui la lisent, mais ne l'entendent pas. Et de ceux-là même elle peut être le langage, le verbe, immortel et divin. Il ne saurait exister un peintre, un sculpteur, un architecte aveugle. Mais l'un des plus grands musiciens, peut-être le glus grand, était sourd. Ses derniers chefs-d'œuvre au moins, qui chanteront pour tous les siècles, pour un Beethoven furent silencieux. Ame, esprit, la musique, disait-il, est à la fois l'un et l'autre. Mais il n'y a pas un art qui puisse comme elle être l'un et l'autre seulement.

Balzac n'a pas rendu que ce témoignage à la spiritualité de la musique. En tout élément, fût-ce le plus simple, de l'ordre

ou de la matière sonore, plus simple même que la vocalise, il a senti la présence et le pouvoir de l'idéale beauté. Pour enchanter un de ses personnages musiciens, pour le jeter dans une véritable extase, il suffit d'un accord parfait entre deux voix ou entre une voix et la chanterelle d'un violon. « Cet accord parfait nous mène plus avant, (encore plus avant que la vocalise), dans le centre de la vie, sur le fleuve d'éléments qui ranime les voluptés et qui porte l'homme au milieu de la sphère lumineuse où sa pensée peut convoquer le monde entier. *Il te faut encore un thème, Capraja; mais à moi le principe pur suffit* (1). Tu veux que l'eau passe par les mille canaux du machiniste pour retomber en gerbes éblouissantes; tandis que je me contente d'une eau calme et pure, mon œil parcourt une mer sans rides, je sais embrasser l'infini. « Ainsi, dans un récit de Grillparzer, *le Musicien pauvre*, un violoniste se complaît dans la sonorité non pas même de deux notes, mais d'une seule, qu'il tient longuement, avec amour. De même, sous l'archet d'un Jacques Thibaud, une note unique aussi, par sa pureté, suffit à nous émouvoir. Alors agit sur nous, en nous, « le principe pur », et par lui, comme le personnage de Balzac, dans un atome sonore nous savons « embrasser l'infini ».

Mais surtout il est un mot de Balzac par où nous aimons à conclure. Il a dit d'une mélodie : « Ce chant entrait dans l'âme comme une autre âme. » Voilà peut-être sa plus profonde parole de musicien. C'est une âme en effet qui semble se mêler à notre âme avec un chant. Rien dans l'ordre du beau n'est âme autant que la musique et jamais critiques et philosophes n'ont rendu plus digne hommage à l'idéalisme transcendant de notre art. Lemaitre! Lemaitre! Vous n'aviez pas raison. La critique musicale peut n'être pas folie. Je sais bien que Mazzini proposait d'élever à la musique un autel et d'y inscrire cette dédicace : *Numini Ignoto*. La déesse ne se révélera jamais à nous tout entière. Mais du moins quelques-uns d'entre nous auront soulevé le bord de son voile.

CAMILLE BELLAIGUE.

(1) C'est nous qui soulignons.

REVUE LITTÉRAIRE

UN LETTRÉ : M. MAURICE BRILLANT (1)

Comptons nos lettrés; ils ne sont pas si nombreux! C'est une espèce qui semble sur le point de disparaître.

Nous avons beaucoup plus de littérateurs que de lettrés, si j'appelle littérateurs cette quantité de gens qu'il y a et qui publient des romans, des poèmes et des livres de toute sorte. Au surplus, si la quantité des littérateurs augmente, à mesure que diminue le nombre des lettrés, il ne faut pas s'en étonner : l'ignorance vous dispense des scrupules qui retarderaient votre génie ou le crédule entrain que vous prenez bien volontiers pour du génie.

Ces littérateurs qui ne sont pas de grands lettrés, et quelques-uns qui ne sont pas lettrés le moins du monde, je ne les méprise pas tous. Ils ont parfois une verve assez attrayante, une invention moins prodigieuse qu'ils ne l'imaginent, — car, sans le savoir, ils ne manquent pas d'imiter leurs devanciers ou leurs vieux contemporains : l'on n'improvise pas tout à fait, dans une littérature comme la nôtre, qui a des siècles de belle existence, — un peu d'invention pourtant, fût-elle saugrenue, mais curieuse, et une désinvolture qui, même impertinente, n'est pas toujours laide. Le plus fâcheux est qu'ils écrivent avec imprudence et ne craignent d'offenser ni la grammaire, ni le vocabulaire; que leur importe?

Ils ont une excuse, terrible et honorable : la guerre qui, pendant quatre ou cinq ans, à l'âge de l'étude, les a mis à une autre besogne.

(1) *L'amour sur les tréteaux ou la fidélité punie*, roman (Bloud et Gay). Du même auteur, *Les matins d'argent*, poèmes (Plon); *Les mystères d'Éleusis* (Renaissance du livre); *Musique sacrée, musique profane*, poèmes (Garnier); *Les années d'apprentissage de Sylvain Briollet*, roman (Bloud et Gay).

Les plus jeunes, et qui n'ont pas fait la guerre, ils n'ont pas fait leurs classes davantage ; et les voici, en posture d'hommes soudainement, à une époque où le savoir est dénigré. Leur talent m'étonne plus que leurs imperfections, leur talent naturel, impoli, et qui me choque, mais que j'admire, même s'il me déplaît.

Ne soyons pas extrêmement sévères à une jeunesse qui a subi de si rudes tribulations. Mais redoutons ses lendemains.

Les pouvoirs publics n'ont pas l'air de rien redouter et, présentement, font tout le contraire de ce qu'il faudrait pour renouer le bon usage. On vient à se demander, avec chagrin, si la rupture n'est pas faite et n'est pas définitive, entre un passé de littérature, au meilleur sens que l'on donne à ce mot de littérature, et l'avenir auquel prélude notre époque. Et ce serait un grand dommage.

Pour conjurer ce péril, nous n'avons plus d'espoir que dans l'effort, la constance et la fidélité, l'exemple de quelques lettrés qui nous restent, rares survivants d'un épouvantable naufrage. Il est juste de citer parmi eux l'auteur de *Musique sacrée, musique profane* et de l'*Amour sur les tréteaux ou la fidélité punie*, M. Maurice Brillant, qui n'est point un poète emporté par un grand souffle lyrique, un romancier d'une imagination singulière, mais un bon écrivain, très intelligent, de beaucoup d'esprit, de goût, formé aux lettres françaises, leur ami, leur élève, leur dévoué serviteur.

Helléniste, d'abord; et c'est commencer par le commencement, si nos muses sont les sœurs plus jeunes des athéniennes et des romaines. Il a publié une étude relative aux *Secrétaires athéniens*, que l'Académie des Inscriptions et belles-lettres a couronnée. Il a publié un petit ouvrage très savant, très judicieux et attentif, sur *les Mystères d'Éleusis*, une question difficile et qu'on a souvent traitée sans précaution. Les documents sont rares et incomplets. Le secret d'Éleusis a été bien gardé. Ce grand bavard de Pausanias lui-même, et qui n'a guère de réserve habituellement, nous décrit les abords et les dehors du sanctuaire ; le voici au moment de tout révéler à son lecteur. Il est initié : quelle chance ! il sait tout et, le sachant, le dira... Pas du tout ! et, précisément parce qu'il est initié, il nous déclare qu'il n'a le droit de rien nous dire. Les autres documents sont du même genre et se taisent à l'instant qu'ils ont le mieux aguiché notre curiosité.

Tant pis pour notre curiosité? Non pas. Cette curiosité n'est pas vaine et petite. La connaissance des mystères d'Éleusis éclairerait d'une vive lumière, et neuve, la pensée grecque.

Dans la préface de son *Histoire de la philosophie scolastique*, un admirable érudit, mais féru des idées de Quarante-huit, écrivait, s'écriait, avec un assez bel accent de colère et, comme on dirait aujourd'hui, de laïcité vengeresse : « Heureux les peuples qui n'ont pas de livres sacrés ! » Seulement, quels peuples y eut-il jamais sans livres sacrés? Barthélemy Hauréau, cet érudit de Quarante-huit, devait songer aux Grecs et à cette libre pensée qu'on leur attribuait alors : on les voulait imaginer, soumis à la seule raison. La connaissance des mystères d'Éleusis nous donnerait sans doute une autre idée de la Grèce et nous détromperait à son propos.

Secondement, de nouveaux doctrinaires prétendent que les mystères de l'Antiquité, ceux d'Éleusis par exemple, ont exercé une influence considérable sur les mystères chrétiens, lesquels perdraient ainsi leur vérité originale et seraient à la ressemblance du paganisme. Ce n'est pas un problème futile. M. Maurice Brillant l'examine avec sincérité, avec justesse. Il le résout d'une manière qu'il est content de trouver conforme à ses croyances ; mais il n'avait point destiné sa méthode, exacte et fine, à le contenter. N'allez pas le prendre pour un fanatique d'aucune sorte ; et voyez comme il entend l'érudition.

Un personnage de l'un de ses romans est un abbé Joseph Boisard, helléniste, épigraphiste et ci-devant élève de l'école dite des Hautes Études, maintenant curé du village de Guinoiseau. Venu tard au sacerdoce, il a grand soin de sa modeste paroisse, mais garde l'amour des travaux qui ont enchanté sa jeunesse. Écoutez-le : « Rien au monde n'enivre un honnête autant que le vin de l'érudition. C'est un philtre auquel on ne résiste plus, dès qu'on y a trempé ses lèvres. Cette passion est dévorante ; une recherche vous entraine à une autre, la solution d'un problème fait surgir un nouveau problème, l'inconnu vous attire, et c'est de haute lutte que l'on conquiert le temps nécessaire à se tenir au courant des autres productions de l'esprit humain et à la récitation du bréviaire ». Voilà comme on est un véritable érudit, avec un zèle de l'esprit que rien ne lasse, avec un entrain perpétuel et, j'allais dire, une patience... Mais ce n'est pas une patience, qu'un plaisir qui n'a point de cesse. Et croyez-vous les érudits ennuyeux? En tout cas, ils ne s'ennuient pas et vivent dans l'amusement d'une recherche que récompensent des trouvailles fréquentes, et anodines, mais, pour eux, attrayantes.

Ces découvertes si nombreuses rendent certains érudits orgueilleux, infatués même, insupportables quelquefois. M. le curé de

Guinoiseau évite cet inconvénient. « Je ne crois pas, dit M. Maurice Brillant, qu'il eût conscience de rendre un important service à la société en restituant le texte d'une inscription mutilée... » Il n'avait pas, de la Science, une idée emphatique et ne se vantait point à part lui « d'*apporter une pierre* à ce vaste édifice, œuvre de milliers d'artisans; édifice chimérique, dont le caractère essentiel est de rester inachevé, auquel manquera toujours l'architecte suprême qui coordonnerait les multiples efforts, et dont les fondations mêmes doivent sans cesse être vérifiées, bouleversées ou reprises à pied d'œuvre ». M. le curé de Guinoiseau ne comptait pas ressusciter le passé; il ne s'attendait pas que fût écrite jamais en pleine vérité l'histoire d'un siècle ou d'une année ancienne. Il considérait que les hommes qui nous entourent ne sont pas merveilleusement clairs : nous devrions, pour les comprendre, habiter au centre même de leur vie morale; et, quand il s'agit du passé, que faire? Ce que racontent les historiens n'est que possible ou, par chance, probable. « Que subsiste-t-il dont nous soyons sûrs? demande M. le curé de Guinoiseau. Quelques dates, qu'il ne convient pas toujours de préciser très exactement, et quelques faits ou, mieux, — car nous appelons un fait tout un ensemble vivant et remuant, multiforme et infiniment nuancé, — quelques indications très sèches et quasi géométriques. Voilà qui est bien pauvre. Cette conclusion me semble à la fois un peu effrayante et, pour qui sait l'entendre, messagère d'apaisement ». M. le curé de Guinoiseau est un sage.

Il vivait, dit M. Maurice Brillant, « aussi heureux qu'un sage le peut être; car il est vain de s'imaginer que la sagesse procure le bonheur ». Mélancolique pensée, jolie; mais je ne l'approuve guère. Il m'est impossible d'appeler sagesse aucune tristesse. Et la sagesse de M. le curé de Guinoiseau est, pour ainsi parler, à base d'incertitude, où il s'arrange à sa manière. Excellent prêtre et attentif à son troupeau, il dit : « L'homme voué à un apostolat se doit faire une légère provision de scepticisme; à cette condition seulement pourra-t-il agir avec prudence, force et continuité. Il ne sera réellement bon et charitable que s'il connaît bien les hommes, leur médiocrité habituelle, leur insouciant égoïsme et leur absence de méchanceté véritable ». Il dit encore : « Je ne crois à rien, si ce n'est à la religion ». Il a une foi très vive, une piété sincère. Sa religion n'est pas triste; et, quant au reste, l'incertitude où il se trouve laissé lui permet de choisir à sa guise, laquelle n'est pas sotte.

L'érudition ne lui paraît qu'un jeu subtil « et dont il importe,

pour en dégager tout le plaisir, d'appliquer honnêtement les règles minutieuses et compliquées ». La méthode scientifique n'est que la règle du jeu. Et jouez bien ; ne trichez pas : jouez avec bonhomie.

M. Maurice Brillant, qui a beaucoup d'amitié, de respect, pour son charmant curé de Guinoiseau, risque pourtant cette remarque, et ce n'est pas un reproche : « Peut-être exagérait-il, par une sorte de coquetterie, la vanité d'une science à laquelle il consacrait la majeure partie, et la plus agréable, de ses loisirs sacerdotaux. Pour ma part, je ne saurais lui donner complètement raison. Il me semble pieux et charitable d'arracher à l'universelle destruction les fragments épars de ce que les anciens hommes, au prix de tant d'efforts, ont rêvé, ébauché et construit : explications de l'âme et du monde, entreprises téméraires, écrits et monuments précieux. Et le spectacle de leurs pensées diverses, — quand bien même nos reconstructions seraient totalement erronées, — apporte un excitant merveilleux à notre propre pensée. Sans l'histoire, nous aurions bien du mal à philosopher... » Qu'est-ce qu'il entend par philosopher? Un autre jeu. Philologues et philosophes jouent pareillement, l'un avec le passé, l'autre avec l'avenir, l'un avec une réalité qui n'existe plus, l'autre avec une réalité qui n'existe pas. Ou qui n'existe pas encore? En tout cas, le peu de réalité que nous prêtons à l'avenir, nous l'avons empruntée au passé. Bref, l'avenir est fait de réalité qui n'est plus réelle. Philologues et philosophes ont leurs jeux plaisants, mais funèbres.

Que reste-t-il au jeu de philologie, — ou d'archéologie, ou d'histoire, — pour le consacrer? Le sentiment que M. Maurice Brillant disait et qu'il priait M. le curé de Guinoiseau de ne pas méconnaître : une pitié, une amitié pleine de compassion que l'on accorde à l'ouvrage le plus vain des hommes, leur vie et l'art ou la pensée dont ils l'ont ornée. Ils ont peiné à cet ouvrage. Et le temps a tout emporté, ou presque tout. Ce qui subsiste ne dure que par le fidèle soin de ces dignes conservateurs, les savants. Ceux-ci, bonnes gens et bien dévoués à une besogne qui est de lutter contre le temps, nous leur devons la continuité des âges successifs et meurtriers les uns des autres. Sans eux, les âges succéderaient l'un à l'autre comme ont succédé les Romains, dans le Latium, à des Étrusques anéantis.

Le sentiment que définit M. Maurice Brillant n'est pas tout neuf en ce monde. Il a créé l'histoire, qui n'est pas une invention récente. Mais il a pris, dans ces dernières années, plus de vivacité, je crois, et de nouveaux caractères, entre lesquels je signale une sorte de tendresse, que nos plus hardis adolescents dédaignent, que prisent leurs

aînés. A mesure que les jeunes générations vivent plus promptement, leur étourderie, au moins apparente, effraye ceux que j'appelle leurs aînés, ou quelques-uns de leurs aînés, qui, voyant le passé menacé, l'aiment davantage, le protègent, le veulent sauver, et sont déjà contents s'ils réussissent à en sauver des bribes.

Comme les athées font les dévots, les improvisateurs font les antiquaires. Nous vivons à une époque assurément singulière, et qui a une telle idée de la singularité dont les hasards, souvent calamiteux, l'ont pourvue, qu'elle se croit la seule, au moins la seule digne de son estime et de son intérêt. Folie! Et cette folie est cause que nous ayons, par réaction, tant de fieffés antiquaires, méticuleux, malins, charmants et utiles.

L'un de ces antiquaires, M. Maurice Brillant! L'œuvre d'un tel antiquaire, le roman qu'il vient de publier, l'*Amour sur les tréteaux ou la fidélité punie*. En deux tomes, qui font près de six cents pages, une anecdote qui tiendrait dans l'espace d'un petit conte. Jacques Papavoine, fils d'un notaire en province, est amoureux de Mlle Antoinette Marfault de la Valinerie; et tous deux, vers le milieu du siècle avant-dernier, n'ont pas vingt ans qu'ils se montent la tête, si bien que M. Marfault de la Valinerie, d'un coup de pied lancé au bon endroit, vous éconduit l'imprudent garçon. Jacques, là-dessus, se résout d'aller à Paris et d'y conquérir la gloire. Son humble bourgeoisie est la raison pour quoi M. de la Valinerie ne lui accorde pas la main d'Antoinette. Il compte que, s'il devient, par son génie ou par son entregent, un homme célèbre, la gloire lui remplacera, somme toute, la noblesse et lui vaudra la complaisance du grand seigneur le plus orgueilleux. A Paris, Jacques Papavoine se lance parmi les gens de théâtre, fait connaissance avec M. Collé, M. Favart, M. Monnet, directeur de l'Opéra-Comique. Ne sera-t-il pas auteur et, comme on n'hésite jamais à l'espérer, auteur à succès? Il fait aussi connaissance avec de jolies personnes, qui appartiennent à la troupe de M. Monnet, qui volontiers lui seraient obligeantes, mais dont il refuse les faveurs, car il s'est juré de rester fidèle à Antoinette, sa bien-aimée. Ce n'est pas auteur qu'il sera, mais acteur. Un gentilhomme qui s'amuse à promener dans la province une tournée de comédiens l'engage. Et voici Jacques Papavoine un personnage de roman comique. La ville de Normandie où il est né, qu'il a quittée quand il a dû quitter Antoinette de la Valinerie, se trouve l'une de celles où la troupe s'arrête et donne quelques représentations. Jacques Papavoine s'attend que sa bien-aimée

vienne au spectacle. Elle n'y vient pas. Il la cherche ; il ne la rencontre pas. Il s'informe : elle a quitté la ville peu de temps après qu'il s'en était allé. C'est tout ce qu'il apprend. Les gens n'ont guère envie d'être bavards. Et les jours passent. Les comédiens continuent leur tournée, puis rentrent à Paris, où finalement Jacques Papavoine saura que la demoiselle Antoinette Marfault de la Valinerie s'appelle désormais Fanchette Pipelier, ou la Faisane, dans le monde galant qui l'a recueillie. Et Antoinette, Fanchette ou la Faisane aurait de la bonté pour son amoureux d'autrefois ; mais Jacques Papavoine, terrible garçon, refuse toute bonté de l'inconstante et qui s'est avilie. Voilà comme tourne mal une jolie personne ; et voilà comme il ne semble pas très difficile d'inventer une anecdote de roman : l'auteur ne s'est pas mis en frais d'imagination.

Ce n'était pas son dessein ; et, ses torts, il les avoue, sans repentir aucun : « Oui, j'avoue (mais qui ne s'en apercevrait ?) que ce livre est un bavardage et que ce roman est interminable... » Tout le monde s'en apercevrait ; de sorte que l'aveu ne lui coûte pas : mais, sans être interminable, en vérité, ce bavardage est trop long... L'auteur ajoute : « Mon histoire toute zigzagante, bien qu'elle emplisse deux volumes, ne cache malheureusement aucun symbole profond et elle n'est point nourrie de sociologie ni de métaphysique... »

L'auteur se moque, et feint de se repentir, et se vante (ou peu s'en faut) de n'avoir voulu que plaire aux honnêtes gens. Il a raison ; et plaire aux honnêtes gens, leur plaire et ne rien leur enseigner qui les ennuie ou qui les induise en erreur, est un joli propos. Néanmoins, il aurait fallu (ou je me trompe) leur plaire d'une plus rapide et leste manière, enfin ne les point accabler d'un plaisir un peu trop durable. En le disant, j'ai honte à le dire et je sens que je donne au seul défaut de l'ouvrage une importance bien fâcheuse. L'ouvrage est en deux volumes, et serait en dix volumes beaucoup plus attrayant si l'auteur l'avait égayé d'incidents ou d'épisodes imprévus : l'auteur ne sait-il pas comme un lecteur est futile ?... Il le sait ; il écrit : « Pour la composition, je ne puis me dissimuler que je suis en faute... » Il y est plus qu'il ne le croit... « J'ai beau me dire qu'il y a une intrigue, fort mince, et un sujet, fort dilué... Je suis comme ces promeneurs qui se donnent un but afin d'avoir quelque prétexte à baguenauder sur la route : car ses détours seuls les intéressent, ses aspects changeants, ses haies fleuries et les passants qu'ils rencontrent... » C'est très bien dit, et joliment, avec une adresse exquise... « J'ai donc placé mon histoire au milieu du

xviii[e] siècle et je suis en ses voyages une troupe de comédiens pour flâner à ma guise en une époque délicieuse, dans les rues du vieux Paris et sur tous les chemins du beau royaume de France. J'ai pris ce parti parce que j'aime d'amour la foire et l'opéra-comique, le théâtre et la musique, les anecdotes piquantes et singulières, la cuisine traditionnelle et l'art merveilleux du ballet français. » Bien! Et tout cela est dans le livre; l'auteur ne se vante pas et ne promet rien qu'il n'ait donné. Mais, s'il esquive mon reproche, il faut donc que j'insiste. Avant de le louer, je le blâme.

Il y a de la hauteur, dans cette façon furtive de reconnaitre que l'on a péché contre les règles d'une bonne composition romanesque. Et, si M. Maurice Brillant ne fait point de cas de ce qu'inventent, pour aguicher leurs lecteurs, maints romanciers d'une petite espèce, je suis bien de son avis. Mais, s'il n'invente rien du tout qui amuse la frivolité des honnêtes gens, il a tort. Il contribue à rendre, comme aujourd'hui, le lecteur éventuel un peu timide (ce n'est pas trop dire) à l'égard des bons écrivains qui n'ont guère souci de le distraire, et très indulgent à l'égard de bas romanciers qui le chatouillent beaucoup mieux. C'est une faute de dédaigner son lecteur. De mauvais écrivains le méprisent, mais ne l'en avertissent pas. En lui refusant tout ce qu'il demande, vous lui montrez votre dédain. Ce qu'il demande et qui serait affreux, les mauvais écrivains et romanciers le lui prodiguent : c'est méfaire; ce qu'il demande et qui n'est pas laid, donnez-le lui. Qu'est-ce donc? Une gaieté du récit; quelle gaieté? celle qui vient d'une activité rapide et efficace. Il faut que le personnage, ou bien l'auteur, — qui est souvent le personnage principal de son roman, — ait de l'entrain. S'il n'en a pas, le récit languira : et le lecteur.

De subtils écrivains, tels que M. Maurice Brillant, l'intrigue d'un roman n'est pas ce qui les intéresse. Et lui, nous le disait : il se promène et il ne va précisément nulle part. Il feint d'avoir un but de promenade, comme on dit : ce n'est que pour baguenauder le long du chemin. Le lecteur n'a pas tant de loisir, demande où on le mène et, si on ne le lui dit pas, se fait trainer. M. Maurice Brillant n'est pas sourd aux plaintes de son lecteur et, de temps à autre, lui répond, mais ne lui répond que par des aveux : « Il est évident que je ratiocine immodérément et sans esprit de suite, au lieu de conter des histoires, comme il est de règle dans les mémoires vrais ou supposés... » S'il est de règle de conter des histoires, n'y manquez pas! réplique le lecteur.

Et d'autant plus que vous les contez bien, dès qu'il vous plaît de le faire. Par exemple, j'aime beaucoup votre anecdote du poète Roy, « qui avait un très grand talent pour les opéras et surtout les ballets et qui fut en même temps le poète satirique le plus âpre et le plus injurieux qu'on ait vu ». Ses mœurs étaient fort basses ; et le voici, par une attaque d'apoplexie, près de mourir. Alors, il songe à éluder les flammes de l'enfer. Lany, le maître des ballets de l'Opéra, vient le voir et, sur quelques détails de son ballet qu'il s'agit de régler, l'interroge... « Il est bien question de ces futilités, monsieur! s'écrie le poète. Je songe uniquement à gagner le ciel. De tels spectacles ne sont bons qu'à damner les âmes, et je me repens fort d'avoir mis dans celui-là tant d'agréments, qui ne font qu'augmenter mon péché »! Lany le complimente, au contraire : il suffit de parcourir le livret de ce ballet le mieux agencé du monde, et l'on voit s'avancer les danseurs ; les Zéphyres paraissent d'abord, et dansent de telle façon, n'est-ce pas?... « Mais non! mais non!... » Le poète se fâche : « Il faut, à l'inverse... » Et il explique l'arrangement qu'il préfère, il l'explique sans maladresse et, retournant au soin de son âme, il ajoute avec effroi : « Pour Dieu, monsieur, laissez-moi tranquille! Je ne veux plus entendre parler de cet ouvrage qui me couvre de honte aux yeux de l'Éternel et dont je me suis confessé! » Mais Lany, très malin, ne se retire pas et pique la vanité de l'auteur, et obtient peu à peu tout ce qu'il désire. Le poète, à chacune de ses réponses et qu'il fait malgré lui, bat dévotement sa coulpe. Il se repent, mais il parle et, quand il a tout dit, congédie Lany en ces termes : « Malheureux, je ferai peut-être cent ans de purgatoire pour avoir écrit *les Éléments;* et je m'en paye quelques autres par-dessus le marché pour l'avoir expliqué ce soir! » Ainsi luttent ensemble deux idées, l'une de la terre et l'autre du ciel, dans l'âme alarmée du bonhomme qui s'était accoutumé à vivre sur terre et qui ne quitte pas cet humble séjour sans difficulté aucune et petit regret.

Puis M. Maurice Brillant recommence de « ratiociner ». Il entend son lecteur qui bougonne ; et il écrit : « Mon Dieu, que ce chapitre est mal composé! On y parle de tout, et on n'y parle de rien ; et mon histoire n'avance pas... Je ne sais point agencer des romans... » Il promet de n'être plus si bavard et, battant sa coulpe, il ressemble au poète Roy. Vous lui serez indulgent, comme l'était Lany à ce poète et, omme ce Lany, vous aurez votre récompense de quelque plaisante anecdote, où M. Harelle, poète et aubergiste,

vous révélera les arrangements qu'il a faits avec un de ses amis, capucin. Le capucin trouve bon de venir quelquefois prendre un bon repas chez l'aubergiste. Après cela, tous deux se promènent dans la campagne... « Le capucin me dit : *Eh! si je nettoyais ton âme? Tu es prêt? — Toujours. Allons-y! Au nom du père...* Et je commence ma litanie. Le ciel sourit, les oiseaux chantent, les fleurs embaument. Cela donne beaucoup d'innocence à mes péchés, tout en versant quelque indulgence dans l'âme de mon confesseur. Je dis avec humilité : *Il y a encore ceci, et qui me gêne un peu. — Laisse donc, laisse donc. Pas de scrupule! Ce n'est rien. — Pardon, tu m'as dit, la dernière fois. — Tais-toi et continue...* Je passe donc, et je dis, d'un air dégagé: *Il y a encore cette peccadille... — Comment, une peccadille? Tu n'es pas sévère. — Tu m'as déclaré l'autre jour, en propres termes... — Non. — Si! — Non. Tu oublies qu'en ce moment, je suis ton confesseur...* Nous discutons ainsi pendant que le ciel sourit et que les oiseaux chantent... » Ce capucin n'est pas un méchant homme; sa religion n'est pas méchante. M. Harelle considère, — et M. Maurice Brillant paraît l'approuver, — que « la religion n'est pas si dure qu'on le prétend quelquefois ». M. Maurice Brillant, M. Harelle, M. l'abbé Boisard, curé de Guinoiseau, et Jacques Papavoine, l'aimable héros de *la Fidélité punie*, n'entendent pas tous la religion tout de même; ils ont pourtant cette charmante analogie de n'être aucunement pharisiens. Et Jacques Papavoine, qui s'adonne, après ses déboires, « à l'humble scepticisme et à la vraie religion », que fait-il, en somme, que pratiquer avec bonhomie un précepte de M. Huet, le célèbre évêque d'Avranches?

Ces anecdotes, celle de M. Harelle et celle de M. Roy, d'autres encore, et jolies, et nombreuses, ornent très agréablement le récit de Jacques Papavoine. Mais l'histoire de ce pauvre garçon n'avance pas, ou n'avance guère; et M. Maurice Brillant s'aperçoit de sa lenteur. Au milieu du tome second, voici comme il la déplore : « Je ne terminerai jamais ces Mémoires, si je continue de la sorte. Muse du goût et de la sobriété, longtemps rebelle à des prières trop peu ardentes et trop peu désireuses d'être exaucées, Muse la plus austère des muses et, pour moi, la plus malaisée à conquérir, donne-moi la force de renoncer à mon vain bavardage et oblige-moi de courir la poste jusqu'à ce dernier paragraphe après lequel je soupire, ainsi que mon lecteur. Je n'ai pas accompli encore la moitié de mon voyage et je dois faire le tour de la France pour rentrer à Paris. Muse, obtiens du ciel que je ramasse tout cela en deux ou trois chapitres;

car, d'en écrire vingt, mon lecteur n'en serait pas plus avancé. Mais arrêtons-nous et tâchons au moins d'être sobre dans une prière, d'ailleurs ridicule et qui sent le goût du jour, à la déesse de la sobriété. » C'est gracieux, d'un joli tour et ingénieux. Jacques Papavoine écrit censément sous le règne du Bien-aimé. Or, à présent, le goût du jour serait plutôt à une rapidité, où l'on regrette parfois que l'ouvrage paraisse bâclé : il l'est souvent. Cette rapidité a néanmoins son élégance.

Voilà, et parmi tant de mérites, les torts de M. Maurice Brillant, romancier qui n'a point de hâte : le lecteur en a plus que lui.

Mais ce que l'auteur de *l'Amour sur les tréteaux* s'est promis, d'écrire un livre où l'on sentît en quel amour il tient le XVIIIe siècle, et le théâtre, et les arts, et la bonne cuisine française, enfin le passé, le lecteur est content de le trouver, joliment fait, d'une manière la plus heureuse. Et de trouver, dans ce roman, tout vifs, M. Collé, M. Favart, et d'autres qui étaient célèbres de leur temps, mais ils sont morts une seconde fois du moment que nous les avons oubliés, et d'autres que l'auteur a inventés si bien qu'il leur a donné autant de réalité qu'à ceux qui ont vécu. Et de trouver, dans ce roman, l'auteur se croire en pleine vérité vivante. Il déteste M. Marmontel comme un de ses contemporains. Qu'est-ce qu'il a contre M. Marmontel? On croit deviner une rancune d'homme à homme. Il accuse M. Marmontel de n'être qu'un « méchant écrivain ». Cela vous est bien égal, probablement, que l'auteur des *Incas* n'ait point écrit à la perfection : vous ne le lisez pas. Mais, lui, M. Brillant, qui lit Marmontel comme vous lisez (je vous laisse à choisir les noms...) tel ou tel, vos contemporains, Marmontel est sa « bête noire » comme est la vôtre, parmi vos contemporains, tel ou tel.

M. Brillant le poursuit d'une rancune sans relâche : « Oui, je dirai à son propos ce que j'ai sur le cœur. Il nous a trop ennuyés... » Ennuyeux Marmontel, avec le perpétuel récit de ses amours, avec ce mal de poitrine auquel il croyait succomber ; si la pulmonie l'avait emporté avant *Bélisaire* ! Elle l'a rendu seulement catarrheux et insupportable.

Est-ce peut-être l'encyclopédiste que M. Brillant taquine et châtie en Marmontel, par une sorte de passion politique, injuste et fâcheuse? Non pas! S'il est, en religion, comme je l'en ai loué, le contraire d'un pharisien, ce n'est pas pour commettre ailleurs, et en politique, la faute qu'il a si bien évitée. Sans doute n'approuve-t-il pas toutes les idées de Marmontel; principalement, il ne l'aime pas.

Il aime d'autres gens, et contemporains de Marmontel, qui n'étaient point des sages. Et il aime tout ce XVIIIe siècle, dont la sagesse est le moindre défaut.

Il le donne à aimer. Vous aimerez l'image qu'il en a dessinée, qu'il en a peinte et animée. L'image? ou, disons mieux, les dizaines d'images, très variées et qu'il juxtapose et qu'il a réunies sous le titre de son roman. Siècle divers et mouvant, tel qu'on renonce à faire son portrait : l'on note maints aspects et traits de sa physionomie mobile, de son étrange sourire.

Dans sa complaisance pour cette époque « à la fois enfantine et honteusement débauchée, mais non point dépourvue, certes, de goût ni de politesse », époque « si aimable, et jusque dans ses folies », l'auteur de *l'Amour sur les tréteaux* a beaucoup d'esprit : et ce n'est plus la mode. Il se plaît aux jeux sournois et bien décents de l'ironie et confie à ses charmes le soin de donner à entendre ce qu'il veut dire et ne dit pas. Il écrit le plus volontiers une langue un peu ancienne ou archaïque, — ou « excellente », car ces deux mots lui semblent synonymes.

Je crois qu'il a raison; mais je le blâme d'appeler, comme on fait aujourd'hui, archaïque une langue où ne pullulent pas les solécismes et les barbarismes d'à présent. A ce compte, nos pires écrivains ont une excuse, et dont ils font un mérite : d'écrire une langue nouvelle, le français d'aujourd'hui. Qu'est-ce que cette langue nouvelle? La leur! voilà tout ce qu'on en peut dire. Ce qu'ils y fourrent de néologismes et de déraison, vous les étonnerez en leur disant que leur génie ne suffit pas à le consacrer.

Mais nous avons, au XXe siècle et après une guerre immense, de nouvelles pensées, de nouveaux sentiments, des désirs et des volontés, que nos aïeux, même encyclopédistes, n'ont point connus? — Mais non! — Et qui demandent une langue nouvelle? — Mais non! Soyez attentifs. Regardez mieux à vos pensées : elles vous paraîtront moins neuves; et les mots, pour les exprimer, moins vieux.

ANDRÉ BEAUNIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

C'est à Genève, autour de l'Assemblée de la Société des nations, que se concentre, depuis trois semaines, l'activité politique des Puissances européennes. L'étude des questions délicates soumises aux différentes commissions s'est poursuivie, durant cette quinzaine, et parvient à des conclusions. Mais croire que la sérénité apparente des travaux techniques ne recouvre pas l'âpre réalité d'une bataille politique, serait une dangereuse illusion. Le retour de M. MacDonald à Londres et de M. Herriot à Paris n'a pas mis fin à la tragique opposition d'intérêts et d'aspirations qui se révèle plus forte que les plus conciliantes intentions. Les travaux et les débats de la Société des nations ont toujours une doubl e importance et pour ainsi dire, une double réalité ; ils ont un intérêt intrinsèque, par lui-même considérable, et, en outre, ils dissimulent des combinaisons et des rivalités politiques qui, pour se voiler d'idéalisme et de générosité, n'en sont pas moins redoutables. Nulle part la manœuvre diplomatique ne réclame plus de doigté qu'à l'Assemblée de Genève, parce que là viennent retentir, avec les grands mots qui font vibrer les peuples, les idées élevées qui les conduisent et les intérêts divergents qui les opposent. Essayons d'apercevoir sous ces deux angles les questions qui se débattent à Genève : nous comprendrons mieux et les réalités bienfaisantes qui s'y élaborent et, si l'on n'y prend garde, les dangereux mensonges qui s'y embusquent.

On n'a pas oublié l'antagonisme des deux thèses exposées à Genève par M. MacDonald et M. Herriot. L'Anglais, qui n'a pas de frontières de terre et qui se figure n'avoir rien à redouter des Puissances continentales, préconise un désarmement général qui, engendrant l'impossibilité matérielle de se battre, serait le moyen nécessaire et suffisant d'assurer la paix. Conception simpliste qui

recèle cette conclusion : le gendarme de la paix universelle serait naturellement la Puissance maîtresse des mers et dominatrice des colonies. Le Français, instruit par l'histoire, a le sentiment de la complexité du problème et des dangers de guerre qui surgissent fatalement d'une paix mal garantie et mal protégée ; il n'admet le désarmement que comme la conséquence ultime d'un état politique et moral tel que les armes apparaissent naturellement superflues. Cet état ne peut pas être créé artificiellement ; il s'affermira peu à peu, sur la base des traités, par la pratique de l'arbitrage et l'organisation de la sécurité. Les deux thèses ont continué de se heurter, notamment à la troisième commission de l'Assemblée, présidée par M. Duca et, après son départ, par M. Politis. C'est devant cette commission, qu'après le retour du Président du Conseil à Paris, M. Paul-Boncour a fait l'exposé précis du programme français.

Le principe de toutes les sécurités est dans le pacte de la Société des nations ; mais le pacte ne définit que les principes généraux, il a besoin d'être développé, expliqué, comme une loi est complétée par un règlement d'administration publique. L'arbitrage n'est qu'un leurre, s'il n'est appuyé par des sanctions nettement déterminées par avance ; le désarmement n'est praticable qu'en proportion des sécurités effectivement acquises et sanctionnées. Le rôle des différents pays dans la garantie des sécurités générales devra varier avec leur situation géographique et la nature de leurs forces ; un pacte de garantie mutuelle, entre des États qui se croient particulièrement menacés d'une agression éventuelle, ne peut qu'affermir la sécurité générale sous le contrôle de la Société des nations ; une nation puissante sur mer serait tenue de garantir les communications avec l'aide de ses flottes ; un État à qui sa situation géographique permet de n'entretenir aucune force armée, donnerait son concours économique contre l'État agresseur. Quel est l'État agresseur ? Celui qui refuse de se soumettre à l'arbitrage ou d'exécuter la sentence des arbitres. Si des informations sérieuses laissent croire qu'un État prépare une agression, la Société des nations doit avoir le droit et les moyens de faire sur son territoire, dans ses usines, dans ses casernes, dans ses ports, une enquête complète. Tout préparatif caractérisé, de même que toute fortification élevée dans une zone démilitarisée, est l'équivalent d'une agression et justifie l'action immédiate du Conseil de la Société des nations. La thèse française cherche à créer un instrument souple et fort, capable de

s'adapter à la diversité des cas et d'agir avec la promptitude et l'efficacité sans lesquelles l'État le plus pacifique, le plus honnête, sera dupe et victime.

Telles sont, dans l'ensemble, les thèses françaises. Le 13 septembre, la 3e commission termine la discussion générale et nomme une sous-commission de douze membres qui charge M. Benès de la présider et de présenter un projet de protocole à l'agrément de l'Assemblée. Le 15, un accord de principe s'établit entre les délégations française et britannique, et peu à peu le projet de M. Benès s'élabore, s'amende et finalement, le 22, est adopté par la sous-commission. On en est là, à l'heure où nous écrivons; la ratification de l'Assemblée ne paraît pas devoir intervenir avant les premiers jours du mois d'octobre et, par conséquent, toutes les considérations que nous ferions peuvent être sujettes à revision.

Le projet de M. Benès est fondé sur la triple assise, définie par M. Herriot et la délégation française, soutenue par la majorité des États : liaison étroite des trois termes, arbitrage, sécurité, désarmement. En apparence l'Angleterre adhère au programme français; le désarmement général ne précédera pas l'établissement des garanties de sécurité et l'organisation de l'arbitrage. La France accepte de participer à une conférence pour le désarmement, qui se tiendrait le 15 juin 1925, pourvu qu'auparavant elle ait reçu satisfaction sur les garanties de sécurité. Ces garanties consistent d'abord dans l'arbitrage, prévu pour tous les cas. La France accepte l'arbitrage même dans les cas où est en jeu une question vitale ou intéressant l'honneur national; sur ce point, l'Angleterre et l'Italie, après avoir formulé des réserves, ont accepté les conclusions de la majorité; il est évident, en effet, que les différends qui ne concernent ni les intérêts vitaux d'un peuple, ni son honneur national, ne conduisent jamais à la guerre et que les exclure d'un pacte destiné à sauvegarder la paix dans tous les cas serait proclamer la caducité de toute l'entreprise.

M. Loucheur, à la première commission où il siège avec M. Briand, a déclaré vouloir « boucher toutes les fissures du pacte et empêcher de toutes façons un différend de conduire à la guerre ». Il y a deux manières d'apprécier une déclaration de ce genre et les efforts méritoires qu'elle caractérise. Il est facile d'en sourire et de comparer l'œuvre entreprise au jeu de l'enfant qui prétend enfermer la mer dans le trou qu'il a creusé sur le sable; la vie des peuples ne se laissera pas enfermer à toujours dans une formule, si ample soit-

elle, et la guerre, un jour ou l'autre, trouvera pour passer une fissure oubliée, à moins que d'un puissant effort elle ne renverse toutes les barrières. Mais la destinée humaine se développe dans le relatif et le provisoire. C'est beaucoup d'empêcher les conflits de s'envenimer, de fournir aux litiges une solution amiable et de faciliter, pour le temps qu'elle durera, la bonne volonté pacifique des peuples. Il est encore plus important de donner satisfaction à l'opinion générale qui porte les démocraties, après d'affreuses tueries, vers l'entente et la paix ; si la France doit un jour se trouver englobée dans un nouveau conflit, son salut dépendra, pour une large part, du jugement universel sur les responsabilités de l'agression. La force morale de l'opinion est un capital facteur de victoire. Si, en août 1914, un organisme eût existé ayant qualité pour dire le droit et désigner l'agresseur, l'agression n'aurait peut-être pas eu lieu et, en tout cas, la coalition mondiale qui a eu raison de l'Allemagne et de ses associés se serait formée plus tôt. Un puissant courant emporte vers l'organisation de la paix les générations qui ont tant souffert de la guerre. Comment, humainement, chrétiennement, ne pas s'en réjouir? Sur ce fleuve qui charrie pêle-mêle les aspirations généreuses mais imprécises des peuples et la dangereuse idéologie issue de Rousseau et de la foi en la bonté naturelle de l'homme, avec les progrès certains et positifs que la sagesse des hommes d'État peut et doit réaliser, la barque qui porte les destinées de la France n'est en péril que si on la laisse flotter sans direction au fil de l'eau ou si l'on tente maladroitement de remonter le courant. La prudence expérimentée de la délégation française a réussi, dans des circonstances difficiles, à éviter ce double écueil ; son autorité s'en est trouvée singulièrement grandie.

Comment, dans une grande crise politique, pourront être apaisées les passions et prévenues les catastrophes? En d'autres termes, de quelles sanctions l'organisation d'arbitrage sera-t-elle appuyée? Tout le problème est là. Sous le rapport des enquêtes préventives, l'insistance de la délégation française et de ses amis a obtenu d'excellents résultats. Par exemple, il était important de stipuler que, dans le cas où un État se livrerait ou serait soupçonné de se livrer à des préparatifs militaires ou industriels, ayant la guerre pour objet vraisemblable, la Société des nations puisse ordonner une enquête sans que l'État intéressé soit fondé à lui en dénier le droit et le pouvoir. Les préparatifs de cette nature, les mesures militaires prises dans les zones démilitarisées par les traités, seront assimilés à l'agression elle-même.

Ne nous dissimulons pas, d'ailleurs, que ce sont là des mesures dont la portée est surtout morale; par exemple, personne ne doutait, avant 1914, que certains chemins de fer dans la région de Malmédy et de Stavelot, avaient pour objet une invasion du territoire belge, mais les besoins économiques de la population auraient aisément fourni à un enquêteur, mandaté par un organisme international, de suffisants prétextes. Sur le chapitre des sanctions, dans la mesure où elles engagent l'action militaire, les résultats sont moins satisfaisants: dans le cas de préparatif d'agression, aucune sanction n'est prévue. Dans le cas d'agression, des sanctions financières, économiques, navales même ont été acceptées; l'Angleterre s'engage à « protéger les communications par mer »; mais, au point de vue militaire, on a reculé devant les précisions nécessaires; c'est, en effet, toute une organisation d'ordre international, ou plutôt supra-national, qu'il faudrait mettre sur pied, avec un état-major permanent : la France l'avait demandé, lors de la discussion du pacte à l'hôtel Crillon, en 1919, mais sans succès.

Nous touchons ici à un point capital. Si la Société des nations, par la volonté délibérée des États qui la composent, n'est pas dotée, en certains cas déterminés, d'une autorité supérieure à celle des Gouvernements nationaux, elle reste vouée à l'impuissance. Il a été admis en 1919 que la Société des nations ne serait pas un sur-État. Cependant, dès lors qu'elle intervient pour procéder à une enquête, pour imposer une sentence d'arbitrage, sur le territoire d'une nation, elle empiète sur la souveraineté de cette nation. De la solution qui sera donnée à cette irréductible antinomie dépend l'avenir de l'institution. Nous ne croyons pas, pour notre part, que la souveraineté des États soit plus illimitée que la liberté des individus; elles ont, l'une et l'autre, pour limites la loi morale qui protège le droit des autres nations comme la liberté des autres individus. Nous touchons au fondement philosophique du problème ; le droit d'intervention, qui limite la souveraineté des États, ne se comprendrait pas dans la conception individualiste et « quatrevingtneuviste » des droits de l'homme et des droits des peuples ; il suppose une autre philosophie, un retour à la notion ancienne de la relativité des droits humains. La mise hors la loi d'un État agresseur nous ramène à cette grandiose conception, qu'admirait Auguste Comte, de la Chrétienté au moyen âge et à « l'Interdit » que le Pape, juge suprême du droit et tuteur des faibles, avait le pouvoir de jeter sur un royaume coupable. Mais le Pape tenait de Dieu même son autorité, tandis que la

Société des nations ne tient la sienne que des nations elles-mêmes qui peuvent la lui retirer. De là vient la faiblesse congénitale de l'institution. Tout, ici, est question de mesure et de prudence. La Société des nations, fragile comme toute institution humaine, périrait si on lui demandait plus qu'elle ne peut donner; c'est assez, pour la justifier, qu'elle soit en mesure de rendre quelques services.

Ce conflit singulier entre les attributions de la Société des nations et le droit souverain des Gouvernements, nous venons de le voir se développer en Angleterre à propos de la marine. La Société des nations aurait-elle le droit de requérir les services de la marine anglaise, maîtresse des mers, pour contraindre à la paix un État récalcitrant? On savait que la politique anglaise ferait volontiers, à son usage, de la Société des nations un instrument de règne, mais dans quelle mesure mettrait-elle sa puissance sur mer à la disposition de la Société? Lord Parmoor ayant eu, le 13 septembre, l'imprudence de faire une déclaration qui paraissait promettre le concours de toutes les forces navales de l'Empire britannique pour l'exécution des décisions du Conseil de la Société des nations, ce fut aussitôt, dans la presse anglaise, un concert de protestations. L'Angleterre n'allait-elle pas se trouver entraînée dans des querelles qui n'intéresseraient ni sa puissance, ni son commerce? Jamais d'ailleurs les Dominions n'accepteraient pareil engagement. Et si les vaisseaux anglais se trouvaient engagés à intervenir sur quelque point du globe, les États-Unis, qui ne font pas partie de la *League*, n'en prendraient-ils pas ombrage? L'Angleterre veut avoir la police des mers, mais elle la veut sans conditions ni obligations. L'un des délégués britanniques, sir Cecil Hurst, a demandé que les arrêts du tribunal des prises maritimes soient soustraits à la compétence de la Cour de La Haye; si donc l'Angleterre acceptait de mettre sa flotte au service de la Société des nations pour l'exécution d'une sentence d'arbitrage, ce serait à la condition qu'elle-même, dans son action navale, ne soit pas soumise à l'arbitrage. Ces prétentions formidables ne paraissent avoir rencontré à Genève aucune opposition. Le correspondant de la *Chicago Tribune*, M. H. Wales, a souligné avec raison l'importance d'un tel fait. « La Grande-Bretagne a manœuvré de façon à faire reconnaître par le monde entier sa suprématie maritime. Sous prétexte de devenir l'agent de police de la Société des nations, elle cherche à faire admettre par toutes les Puissances son droit d'établir des blocus, son droit d'arrêter, de visiter et de saisir les bâtiments neutres en temps de guerre. » Sur

le continent, on peut admettre qu'une coalition de tous les États contre celui qui serait mis hors la loi pour crime d'agression aurait des chances de l'obliger à renoncer aux armes; mais, sur mer, quelle coalition pourrait contraindre l'Angleterre, les États-Unis, le Japon, à résipiscence si l'un d'eux, par impossible, se rendait coupable d'un abus de la force? Qu'arriverait-il, par exemple, si un nouveau Nelson allait bombarder Copenhague? Les déclarations de lord Parmoor ont ouvert les yeux des Anglais sur certaines conséquences du pacte dont ils demandaient naguère l'extension. « Aucun Gouvernement britannique, écrivait le *Daily Telegraph*, ne consentirait à aliéner sa souveraineté en de telles matières. » Lord Parmoor dut affirmer qu'aucune proposition britannique relative à l'emploi de la flotte n'a été faite ou retirée. Le *Times* (17 septembre) constate que l'Angleterre pourrait être amenée, en application de l'article 10 du pacte, à entreprendre une action où elle n'aurait aucun intérêt, et il ne voit qu'un remède : amender le pacte. L'Angleterre ne doit pas se laisser entraîner à des interventions dangereuses. « En ces jours troublés, nombreux sont ceux qui commencent, dans notre pays, à regarder avec anxiété la question, non pas d'une sécurité dans l'abstrait, non pas de la défense de frontières étrangères proches ou lointaines, mais de la sécurité de l'Empire que le peuple britannique a édifié par ses longs et patients efforts. » La Société des nations, compromise au lendemain de sa naissance par l'abstention des États-Unis, n'est-elle pas menacée de périr un jour par l'individualisme national de la Grande-Bretagne ?

La France agira sagement, en tout cas, en se souvenant, avant tout, des conditions de sa propre sécurité. Ses délégués, à Genève, ont sauvé le principe des alliances particulières comme moyen de sécurité, pourvu que ces alliances aient un caractère nettement défensif, et que le texte en ait été intégralement approuvé par le Conseil de la Société des nations. Ainsi les alliances viennent rentrer, comme un cas particulier, dans le système général des garanties tel qu'il résulte du protocole actuellement soumis à l'assemblée de Genève. La politique française a donc obtenu certaines satisfactions. Mais qu'en restera-t-il ? La politique anglaise, qui ne renonce jamais à ses fins, revient, par un mouvement tournant, à la doctrine formulée par M. MacDonald dans son discours historique : le désarmement doit précéder la sécurité, les garanties, l'arbitrage. Il paraît admis, en effet, que les résultats acquis à Genève, si le protocole voté par l'Assemblée est ratifié par les parlements de chaque pays, ne pren-

dront force de loi qu'après la Conférence sur le désarmement, qui se tiendra en juin 1925, et dans le cas seulement où cette conférence aboutirait à un résultat. Quel résultat? Tout se trouve donc subordonné à cette Conférence que la France a imprudemment acceptée, comme si la Société des nations ne suffisait pas à une telle tâche.

Cette Conférence, à laquelle M. MacDonald et le ministère travailliste attachent tant de prix, nous apparaît sur l'horizon comme une dangereuse menace ; à elle appartiendra le dernier mot, puisque les garanties stipulées à Genève ne joueront que si le désarmement s'opère, c'est-à-dire si la politique combinée de l'Angleterre et de l'Allemagne parvient à ses fins. Tout le reste est fantasmagorie et trompe-l'œil : ce qui subsiste, c'est la conjonction entre Londres et Berlin pour le désarmement général, c'est-à-dire en fait pour paralyser l'action de la France et annihiler sa puissance. Le mot désarmement, qui peut paraître si séduisant à des primaires, recèle les pièges les plus dangereux. L'Allemagne entend contrôler le désarmement de ses vainqueurs comme ceux-ci contrôlent le sien : un enfant terrible, le comte Apponyi, l'a dit à Genève au nom de la Hongrie. M. MacDonald, lui, a parlé un jour de désarmement « proprotionnel ». A quoi? A la population sans doute : ce serait rétablir la suprématie militaire de l'Allemagne et abolir le traité de Versailles. On pourrait penser à une réduction générale de tous les budgets de la guerre. Mais prenons garde à ceci : le traité de Versailles, par une inconcevable aberration, exigée d'ailleurs par M. Lloyd George, impose à l'Allemagne, sous prétexte de la désarmer, le *type d'armée le plus conforme aux exigences de l'avenir*, l'armée de métier avec service de onze ans jusqu'à concurrence de 100 000 hommes. Dans cette armée cadre viendront facilement se mobiliser les hommes formés à la discipline et aux manœuvres par les Sociétés de gymnastique et par des stages impossibles à contrôler dans la Reichswehr. La *Revue*, dans le remarquable article anonyme qu'elle a publié, le 15 mai, *la France et les alliances*, a montré que ce type d'armée se trouve être, dans l'état actuel de la tactique militaire, le plus favorable à une offensive rapide et que ce sont les États pacifiques et résolus à ne subir qu'une guerre défensive qui ont besoin de l'armée permanente la plus forte et la mieux entraînée.

L'Allemagne, avec les conditions inespérées que lui a faites le traité de Versailles, peut se prétendre désarmée et réclamer le désarmement de ses vainqueurs. Il n'est pas trop tôt pour prendre

nos précautions contre le piège de la future Conférence. Des avantages plus ou moins discutables que la délégation française pourrait en fin de compte rapporter de Genève, toute la partie matérielle est remise en question, puisqu'elle demeure en suspens jusqu'après la Conférence de juin 1925; il ne reste que les avantages moraux. Un état d'esprit se développe, parmi les membres de la Société des nations et autour d'eux, qui ne permettrait plus à une agression comme celle de 1914 de se produire impunément; la bonne foi et la volonté pacifique de la France apparaissent même aux plus prévenus; un esprit européen sainement international, c'est-à-dire pénétré de respect pour tous les droits, ceux des petits peuples comme ceux des grandes nations, s'affirme et se répand; et c'est là peut-être, pour l'avenir, la garantie la plus sûre, le meilleur gage de paix pour les peuples de bonne volonté.

En sera-t-il de même si l'Allemagne apporte bientôt dans la Société des nations ses rancunes inapaisées et ses ambitions renaissantes, et si elle rallie autour d'elle les États qui aspirent à renverser l'ordre nouveau établi par les traités, comme la France attire à elle ceux qui sont résolus à maintenir les résultats de la guerre? Il est théoriquement exact que, puisqu'il existe une Société des nations, l'Allemagne, qui est une grande nation, est appelée à en faire partie; il est vrai aussi que la Société des nations ayant ses statuts et ses lois, nul n'y saurait entrer s'il ne les accepte et ne s'y conforme, et par conséquent l'entrée de l'Allemagne dans la Société devrait être une garantie de plus pour la paix. Mais précisément c'est à cette conséquence que l'Allemagne, en demandant à entrer dans la Société des nations, prétend échapper. Pour l'Allemagne, entrer dans la Société, c'est un premier pas dans la voie de la revision des traités. L'Allemagne subit, répète-t-elle, une paix de violence; elle prétend se servir de la Société des nations pour obtenir justice et secouer « les chaînes du traité ». Toute paix qui met fin à une guerre est naturellement une paix de violence; mais ceux qui voudraient se remémorer ce qu'est une paix injuste et brutale n'auraient qu'à relire les traités de Brest-Litovsk et celui de Bucarest. Certains journaux anglais, comme le *Manchester Guardian*, font chorus avec la presse allemande pour réclamer la revision des frontières établies par le traité de Versailles: il s'agit surtout de satisfaire la vieille hargne d'une partie de l'opinion britannique contre la Pologne.

La campagne diplomatique de l'Allemagne, pour renier l'aveu de ses responsabilités dans l'agression de 1914, tend aux mêmes fins que

les conditions que le Gouvernement du Reich prétend poser à son entrée dans la Société des nations : il s'agit de préparer la revision du traité, la destruction de l'œuvre de Versailles, l'abolition de la défaite. La note rédigée pour rejeter le poids des responsabilités de la guerre n'a pas encore été envoyée aux chancelleries; mais l'effet est produit, et l'état d'esprit de l'Allemagne, au moment où elle se décide à poser sa candidature à la Société des nations, se révèle dans toute sa vérité. L'attitude du Gouvernement, en ces derniers temps, répond à une double préoccupation, l'une d'ordre intérieur, l'autre d'ordre extérieur. Une sourde divergence met aux prises M. Stresemann, ministre des Affaires étrangères, qui cherche à se concilier les nationalistes, et le chancelier Marx, chef du Centre catholique, qui s'accommoderait d'un accord avec les démocrates et les socialistes, De ces deux tendances divergentes résulte un flottement, une ambiguïté, qui donne à la politique du Reich tous les dehors de la mauvaise foi. Le chancelier Marx est partisan de l'entrée sans conditions de l'Allemagne dans la Société des nations, tandis que M. Stresemann entend tirer de cette démarche tous les avantages qu'elle peut comporter en mettant à profit les divergences entre Londres et Paris. C'est après avoir consulté lord d'Abernon et, semble-t-il, avec sa pleine approbation, que le Gouvernement du Reich a pris, le 22, la détermination d'entrer dans la Société des nations, pourvu que certaines garanties lui soient assurées. Ainsi, la tendance de M. Stresemann l'emporte : c'est le résultat de la fausse manœuvre de M. MacDonald qui, renversant les rôles, s'est fait solliciteur et a imploré l'Allemagne de venir occuper « le siège vide et menaçant au milieu de l'Assemblée ». Le docteur Nansen, délégué de la Norvège, s'est attribué la mission d'amener l'Allemagne à l'assemblée de Genève. Ses encouragements et ceux de lord d'Abernon ont décidé le Gouvernement du Reich à poser trois conditions : il demande qu'on lui garantisse un siège permanent au Conseil, que l'Allemagne soit traitée sur le pied d'égalité, comme une grande Puissance, ce qui signifie, entre autres choses, qu'elle participerait au contrôle de son propre désarmement et demanderait par la suite à surveiller le nôtre. Elle entend être dégagée de toute charge morale, c'est-à-dire déchargée de la responsabilité de la guerre. Enfin elle tient à ne pas se trouver entraînée à secourir c--tains États, en cas d'agression contre eux (lisez à secourir la Pologne coutre la Russie).

Entrer dans la Société des nations, en stipulant d'avance des conditions, ce serait, si le Conseil s'y prêtait, un grand succès poli-

tique pour l'Allemagne, quelles que soient d'ailleurs ces conditions.

Le Gouvernement français a prudemment agi en s'abstenant de suivre la voie dangereuse où l'Angleterre cherche à l'entraîner. Il ne s'oppose pas à l'admission de l'Allemagne dans la Société des nations, pourvu qu'elle y entre sans privilèges, ni conditions. M. Herriot, le 23, a rappelé, par une note Havas, les paroles qu'il a prononcées à Genève, le 5, et auxquelles il s'en tient : « A Londres, l'Allemagne, avec laquelle nous sommes entrés en relations directes, a librement accepté de faire face à ses obligations de réparations. Pour le reste, les articles 1, 8 et 9 du pacte de la Société des nations, — qui supposent, notamment, la réalisation des engagements en matière de désarmement, — définissent les conditions d'admission de tout État dans la Société des nations. Ils sont applicables à l'Allemagne comme aux autres nations. Pour notre Société, il ne doit y avoir ni exception, ni privilège : le respect des traités et des engagements est la loi commune. » Autant l'entrée de l'Allemagne par la porte commune est souhaitable, puisqu'elle apporterait une garantie nouvelle de paix et d'exécution des traités, autant son admission, dans des conditions exceptionnelles posées par elle-même, serait de nature à troubler l'Europe et à paralyser la Société des nations. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* écrit le 24 : « Les Français sont seuls à protester contre le traitement d'égalité à accorder à l'Allemagne. » C'est le contraire de la vérité. La France entend qu'aucune faveur ne soit faite à l'Allemagne et que, si elle entre à la Société des nations, ce soit dans les mêmes conditions que tous les États qui n'ont pas participé à la fondation de la Société. Il est inadmissible que le chantage de M. Stresemann reçoive sa récompense. L'entrée de l'Allemagne dans la Société des nations pacifiques et fidèles à leurs engagements ne doit pas apporter un germe de discorde et une cause de troubles. L'Allemagne et la Russie soviétique affirment leur volonté de détruire l'ordre de choses établi en Europe par les traités de 1919 ; la France et ses amis sont résolus à le maintenir : il appartient à l'Angleterre de choisir entre les deux tendances.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

ons.
t de
er. Il
des
Her-
non-
Alle-
es, a
Pour
– qui
re de
État
mme
xcep-
la loi
mune
le de
condi-
ure à
tte de
tester
est le
e soit
ns, ce
s par-
ntage
nagne
ments
ubles.
étruire
France
leterre